

Hélène WEBER

Déployer ses ailes

Volume 1

ROMAN

Hélène WEBER

Copyright © 2016 Hélène WEBER
Tous droits réservés.
ISBN: 1523742623
ISBN-13: 978-1523742622

Chapitre 1

Anna Jonka regarde par la fenêtre de l'appartement.

De là où elle se tient, la vue sur le banc à l'entrée du parc est imprenable. Un policier en uniforme parle avec Monique, qui boit nonchalamment son litron de vin rouge à la bouteille, devant les gamins qui jouent avec les pigeons un peu plus loin.

Il semblerait que cela affecte l'harmonie du paysage.

Anna attrape son sac et quitte les lieux en saluant vaguement Roberta. La vieille dame donne ses directives à la cuisinière pour le repas du soir : « votre crème anglaise était bien trop dense la semaine dernière, Aurore. Il faut que vous arrêtiez de prendre vos aises avec les recettes. Vous travaillez la crème anglaise comme on coulerait du ciment. Cela réduit à néant l'harmonie des îles flottantes... ».

Elles ne sont plus que deux dans cet immense appartement, mais sa grand-mère a tenu à garder du personnel à plein temps. Anna en a la nausée. Elle supporte de moins en moins d'avoir un ascenseur privé qui ne dessert que leur étage au sein de l'immeuble et une gamine de dix-huit ans sans diplôme qui débarrasse son assiette et trie ses chaussettes dès qu'elle a le dos tourné. Etre assistée dans les moindres failles de son intimité la rend folle. Et ce serait vraiment trop demander de croiser du monde dans l'ascenseur ?

L'immeuble haussmannien donne directement sur le Champ-de-Mars. En croisant le policier qui continue de polémiquer, elle glisse dix euros dans la main de la vieille dame. « C'est tout ? » s'exclame Monique en dépliant ostensiblement le billet. Mais quelle emmerdeuse, pense Anna en souriant à l'uniforme : « vous perdez votre temps. Elle a réponse à tout » chantonne-t-elle en s'éloignant.

La sonnerie ironiquement choisie pour Pôle emploi vibre dans sa poche. Encore une proposition de contrat précaire à la con qui se profile.

- Allo ? répond-elle, spontanément sur la défensive.
- Léontine Berthier à l'appareil.

C'est étonnant. Depuis dix-sept mois qu'Anna doit justifier son inscription à Pôle emploi, c'est la première fois qu'elle est en relation avec la même conseillère deux fois de suite. Cette « Léontine » a l'air plus coriace que les autres. Lors de son premier entretien, elle a pourtant été parfaitement claire avec son interlocutrice. Elle veut bien pointer, raconter son projet et justifier ses refus, mais uniquement pour avoir l'assurance de figurer dans les statistiques. Elle ne veut entendre parler d'aucun revenu minimum de solidarité ou d'insertion d'aucune sorte. Pas besoin, vue sa situation. Il manquerait plus qu'on la croit « salariée » alors qu'elle cherche activement du boulot depuis l'obtention de son diplôme. Rentière en recherche d'emploi, voilà quel est son statut. Ou « en recherche d'emploi, malgré ses rentes ». Un point c'est tout.

- Vous cherchez toujours ? s'enquière la conseillère.
- Toujours, confirme-t-elle.
- Bien. J'ai des annonces qui sont arrivées ce matin. Je vous en dis quelques mots ?

La semaine précédente, l'échange a été tendu. On lui a proposé de faire passer des tests psychologiques aux personnes qui veulent récupérer quelques points sur leur permis de conduire, d'animer des jeux sur la mémoire à des patients atteints d'Alzheimer dans une maison de retraite (deux fois trente-cinq minutes par semaine au fin fond de la Seine et Marne), d'accompagner un enfant hyperactif dans une école privée pour « l'aider à se tenir tranquille et ne pas déranger la maîtresse » (deux étudiants en master de neurosciences étaient également sur le coup) et un poste à mi-temps comme responsable de la sélection des CV dans un cabinet de recrutement très prometteur. Voici quelles étaient les offres d'emploi les plus ciblées pour une jeune diplômée en psychologie clinique ayant réalisé son stage professionnel dans un cabinet d'architectes (sujet de son mémoire de fin d'études : « l'impact du paysage urbain sur les liens sociaux et le bien-être d'une communauté »).

- Quelle est la sélection ?

Anna a bien du mal à dissimuler son mépris. Il transpire de ses paroles. Elle sait bien, pourtant, que l'employée de Pôle emploi n'y est strictement pour rien. Elle le sait, mais elle s'en moque. Pourquoi cette Léontine Berthier fait-elle comme si tout cela avait la moindre importance ? Elle imagine qu'ils doivent bien se foutre de sa gueule à Pôle emploi : elle veut

Déployer ses ailes (vol. 1)

piquer le travail de ceux qui en ont vraiment besoin pour gagner leur vie (ce qui est tout de même le comble de l'ironie pour une psychologue).

- Faire passer des tests de QI dans une école pour surdoués, ça vous tenterait ?
- Non.

Léontine présente les annonces comme s'il s'agissait des plats du jour.

- Les points du permis, c'est toujours non ?
- Toujours.
- Donner des cours de soutien scolaire dans un centre social ? C'est près de chez vous en plus.
- Je l'ai déjà fait comme bénévole pendant mes études. J'aimerais bien avoir un vrai travail, maintenant, Mme Berthier. Si vous voyez ce que je veux dire.
- Je vois, je vois, concède-t-elle. Ne vous inquiétez pas, j'ai bien cerné vos attentes.

Soupir.

- Le fait est que vous avez un profil assez spécifique et que vous refusez d'élargir vos perspectives.
- On va dire que j'ai la chance de pouvoir patienter.
- Melle Jonka, le job idéal n'existe pas. On ne vous apprend pas ça à la fac de psycho ?
- Je pense qu'on s'égare Mme Berthier, répond Anna avec désinvolture. Vous avez autre chose à me proposer ?
- Vous êtes toujours déterminée à ne pas faire jouer vos relations ?
- Quelles relations ?

Anna a toujours pris soin de garder pour elle les ramifications de son arbre généalogique.

- Jonka, c'est pas l'ancien préfet du 93 ?
- Et alors ? Vous qui semblez vous y connaître en psychologie, vouloir trouver du boulot par mes propres moyens, sans pot de vin et sans passe-droit, ça vous dit quoi sur ma personnalité ?
- Ecoutez, ne le prenez pas mal. C'est juste que j'en vois tellement qui galèrent.

Ces paroles d'apaisement ont été prononcées sur un ton qu'Anna interprète immédiatement comme peu sincère.

- Vous me dites ça, mais vous ne le pensez pas. Ayez au moins le courage de vos opinions.

Léontine Berthier commence à en avoir assez. Elle veut bien prendre des gants, mais il ne faut pas pousser non plus. Jouer les petites pleureuses victimes du système, à vingt-trois ans, quand on vit en plein Paris, nourrie et blanchie par ses parents, en ayant fait des études supérieures et en refusant de toucher les allocs, c'est se foutre de la gueule du monde.

- Vous voulez vraiment savoir ce que j'en pense ?
- S'il vous plaît.
- J'en pense que quand on a un capital culturel, social et financier comme le vôtre, on prend son courage à deux mains et on fait ce qu'il faut pour se rendre utile. Vous voulez travailler comme psychologue dans le milieu de l'urbanisme ? Et bien faites-le ! Mettez-vous à votre compte, faites un stage, harcelez vos anciens profs pour qu'ils vous trouvent une place comme bénévole. Arrêtez de me faire croire que vous voulez « un vrai travail ». Arrêtez de vous bercer dans l'illusion que votre vie aura un sens quand quelqu'un trouvera utile de vous embaucher. Créez votre propre utilité ! D'ailleurs, c'est bien simple, à partir d'aujourd'hui, si vous voulez connaître les offres du jour, c'est vous qui m'appellez.

Sur ces mots, Léontine Berthier raccrocha.

Chapitre 2

Jeanne Coutangeot est installée sur une chaise autour de la table ronde de son bureau vide. Depuis qu'elle a pris son poste - six mois plus tôt - aucune des personnes qu'elle est censée aider ne daigne la rencontrer.

Pour tenir le coup, elle s'octroie en cachette de petits plaisirs coupables et éphémères. Elle mange. Elle navigue sur Internet. Elle ne fait rien de concret, rien de bien utile. Derrière les stores baissés de son bureau désert, personne ne semble avoir conscience de son inertie.

Ce matin, elle a étalé son deuxième petit déjeuner sur son bureau : croissant, jus d'orange fraîchement pressé et café crème. Après tout, se sentir inutile le ventre plein, c'est moins déprimant qu'inutile le ventre vide.

Après plusieurs minutes d'hésitation, elle finit tout de même par décacheter l'enveloppe qu'elle tient à la main et par prendre connaissance du résultat de son évaluation :

« Vous êtes libérée des principes et des interdits, tout en étant dans le même temps déterminée à vivre en accord avec vos valeurs morales.

Vous êtes obsédée par le besoin de montrer qui vous êtes, tout en ayant à cœur d'être exemplaire dans tout ce que vous faites.

En définitive, vous balancez en permanence entre une coupable liberté d'expression et une frustrante rigueur morale. »

Jeanne attrape son gobelet d'orange pressée d'une main fébrile et vide d'un trait son contenu en aspirant sur sa paille comme une désespérée.

Si ce test dit vrai, il expliquerait bien des choses.

Elle a toujours voulu être psychologue. Elle le sait. Elle en est même certaine. Ses parents lui ont donné le virus de l'analyse. Chaque expérience de sa vie d'enfant, elle a dû le passer au crible de ses motivations sous-jacentes. Très jeune, il a fallu qu'elle fasse preuve d'une introspection exemplaire et qu'elle se mette systématiquement à la place de ses camarades, même - ou surtout - quand elle aurait préféré dénoncer leurs

agissements à son égard. Au collège, quand sa meilleure amie l'a giflée à l'occasion d'une dispute, sa mère n'a pas cherché à discuter l'objet de sa plainte, mais la façon dont elle avait pu prendre part à son propre malheur. Comment devait-on interpréter la réaction de son amie ? De quelle façon Jeanne lui avait-elle parlé ? Comment s'était-elle comportée ? Quelles étaient ses intentions au-delà des paroles prononcées ?

Jamais Jeanne n'avait le sentiment qu'on lui accordait la place qu'elle souhaitait et pensait mériter : victime d'injustice, laissée-pour-compte brimée, enfant fragile ayant besoin d'être câlinée, caressée dans le sens du poil et parfois simplement confortée dans son point de vue discutable. Non, il fallait qu'elle change systématiquement de perspective, qu'elle se contorsionne pour voir à travers les yeux de son agresseur, qu'elle sente battre son cœur au rythme de celui qui l'avait attaquée, qu'elle pense comme lui, pour le comprendre avec bienveillance et empathie.

Mais il n'y a rien de dramatique là-dedans. Ses parents lui ont simplement donné le goût des autres. Quel chemin plus tracé, quelle envie plus normale, que de vouloir devenir à son tour psychologue quand ses parents nous ont doté du souci permanent d'être au service de son prochain ? Jeanne sait écouter. Jeanne sait se mettre à la place d'autrui. Jeanne aime et donne sans compter. Elle s'est soumise à cette évaluation de sa personnalité professionnelle par pure curiosité. Elle n'a d'ailleurs jamais cru aux tests. Elle ne supporte pas les cases.

Il demeure que si ce test dit vrai, il expliquerait bien des choses...

Chapitre 3

Certains jours de la vie d'Anna Jonka sont moroses. Elle est obligée de combattre son vague à l'âme à grands coups de lectures philosophiques et de projets sur la comète. Elle imagine à quoi ressemblerait son existence si sa mère n'était pas née avec une cuillère en argent dans la bouche, si elle avait eu un frère ou une sœur pour assumer avec elle sa vie de privilégiée, si elle avait eu un vrai talent pour quelque chose.

Le vendredi, Anna prend son temps pour petit déjeuner. C'est le jour de la semaine où la cuisinière fait le marché, et la cuisine est libre - si l'on ignore la présence de Roberta.

Anna met du café moulu dans le filtre, remplit d'eau le réservoir de la cafetière et regarde le café couler. Anna déprime.

Roberta lit son journal sans déprimer. Elle le feuillète ostensiblement, comme pour indiquer à sa petite-fille qu'il faudrait qu'elle s'active. Engoncée dans ton tailleur hors de prix, elle humidifie son index d'un peu de salive et de rouge à lèvres pour tourner les pages et observer de haut la misère du monde. Ça la repose. Elle se sent bien de savoir le monde tourner si mal. Dans cet appartement de l'avenue Deschanel, elle se délecte d'être si bien. Le soleil, à travers les rideaux, caresse ses bagues et son tailleur. Anna cherche à donner un sens à sa vie en fixant le fond de sa tasse vide.

Chapitre 4

Emilie Portello fixe ses notes. Elle regarde ses mains posées sur le clavier de son ordinateur, attrape son mug rouge et ébréché, constate en le portant à ses lèvres qu'il est déjà vide, le repose, regarde par la fenêtre, et à nouveau ses mains. Elle se dit qu'il faudrait qu'elle écrive n'importe quoi, tout de suite, pour que la page ne soit plus blanche. Depuis vingt-trois jours consécutifs.

Jérémy passe la porte de la cuisine et vient lui coller un baiser dans le creux de la nuque. Ça la crispe. « Tu avances ? » demande-t-il.

Certaines questions donnent des envies de meurtre.

« Tu sais que tu as toute l'année pour finir de rédiger ta thèse » ajoute-t-il, nonchalamment, en versant dans sa tasse ce qu'il reste de café. Emilie sent le couteau se retourner dans son estomac. Elle se retient de hurler en découvrant la boîte de café vide dans le placard au-dessus de l'évier. La cuisine est trop petite. Elle frôle Jérémy à chaque fois qu'elle fait le moindre mouvement. Et il reste debout, au milieu du chemin, de *son* chemin, à chaque fois qu'elle le frôle. Le café déjà passé supporterait-il un nouveau passage d'eau chaude ? Cette idée saugrenue lui traverse l'esprit au moment où Jérémy se colle à elle par derrière. Il sent son agacement et ça l'excite. Elle sent son excitation et ça l'exaspère. Mais son corps ne dit pas non pour autant. Elle se cambre pour l'inviter à poursuivre.

Chapitre 5

Jeanne, retournant sans fin dans sa tête les mots qui la décrivent aussi bien qu'elle le redoutait, dépose les gâteaux qu'elle vient de préparer sur la table basse du salon. *Vous êtes obsédée par le besoin de montrer qui vous êtes.*

Allongée sur son canapé Ikéa, elle attend Anna et Emilie.

Son studio, dans le dix-neuvième arrondissement de Paris, comble ses espérances depuis qu'elle y a emménagé deux semaines plus tôt. Quel bonheur d'être enfin chez soi à vingt-six ans. Quel bonheur et quelle déroute. Réussir un concours l'a contrainte à plonger dans le monde professionnel tête baissée, sans parachute. Réussir un concours pour travailler comme psychologue de la Protection Judiciaire de la Jeunesse l'a projetée au-devant de multiples doutes, de déroutes exaltantes et de désillusions surmontables (mais persistantes). Jeanne a rapidement su, au cours de son cursus, qu'elle voulait travailler avec des adolescents remuants, rageurs et compliqués. Mais elle n'imaginait pas qu'elle devrait intégrer, tout juste diplômée et sans filet, un centre de placement immédiat accueillant des mineurs placés en alternative à l'incarcération. Des mineurs de quinze à dix-huit ans. Elle en a vingt-six.

C'est vendredi et elle a choisi de faire des madeleines. C'est chaud des madeleines. Ça reconforte.

Elle aurait besoin que quelqu'un la prenne dans ses bras.

Anna arrive en retard et passe à côté d'elle sans la regarder. Les bises claquent sans qu'un mot ne soit prononcé.

Emilie arrive en retard et en colère. Elle avale trois madeleines en silence et s'effondre dans le canapé Ikéa comme si elle était un avion en plein crash. Jeanne, Emilie et Anna ont fait leurs études de psycho ensemble. Elles se retrouvent chaque semaine pour travailler un texte théorique qu'elles choisissent à tour de rôle. Pour la séance du jour, Anna a opté pour un classique : le chapitre sept de *L'interprétation des rêves* (Freud). Elle sort son ouvrage et le pose sur ses genoux. Mais le cœur n'y est pas. Elle ne pense qu'à sa tasse vide.

- Je viens de toucher le montant de l'assurance suite au décès de mes parents, articule-t-elle faiblement.
- Je n'arrive toujours pas à écrire, ajoute Emilie.
- Je ne serai jamais une bonne psychologue, renchérit Jeanne en s'asseyant par terre en tailleur.

Les parents d'Anna sont décédés dans un accident d'avion. Ils revenaient d'un séjour « de rêve » en Malaisie. Les relations n'étaient pas simples, mais le choc a été rude. Elles en parlent chaque semaine depuis deux ans, ce qui explique le peu de réaction spontanée de Jeanne et Emilie. Le crash, les obsèques et le deuil font parties de leurs sujets hebdomadaires de prédilection. Avec la thèse d'Emilie et les doutes de Jeanne. Elles se donnent des nouvelles, rien de plus.

Jeanne est heureuse, globalement, même si elle remet chaque jour ses compétences en question. Hier, Malik, quinze ans, mis en examen pour agression (ayant entraîné huit jours d'interruption temporaire de travail), est entré dans son bureau et s'est assis sur le fauteuil en face d'elle. Depuis deux mois qu'elle occupe ce poste de psychologue, seuls deux jeunes sur les dix que compte le centre de placement immédiat ont accepté de la rencontrer (une fois chacun). Quand Malik a passé la porte, elle s'est dit que c'était gagné, qu'il la prenait au sérieux et qu'elle allait enfin pouvoir être utile à quelque chose. Il l'a regardée droit dans les yeux et lui a souri. Un sourire magnifique. Deux rangées de dents blanches.

Elle lui a rendu son sourire, radieuse et reconnaissante. Elle le remerciait implicitement de la valider dans son rôle. Il s'est levé, lui a serré la main et s'est dirigé vers la sortie alors qu'il n'était là que depuis quelques secondes, à peine. Il a ouvert la porte en grand, s'est posté sur le seuil (pour être sûre qu'elle l'entende) et a déclamé en levant les bras en l'air : « cinq minutes les gars : record battu ! »

Anna met de côté *L'interprétation des rêves*. « Qui commence ? » demande-t-elle. Il faut se libérer l'esprit avant de passer aux choses sérieuses. Elles ont chacune droit à trente minutes d'écoute attentive avant d'amorcer l'analyse critique des textes fondateurs. Cela fait partie de leur rituel. C'est Anna, finalement, qui s'y colle la première : « le montant de l'assurance s'élève à six cent quatre vingt quatre mille deux soixante treize euros cinquante. Net d'impôt. »

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Génial ! s'exclame Jeanne. Tu vas plaquer Pôle emploi et partir en croisière ?
- Et pourquoi j'arrêteraï de chercher du boulot ? réplique Anna aussi sec. Je ne comprends pas d'où sort ce fantasme qu'il faudrait arrêter de travailler sous prétexte qu'on n'a plus besoin d'argent pour payer son loyer.
- D'autant que tu ne payes déjà pas de loyer, précise Emilie.
- Il faut vraiment que tu me le rappelles ?

Anna a toujours été susceptible question finance.

- Je ne comprends pas en quoi c'est un problème d'avoir de l'argent, bougonne Jeanne.
- Parce que toi, tu renoncerais au bénéfice de ton concours pour faire le tour du monde en paquebot ?

Jeanne prend le temps d'y réfléchir.

- Je disais ça comme ça.
- Avoir tout cet argent sur mon compte, ça ne donne pas un sens à ma vie, ça m'encombre. J'ai l'impression d'avoir des responsabilités. L'héritage me mettait déjà suffisamment la pression. Il faut que cette putain d'assurance en remette une couche.

Les interprétations freudiennes glissent du canapé et font un bruit sourd en tombant sur le sol.

- Je ne peux pas ne rien faire de cet argent. Je ne me résous pas à le donner. Il faut que j'assume. Je vais devoir trouver un moyen de l'utiliser et d'en faire quelque chose de bien.
- Tu pourrais financer des projets qui correspondent à tes valeurs, propose Emilie.
- Je veux m'impliquer. Ça me coûte déjà assez d'habiter dans un appartement de trois cent mètres carrés en face de la tour Eiffel. Je ne vais pas en plus jouer les mécènes.

Je ne ferai jamais ce plaisir à Roberta, pense-t-elle.

Sept cent mille euros. En fin de compte, Jeanne se demande si elle ne plaquerait pas tout, avec un pactole pareil. Les croisières n'ont jamais fait de mal à personne.

- Je n'arrive toujours pas à écrire, souffle Emilie.

Anna et Jeanne soupirent de concert.

- Comment peux-tu butter sur ta rédaction avec douze articles publiés dans des revues à comité de lecture depuis ton master ? Mets-les bout à bout et ta thèse sera terminée.

C'est au tour d'Emilie de soupirer.

- Ça ne fonctionne pas. Je suis bloquée.
- De toute façon, tu as toute l'année pour finir.

Emilie se redresse brusquement.

- Je jure que je trucide la prochaine personne qui me dit ça.

Anna lève les mains en signe de reddition.

- Jérémy m'a dit la même chose ce matin, grogne Emilie.

Elle hausse les épaules. Les jours s'étirent à tel point qu'elle déprime dès qu'elle ouvre un œil le matin. Elle attend toute la journée que l'inspiration lui tombe dessus, en vain. Ça l'endort. Moins elle écrit, plus elle s'épuise.

- Il faut que je vous avoue quelque chose.

Elle se met à grignoter nerveusement une madeleine sous le regard attentif qu'elle sent peser sur elle.

- Depuis quatre ans que je bosse sur la souffrance au travail et les crises institutionnelles, je crois que je n'ai lu que de la sociologie, de la psychanalyse, de la psychologie sociale et de la philosophie. Des essais, des comptes rendus de recherche, des articles scientifiques. Des trucs sérieux et utiles qui sont censés donner du sens à mon travail, qui l'ont fait d'ailleurs, mais qui finissent par me comprimer les méninges. Je n'arrive plus à penser. Je tourne mes hypothèses dans ma tête en continu et je ne produis plus aucune idée cohérente. C'est la dernière ligne droite et je suis collée à la glue dans les starting-blocks.
- Et alors ? demande Anna.
- Ça fait un mois que tu nous bassines avec ton blocage, ajoute Jeanne.
- C'est sympa. Je me sens soutenue les filles, merci.
- Arrête de tourner autour du pot. C'est quoi ta « révélation » ?!

Emilie croise les bras sur sa poitrine. Cet aveu lui coûte.

- Cette semaine, je me suis octroyée un répit dans mon rétro-planning.
- Punaise, s'exclame Jeanne, ça fait au moins deux ans qu'on t'implore de faire une pause dans ton satané rétro-planning.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Je vous préviens, si vous vous moquez de moi, je me passerai de Freud pour aujourd'hui.

Jeanne et Anna acquiescent en silence. Emilie inspire profondément.

- J'ai lu *Cinquante nuances de Grey*, lâche-t-elle.

Anna et Jeanne restent de marbre. Par compassion.

- C'est bon, vous pouvez réagir.
- On a tous le droit de faire un écart de temps en temps, murmure Anna.
- J'ai lu les trois tomes en cinq jours.
- On ne le dira à personne. C'est promis, dit Jeanne.
- Et j'ai aimé.

Cette fois-ci, elles restent sans voix.

- Il faut que vous me compreniez. J'ai délibérément choisi *Cinquante nuances de Grey*. Pour me reconnecter avec la vie réelle.
- Tu remets les pieds sur terre avec *Cinquante nuances de Grey*, toi ? s'enflamme Anna. Tu pouvais lire n'importe quoi et tu choisis le truc le plus pourri jamais écrit ?
- Tu l'as lu ?
- J'ai lu la critique dans *Télérama* et l'essai de la sociologue Eva Illouz qui analyse le phénomène éditorial.
- C'est bien ce que je dis. On a pris l'habitude de rester à distance.
- Parfaitement. A distance de la médiocrité.

Emilie se remet à mastiquer sa madeleine.

- Jérémie est au courant ?
- Tu rigoles ! Je crois bien que j'en entendrai parler chaque jour jusqu'à la fin de mon existence s'il l'apprend. Mais les effets sur ma libido n'ont pas dû passer inaperçus.
- T'es sérieuse ?
- Je n'avais jamais lu de livre érotique jusqu'à présent, et je vous garantis que c'est efficace.

Anna n'accorde strictement aucune importance à cette question dans son quotidien.

- C'est ça que tu as aimé ? ronchonne-t-elle.
- Je ne sais pas. Ça détend. C'est facile. Pour une fois, je ne me suis pas demandé ce que j'en pensais. J'ai lu sans me prendre la tête.

— Les personnages sont tellement creux que tu ne peux pas faire autrement que de rester à la surface.

— Qu'est-ce qu'en dit ta sociologue ? demande Emilie.

Anna se sent trahie. Elle n'accepte pas que l'on puisse lire uniquement pour le plaisir. Il faut que la culture fasse partie du voyage. Lire une histoire pour l'oublier sans regret ne l'intéresse pas. Le monde compte suffisamment de chefs-d'œuvre pour occuper une vie entière. Pourquoi perdre son temps à lire des livres mineurs ?

— Eva Ilouz évoque l'entremêlement du plaisir et de la souffrance dans les relations amoureuses et sexuelles. Elle met en évidence que le succès de tes *Cinquante nuances* tiendrait en réalité à trois de ses caractéristiques. Primo, sous couvert d'une annonce de transgression sexuelle, il s'agit d'une romance tout à fait classique : « ils tombèrent amoureux, se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». Secundo, le héros est présenté comme un homme puissant et dominateur qui souhaite soumettre l'héroïne à ses moindres désirs. Mais au bout du compte, l'héroïne parvient à garder tout à la fois son indépendance et l'amour du « beau mâle ». Tertio, il s'agit d'un livre de *self-help*.

— C'est-à-dire ? demande Jeanne intriguée.

— L'auteur distille au fil des pages une série de conseils à suivre pour vivre une sexualité épanouie. Apparemment, les lectrices confieraient certains passages à leur partenaire en leur disant : « lis : c'est ça que je veux ».

— Tu as testé certaines pratiques sadomasochistes ? s'exclame Jeanne.

— Peut-être, murmure Emilie en levant les yeux au ciel.

Jeanne reprend une madeleine. Elle aurait vraiment besoin que quelqu'un la prenne dans ses bras.

— Manifestement, à notre époque, les femmes voudraient être indépendantes tout en se sentant protégées, ajoute Anna sans dissimuler son ironie. Historiquement, lorsque le contexte social et religieux imposait un ordre contraignant concernant les relations entre les sexes, l'amour n'était pas forcément au rendez-vous, les femmes étaient dépendantes du revenu financier de leur époux, mais cela leur offrait tout au moins certaines garanties.

Les places étaient déterminées et le contrat plus ou moins implicite : tu assures la sécurité financière de notre foyer et j'en assure le confort domestique. A l'heure actuelle, les relations amoureuses confronteraient les individus à une incertitude insupportable : s'il n'est plus moralement nécessaire de nous marier pour fonder une famille, que le divorce se banalise et que les femmes ont gagné leur indépendance financière, le couple ne tient que sur la base d'une volonté commune de rester lié. La pression sociale, qui impose de rester ensemble jusqu'à ce que la mort nous sépare, s'est amenuisée au fil du temps. Et les sentiments amoureux, si incertains et changeants, sont devenus le seul ciment du couple. Si j'ai bien compris, dans tes *Cinquante nuances*, le « contrat sadomaso » que le héros demande à l'héroïne de signer viendrait ordonner les relations et la place de chacun des protagonistes : il offrirait une sécurité et des garanties. Or, lorsqu'un livre offre des solutions symboliques à certaines contradictions sociales, il a de grandes chances de rencontrer une certaine popularité. Quelle que soit par ailleurs sa valeur littéraire.

- Ce que tu peux être condescendante, siffle Emilie.
- Peut-être, mais reconnais que la culture populaire ne fait rien d'autre qu'indiquer comment faire dans telle ou telle situation. Elle dit sans ambiguïté : arrêtez de réfléchir et suivez le guide.
- Et si j'ai envie de suivre un guide pour une fois ! Actuellement, ne plus réfléchir me semble un projet bien plus alléchant que de rédiger ma thèse. Lire de la mauvaise littérature érotique me fait le même effet qu'un bain moussant relevé d'huile essentielle d'eucalyptus : un plaisir délicieux dans lequel je me plonge avec délectation et sans me poser de question. D'ailleurs, je pense que je vais remettre ça la semaine prochaine.

Emilie défie Anna du regard et poursuit :

- Toi, tu vas chercher comment donner du sens à ta vie en dépensant tes euros, et moi je vais arrêter de vouloir donner du sens à tout en mettant mon cerveau en pause.
- Tu penses que c'est comme ça que tu vas aller au bout de ta thèse ?

- Pour l’instant, je me fous complètement d’aller au bout de ma thèse. Je n’en peux plus de penser à la souffrance et aux conflits. Et j’ai envie de faire autre chose que fixer une page blanche sur le traitement de texte de mon ordinateur à longueur de journée.

Emilie sait bien que malgré les apparences, Anna la soutient. Malgré les apparences et ses choix littéraires discutables. Elle a choisi à dessein un roman grand public. Un roman qui pouvait la distraire de son besoin de rigueur, de profondeur et d’absolu. Elle met la barre si haut que depuis quelque temps, aucun mot ne semble faire l’affaire. Il faut que tout soit parfait, de la première à la dernière ligne. Elle imagine qu’E.L. James n’a pas dû s’encombrer de pareilles considérations. Elle a dû dérouler son histoire pour le seul plaisir des internautes, qui devaient l’implorer de leur fournir leur dose quotidienne de romantisme pervers. L’exaltation d’être désirée a dû galvaniser son écriture.

Les attentes de son directeur de thèse ont rendu Emilie impatiente, fébrile et finalement incapable d’articuler la moindre pensée. Ses premiers articles ont été accueillis avec flegme. Le professeur l’a complimentée pour le sérieux de son travail. C’est tout ce dont elle avait besoin pour mettre du cœur à l’ouvrage. Si bien qu’elle est parvenue progressivement à se hisser à un niveau qui lui a obtenu des louanges plus nourries, pour devenir finalement intimidantes. Son prof fait peser sur elle des attentes qui l’amènent à se disperser. Il veut la recommander pour un poste de maître de conférence dès qu’elle aura obtenu sa qualification. Emilie souffre d’être considérée avec trop d’attention. Etre admirée lui donne des complexes. Elle lit bien trop de désir dans le regard de son professeur.

- Et moi ? s’exclame soudain Jeanne.

Emilie et Anna se tournent vers elle.

- Et moi, qu’est-ce que je dois faire pour que Malik arrête de violer impunément mon bureau ?

Chapitre 6

Le centre de placement immédiat de la ville d'Aubergency est à dix minutes à pied de la station de métro. Les barreaux aux fenêtres (pour prévenir les tentatives de suicide) et le portail plein de deux mètres cinquante de hauteur donnent immédiatement la tonalité aux nouveaux arrivants : c'est ici que les choses sérieuses commencent. La majorité des adolescents placés le sont en alternative à l'incarcération. En examen pour un délit ou un crime, le juge pour enfants a estimé qu'un placement était nécessaire pour aider le jeune et sa famille à faire le point sur la situation, et la faire évoluer positivement avant le jugement. En France, la justice des mineurs prend en compte la personnalité des prévenus, le contexte des faits et les projets d'avenir pour déterminer la sanction appropriée.

Chaque CPI a sa psychologue à plein temps. Jeanne Coutangeot est celle du CPI d'Aubergency. Elle a son bureau au fond de la cour (pour garantir la confidentialité des échanges) et son titre sur la porte (pour qu'aucun doute ne soit permis). Résultat des courses : aucun jeune ne vient la rencontrer. Elle a tenu à ce qu'ils aient le choix. Les éducateurs attribuent les rendez-vous, libre aux adolescents de les honorer, ou pas. Et depuis trois mois qu'elle a pris son poste, ils ne les honorent pas. Pour s'occuper, elle mange. Elle a pris trois kilos depuis son embauche.

— Je dérange ? demande Malik en passant un visage penaud dans l'entrebâillement de la porte.

Jeanne s'empresse d'avaloir ce qu'elle a dans la bouche, balance le reste du pain au chocolat dans le premier tiroir de son bureau et époussete prestement les miettes qui recouvrent son pull et le clavier de son ordinateur.

— Bien sûr que non, entrez ! s'exclame-t-elle en se composant une contenance.

Un rapide coup d'œil à son agenda confirme son pressentiment : Malik est parfaitement à l'heure pour son rendez-vous. Le fait est qu'elle ne prête plus attention à son planning depuis plusieurs semaines. Elle arrive chaque matin, préparée à ne voir personne.

Malik a été placé au CPI dix jours plus tôt. D'après les éducateurs, il a su très vite prendre une place de leader positif au sein du groupe des jeunes, tout en se montrant agréable et conciliant avec les professionnels. Mais les éducateurs ne sont pas dupes. Ils se méfient de l'eau qui dort.

— Je voudrais m'excuser pour la semaine dernière, articule faiblement le jeune homme. Je ne voulais pas vous manquer de respect, ni rien.

Jeanne est déconcertée. Elle s'attendait à tout, sauf à ça. Elle avait envisagé mille scénarios possibles au cas où elle aurait l'opportunité de revenir sur l'incident : le rappeler à l'ordre, lui demander des comptes, imposer un cadre, lui faire la leçon, parler de ses besoins, accueillir son agressivité. Mais accepter ses excuses ? Non. Ça, elle ne l'avait pas envisagé.

— Comment ça fonctionne ? demande le jeune homme en prenant place sur le fauteuil en face d'elle.

— C'est-à-dire ?

— Ben, je ne sais pas. Faut parler de quoi quand on vient vous voir ?

L'adrénaline envahit instantanément le corps de Jeanne : ce jeune est venu pour lui parler (lui parler !). Elle n'en revient pas. C'est sûr, dès que Malik aura quitté son bureau, elle va s'empresse d'entourer la date au Stabilo dans son agenda. Aujourd'hui, sa vie commence enfin : elle est officiellement psychologue. Parce que concrètement, sans personne qui vient vous parler, vous ne pouvez pas considérer que vous êtes une véritable professionnelle. C'est vrai, elle a été reçue au concours. Evidemment, il y a écrit « psychologue » sur la porte de son bureau. Elle participe chaque semaine à la réunion d'équipe. Elle se rend également aux réunions régionales. Mais tout cela ne compte pas, puisqu'elle ne décroche pas un mot. Comment voulez-vous qu'elle raconte quoi que ce soit ? Elle n'a rien à dire, puisqu'elle ne voit personne.

— Madame la psychologue ?

Ah oui, c'est vrai, il faut tout de même qu'elle écoute. Analyser la demande. Voilà ce qu'on lui a appris à la fac : la personne qui vient vous rencontrer vous fait part de la raison de sa venue, mais il s'agit rarement du problème réel qui l'a mené jusqu'à vous.

— Pourquoi souhaitez-vous me rencontrer ? demande Jeanne, sur un ton qu'elle espère engageant.

Déployer ses ailes (vol. 1)

— Oh vous savez, moi, c'est l'éduc qui m'a dit de venir. Alors je suis là. Mais c'est vrai que si on peut parler un peu, je dis pas non.

— Oui ?

Ça, c'est une bonne répartie. Il faut accorder « au sujet » l'espace et le temps dont il a besoin pour se sentir en confiance. Laisser les phrases en suspens. Relancer sans suggérer. Ne pas envahir. Ne pas interpréter. S'empêcher de questionner à tort et à travers pour ne pas quémander les confidences. Jeanne trouve que jusque-là, elle s'en sort plutôt bien. Ne pas le faire fuir. Surtout, ne pas le faire fuir.

— En fait, tout est dans mon dossier. Vous avez lu mon dossier ?

— Je ne lis jamais les dossiers. Je préfère que ce soit vous qui choisissiez ce que vous souhaitez partager avec moi.

Sur ce coup là, elle a vraiment pris la bonne décision. Cela a un peu surpris la directrice du centre à son arrivée. Comme il n'est pas rare que les mineurs placés rechignent à aller rencontrer le psychologue, la plupart d'entre eux se jettent sur les dossiers pour avoir des informations à se mettre sous la dent. Au moins, ils peuvent parler des jeunes. Ils analysent les rapports de leurs collègues. Ça donne une consistance.

— Vous ne savez pas, pour moi, alors ?

— Je sais juste que vous avez été mis en examen pour agression. L'éducateur qui est venu vous chercher au commissariat lors de votre garde-à-vue a présenté votre situation en réunion d'équipe.

— Ce n'était pas vraiment ma faute, madame. Vous au moins, je sais que vous allez me comprendre.

Bien sûr qu'elle va le comprendre. C'est son boulot. Cinq années d'études pour apprendre à comprendre. Vingt-six années de conditionnement parental. Comprendre, c'est sa destinée. Elle lui adresse son regard le plus bienveillant. Il peut continuer à lui parler sans crainte.

— Je pense que si je suis comme ça, c'est à cause de mon grand-père...

Jeanne l'écoute avec toute la concentration dont elle est capable. Il faut qu'elle grave chacune de ses paroles dans son esprit. Il faut qu'elle se souvienne de toutes ses confidences quand il reviendra la voir. C'est important de se souvenir. C'est le ciment de la confiance dans la relation thérapeutique.

— ...quand il est arrivé d'Algérie, il ne connaissait personne. Il a dormi dans la rue. Il a trouvé des boulots au black pour se faire un peu d'argent. Et puis il a rencontré ma grand-mère. Ça a été le coup de foudre. Elle était magnifique ma grand-mère. Si j'avais une photo, je vous la montrerais et vous n'en reviendriez pas tellement elle était belle.

— « Etait » ? demande Jeanne doucement.

En fixant les yeux verts d'eau et la peau bronzée du jeune homme, Jeanne n'a aucune difficulté à imaginer combien sa grand-mère devait être belle.

— Elle est morte peu de temps après la naissance de ma mère. Mon grand-père a été dévasté. Il perdait la femme qui l'avait fait sortir de la rue, qui avait crû en lui, qui avait donné un sens à toutes ses galères.

— Comment est-elle morte ?

Malik fixe le sol. Jeanne ne veut pas le brusquer. Peut-être n'a-t-il pas envie de tout lui raconter.

— Elle était malade, répond-il vaguement.

— D'accord, acquiesce Jeanne pour l'inviter à poursuivre.

— Mon grand-père a reporté toute son attention sur ma mère. Il n'a pas cherché à refaire sa vie. Il n'a fait que s'occuper d'elle. Mais il était détruit, perdu, et il a commencé à boire...

Jeanne écoute. Malik se confie avec une authenticité qu'elle n'imaginait pas possible chez un garçon aussi jeune.

— Petit à petit, c'est ma mère qui a pris soin de mon père.

— De votre grand-père vous voulez dire...

— Oui, si vous voulez.

Les enfants parentifiés. Jeanne connaît ce phénomène. Elle a lu quelques articles sur le sujet. Les enfants prennent soin de leurs parents en difficulté. Ils excusent leurs négligences, prêtent une oreille attentive à leur détresse et les rassurent. La mère de Malik a dû faire preuve d'un courage inouï pour soutenir son grand-père à la dérive.

— Mon grand-père n'a plus été en mesure de travailler. Il s'est entièrement reposé sur ma mère, pour tout : le ménage, les courses, les repas. Et plus ma mère grandissait, plus elle ressemblait à ma grand-mère...

Déployer ses ailes (vol. 1)

Jeanne écoute avec de plus en plus d'attention. Le fin mot de cette histoire commence à prendre forme dans son esprit.

- C'est là qu'elle est tombée enceinte. Elle voulait garder l'enfant, mais il fallait que personne ne soit au courant. Mon père a tout de même fini par le découvrir...
- Votre grand-père vous voulez dire ?
- Oui, mon grand-père.

Jeanne regarde Malik. Malik fixe Jeanne, droit dans les yeux.

- Le père de l'enfant était-il au courant ?
- Oui, souffle-t-il.
- Votre grand-père...
- Oui, répète-t-il.
- Votre grand-père est également votre père ? énonce Jeanne incrédule.

Malik fixe Jeanne. Il ne dit plus rien. Il attend qu'elle réagisse.

- Vous comprenez maintenant ? finit-il par ajouter.

Chapitre 7

Lorsque Jeanne sort du CPI, Anna patiente adossée au mur du bâtiment d'en face. Elles se sont données rendez-vous pour le déjeuner, à la demande d'Anna. Si Jeanne avait su que sa matinée serait si exaltante, elle aurait accepté cette rencontre avec plus d'entrain. Jusqu'à présent, raconter ses journées vides, ce n'était pas particulièrement réjouissant. Mais ce jour marque un tournant. Elle a d'ailleurs un peu honte d'être si joyeuse dans de telles circonstances. Au fond d'elle-même, elle sait bien qu'elle ne devrait pas être enthousiaste. Les épreuves et la détresse d'autrui ne sont pas censés générer une telle satisfaction. Mais c'est plus fort qu'elle. Il lui a parlé. Sincèrement. De ses problèmes. De ses questionnements. De son histoire. De sa souffrance. C'est la mère de Jeanne qui va être contente. Elle sera fière de sa fille. C'est certain.

Elles choisissent de s'attabler dans un petit café-restaurant qui sert des couscous au service du midi.

- Malik est venu à son rendez-vous ! s'exclame Jeanne de but en blanc à peine ont-elles passer leur commande.
- Celui qui a « pénétré et violé » impunément ton bureau la semaine dernière ?
- Oui, confirme Jeanne solennellement. Mais il s'est excusé figure-toi. Et il m'a parlé, ajoute-t-elle tout excitée. Il m'a raconté son histoire. Une histoire terrible, précise-t-elle avec une jubilation qui met Anna mal à l'aise. Il faut absolument que je remette la main sur ce bouquin qui parle de la perversion et de la transmission de la vie psychique entre les générations. Ça te dit quelque chose ?
- A priori, non. Quelle est son histoire à ce jeune ?
- Bon, je t'en parle comme à une collègue, d'accord ? chuchote Jeanne sur le ton de la conspiration.
- Mais oui ! s'offusque Anna.

Ce n'est quand même pas parce qu'elle cherche du boulot depuis plus d'un an qu'elle a oublié toutes ses règles de déontologie.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Eh bien, le père de ce garçon est également son grand-père, murmure Jeanne au-dessus de la corbeille de pain.

Jeanne affiche un tel sourire, qu'Anna se demande un instant si elle a bien compris.

- Tu veux dire que sa mère a été violée par son propre père ?
- Oui, confirme-t-elle. Sauf que je ne crois pas qu'il y ait eu viol à proprement parler. La mère est décédée jeune et la relation père/fille a dû se construire de manière ambiguë.
- C'est tout de même un abus de pouvoir gravissime.

Jeanne est d'accord. Elle ne se sent pas débordée par les enjeux de cette histoire, mais elle se dit tout de même que l'accompagnement ne va pas être facile à mener. Elle imagine comment parler à cet adolescent pour le rassurer concernant sa normalité, l'aider à clarifier son mal-être, le soutenir et le guider pour donner des réponses aux questions qu'il se pose. Et puis subitement, elle se sent traversée par un doute. Une espèce de coïncidence suspecte.

- C'est marrant. Maintenant qu'on en parle, ça me rappelle quelque chose...
- Quoi donc ?
- Attends, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

Les couscous arrivent et elles se mettent à manger tout en réfléchissant.

Anna a traversé la ville d'Aubergency, depuis le métro, perdue dans ses pensées. Comment faire le bien autour d'elle avec sept cent mille euros en poche ? Elle essaye tant bien que mal d'avoir des idées de « dépenses au service de son prochain ». Elle espère que Jeanne pourra lui venir en aide.

Jeanne a toujours su déceler ce qu'il y a de meilleur chez les autres. Elle sait identifier les potentiels et galvaniser les ambitions. C'est elle qui l'a convaincue de faire ce stage dans l'urbanisme (ce qui était audacieux dans le cadre d'un master de psychologie clinique). Anna a pu par ce biais articuler son envie de comprendre avec son besoin d'espace. Elle a inventé un concept : « psychologue urbanologue » ou comment resserrer les liens d'une communauté en intervenant sur l'environnement et l'habitat.

- Je sais !!! s'exclame soudain Jeanne en tapant du plat de la main sur la table.

Anna en avale sa cuillerée de semoule de travers.

- Quoi ?! s'écrit-elle, éternuant de tout côté aussi discrètement que possible.
- Punaise, je n'y crois pas ! Il m'a baladée de bout en bout.
- De quoi tu parles ? demande Anna en faisant tomber par terre les grains de couscous qui sont venus se coller au manteau d'une dame assise à la table voisine de la leur.
- Tu as regardé la télé dimanche soir, non ?

Anna fronce les sourcils. Leurs voisins ne semblent pas avoir repéré son manège.

- Ben oui, tu sais bien, il y avait cette rétrospective Polanski dont je vous rebats les oreilles depuis une semaine.
- Et alors ?
- Et alors quoi ?! répète Anna.

Elles se dévisagent un instant.

- Oh non, tu penses qu'il a osé ?
- Ce petit con va me le payer.
- Jeanne, il va falloir que tu te contrôles. Rappelle-toi, tu dois te décentrer de ta frustration : que te dit ce jeune homme en s'appropriant cette fiction ? Pourquoi a-t-il choisi de s'identifier à Faye Dunaway ?
- Il s'est bien foutu de ma gueule ! rugit-elle.

Cette fois-ci, le couple attablé à côté d'elles leur lance des regards indignés. Heureusement, les derniers grains de coucou accrochés au manteau ont rejoint les autres sur le carrelage du restaurant.

- Je vais lui rendre la monnaie de sa pièce. Il ne va pas s'en sortir aussi facilement qu'il le pense.

D'un geste qu'elle espère apaisant - parce qu'elle sait qu'elle n'est pas très douée pour ce genre de chose - Anna pose sa main sur celle de Jeanne.

- Jeanne, tu me fais un peu peur là. Admets au moins que c'est plutôt culotté, pour un jeune de quinze ans, de se servir de *Chinatown* pour entrer en relation avec toi.
- Tu dis ça parce que tu vénères Roman Polanski, siffle Jeanne entre ses dents.
- Ecoute, j'admets que s'il t'avait cité *Fast and furious 7*, les choses auraient peut-être été différentes. Mais là, il faut reconnaître que ce gamin en a dans le ventre. En plus, il a compris tous les non-

Déployer ses ailes (vol. 1)

aits du film. Cette scène magnifique entre Faye Dunaway et Jack Nicholson, il s'en est servi de manière admirablement crédible. La preuve : tu n'as rien vu venir. C'est une incontestable preuve d'intelligence, tu ne trouves pas ?

Les deux assiettes refroidissent.

— Allez, tu étais si contente quand je t'ai vu sortir de ton bunker tout à l'heure. Même les barreaux aux fenêtres, ça n'avait plus l'air de t'affecter. Jeanne ? Jeanne ???

Mais Jeanne n'écoute plus. Elle fomenta sa revanche.

Chapitre 8

Emilie papillonne dans son appartement avec légèreté. Jérémie est parti pour Clichouilly - une commune voisine d'Aubergency, dans le 93 - pour donner ses cours de philosophie aux élèves du lycée technologique. L'appartement est tout à elle jusqu'au soir. Depuis qu'elle a remis la rédaction de sa thèse à plus tard, elle se sent libérée. Lire *Cinquante nuances...* a été pour elle une révélation. Quelle cruche elle est d'avoir mis les lectures de divertissement de côté pendant toutes ces années. Lire sans arrière-pensée, sans complexe, sans projet. Quelle délivrance ! Elle enchaîne donc les romances, la chick-lit et les récits teintés d'érotisme au gré de ses envies. Elle découvre et se délecte de ces récits de jeunes filles fleurs bleues, futiles et maladroites, qui font toujours preuve d'une intelligence pratique rafraîchissante. Pas de prise de tête. Pas de crises existentielles alambiquées.

Elle s'amuse des achats compulsifs de *Becky Bloomwood*, passe un bon moment avec Andrea à haïr la rédactrice en chef de *RUNWAY* et enchaîne sur les frasques de *Bridget Jones* avec une exquise jubilation. A cours d'idée, elle prend ensuite d'assaut son ordinateur pour dresser une liste complète des « livres à lire » : elle aussi, elle va avoir sa « PAL » - hihhi, ces blogs de lectrices passionnées sont vraiment cocasses. Elle découvre les best-sellers de *USA Today*, du *New York Times* et du *Figaro*, si bien qu'en moins d'une heure de navigation, elle atteint rapidement la centaine d'ouvrages : Kristan Higgins, Meg Cabot, Candace Bushnell, Marc Levy, Lisa Kleypas, Sophie Kinsella, Guillaume Musso, Anna Gavalda, Thomas Raphaël, Katherine Pancoll, Isabel Wolff, etc. Plus elle navigue, plus sa liste s'allonge. Elle télécharge les livres sur son ordinateur pour ne pas attirer l'attention de Jérémie. Elle peut ainsi donner l'apparence du travail quand il est dans les parages. « On dirait que ton passage à vide est derrière toi » dit-il.

Certaines histoires ne se lâchent pas facilement. Il arrive de plus en plus fréquemment à Emilie de le rejoindre dans leur chambre au milieu de la nuit.

Déployer ses ailes (vol. 1)

— Tu arrives à écrire ? demande-t-il.

— Mmmhh, marmonne-t-elle pour éluder la question.

Elle fait illusion. Il est hors de question que son compagnon normalien, agrégé de philo, ayant rédigé son mémoire de master sur le désir chez Lacan et Spinoza, soit au fait de ses délicieuses errances. Elle sait d'avance quelle va être son opinion sur le sujet. Elle préfère les critiques acerbes, mais bienveillantes, de son amie Anna. Tout, plutôt que le regard dédaigneux et la condamnation silencieuse. Il va se contenter d'un « ah bon » condescendant et hautain. Il n'ajoutera rien et reprendra patiemment la lecture de son bouquin de La Pléiade. Pendant des jours, il ne lui demandera plus si elle fait des progrès, si elle parvient à écrire ou si sa soutenance se profile. Il se désintéressera de ce qui lui arrive pour lui faire sentir qu'elle est tombée bien bas. Ce serait pourtant reposant de ne plus avoir à essayer de se maintenir à son niveau. Avec lui, il faut toujours avoir de la répartie, être au courant de l'actualité et défendre âprement son opinion. Emilie s'impose France Culture chaque jour pour être en mesure de tenir la discussion pendant les repas du soir. L'éditorial des matins lui donne souvent du fil à retordre. Il lui arrive même de prendre des notes et de faire quelques recherches pour être sûre de ne pas passer à côté de l'essentiel.

Mais comment s'y prend ce chroniqueur pour problématiser avec autant d'élégance des sujets si disparates ? Les thématiques se suivent et ne se ressemblent pas : du génocide arménien à l'exposition Jeff Koons du Centre Pompidou, de l'analyse des chiffres du droit d'asile au combat des Congolais contre la destruction de la forêt équatoriale. Il paraît que c'est ce qu'on apprend à Science-Po : toujours savoir de quoi on parle et avoir un avis sur tout. Emilie, pour sa part, a bien du mal à trancher sur la plupart des sujets. Elle a besoin d'informations et de temps pour peser le pour et le contre, se faire son idée et en changer si nécessaire. Elle aurait besoin que ses réflexions arrivent à maturité avant de les partager. Si bien qu'elle ne parvient jamais à se maintenir à la hauteur des pensées de Jérémy lorsqu'il est lancé sur un sujet. Pour pallier à ce qu'elle considère comme une lenteur qui signe son manque d'intelligence, il lui arrive parfois de s'appropriier les idées des autres et de les présenter comme s'il s'agissait des siennes.

— Et toi ? Comment se sont passés tes cours ? demande-t-elle.

Il y a quatre mois, Jérémy n'a pas été retenu pour la bourse de thèse à laquelle il a candidaté - tout comme soixante-trois autres postulants. Il est arrivé deuxième. Il n'y avait qu'une seule bourse à pourvoir. Il est donc passé sans transition des bancs historiques de la Sorbonne à la cité dortoir de Clichouilly. *L'avantage*, c'est qu'il n'y a que deux changements de métro et trente-cinq minutes de marche pour s'y rendre. Les inconvénients ? Le lycée technologique est en zone d'éducation prioritaire et les élèves en terminale « hôtellerie », « sciences et technologies de laboratoire » ou « sciences et technologies de l'agronomie et du vivant ». Deux heures de philo par semaine et par classe. Huit classes en tout.

- Ce boulot est fantastique, répond-il avec emphase. C'est un défi passionnant d'enseigner la philo à ces jeunes.
- Tu leur as parlé de quoi aujourd'hui ?
- D'art.

Punaise, s'il commence à tester ses connaissances sur le sujet, Emilie ne va jamais s'en sortir. En donnant toutes les apparences de l'écoute attentive - composition dont elle est passée maître, il y a bien longtemps - elle imagine, étant donné ses lectures récentes, pouvoir éventuellement placer quelques anecdotes sur la culture populaire - un genre d'analyse de la place des femmes dans les romances contemporaines. Elle pourrait également trouver une voie de sortie en suggérant un parallèle - audacieux - entre le tome quatre de *L'accro du shopping* et *Le capital au XXIème siècle* - auteur invité sur France Culture la semaine dernière. Dans son esprit, Sophie Kinsella peut assurément nourrir de manière tout à fait crédible la réflexion de Thomas Piketty concernant la répartition des richesses et la concentration des patrimoines. Mais peut-être est-ce dans son esprit seulement...

- « Le jugement de goût, c'est-à-dire un jugement qui repose sur des fondements subjectifs et dont le motif déterminant ne peut être un concept, ni par suite le fondement d'une fin déterminée ». Ils ont tous convenu qu'on ne pouvait que souscrire à cette idée de Kant dans sa *Critique du jugement*, déclare Jérémy.
- ...
- Je les ai amenés à débattre de la question du « beau » : le beau est-il universel ? Qu'est-ce qu'une œuvre d'art ? Quel est le rôle de l'artiste ? Qu'est-ce que le génie ?

Déployer ses ailes (vol. 1)

— ...

— Tu comprends ?

— ...

— Emilie ? Tu en penses quoi ?

Emilie essaye de rassembler ses idées. Elle se demande si elle aurait été plus inspirée si elle avait préparé un bac en hôtellerie.

— Mon avis, c'est que c'est toi, le génie, si tu parviens à intéresser tes élèves à Kant, mon amour.

— Il faut savoir les prendre, c'est tout. La philo, ce ne sont que des questions existentielles fondamentales : ça parle à tout le monde.

Voici une technique qui a fait ses preuves. Si une question vous indispose, recentrez votre interlocuteur sur le sujet qu'il préfère (en général, lui-même).

Chapitre 9

Lorsque Jeanne Coutangeot interrompt le cours de ses pensées, elle a loupé son arrêt. Depuis cinq stations. Elle se repasse en boucle son entretien avec Malik et rumine son amertume. Sa mère va l'appeler et elle devra encore lui avouer qu'elle n'a vu personne. Car il est hors de question qu'elle l'informe de sa disgrâce. Qu'un délinquant (même présumé) ne veuille pas voir le psy, disons que c'est habituel. C'est le quotidien de la plupart de ses collègues. Mais se faire humilier comme elle l'a été, c'est le début de la fin. Comment va-t-elle *montrer qui elle est* et de quoi elle est capable si on l'évite et qu'on lui ment ?

Elle a pourtant tellement envie de les écouter, ces jeunes. Pourquoi ne la laissent-ils pas faire ? Pourquoi faut-il qu'ils éternuent « psychopathe » dans leur giron à chaque fois qu'elle les croise ? Aujourd'hui, en quittant le CPI, elle a fini par se retourner : « c'est à moi que vous parlez ? » a-t-elle demandé à Guillaume (mis en examen pour une affaire de viol en réunion). Il l'a regardée droit dans les yeux, sans ciller : « y'a un problème ? » a-t-il craché d'un air mauvais.

Elle n'a pas eu peur. Mais elle a compris qu'il ne servait à rien d'insister. Pour tous ces adolescents, elle constitue une menace. Leurs histoires sombres, torturées, emplies de culpabilité, de colère et d'humiliation, elle n'a pas intérêt à vouloir les exhumer. Pour eux, c'est elle l'agresseur. En réalité, s'ils osaient venir la rencontrer, elle ne pourrait que leur rappeler leurs blessures non refermées et leur avenir plus qu'incertain.

Elle décide de changer à Châtelet, direction place de l'Odéon. Elle a besoin d'air et de légèreté. Regarder les vitrines de beaux magasins et goûter aux délices de grands pâtisseries. Elle aurait besoin de se sentir remarquée et désirée. Elle va devoir se contenter du regard engageant d'une vendeuse et des effets antidépresseurs des calories qu'elle s'apprête à ingurgiter. Son budget serré lui permet de s'octroyer quelques plaisirs. De temps en temps. Elle a voulu payer toute seule son déménagement et la caution de son appartement. Ses parents lui ont offert de l'aider. Anna a plusieurs fois insisté pour lui prêter de l'argent ou l'héberger, mais elle a

toujours refusé. Aujourd'hui, elle s'assume entièrement et ça lui fait un bien fou. Elle ne veut rien devoir à personne.

Au milieu de la rue Bonaparte se trouve la boutique/atelier de Joseph Carlux : son idole, son antidote au vague à l'âme, sa raison de croire que quelqu'un la comprend vraiment. Jeanne a longtemps noyé ses doutes dans la nourriture. Petite, sa mère ne manquait jamais de lui rappeler ses kilos en trop et sa ligne disgracieuse. Mais jamais de manière frontale. De manière détournée, sous-entendue, presque perverse. Comment pensez-vous qu'une psychologue s'y prend pour donner des conseils nutritionnels à sa « fille bien-aimée » ? Elle la prend dans ses bras, bien serrée contre son cœur, et lui murmure à l'oreille : « tu n'as pas besoin d'être mince pour être aimée. Moi, je t'aime telle que tu es et je t'aimerais toujours, quel que soit le nombre de tes kilos en trop ». Dans les boutiques, elle la regarde avec tendresse, et susurre à l'oreille de la vendeuse : « ma fille croque la vie à pleines dents. Les rondeurs lui vont si bien. Vous ne trouvez pas ? ». Puis elle se tourne vers sa fille : « la beauté, c'est dans la tête. Tu n'as pas besoin d'être belle pour être aimée ». Que fallait-il qu'elle comprenne ? Qu'elle était grosse, qu'elle était laide, que seule sa mère l'aimerait quoi qu'il advienne.

Au milieu de la rue Bonaparte, dans sa boutique/atelier, Carlux l'a sauvée. Sans le savoir ni la connaître. Jusqu'à sa découverte, elle se sentait vide. Aucune nourriture ne pouvait apaiser son besoin de se remplir. Il fallait qu'elle mange. Beaucoup. Tout le temps.

Le regard et les paroles de sa mère, pourtant, l'en empêchaient. Si bien qu'elle souffrait en permanence. Chaque bouchée lui donnait envie de se jeter sur le plat en entier. Elle se retenait. Elle était ronde par nature, malheureuse et constamment en manque. Manger juste à sa faim ne lui suffisait pas. Elle aurait eu besoin d'engloutir tout ce qui se trouvait à portée de main. Elle savait d'instinct que rien ne pourrait l'arrêter, excepté la nausée. Et elle ne se l'autorisait jamais. Le regard maternel revenait constamment la hanter. Elle avait besoin de manger comme d'autres ont besoin de boire, de se droguer ou d'aimer : de manière absolue, exclusive, permanente et excessive.

Et puis elle avait découvert le pâtissier Joseph Carlux. Elle connaissait Michalak, Hermé, Conticini, Aoki et Andrieu. Elle les connaissait et elle les

aimait. Mais avec Carlux, ça avait été le coup de foudre. Immédiat, inégalé, inégalable. Avec lui, elle se sentait comblée. Enfin.

Jeanne s'arrête devant la boutique et prend le temps de contempler l'intérieur de l'atelier, à travers les grandes baies vitrées donnant sur la rue. Au rez-de-chaussée, la cuisine est ouverte : les professionnels travaillent sous le regard des passants. Ils sont fascinants, affairés à transformer les denrées qui les entourent en créations toutes plus époustouflantes les unes que les autres. Leurs gestes sont précis, presque chorégraphiés. Ils se meuvent tels des danseurs de ballet, accordant leurs mouvements, ajustant leur rythme et leur occupation de l'espace. Jeanne aime les observer. Elle se laisse bercer par l'harmonie de leur variation. Sous leurs doigts exercés, les ingrédients sont agencés un à un, avec soin, respect du produit et amour du travail bien fait. Les pâtisseries sont dressées avec précision et délicatesse, comme on prendrait le temps de peindre un tableau ou d'embrasser celui que l'on aime.

Elle entre. Une belle et souriante jeune femme habillée tout en blanc la guide vers le grand escalier qui permet d'accéder à la mezzanine. C'est là, en surplomb de la cuisine et des artisans, que se trouve le salon de thé. Dans ce lieu, chaque table est parfaite : espacée des autres pour préserver l'intimité de chacun, tout en donnant également la sensation d'être entouré lorsque l'on vient non accompagné. Jeanne prend place dans un fauteuil et commande d'emblée le thé qu'elle préfère. Pour la pâtisserie, elle demande à consulter la carte. Elle aime varier les plaisirs. Joseph Carlux varie les textures et les saveurs, inventant sans cesse de nouvelles expériences gustatives. Il aime que ses compositions soient dressées comme s'il s'agissait d'un spectacle vivant ou d'une symphonie en plusieurs mouvements. Ses desserts portent des noms de couleurs, de paysages, de fruits et d'épices. Chaque bouchée est un voyage, une invitation au lâcher-prise, un poème intérieur qui fait que Jeanne se sent pleinement consciente du moment présent. Les créations de Carlux la reconnecte avec elle-même.

Elle choisit le « Retour d'Amérique centrale, brise chaude et légère n°3 ». La personne qui l'a accueillie à l'entrée de l'atelier dépose la théière en fonte sur son support : le *Jasmin Imperial* est infusé à point et embaume de son parfum suave et délicat tout l'espace qui l'entoure, dès qu'elle en remplit sa tasse. Deux petites assiettes en porcelaine accompagnent la dégustation du thé : trois bonbons de chocolat ganache citron vert et deux

sablés miroir à la texture délicieusement fondante. Jeanne ne touche pas aux amuse-bouche. Elle se réserve pour la suite.

Pendant qu'elle patiente, elle fait le vide dans sa tête. Les effluves de thé parfumé la plongent progressivement dans une douce torpeur. Le ballet culinaire peut alors commencer. Au centre de la large assiette que l'on dépose devant elle se trouve un gâteau rose nacré de forme sphérique. L'assiette est surprenante, parsemée de vaguelettes, comme si l'on avait laissé tomber un caillou en son centre et que la porcelaine s'était déformée à sa surface selon différents cercles concentriques, alternant les creux et les arêtes. Le gâteau est parfaitement positionné au milieu, tel un coquetier écrasé bordé d'une série de rigoles. La première, qui entoure le gâteau, est vide. Chacune des suivantes est remplie à ras bord. Jeanne salive à la vue de ces substances aux couleurs éclatantes. La surprise, une fois de plus, sera au rendez-vous.

Le gâteau est surmonté d'un chapeau pointu en chocolat noir, qui semble avoir été conçu comme le serait un napperon. La finition est si précise que les arabesques de cacao forment une dentelle délicate qui forcerait l'admiration de la meilleure des dentelières. Jeanne se saisit du couvre-chef et le croque en guise de préliminaire. Le chocolat est torréfié sur place, à l'arrière de la boutique. Joseph Carlux fait venir les fèves de cacao d'Equateur. C'est là qu'il a trouvé une petite exploitation qui produit selon lui le meilleur crû au monde. L'effet antidépresseur du chocolat agit presque instantanément. Elle attrape ensuite une fourchette à dessert et fait craquer la coque caramélisée du gâteau. Il se fissure et laisse échapper un sirop de chocolat fluide et brillant qui envahit progressivement la première des rigoles. C'est éblouissant. Les associations de couleurs sont magnifiques : du vert foncé, du jaune vif et du blanc cassé. Jeanne échange sa fourchette pour une cuillère, la plonge dans l'une des substances qui entourent le rond central, la trempe ensuite dans le sirop de chocolat et décroche un morceau du gâteau. L'association est incroyable et lui fait tourner la tête : caramel croquant acidulé à la fraise, cacao puissant et gelée de menthe fraîche. A petits pas, elle découvre ensuite les trois autres associations choisies par le pâtissier : ananas/passion, caramel coulant à la fleur de sel, pétales séchés de noix de coco grillés/fondant au chocolat blanc. Tous ces accords s'associent à merveille. Elle adore passer d'une

saveur à l'autre. Elle a l'impression de voyager : les paysages gustatifs s'étendent à perte de vue et se renouvellent à chaque nouvelle bouchée.

Jeanne se dit que Joseph Carlux a su admirablement montrer qui il est. Il est parvenu à atteindre un tel degré de perfection dans son domaine que tous les pâtisseries qui le connaissent s'accordent à reconnaître son génie. Evidemment, s'il n'avait pas cherché à étendre son empire et à faire de l'argent sur son nom, le respect qu'il inspire aurait peut-être été plus absolu. Son visage sur les plats pré-cuisinés d'une grande marque de supermarché et ses apparitions surmédiatisées dans plusieurs émissions de télé-réalité ont quelque peu entaché son image. On ne peut pas tout à la fois être un artiste de génie et un entrepreneur attiré par le profit à tout prix. Ou alors si, mais cela ne réussit pas à tout le monde. Et cela conduit souvent à devoir faire quelques choix compromettants. Jusqu'où irait Jeanne pour que l'on reconnaisse son mérite et son talent ? Jusqu'à se venger d'un adolescent de quinze ans placé en alternative à l'incarcération, qui l'a bernée sur son histoire et ses intentions ? Rassasiée et contentée, elle envisage maintenant son problème sous un jour nouveau. Et subitement, elle sait quoi faire lors de son prochain rendez-vous avec Malik. Elle a une idée qui pourrait éventuellement lui permettre, si elle s'y prend bien, de donner du sens à son attitude et de percer sa carapace.

Chapitre 10

Anna est assise sur un banc, en face d'un immeuble HLM de quatre étages. Elle voudrait comprendre ce que font les gens pour donner du sens à leur vie. Elle voudrait qu'on lui explique comment elle pourrait donner du sens à la sienne. Ce que les gens peuvent être bêtes d'imaginer qu'avec de l'argent, on peut tout se permettre, tout avoir et ne rien devoir à personne. Elle est assise sur son banc, face à cet immeuble déprimant, et elle réalise qu'elle tourne en rond, aussi bien dans sa tête que dans sa vie.

En quittant Jeanne après leur déjeuner, elle a déambulé dans les rues d'Aubergency au hasard. Elle a traversé le quartier résidentiel, celui des pavillons des classes moyennes entourés de quelques mètres de gazon (pour justifier le barbecue aux beaux jours et la piscine gonflable accolé au mur en crépi).

C'est en se retrouvant le nez collé au grillage qui borde la voie ferrée qu'elle a réalisé qu'elle s'était engouffrée dans une impasse. Elle a fait marche arrière et longé les rails jusqu'à l'escalier en ferraille qui permet de rejoindre « l'autre rive », celle de la zone urbaine protégée qui encercle l'hypermarché. Quelques terrains vagues. Un lycée entouré d'immeubles. Des commerces autour de l'arrêt de bus. Encore quelques pavillons, cernés par la laideur du paysage.

Elle est allée s'acheter un café à emporter dans la cafétéria de la galerie marchande. Elle est passée devant Pimkie, Yves Rocher, Eram et Jeff de Bruges. Un square entouré d'arbres avec un toboggan fatigué et quelques balançoires. Un Joué Club et une Halle aux Chaussures. Deux ronds-points. Une église. Et finalement ce banc, au fond d'une impasse au nom improbable (« l'impasse de la Liberté ») devant cet immeuble de quatre étages.

Pendant de longues minutes, Anna observe les allées et venues des personnes qui entrent et sortent du bâtiment. L'interphone et le système de verrouillage de la porte ne fonctionnent pas. La porte claque violemment chaque fois qu'elle se referme.

Les murs en béton sont noircis de saleté. On devine une couche de peinture « coquille d'œuf » sous les graffitis qui parsèment la façade. Le clou de ce paysage déplaisant, c'est le local commercial abandonné qui jouxte le bâtiment, ceinturé d'un ruban de chantier orange et blanc en plastique. L'entrée a été condamnée et les fenêtres calfeutrées par des panneaux en contreplaqué. De longues traces de suie laissent supposer qu'un incendie a ravagé l'intérieur...depuis des semaines.

Anna est soudain animée d'une énergie nouvelle. Elle se lève, sans savoir exactement ce qu'elle va faire, et traverse la rue. Elle inspecte les lieux, tranquillement, sentant qu'ici va se jouer pour elle quelque chose d'important. Puis elle retourne s'asseoir sur son banc pour méditer. Elle ne prête pas attention au jeune garçon qui prend place à côté d'elle, à une distance raisonnable. Elle réfléchit et ses pensées l'accaparent tout entière.

Mohamadou Diallo, six ans, est pour sa part bien contrarié. L'intruse occupe son banc. Habituellement, lorsqu'il attend Erwan en prévision de leur séance de football hebdomadaire, la voie est libre. Cette fille le dérange. Elle risque de compromettre la partie qui doit avoir lieu.

— Vous n'allez pas pouvoir rester là, murmure-t-il à l'adresse de l'importune, tout en regardant droit devant lui.

Anna ne l'a pas entendu. Elle se demande ce qu'elle va bien pouvoir faire de cet immeuble. Une idée germe dans son esprit et elle doit se concentrer pour lui permettre de prendre forme. De son côté du banc, Mohamadou se sent nerveux. Maintenant qu'il prend le temps de l'examiner, il se dit que cette fille risque d'être difficile à déloger. Elle a l'air trop sûre d'elle et ne ressemble pas aux femmes qu'il connaît. Ce sont peut-être ses lunettes de soleil négligemment posées sur sa tête. Ou bien son jean impeccable et son pull rose. Mohamadou regarde ses propres pieds, nus dans ses mocassins trop grands. Puis il pose sa main sur le trou qui s'est formé dans son jogging au niveau du genou.

Chaque semaine, c'est Erwan qui apporte le ballon. Lui se charge de la grosse bouteille d'eau qui permet de se rafraîchir entre les périodes de jeu. Le problème, c'est que ce banc fait office de but, et que cette fille est assise dessus. Il ne pourra pas marquer tranquille si elle s'enracine. D'un rapide coup d'oeil en coin, il remarque qu'elle défait les lanières de cuir de son sac pour en sortir un petit calepin et un Bic bleu. Puis elle se met à dessiner. Il aimerait bien regarder plus précisément ce qu'elle est en train

de faire, mais il n'ose pas s'approcher. « Il y a quoi derrière l'immeuble ? » demande-t-elle soudain. Mohamadou regarde autour de lui, surpris. A qui peut-elle bien s'adresser ? Il serre la bouteille d'eau de deux litres contre son torse et continue de fixer un point imaginaire droit devant lui.

- Hé, toi ! l'interpelle-t-elle.
- Vous n'allez pas pouvoir rester là, murmure le garçon avec toute l'assurance dont il est capable.
- Tu habites bien l'immeuble, non ? Je t'ai vu à la fenêtre du deuxième étage tout à l'heure. Tu sais ce qu'il y a derrière ?
- Si je vous répons, vous allez partir ?
- Je te dérange ?
- Vous êtes dans les buts.

Anna regarde à son tour autour d'elle.

- Quels buts ?
- Le voilà ! s'exclame Mohamadou en sautant sur ses deux pieds comme un ressort.

Erwan Gautier vient de faire son apparition au bout de l'impasse. Il est grand, bien bâti, et ses yeux bleus et rieurs sont de ceux qui inspirent une confiance immédiate. Il brandit le ballon à l'intention de Mohamadou. Il se sait attendu.

Erwan Gautier est éducateur de rue. Son boulot, c'est d'aller à la rencontre des habitants du quartier, plutôt les jeunes, pour créer du lien en se montrant disponible. Cette impasse et cet immeuble, il les fréquente depuis plusieurs mois. Ce n'est pas la zone la plus sinistrée de son secteur. Quelques fumeurs de shit, quelques chômeurs, des mères célibataires, des familles nombreuses. De la pauvreté ordinaire. Il y a pourtant eu cet incendie, deux mois plus tôt, qui a fait craindre une montée de la violence. Le local du kinésithérapeute qui venait de s'installer a dû fermer. Et depuis huit semaines, les travaux de réhabilitation se font attendre. Le bâtiment calciné, livré à lui-même, donne une tonalité macabre au pâté de maisons. Il s'accorde de manière inquiétante à la cabine téléphonique dont les vitres ont été éventrées. Erwan a été surpris d'apprendre que l'incendie était d'origine criminelle. Chaque fois qu'il honore son rendez-vous sportif avec Mohamadou Diallo, l'ambiance de l'impasse lui paraît plutôt calme. Malgré la morosité du paysage.

Mohamadou est rassuré. La jeune fille en rose a quitté le banc. Elle est entrée dans l'immeuble, certainement pour trouver par elle-même la réponse à la question qu'elle lui a posée. Son calepin à la main et son stylo sur l'oreille, elle a remis son sac sur son épaule et s'est engouffrée dans le hall à l'odeur nauséabonde. Bon débarras.

Comme chaque mardi, Erwan sort une pièce de sa poche, la lance en l'air et la plaque sur le dos de sa main avec sa paume. « Pile ou face ? » demande-t-il. Quelle que soit sa réponse, Mohamadou sait qu'il aura le privilège de la mise en jeu. La partie salvatrice commence.

Les adultes de son entourage n'ont jamais prêté une grande attention à Mohamadou. Son flirt avec la moyenne pendant toute l'année de CP lui a permis de se classer parmi les élèves du ventre mou de la classe : ni bon, ni mauvais. Il fait partie des « peut mieux faire ». Il vit avec sa tante, son oncle et ses cinq cousins dans l'appartement trois pièces du deuxième étage de l'immeuble. Ses parents ont dû retourner au Sénégal avec ses frères et sœurs plus âgés parce que leur visa n'était plus valable. Une expulsion ordinaire. Il en connaît d'autres, à l'école, à qui il est arrivé la même chose. Sa mère l'a confié à sa sœur pour lui donner la chance d'avoir une « vie française ». Il est le seul à être né en France. Le droit du sol lui a donné la chance de ne pas monter dans l'avion. Si seulement il avait pu naître quelques années plus tôt. Il regrette chaque jour de ne pas avoir pu rester avec ses parents, pour rentrer dans ce pays qu'il ne connaît pas, mais qu'il vit comme étant le seul où il se sentirait chez lui.

Six enfants dans un trois-pièces, ça fait beaucoup pour son oncle et sa tante. Vingt-six enfants dans une classe, ça fait beaucoup pour la maîtresse. Mohamadou essaye généralement de se faire discret, pour ne pas déranger. Lorsqu'il rentre de l'école, c'est l'heure de la tétée, des douches et du goûter pour les plus petits. Alors il prend sa bouteille d'eau et il vient s'asseoir sur le banc en face de l'immeuble. Un jour, il a remarqué ce ballon en cuir tenu par deux mains blanches. Un ballon jaune, blanc et noir. Un vrai ballon de football. Ce même ballon revenait régulièrement faire un tour dans son impasse. Il sautillait au pied de son propriétaire, faisait des grands et des petits ponts à des adversaires imaginaires et occasionnait un dribble d'enfer autour de la cabine téléphonique cabossée. Ce ballon a fini par faire partie de son univers. Mohamadou a commencé à l'attendre, puis à le guetter chaque semaine. Il se révélait d'une ponctualité

exemplaire, chaque mardi, à l'heure du goûter. De temps en temps, le ballon s'approchait de lui. Une fois, il est même venu se loger entre son pied gauche et sa bouteille d'eau, posée à même le sol. « Est-ce que ça te dirait une petite partie ? » lui a finalement proposé le propriétaire du ballon. Il s'agissait d'Erwan, qui se demandait semaine après semaine quand ce petit garçon allait enfin lui demander s'il pouvait jouer avec lui. Mohamadou Diallo ne se fit pas prier. Il était devenu familier du ballon et cette connivence lui suffisait pour faire confiance à son propriétaire. Le temps d'approvisionnement était terminé.

Anna traverse le couloir en tenant son pull contre son nez. Elle respire à travers les mailles pour filtrer les odeurs. Elle pressent qu'il y a quelque chose à découvrir à l'arrière de l'immeuble. Elle longe le mur coquille d'œuf (le même que celui de la façade) et contourne le bac en béton carrelé censé accueillir quelques plantes dans un coin du hall.

Effectivement, une porte donne sur l'arrière, entre le local à poussettes et ce qu'elle imagine être un escalier qui descend vers les caves. Plusieurs mètres carrés de jardin privatif à l'abandon. De hautes herbes défraîchies dans les parterres, une petite barrière en fil de fer à la peinture écaillée autour d'un bac à sable qui ne doit plus accueillir que les quelques chats du voisinage. Un mur de briques tristounet en guise de mur d'enceinte. Il y a du potentiel, se dit Anna en attrapant son stylo pour tracer le plan des lieux sur une page de son calepin.

Mais que fait Anna ? Pourquoi nourrit-elle un intérêt soudain pour cet immeuble, dans cette impasse, au fin fond de la ZUP d'Aubergency ?

Elle a décidé de prendre Léontine Berthier au mot. La conseillère de Pôle emploi a peut-être été un peu directe au téléphone l'autre matin, mais il faut reconnaître qu'elle n'a pas tout à fait tort. Après tout, quitte à être au chômage, quitte à vouloir dépenser sept cent mille euros au service de la communauté, quitte à vouloir exploiter sa formation universitaire de cinq années en psychologie, autant le faire sur le terrain, avec des personnes qui en ont besoin et qui vont savoir apprécier les efforts qu'elle va déployer pour leur rendre la vie plus belle. Cette perspective la remplit de gaieté. Elle a enfin trouvé un projet qui la stimule. Elle va prendre ce lotissement comme terrain d'étude et d'expérimentation. Personne ne semble se soucier des murs, du cadre et de l'environnement de cet immeuble ? Eh bien elle, elle va s'en soucier.

Lorsqu'elle ressort du bâtiment, fière et altière, un immense sourire accroché à ses lèvres, elle se prend de plein fouet un ballon de football au creux de l'estomac. C'est donc le souffle coupé qu'elle croise pour la première fois le regard bleu rieur d'Erwan Gauthier, qui s'est jeté sur elle pour lui porter secours et s'excuser patement. Mohamadou Diallo se dit qu'avec un peu de chance, ils ne reverront jamais cette fille en rose, propre sur elle et désagréable, qui fait vraiment tâche dans leur paysage. Mais c'est sans compter sur la détermination dont Anna Jonka sait faire preuve chaque fois qu'elle se lance dans un nouveau projet. « Quel imbécile ! » s'exclame-t-elle intérieurement en acceptant de saisir la main que lui tend Erwan Gauthier pour l'aider à se relever. « Quelle jolie fille » se dit Erwan en appréciant la douceur de la main qu'il tient dans la sienne.

Chapitre 11

Au fil des jours, Emilie Portello commence à déchanter. Elle vient d'enchaîner coup sur coup trois romances sans aucun intérêt. Une godiche obnubilée par ses fringues qui tente de reconquérir son ex-petit-ami (devenu riche et célèbre) alors qu'elle ne l'a pas revu depuis dix ans. Une guéguerre triste à mourir entre la secrétaire d'une agence de mannequins (aussi belle, évidemment, que les top-modèles de l'agence) et sa chef de bureau arriviste et siliconée. Histoire jalonnée d'histoires de fesses toutes plus déprimantes et superficielles les unes que les autres. Une pimbêche parisienne qui rêve de faire carrière dans le milieu de l'édition et qui tombe amoureuse, par hasard, de son futur patron, qui s'avère aussi tendre et doué au pieu qu'arrogant et hautain dans le cadre professionnel. Evidemment, s'il est distant, c'est qu'il est amoureux d'elle. Elle est triste parce qu'il l'ignore. Il s'inquiète de la voir triste. Elle le repousse. Il insiste. Elle succombe. Il redevient distant. Et blablabla. Et blablabla. Et blablabla. A vomir.

Emilie pianote sur son ordinateur portable à la recherche de trouvailles romantiques qui pourraient lui remonter le moral. Elle lit les résumés, les commentaires sur Amazon et les chroniques des blogs qu'elle a maintenant classés en « favoris » dans son navigateur. Elle enchaîne les lectures sans faiblir. Des pépites et des navets. Mais trois navets d'affilé, c'est trop. Trop pour son moral déjà fragile.

Depuis peu, elle sent Jérémie préoccupé. Il prépare ses cours en soupirant. Corriger ses copies le rend distrait. Il s'énerve à voix haute des contre-sens qu'il jugeait amusants un mois plus tôt. Si elle prend le temps d'y réfléchir, il s'isole depuis qu'elle s'épanouit. Il devient gris depuis qu'elle prend des couleurs. Dans un premier temps, il a répondu au sursaut de sa libido par un enthousiasme guilleret. Elle qui était plutôt réservée, plutôt rude à aguicher, difficilement mise en branle par son désir à lui, elle tente, depuis plusieurs semaines, de jouer de ses charmes d'une manière qu'il ne lui connaissait pas. Elle prend le temps de se dévêtir tranquillement le soir, la lumière allumée, au lieu de s'enfermer à double

tour dans la salle de bain. Elle laisse la porte entrebâillée quand elle prend sa douche. Elle a même eu l'audace de se coller à lui, nue, au milieu de la nuit. Jusqu'à présent, il a toujours pris les choses en main concernant leurs relations intimes. C'est lui qui l'attire dans leur chambre. C'est lui qui choisit de transformer un chaste baiser du soir en étreinte passionnée. Et lui encore qui lui demande de s'approcher plus près sur le canapé ou dans leur lit. Toujours, c'est lui qui fait le premier pas.

Mais depuis peu, elle le provoque. Elle se découvre une sensualité, une envie d'amour et de sexe qu'elle n'imaginait pas avoir. C'est comme si, attisée par ces récits d'effusions enflammées, elle prenait conscience du désir sensuel qui sommeille en elle.

Concrètement, les positions qu'ils adoptent ne varient pas : elle ou lui dessus, à tour de rôle. Ce sont les fantasmes qu'elle multiplie dans sa tête qui modifient ses sensations. Ce qu'elle ressent est décuplé du fait de ces images qu'elle fait défiler dans son esprit. Elle s'imagine attachée aux barreaux du lit, fessée, caressée par un inconnu ou prise par cet homme à la beauté virile qu'elle s'est créé en lisant sa description détaillée dans l'une des histoires qu'elle vient de terminer.

Jérémy a profité de sa disponibilité et de son corps offert. Mais ce soir, pour la première fois, il a fait mine de ne pas remarquer ses avances. Emilie est même allée jusqu'à l'embrasser dans le cou d'une manière qui ne laissait place à aucune équivoque. Il s'est dit fatigué, et lui a tourné le dos pour éteindre la lumière. Cette réaction lui a fait l'effet d'une gifle. Elle a prétexté un passage d'écriture difficile pour retourner s'installer devant son ordinateur. Mais ses lectures ne sont pas suffisantes pour combler son manque d'affection. Qu'elle se sente intellectuellement inférieure à Jérémy, jusqu'à présent, a toujours été pour elle aussi bien une source d'inquiétude - et s'il se lassait d'elle ? - qu'une source de fierté - quel honneur d'avoir été choisie par cet homme-là. Sa gorge se noue à mesure qu'elle fait défiler sur son écran les titres des romans téléchargés ces dernières semaines. Mais que cherche-t-elle ? Du sexe par procuration ?

Emilie veut se sentir désirée. Mais pour quoi ? A-t-elle envie de stimuler une envie sexuelle irréprouvable ou de susciter une attention aimante, chaleureuse, admirative, respectueuse et tendre ? Ce qu'elle a aimé dans *Cinquante nuances de Grey*, c'est que ce héros puissant, viril et dominateur ait pu se sentir bouleversé par la fraîcheur, la spontanéité et la

bienveillance de l'héroïne. Anastasia a pu s'abandonner dans ses bras tout en gardant la force de dire où était sa limite. De son côté, il a pu se montrer fragile parce qu'elle a toujours fait preuve de tendresse et d'affection, même en refusant de correspondre à ce qu'il exigeait d'elle. Ce qui a touché Emilie dans cette lecture inaugurale, c'est que cette femme a su lâcher prise, se laisser aller au plaisir, parce qu'elle se sentait profondément aimée et choisie, en plus de se sentir désirée. Emilie, comme d'autres lectrices, a sûrement dû projeter ses propres fantasmes sur ce roman. Elle repense très souvent aux propos d'Anna, qui sans avoir lu le livre, lui a donné quelques clés de compréhension de son contenu, bien utiles dans l'après-coup.

Emilie imagine qu'elle pourrait se laisser aller à explorer de nouvelles sources d'érotisme et de plaisir si Jérémy était plus prévenant, moins focalisé sur la mécanique de leurs gestes et davantage sur leurs échanges de chaleur et de fluides. Il faudrait qu'elle le sente moins distrait. Elle voudrait qu'il l'oublie quand elle divague et qu'elle convoque des images excitantes qui n'ont rien à voir avec lui. Elle voudrait qu'il prenne l'initiative de nouvelles positions, qu'il ait envie d'elle ailleurs que dans leur chambre à coucher, qu'il se montre directif pour coller à certains schémas érotiques qui la tentent. Elle voudrait qu'il soit autoritaire, mais elle ne supporte pas de se sentir prisonnière. Elle voudrait qu'il réponde à ses avances, mais seulement quand elle l'a décidé, seulement comme elle jugerait bon qu'il le fasse. Elle voudrait qu'il comprenne ce qu'elle veut mieux qu'elle-même, qu'il anticipe ses besoins, qu'il devine ce qui l'excite, en fonction des saisons, de son cycle, de ses lectures et de son humeur. Elle voudrait qu'il soit dans sa tête, dans son cœur, dans son sexe. Elle voudrait qu'il ne fasse qu'un avec elle.

Emilie ferme son navigateur et ouvre son traitement de texte. Un document vierge. Pas celui de sa thèse. Elle se dit que la meilleure manière d'obtenir ce qu'elle veut, c'est de se le donner à elle-même. Elle va se construire le personnage idéal, lui mettre dans la bouche les mots qu'elle espère, le façonner selon ses envies, lui mettre dans les pattes une fille qui lui ressemble et l'en faire tomber amoureux. Passionnément. Malgré son tempérament changeant (elle a conscience de ses contradictions), malgré ses incohérences (elle sait qu'elle demande tout et son contraire) et malgré son immaturité (elle sait qu'elle agit comme une petite fille, qui voudrait

voir ses rêves exaucés sans s'apercevoir qu'ils relèvent de l'impossible, de l'imaginaire, de l'illusoire). C'est bien le propre des livres que d'être hors du monde, à côté du réel, raccord avec la fantaisie de l'auteur, non ? Elle va s'inventer l'histoire dont elle a besoin. Elle va écrire un récit qui donnera un exutoire à ses pulsions, qui donnera corps à ses fantasmes, qui comblera ses moindres désirs. Emilie applique le mode double-interligne, police 12, style Cambria. Et elle se met à écrire...

Chapitre 12

Malik s'est demandé plusieurs fois s'il allait honorer son rendez-vous suivant avec la psychologue. Après tout, il a maintenant su montrer à tout le monde qu'il était de bonne volonté. Les éducateurs se méfient toujours un peu, mais il se révèle tellement plus mature et arrangeant que les autres jeunes placés, que même si certains ne l'ont pas encore à la bonne, la plupart se sentent soulagés quand il est dans les parages. Sa quiétude apparente et son humeur égale ont un effet apaisant sur le collectif. Et c'est reposant pour tout le monde.

Au sein du groupe des jeunes, personne ne connaît les crimes et délits commis par les uns et les autres. Viol, vol, voiture incendiée, agression, avec ou sans circonstances aggravantes. Tous sont logés à la même enseigne. Pour autant, Malik est parfaitement conscient que les crimes ne se valent pas. Si certains attirent l'opprobre, d'autres donnent de l'importance et de l'autorité. Il a donc discrètement fait savoir qu'il était placé pour agression. Depuis, il suscite une attention curieuse mêlée d'inquiétude. Il veut qu'on pense qu'il peut devenir violent sous ses airs sages. Personne ne doit s'imaginer qu'il est faible. La bonne entente qu'il entretient avec chacun doit être le signe de son intelligence et de sa supériorité. Il n'est le mouton de personne.

La jeunette qui se dit psychologue et qui ne voit personne à part lui au sein du CPI (il s'est renseigné), il est certain d'avoir réussi à l'embobiner. Même si elle jette un œil à son dossier, il réussira à lui faire gober une autre histoire. Parfois, il faut savoir lire entre les lignes, lui dira-t-il. C'est en sortant les plus grosses conneries qu'on se maintient au-dessus de tout soupçon. Ça, il l'a appris dans *Les quatre cents coups* de François Truffaut. C'est fou comme les films apprennent des choses utiles. Mais pas ceux qui passent le dimanche soir sur la première chaîne. Ceux que personne ne regarde. Les films oubliés, en noir et blanc. Les films de deuxième partie de soirée ou du milieu de la nuit. Au CPI, ni les jeunes, ni les professionnels, ne s'intéressent aux chefs-d'œuvre qui figurent dans sa cinématographie personnelle. Il en a la certitude. Et c'est bien dommage

pour eux, d'ailleurs, parce que cela leur donnerait quelques indices pour le cerner.

C'est sa première mise en examen. Si ses parents avaient été présents quand il a été déféré au parquet après sa garde-à-vue, il ne serait pas en train de moisir dans ce lieu de placement, à faire les yeux doux à tout le monde pour obtenir une mainlevée le plus vite possible. Son grand frère, ce salaud, aurait quand même pu se pointer pour le tirer d'affaire. Il aura des comptes à régler à sa sortie.

Malik décide finalement de retourner rencontrer la psy. Ça va le distraire de son ennui. Son air jovial quand il est entré dans son bureau, la semaine dernière, l'a doucement fait rigoler. Il fallait vraiment qu'elle soit désespérée pour l'accueillir avec autant d'enthousiasme. Il devrait conseiller aux autres jeunes d'aller la voir. Ils pourraient bien s'amuser à ses dépens.

Lorsqu'il entre dans le bureau à l'heure dite, l'accueil est aussi chaleureux que la fois précédente. On l'invite à s'asseoir. On le met à l'aise. On le regarde avec bienveillance et naïveté. Il vit cela comme de la condescendance et de la pitié. Rien d'autre. Jeanne Coutangeot doit s'attendre à se qu'il se prête à de nouvelles confidences. Pourtant, elle ne dit rien. Adossée à son fauteuil, les mains sur les accoudoirs, elle patiente tranquillement. « Elle a l'air bien sereine » se dit Malik. Il pensait pourtant avoir mérité un peu plus de méfiance de sa part, après les révélations qu'il lui a faites.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit la dernière fois, finit-elle par lâcher.

— C'est-à-dire ? répond Malik en souriant intérieurement.

Elle a mordu à l'hameçon.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Qui s'est occupé de vous à votre naissance ?

Malik ne s'attendait pas à ce qu'elle lui demande des précisions.

— Ma mère s'est enfuie avec moi, répond-il sans se démonter. Elle avait appris très jeune à se débrouiller sans l'aide de personne. Elle n'a pas eu de difficulté à trouver du travail, plus des jobs au black pour gagner de quoi se maintenir à flot.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Pourquoi pensez-vous que l'histoire de votre mère a quelque chose à voir avec le délit que vous avez commis ? l'interrompt Jeanne.
- Qu'est-ce qui vous fait croire que je fais un lien entre les deux ?
- Vous avez dit la dernière fois qu'il fallait que je vous comprenne. Et puis vous m'avez raconté cette histoire.

Où veut-elle en venir avec ses questions ? Le lien est pourtant évident. Il ne va quand même pas lui mâcher tout le travail. Les psys sont censés faire des rapprochements entre l'histoire de leurs cobayes et les actes qu'ils commettent. Celle-ci est si dingue qu'elle justifierait n'importe quel crime. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il l'a choisie.

- J'imagine que je ne sais pas quoi faire de toute cette colère qui est en moi...

Jeanne soutient le regard de Malik. Le temps qu'elle prend à l'observer sans rien dire finit par mettre le jeune homme mal à l'aise, mais il ne baisse pas les yeux pour autant. Finalement, Jeanne se lève, fait le tour du bureau, et vient se placer debout à côté de lui.

- Levez-vous, ordonne-t-elle.

Malik est surpris, mais il n'en laisse rien paraître. Cette troisième rencontre ne se déroule pas comme prévu. Il déplie son immense corps d'adolescent, et la regarde maintenant de haut, faisant bien une tête et demie de plus qu'elle lorsqu'ils sont debout l'un en face de l'autre. Un sourire dédaigneux se dessine sur le visage de Malik. Il ne s'attendait pas à cette proximité physique.

Jeanne Coutangeot n'est pas le genre de femme sur laquelle beaucoup de gens doivent se retourner dans la rue. Elle est grosse, ses traits ne sont pas très fins et ses choix vestimentaires ne la mettent pas particulièrement en valeur. Mais face à elle, dans ce bureau, les yeux levés vers lui, elle est intimidante. C'est peut-être son énergie qui impressionne. Elle dégage de l'assurance et du charisme malgré les handicaps qu'elle cumule.

- Ce n'est pas ta faute, lui assène-t-elle en le regardant droit dans les yeux.
- Ouais, je sais.
- Regarde-moi.

Malik baisse les yeux. Le tutoiement l'a troublé.

- Ce n'est pas ta faute.

- Ouais, je sais. Faudra le dire au juge.
- Je ne parle pas de l'agression. Je parle de ton histoire, de tes parents et des choix qu'ils ont faits. Ce n'est pas ta faute.

Jeanne marque une pause avant de poursuivre.

- Tu n'es pas coupable de là d'où tu viens, de là où tu vis, ni des circonstances qui t'ont conduit à commettre le délit qui fait que le Juge t'a placé au CPI.

Malik respire profondément.

- Par contre, tu es responsable de tes actes. L'agression pour laquelle tu es mis en examen, on en reparlera. Pour le reste, ce n'est pas ta faute.
- C'est bon, grogne-t-il. Vous allez me le répéter combien de fois ?
- Autant que nécessaire. Jusqu'à ce que tu en sois convaincu.

Cette fille ne comprend rien, se dit Malik. Rien du tout. Alors, pourquoi ses paroles le touchent plus qu'il ne saurait l'exprimer ? Il est à la fois irrité et curieux. Il se sent confus, agacé et vulnérable.

- On va en rester là pour aujourd'hui. Si vous le souhaitez, nous en reparlerons la semaine prochaine.

Jeanne Coutangeot retourne tranquillement s'asseoir dans son fauteuil et ouvre son agenda comme si elle était déjà passée à autre chose. Si Malik était plus vigilant et moins décontenancé, il s'apercevrait que les mains de la psychologue tremblent légèrement et que sa décontraction n'est que de façade. Vexé, il sort son paquet de cigarettes de sa poche, en prend une entre ses lèvres, attrape son Zippo et commence à jouer avec le système d'allumage. Il n'irait pas jusqu'à allumer sa clope à l'intérieur, mais ce n'est pas l'envie qui lui manque. Il a une réputation à tenir.

Au milieu de la cour, deux jeunes discutent de tout et de rien pour passer le temps. Malik les rejoint sans parvenir à dissimuler son agacement.

- Tu as encore battu ton record ? ricane l'un d'eux.
- Pourquoi tu vas la voir ? demande l'autre. Ça sert à rien les psys. De toute façon, ils ne comprennent jamais rien.
- Qu'est-ce que tu viens de dire ? l'invective Malik en le bousculant d'un coup d'épaule.
- Eh, ne t'excite pas !
- Excuse-moi, se radoucit-il. Tu peux juste répéter ce que tu viens de dire ?

Déployer ses ailes (vol. 1)

— J'en ai vu des tonnes, des psys, dans ma vie. Et je peux t'assurer qu'ils ne comprennent jamais rien.

Malik, pour sa part, vient enfin de comprendre. En plantant là ses deux comparses, il revient sur ses pas et cogne deux coups secs contre la porte du bureau de Jeanne Coutangeot, qui lui répond d'entrer, comme si elle s'attendait à ce qu'il revienne.

Malik reste sur le seuil de la porte ouverte. Il soutient le regard de la psychologue pendant plusieurs secondes.

— Gus Van Sant ?

— *Good Will Hunting*, 1997.

Malik ne peut réprimer son envie de claquer la porte en sortant.

Chapitre 13

Martin Plantier, cinquante-trois ans, pousse un juron en descendant du bus. Il n'imaginait pas qu'il devrait faire la causette aux vieilles biques en livrant le courrier et les paquets de prospectus. S'il n'avait pas été en fin de droit dix-neuf jours plus tard, il n'aurait jamais accepté ce CDD grotesque de deux mois renouvelables. A mi-temps. Au bureau de Poste qui se situe à l'autre bout du département. Une heure vingt-cinq de bus tous les matins pour commencer à 8h15 et terminer théoriquement à 14 heures. Avec le tas de publicités qu'ils rajoutent au courrier chaque lundi, il ne finit jamais son service avant 16h10. Le dépassement, c'est pour sa pomme. On l'a prévenu qu'il s'en sortirait mieux avec l'expérience. Il trouve qu'elle a bon dos, l'expérience, vu la situation. Chacun des gestes à accomplir est chronométré à la seconde près : un recommandé à faire signer, c'est soixante secondes. Relever le courrier des boîtes jaunes, c'est trente secondes. Il sprinte, mais rien n'y fait. Il est toujours en retard sur le programme. Et apparemment, c'est de sa faute. Il n'a qu'à s'adapter. Sinon, c'est que le monde tourne trop vite pour lui et qu'il n'a plus rien à y faire. Mis au rebus. Bon à rien. Surnuméraire.

Il est titulaire d'un CAP en maçonnerie. Ce qu'il aime, c'est travailler tout seul, à son rythme. Il a le goût du travail bien fait, pas de la discussion à bâtons rompus avec les mégères qui guettent le facteur à heure fixe pendant la tournée. « Vous êtes en retard » l'a sermonné l'habitante du pavillon situé au numéro vingt-huit de la rue Blanche. Elle ne fait qu'attendre le facteur toute la matinée, cette greluce. Il a remarqué qu'elle le guettait depuis sa cuisine, à travers le rideau au point de croix. Elle surgit sur son perron dès qu'il passe le coin de la rue avec la camionnette. Puis elle prend un air sévère pendant qu'il livre les numéros qui la précèdent. Même quand il pleut, elle monte la garde. Mais Martin a passé l'âge d'être surveillé. Avant son chômage (pour cause de délocalisation d'une partie de l'usine), il a travaillé trente ans pour la même boîte. Son chef de chantier savait qu'on pouvait compter sur lui. Et ce n'est pas la rombière de la rue

Blanche qui va, aujourd'hui, à cinquante-trois ans, lui dicter sa conduite et le faire pointer à heure fixe.

Martin Plantier s'engage dans son impasse, pour retourner dans cet appartement qu'il déteste, dans cet immeuble qu'il déteste. Il s'y sent seul depuis que sa femme l'a quitté pour un pharmacien. Ils n'ont pas eu d'enfant parce qu'elle n'en voulait pas. A l'époque, il était d'accord. Maintenant, il sent que ça lui manque. Evidemment, il ne voudrait pas des petits mioches qui grouillent dans l'immeuble. Son fils, celui qu'il aurait eu s'il avait eu le courage d'insister auprès d'Yvette, saurait se tenir, ne gênerait pas les adultes, jouerait sagement à des jeux responsables - pas au ballon, par exemple. Il lui tiendrait compagnie. Il pourrait partager avec lui son goût des belles choses. Martin aime la belle architecture, les couleurs qui s'accordent, les boiseries qui apportent chaleur et douceur à un intérieur. Il sait ce qui est beau. Partout, sauf chez lui. Dans son appartement, depuis qu'il est tout seul, il n'a plus le goût de rien. Ses murs s'effritent, sa peinture s'écaille, ses robinets s'encrassent, son radiateur fuit, ses rideaux prennent la poussière, son lit est trop grand et sa télévision ne capte plus depuis le passage à la TNT. Il se sent passé de mode. Lui à qui on disait qu'il avait l'allure d'un acteur américain des années quarante, il s'avachit au même rythme que son canapé. Son ventre déborde de son pantalon, ses joues tombent, son front se dégarni, son regard s'attriste de jour en jour et sa démarche s'alourdit. Il n'a plus le goût non plus de prendre soin de lui-même. Il manque des boutons à ses chemises. Ses chaussures ne tiennent plus ses pieds. Ses lunettes mériteraient une bonne révision, tant sa vue baisse. Il n'y a plus rien à voir depuis qu'il n'a plus envie de regarder.

Ruminant ses idées noires, Martin trébuche sur des outils amassés dans le hall d'entrée de l'immeuble. « C'est quoi ce bordel ! » s'exclame-t-il vert de rage en s'affalant contre le mur. « Attention ! » s'écrit Anna Jonka en brandissant son rouleau à peinture dans sa direction. Très lentement, Martin Plantier décolle ses deux mains de la paroi humide.

- De la peinture à l'eau ?! ronchonne-t-il en reniflant ses paumes.
- Je suis vraiment désolée, s'exclame Anna. Vous ne vous êtes pas fait mal ?

Martin Plantier examine la jeune femme d'un œil suspicieux. Comment peut-on envisager de faire un travail correct dans cette tenue et avec ce

matériel ? Cette fille fait son chantier en dilettante - ou il ne s'y connaît pas. Anna repose son rouleau flambant neuf dans son pot de peinture bleu lavande et retrousse les manches du vieux tee-shirt Chanel qu'elle a mis pour l'occasion. Son jean de marque et ses ballerines en cuir sont mouchetés de peinture, et ses cheveux collent à son front transpirant. Elle a eu beau passer tout son week-end sur Internet, à prendre des cours de peinture en ligne, le résultat n'est pas fameux. Pour quelqu'un qui voulait s'impliquer, on peut dire qu'elle s'implique. Mais elle n'imaginait pas que c'était autant de boulot de repeindre le hall d'entrée d'un immeuble. L'entrée, c'est pourtant capital dans une habitation. Il faut que l'on se sente chez soi dès qu'on a passé la porte - même si ce n'est que celle de l'immeuble. Les traces d'usure et la peinture noircie de saleté, de son point de vue, ce n'était pas acceptable.

- Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? demande Martin Plantier en essuyant ses mains sur le mouchoir que lui tend Anna.
- Vous aimez ? s'exclame-t-elle sur un ton empli d'espoir. C'est une bougie senteur « Paradis terrestre » de chez Nature et Découverte.
- C'est pas vrai, s'exclame-t-il en s'avançant. Ces petits cons ont encore fumé leur shit dans le hall !

Anna rejoint Martin Plantier devant la jardinière remplies de plantes en plastique. Les mégots écrasés dans les gravillons ne sont même pas dissimulés aux regards.

- Putain d'immeuble ! rugit-il en s'éloignant.

Quarante-cinq minutes de métro, treize minutes d'attente, vingt-six minutes de bus (deux changements) et sept minutes de marche. En tout, plus d'une heure trente de trajet. Vraiment, elle ne pouvait pas mener un projet social plus près de chez elle ? Anna examine *son* mur en soupirant. Tout ce travail pour un résultat aussi minable, elle a vraiment le chic pour se mettre, toute seule, comme une grande, dans des galères impressionnantes. Elle a encore mal au bras gauche et les mollets meurtris d'avoir porté ses quinze litres de peinture depuis le magasin Leroy Merlin du quartier des Halles (parce qu'en plus, elle a fait un détour).

- Eh bien, on peut dire que ce n'est pas trop tôt ! s'exclame Lucette Berthy dans son dos.

Anna sursaute et brandit à nouveau son rouleau, ce qui envoie une magnifique giclée bleu lavande sur le sol. Juste à côté du drap qu'elle a étendu pour éviter d'avoir à récurer le sol déjà crasseux.

Lucette Berthy, soixante-treize ans au compteur, la toise du haut (ou « du bas », devrait-on dire) de son mètre cinquante et un. Elle est tirée à quatre épingles - il faut bien présenter quand on va faire ses achats dans la galerie marchande - et traîne son caddie derrière elle avec noblesse et élégance - ce qui relève de l'exploit étant donné l'illustration qu'il arbore : Betty Boop et son clin d'œil aguicheur. Madame Berthy a toujours estimé n'avoir de compte à rendre à personne en ce qui concerne ses inclinations esthétiques - en particulier lorsqu'elles lui sont imposées par ses petits-enfants, du fait d'un cadeau d'anniversaire qu'elle sait choisi avec beaucoup de soin.

Cela fait maintenant six mois que Lucette a décidé d'adresser ses doléances aux autorités compétentes. La mairie d'Aubergency, en tant que propriétaire de l'immeuble (elle s'est renseignée) est responsable des murs. A ce titre, elle doit (toujours selon ses sources) s'acquitter avec sérieux de l'entretien des parties communes. La moitié des habitants de l'immeuble ne paye plus les charges, et certains leur loyer, depuis belle lurette. Même si elle le savait, l'opinion de Lucette serait la même : lorsque l'on investit dans l'immobilier, on assume avec dignité les engagements contractés auprès des locataires. Son loyer, en ce qui la concerne, elle le paye rubis sur l'ongle. Chaque mois, c'est la moitié de la pension de réversion de son cher époux décédé qui y passe - paix à son âme. Cinquante-deux ans de mariage à cuisiner, récurer, repriser, enfanter, torcher et se faire prendre. Et tout ça sans broncher. En épouse fidèle - malgré les opportunités qui se sont présentées - et mère irréprochable - trois enfants aujourd'hui indépendants financièrement, elle en est fière. De son point de vue, elle a bien mérité un hall d'entrée correct.

Cela aura tout de même nécessité dix-sept courriers en bonne et due forme, adressés à Arnaud Lescuyer, l'adjoint au maire en charge de l'urbanisme. C'est certainement celui qu'elle a pris sur elle d'envoyer en recommandé avec accusé de réception - quatre euros soixante - qui a dû lui obtenir gain de cause.

— Vous êtes sûre que c'est une bonne idée, le gris flanelle ?

— C'est du bleu lavande, se sent obligée de préciser Anna. Mais je reconnais que le « coquille d'œuf » qui est dessous doit altérer le rendu...

— Il faudra revenir pour une deuxième couche, ma petite fille. Parce que pour le moment, le résultat n'est pas fameux.

Anna Jonka sent progressivement le désespoir s'insinuer en elle. Mais qu'est-ce qui lui a pris de venir se mêler des affaires de ces gens ?

— Reviens ici immédiatement et ne court pas dans les escaliers ! s'affole Olivia Radichon en se précipitant à la poursuite d'un petit bonhomme haut comme trois pommes qui vient de traverser le hall, tel un bolide lancé à grande vitesse.

Horriifiée, Anna regarde, impuissante, les petites baskets écraser la peinture fraîche qui a giclé par terre avant de poursuivre leur route.

— Vous nettoierez bien avant de partir, ajoute Lucette en scrutant ostensiblement les traces de pas bleu lavande qui jonchent à présent le sol. Et vous direz à vos employeurs de la mairie que Lucette Berthy les remercie d'avoir pris sa requête au sérieux. Même si c'était la moindre des choses, marmonne-t-elle.

Anna reste perplexe, mais préfère ne pas démentir. D'autant que la vieille dame a déjà tourné les talons. Elle rassemble ses ustensiles dans un coin et replie patiemment le drap qu'elle avait étendu au pied du mur. Elle réalise qu'elle n'a pas pensé à se munir du nécessaire de nettoyage indispensable à son entreprise - les évidences s'accroissent à mesure que les obstacles se dressent sur son chemin. Comment procéder sans seau et sans savon ? Elle verse une partie du contenu de sa bouteille d'eau minérale sur le sol et se met à frotter les traces de peinture encore humides avec un pan du drap. Une vraie cendrillon des temps modernes.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Anna lève la tête et reconnaît immédiatement le regard bleu rieur qui l'observe. Encore lui ? Ce jeune homme ne colle pas à l'image qu'elle se fait des habitants de l'immeuble. Il est trop bien élevé. Son polo bleu, assorti à ses yeux, est trop propre. Et c'est le premier pour qui sa présence ne semble pas aller de soi. Depuis le début de la matinée, les habitants de l'immeuble passent à côté d'elle sans la voir, lui font des remarques désagréables sur son chantier et saccage ses efforts en collant leurs mains

aux murs et en marchant dans sa peinture. Ce jeune homme est le premier qui s'arrête et lui demande ce qu'elle fait là. Cette curiosité l'indispose.

Anna n'imagine pas un seul instant qu'Erwan se pose les mêmes questions que toutes les autres personnes qui l'ont croisée dans le hall : qui porte des ballerines vert amande et un tee-shirt qui doit coûter une fortune pour récupérer un carrelage à mains nues ? La différence, c'est qu'il se sent autorisé à les poser à voix haute.

- Et vous, qu'est-ce que vous faites à part jouer au football et poser des questions dont vous connaissez déjà les réponses ?

A peine a-t-elle prononcé ces mots qu'elle les regrette déjà. Elle ne comprend pas d'où vient son agressivité chaque fois qu'elle croise ce garçon.

- Je suis éducateur de rue.
- Je suis venue repeindre le hall.
- Mais pourquoi ?

Anna reste interdite. La question est si légitime qu'elle lui fait perdre tous ses moyens. Elle ne s'est pas demandée une seule seconde comment elle allait justifier sa présence et ses initiatives auprès des habitants. Pourquoi est-elle ici ? Pour filer un coup de main ? Pour dépenser ses sept cent mille euros ? Pour justifier son master en psychologie ? Pour donner un sens à sa vie ? Ou pour rabattre son caquet à Léontine Berthier ? Elle n'en sait rien. Sûrement pour toutes ces raisons à la fois.

- C'est la mairie qui m'envoie, affirme Anna en reprenant une contenance. Ils estiment que cet immeuble a besoin d'entretien.
- La mairie ?!

Erwan est interloqué.

- Vous ne croyez pas que vous feriez mieux de commencer par la cabine téléphonique et le local commercial carbonisé ? Je pense que l'impact serait bien plus significatif concernant « l'entretien » des lieux.

Anna ouvre la bouche pour répliquer - son agressivité a refait surface - mais la referme presque aussitôt. Un jeune homme à l'allure inquiétante les observe à travers la porte vitrée de l'immeuble. Erwan fait volte-face en décelant l'inquiétude dans le regard d'Anna. Immédiatement, il s'élance à la poursuite de l'observateur qu'il a reconnu à la couleur de son sweat-shirt. C'est pour lui parler, justement, qu'il était venu dans le quartier.

Lorsqu'il revient dans le hall de l'immeuble, un quart d'heure plus tard, la jeune fille mystère a encore disparu. Il se demande si elle va revenir, et s'il va enfin pouvoir lui demander comment elle s'appelle.

— Ben, elle est passée où ? s'exclame Martin Plantier, son escabeau à la main, au garde-à-vous à côté des plantes en plastique.

— Qui donc ?

— La petite jeune fille avec sa peinture à l'eau ! Qui d'autre ?

La douce odeur de peinture a eu un effet détonnant sur l'humeur de Martin Plantier. Enfin, il se passait quelque chose d'intéressant dans cet immeuble. Il a tout de suite perçu que cette ouvrière allait avoir besoin d'aide pour venir à bout de son entreprise. Et Martin Plantier, le travail, ça ne lui fait pas peur. Il a ressorti ses outils du placard. Ils ne sont peut-être pas de première jeunesse, mais au moins, ce n'est pas la camelote rapportée par cette petite qu'on croirait tombée du nid. Il a enfilé sa salopette, mis ses godillots à bouts renforcés et rempli son seau de pinces, de rouleaux et d'une bouteille de White Spirit. Il a ensuite joyeusement descendu les escaliers pour proposer ses services. Mais voilà, le hall est vide - du point de vue de Martin Plantier, Erwan Gauthier compte évidemment pour du beurre. Il se dit que ce n'est vraiment pas de bol. Ces temps-ci, la vie lui ne lui offre que des joies de courte durée. Il n'y a plus qu'à espérer que la jeune fille à la peinture reviendra.

Chapitre 14

Emilie et Jeanne apprécient quand le « vendredi théorique » a lieu chez Anna. Elles aiment l'avenue Deschanel, l'ascenseur privé, la terrasse qui donne sur le Champ-de-Mars et les pâtisseries de la cuisinière. Elles aiment le salon qui fait la taille de l'appartement de Jeanne, la cuisine ultramoderne, la machine à expresso automatique, les produits Chanel à disposition dans les toilettes destinées aux invités et la bibliothèque qui occupe une pièce entière de l'appartement. Elles arrivent en général en avance et acceptent l'invitation à dîner que ne manque jamais de leur faire Roberta.

Anna n'aime pas du tout quand le « vendredi théorique » a lieu chez elle. Elle a honte de ses privilèges. Elle ne supporte pas que sa grand-mère multiplie ses directives à la cuisinière pour que « le rhum soit bien dosé dans les cannelés », que « le service à dessert en argent soit rutilant » et que « les courses soient faites au cas où ces jeunes filles resteraient pour dîner ». Elle n'a jamais osé en parler à ses amies. Se plaindre de ne pas être à plaindre, à ses yeux, elle ne pourrait pas faire pire. Elle préfère évoquer le décès de ses parents. Au moins, ce drame lui permet d'obtenir la compassion dont elle a besoin, sans passer pour une ingrate.

Anna ne l'a avoué à personne, mais ses parents ne lui manquent pas tant que ça. Elle n'était pas proche de sa mère, Héloïse Jonka née Rattier, cette femme distante et indolente qui occupait ses journées à lire des romans, enfermée dans la bibliothèque. La disparition de son père a pesé davantage, mais guère plus. Elle l'a toujours considéré comme un homme intelligent, déterminé et talentueux, mais trop accaparé par ses occupations professionnelles pour se soucier réellement d'elle.

Elevé par Roberta dans une chambre de bonne, Alexandre Jonka avait su s'affranchir de sa condition de bâtard miséreux grâce à de brillantes études : mention Très Bien au baccalauréat, admis à Science-Po Paris, reçu troisième au concours de l'ENA. Il avait préféré la haute administration d'Etat aux mandats politiques, et pouvait déjà se prévaloir

d'un poste de préfet à quarante-huit ans, au moment où l'avion qui le ramenait de Malaisie avec sa femme explosa en plein vol.

Les trois jeunes femmes profitent du soleil automnal pour s'installer sur les chaises longues de la terrasse. Le présentoir à étages est en place, exposant ses gourmandises depuis la table basse : financiers aux framboises, fondants au caramel, scones accompagnés de crème fouettée et de confiture de fraise maison.

- Vous préférez du thé ou des jus de fruits frais, mesdemoiselles ? demande Roberta.
- Arrête d'embêter la cuisinière, dit Anna. Tu ne crois pas qu'elle en a déjà assez fait ?
- C'est son travail, non ? On la paye pour faire la cuisine. Tu préférerais qu'elle se tourne les pouces toute la journée ?

Anna ne veut pas se disputer avec sa grand-mère devant ses amies. Autant écouter l'échange, qu'elles se retrouvent seules le plus vite possible et passent à ce qui est vraiment important. Elle ronge son frein pendant que la cuisinière, docile et appliquée, prend les commandes et les exécute, sous le regard sévère et attentif de Roberta.

Jeanne, pour sa part, est détendue. Elle coupe en deux les petits fours à la dimension déjà réduite, et déguste chaque bouchée d'un air pénétré.

- Aurore est vraiment douée, conclut-elle en léchant chacun de ses dix doigts.
- Qui ça ? demande Anna.
- Aurore. Ta cuisinière.
- Ah...

Anna n'a jamais prêté une attention particulière au contenu de ses assiettes. Chaque bouchée la plonge dans un questionnement profond ayant trait à sa condition. La saveur et la qualité des plats ? C'est pour elle sans importance. Elle se préoccupe des rapports de classe, pas du savoir-faire de ses employés. Manger l'ennuie. Ce n'est qu'un mal nécessaire.

Emilie, de son côté, n'a pas touché aux desserts. Elle est ailleurs. Elle scrute le caramel qui s'écoule de son demi-fondant, sans pour autant nourrir à son endroit le moindre intérêt.

- Bon, on commence ? s'exclame Jeanne avec entrain.
- C'est quoi ton problème aujourd'hui ? soupire Anna.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Eh bien, figurez-vous les filles, qu'aujourd'hui, je n'ai pas de problème. Je suis juste impatiente de commenter le texte que je vous ai proposé la semaine dernière, qui m'a donné à réfléchir de manière extrêmement constructive concernant ma façon de me positionner vis-à-vis des jeunes en entretien et vis-à-vis de mes collègues en réunion d'équipe.

Ce déballage d'enthousiasme, aussi joyeux qu'inattendu, sort instantanément Emilie de sa rêverie.

- Les jeunes viennent te voir ? demande-t-elle, ravie.
- Il suffisait que l'un d'eux honore ses rendez-vous pour que les autres suivent. Est-ce qu'Anna t'a raconté « l'affaire Polanski » ?

Emilie acquiesce.

- Je ne savais pas si le fait de répliquer avec du « Gus Van Sant » serait pertinent, poursuit Jeanne.
- Et alors ?
- Je ne sais toujours pas. Mon prochain rendez-vous avec Malik est prévu mardi prochain. Toujours est-il que ça a attisé la curiosité des autres. Et que deux d'entre eux sont venus me rencontrer cette semaine.

Jeanne s'interrompt pour attraper ses notes et son texte photocopié, dont elle a stabilisé des paragraphes entiers en rose fluo. Elle a choisi un texte de Catherine Wieder intitulé « La banlieue, métaphore de la limite », sur lequel elle fondait beaucoup d'espoir pour donner du sens (enfin !) à sa traversée du désert de ces derniers mois.

- Je vous lis le passage qui m'a éclairé : « c'est le thérapeute qui est mis à la place de l'adolescent et de ce que l'adolescent a vécu. C'est au thérapeute qu'on fait subir les situations traumatiques que l'adolescent a vécues dans le désespoir, dans la rage, dans la honte. Quand on élabore un traumatisme primaire, il faut s'attendre à rencontrer en soi le désespoir, la rage, le vécu d'impuissance ». L'auteur nomme ce processus le « transfert de retournement ». C'est-à-dire que ce que je ressens quand on ne vient pas me voir, qu'on me ment ou qu'on m'insulte derrière mon dos, c'est ce que ressentent ou ont ressenti ces jeunes. Ils me font vivre ce qu'ils ont eux-mêmes vécu.
- Et comment te sens-tu ? demande Emilie.

- Je me sens nulle, triste, seule, sans intérêt, idiot, moche et bizarre.
- Je croyais que c'était ça, le principe du contre-transfert, s'étonne Anna. Le psychothérapeute prêle une attention particulière à ce qu'il ressent lui-même dans la relation avec son patient. Du fait de son histoire et de ses propres fragilités, il va éprouver à son encounter des sentiments qui n'ont rien à voir avec la thérapie. C'est d'ailleurs pour ça que les psys ont intérêt à être eux-mêmes en cure : pour ne pas parasiter les patients avec leur propre névrose.
- Sauf que là, c'est différent, précise Jeanne. Ce que ressent le thérapeute est d'abord en lien avec ce qui se joue dans la relation avec son patient. Dans l'actuel. Je me sens désespérée, rejetée et incomprise, comme le sont ou l'ont été les jeunes que je rencontre. Ils me font vivre ce qu'ils vivent eux-mêmes. Même chose avec les éducateurs.
- Donne-nous un exemple.
- Il y a quinze jours, c'était l'anniversaire de Redouan. Les éducateurs ont raconté en réunion qu'il n'a pas arrêté d'agresser tout le monde pendant la soirée : il a mis la musique à fond dans la salle de jeux, a volé les raquettes de ping-pong, a été insolent et méprisant avec le cuisinier pendant le repas. Les éducateurs l'ont pris à part et lui ont rappelé les règles, mais rien n'y a fait. Il a continué son cirque jusqu'à se faire rembarquer par tout le monde. Et encore, ça a eu l'air de lui faire ni chaud ni froid.

Jeanne s'interrompt pour boire une gorgée de thé.

- J'ai essayé d'expliquer aux éducateurs que ce jeune attendait un appel de ses parents qui n'est jamais venu, et qu'il devait se sentir particulièrement rejeté et insignifiant. Une éducatrice est intervenue en disant qu'étant donné son attitude, elle trouverait normal d'annuler sa fête d'anniversaire. Pourquoi se mettraient-ils en quatre pour lui faire plaisir quand il se montrait si insupportable ? Selon elle, il fallait lui donner une bonne leçon. Je suis intervenue pour dire que je n'étais pas d'accord. La suppression des fêtes d'anniversaire ne devrait pas faire partie des sanctions possibles. Lorsque l'on célèbre la naissance de quelqu'un, on se réjouit qu'il existe. Quel est le message si la fête

est annulée ? Que fait-on, quand on supprime délibérément le moment où l'on signifie à une personne, même symboliquement, que le fait qu'elle soit en vie a un sens ?

- Tu es sûre qu'il faut accorder autant d'importance aux anniversaires ? souffle Anna.

Il est arrivé à Anna que l'on oublie son anniversaire. Juste une fois. Mais elle s'en souvient encore. Elle sent son cœur se serrer en écoutant Jeanne parler avec autant de conviction.

- Bien sûr que c'est important, dit Emilie. Continue Jeanne. Que s'est-il passé ensuite ? Qu'est-ce que t'ont répondu les éducateurs ?
- Ils m'ont dit que je n'étais pas la mieux placée pour évaluer la situation. Aux dernières nouvelles, c'était quand même eux qui supportaient les mineurs placés au quotidien, qui se prenaient les insultes au moment de venir les réveiller chaque matin, qui géraient les conflits, les vols d'argent et de portables, et l'ambiance explosive au moment des repas. S'il m'arrivait de les voir en-dehors de mon bureau, peut-être que moi aussi, j'essayerais de trouver des moyens de les cadrer quand ils dépassent les bornes. Et encore, a ajouté l'un d'eux, « quand » ils viennent te voir. Et les autres ont rigolé.
- C'est dégueulasse, s'exclame Emilie. Comment peux-tu faire ton boulot si on n'accorde aucune valeur à ce que tu dis ?
- Oh, mais je pense que les éducateurs accordent beaucoup de valeur à ce que je dis, répond Jeanne avec un sourire. Et que mes propos les ont beaucoup touchés. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont réagi comme ils l'ont fait.
- Comment fais-tu pour rester aussi calme ?
- Grâce à ce texte génial ! répond Jeanne. J'ai compris qu'on était tous en train de vivre une expérience en chaîne : Redouan se sentait mal, ignoré par ses parents qui n'ont même pas pris la peine de lui souhaiter son anniversaire, alors que tout s'organisait autour de cette fête au CPI. En réalité, je pense que le simple fait d'attribuer de l'importance à cet événement devait pointer implicitement la défaillance de ses parents. Redouan a délibérément poussé tout le monde à bout pour se faire rejeter —

même si je ne pense pas qu'il n'était pas conscient de ce qui était en train de se jouer. De fait, les éducateurs se sont sentis eux-mêmes tellement insultés, qu'ils sont tombés dans le panneau et ont réagi comme lui : avec rejet et mépris. De part et d'autre de la relation, les ressentis sont les mêmes.

- Tu exagères, intervient Anna. On peut aussi considérer que Redouan avait bien mérité sa punition. Ce n'est pas parce qu'on peut interpréter la situation à un niveau inconscient que cela rend illégitimes les mesures que veulent prendre les éducateurs pour sanctionner un comportement inacceptable.
- Ça dépend, estime Emilie. L'éclairage que donne Jeanne permet d'envisager d'autres réponses.
- Et lesquelles ?
- Par exemple, on peut signifier au jeune que sa fête d'anniversaire aura quand même lieu, que ce n'est pas négociable. Parce que, quel que soit son comportement, il mérite d'exister.
- On lui fait une fête alors que plus personne ne le supporte ?
- On peut décaler la fête au lendemain pour marquer le coup, et réfléchir avec lui à une réparation. On peut discuter avec lui de ce que cela lui fait que ses parents ne l'aient pas appelé.
- En général, ils affirment haut et fort qu'ils s'en foutent, dit Jeanne.
- Et alors ? s'emporte Emilie. Ce n'est pas parce qu'ils réagissent de cette manière qu'ils le pensent. Ça ne vous est jamais arrivé d'affirmer quelque chose avec véhémence alors que vous ressentez exactement le contraire ?

Anna et Jeanne ne répliquent pas.

- Et la suite ? demande Emilie. C'est quoi cette histoire de réactions en chaîne ?
- C'est là que c'est intéressant, dit Jeanne. Les éducateurs se sentent méprisés. Redouan est parvenu à leur faire vivre ce qu'il ressent lui-même. Ils envisagent des mesures de rétorsion pour reprendre le pouvoir dans la relation.
- C'est comme ça que tu le vois ? dit Anna.
- Laisse-la finir, intervient Emilie.
- Ce que je vois, c'est que Redouan se sent complètement démuné vis-à-vis de ses parents. Comment se faire aimer d'eux s'ils

l'ignorent ? Lorsque l'on cherche à se faire détester, il me semble que l'on a beaucoup plus de chance de parvenir à ses fins.

Jeanne boit une gorgée de thé avant de poursuivre.

- Lorsque j'interviens en réunion d'équipe, j'essaye d'amener les éducateurs à comprendre le comportement du jeune. D'une certaine manière, je prends sa défense. Mes collègues estiment que je lui trouve des excuses. Ce que je ne perçois pas, c'est qu'à cet instant, ce sont eux qui auraient besoin d'être soutenus et reconnus dans leurs difficultés. Ils se sentent impuissants et je leur dis en quelque sorte que c'est normal.

Anna commence à comprendre.

- Alors que font-ils ? Ils rejettent mes interprétations et me disent que je ne peux pas juger la situation comme eux, parce que je ne suis pas à leur place. Et moi, qu'est-ce que je ressens ?
- De l'impuissance et du rejet, répond Emilie.
- D'une certaine manière, nous sommes tous passés par ce que Redouan a vécu. Il se sent impuissant vis-à-vis de ses parents. Les éducateurs se sentent impuissants à cadrer ses excès. Je me sens impuissante à aider les éducateurs.

Anna repense à cet éducateur de rue aux yeux bleus. Elle repense à ce qu'elle a ressenti lorsqu'il lui a demandé ce qu'elle faisait là, dans ce hall d'immeuble, son rouleau à peinture à la main. Cette impression d'être traquée, de ne pas mériter d'être là, d'usurper une identité qui n'était pas la sienne. Elle se demande ce que ça fait, un éducateur de rue, au quotidien : jouer au football ? Courir après des adolescents cagoulés ? Se mêler de la vie du quartier sans y vivre ? Est-ce qu'on ne lui demande pas continuellement, à lui aussi, « ce qu'il fait là », quelles sont ses intentions et pourquoi il s'acharne à vouloir aider des personnes qui ne veulent manifestement pas de lui sur leur territoire ? Anna nourrit quelques doutes concernant son « projet urbain ». Est-ce qu'elle se berce d'illusions ? Est-ce qu'elle y projette son propre vécu d'exclusion ?

Emilie, de son côté, vient de prendre une décision importante. A partir d'aujourd'hui, elle va assumer d'être elle-même. Pas avec Jérémy, ce serait trop dangereux pour leur couple. Mais avec ses deux meilleures amies. Elle a partagé son passage à vide et ses lectures perverses. Elle va maintenant les associer à son projet d'écriture.

- C'est à moi de choisir le prochain texte, déclare-t-elle.
- S'il te plaît, implore Jeanne. Propose-nous autre chose qu'un séminaire de Lacan. J'aimerais bien comprendre quelques trucs dès la première lecture cette fois-ci.
- Pas de problème de ce côté-là, affirme Emilie en sortant deux DVD de son sac.

Sous les regards curieux, elle dépose les documents sur la table basse : *Dirty dancing* et *Quand Harry rencontre Sally*.

- Tu nous joues quoi, là ? dit Anna. Tu veux qu'on se fasse une soirée pyjama ?
- J'ai commencé à écrire...
- C'est génial ! s'écrit Jeanne en tapant dans ses mains.
- ...un roman érotique.

Pour Anna, il n'y a rien à ajouter. En regardant Jeanne prendre connaissance du résumé du premier film, un scone à la main, et constatant qu'Emilie se détourne de sa thèse pour se lancer dans une entreprise aussi ridicule que vide de sens, elle commence à perdre patience.

- J'ai besoin de votre regard aiguisé et bienveillant pour me guider dans cette aventure, dit Emilie.
- Je suis partante ! s'enthousiasme Jeanne.

Jeanne n'osait pas en parler, mais cela fait plusieurs mois déjà qu'elle aspire à un peu plus de légèreté quand elle rencontre ses amies. Ce n'est pas elle qui va critiquer le cadre de leurs échanges. Il lui permet de se confronter à des textes qu'elle aurait bien du mal à affronter en solitaire. Mais depuis qu'elle travaille au CPI, elle a davantage besoin d'exutoires et de divertissements, que de questionnements abstraits et d'approfondissements théoriques.

- Je serai très mauvaise conseillère sur le terrain de la fiction, érotique qui plus est, affirme Anna. Tu connais parfaitement mon opinion sur le sujet.
- Justement, s'écrit Emilie. J'ai besoin d'un jugement sans complaisance. Tu m'as dit plusieurs fois combien tu trouvais mes articles excellents d'un point de vue scientifique.
- Tu gâches ton talent.
- Tu peux juger ma prose aussi sévèrement que tu le souhaites. Je ne t'en tiendrai pas rigueur. C'est même ce que j'attends de toi.

Déployer ses ailes (vol. 1)

J'espère juste que Jeanne saura trouver les mots pour me remettre en selle après chacune de tes interventions.

- Pourquoi tu nous donnes des films à regarder ?
- Il faut que je trouve le ton qui convient, que je brosse une ambiance, que je dresse le portrait de mes personnages. Pour l'instant, j'ai juste un pitch.
- Un quoi ?
- Une idée de départ. Mon héroïne fait du 44. Elle s'appelle Albertina. Elle est très intelligente et hautement diplômée. Elle est bourrée de complexes, surtout physiques, et va rencontrer un homme parfait qui va faire exploser sa libido et la révéler à elle-même.

Anna est atterrée. Elle n'a jamais entendu pareil enchaînement de clichés. Elle regarde Emilie, son amie dont elle envie tellement les charmes, la beauté délicate et l'intelligence affûtée. Pourquoi diable s'est-elle imaginée une héroïne aussi quelconque, et surtout, qui lui ressemble si peu ?

- Comment peux-tu appeler ton héroïne « Albertina » ?
- C'est amusant, dit Jeanne.
- C'est une référence à Proust ?
- Tiens, c'est vrai, je n'y avais même pas pensé.
- On s'en moque du prénom, ajoute Jeanne. L'important, c'est que l'héroïne reste dans les mémoires. Qu'on ne l'oublie pas.
- Avec un nom pareil, on ne risque pas de l'oublier, dit Anna avec dédain.
- Je voudrais qu'on analyse les films comme on analyse nos textes théoriques, enchaîne Emilie. Est-ce que l'alchimie fonctionne dans le couple ? Pourquoi ? Quelles sont les ficelles tirées par l'auteur pour que l'histoire réveille des émotions ? Le principe d'une histoire d'amour, c'est que les héros tombent amoureux, mais ne peuvent pas être ensemble. Ils doivent surmonter différents obstacles avant d'être réunis. Lorsqu'il s'agit d'une comédie romantique, ils y parviennent. Dans un drame, tout finit mal.
- Et les obstacles, de quelle nature sont-ils ? demande Jeanne.

C'est Anna qui répond à la question. On pourrait croire qu'elle se prend au jeu.

- La haine historique entre les deux familles dans *Roméo et Juliette*, la guerre dans *Un long dimanche de fiançailles*, la jalousie dans *Otello*, le mari et l'érosion de la passion dans *Belle du seigneur*...

Jeanne prend le relais.

- La maladie dans *Love story*, les convictions religieuses dans *Whitness*, l'origine socio-culturelle dans *West Side Story*, la mort dans *Ghost*, les classes sociales et le naufrage dans *Titanic*, l'apparence dans *Cyrano de Bergerac*...
- L'apparence ? l'interrompt Anna.
- Bien sûr. Pourquoi crois-tu que Cyrano ne révèle son amour à Roxane que sur son lit de mort ? Il ne supporte pas l'idée qu'elle puisse le rejeter. Il pense qu'il ne la mérite pas, que sa laideur est un obstacle insurmontable.
- Donc ce n'est pas son apparence qui pose problème, c'est sa lâcheté.
- N'importe quoi ?! Cyrano est l'un des héros les plus courageux de la littérature romanesque. Il part à la guerre pour protéger Christian.
- Il se sert de lui pour déclarer sa flamme !
- C'est par humilité.
- Tu parles ! Elle a bon dos, l'humilité, quand il déclame, scène VIII de l'acte deux : « Soit satisfait des fleurs, des fruits et même des feuilles, si c'est dans ton jardin, à toi, que tu les cueilles ! Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard, ne pas être obligé d'en rien rendre à César. Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite. Bref, dédaignant d'être le lierre parasite. Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul, ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul ! ».

Anna a déclamé ses vers debout, une main sur le cœur et l'autre brandie vers le ciel.

- « Fais tout haut l'orgueilleux et le fier, murmure Jeanne. Mais tout bas, dis-moi tout simplement qu'elle ne t'aime pas... ».
- Bon Dieu, j'avais presque oublié combien Edmond Rostand est génial, s'émerveille Anna en se laissant retomber sur sa chaise longue.

— Alors, on est d'accord ! s'écrit Emilie tout excitée. On regarde les films sur ton écran géant !

Lorsqu'Anna allume le téléviseur, c'est le visage de Jules Rattier, le père de sa mère, qui envahit l'écran. Cette apparition lui fait l'effet d'une douche froide. Il est en train de répondre aux questions d'un journaliste, peu importe lequel, peu importe sur quoi, Anna coupe le son et change de chaîne aussi vite que possible pour que le visage disparaisse. Cet homme incarne tout ce qu'elle abhorre. Lorsqu'elle se retourne pour attraper le premier DVD, elle croise le regard de Roberta, qui l'observe attentivement depuis l'entrée du salon.

La veille, elles ont reçu les invitations pour assister à l'inauguration. Du carton épais couleur crème, des arabesques dorées pour se donner de l'importance, une salle parisienne prestigieuse pour accueillir le gratin économique, politique et culturel français. *Rattier Construction* assume son statut de plus grand constructeur du pays en organisant des fêtes grandioses et prétentieuses avec les personnalités les plus en vue du moment et les industriels influents qui font jouer leurs relations dans l'ombre. De la poudre aux yeux, des paillettes et du clinquant. Tout ce qu'Anna déteste. L'inauguration de la nouvelle station de métro se fera sans elle.

Chapitre 15

Anna a beau retourner plusieurs fois la question dans sa tête, il faut qu'elle se rende à l'évidence : la priorité, c'est bien le local commercial incendié et la cabine téléphonique dégradée, pas le hall d'entrée de l'immeuble. Elle rapporte tout de même son pot de peinture de quinze litres pour passer une deuxième couche. Il ne faut pas se mettre à dos la locataire du premier, qui, pour une raison obscure, attend comme un dû qu'Anna remette les murs à neuf.

Elle reste ensuite plantée un long quart d'heure devant la porte condamnée du local commercial, pour essayer d'établir une stratégie. Elle ne va tout de même pas démarrer un nouveau chantier sans rien y connaître et sans autorisation préalable. Et elle refuse de payer quelqu'un pour faire le boulot à sa place.

L'éducateur de rue se pointe quand elle ne l'attend plus. Elle espérait secrètement qu'il passerait. Et c'est au moment où elle s'apprête à repartir qu'il finit par apparaître au bout de l'impasse. Elle continue de fixer le bâtiment calciné jusqu'à ce qu'il arrive à sa hauteur et se poste à côté d'elle.

« Comment tu t'appelles ? » demande-t-il.

« Anna » répond-elle.

Elle lui avoue que ce n'est pas la mairie qui l'envoie.

Il ne pose pas de question.

Alors elle lui raconte ce qu'elle fait là.

Elle veut donner un coup de main aux gens qui habitent dans cet immeuble. Elle se rend compte que son comportement est étrange - elle espère qu'il sera indulgent. Elle a un master de psychologie et elle est au chômage depuis plus d'un an. Elle a un peu de temps et d'argent - elle ne dit pas combien - et veut s'en servir pour mener un projet utile. Il écoute sans l'interrompre. Anna se demande s'il va la dénoncer. S'il va la mettre en garde. S'il va la sermonner et lui expliquer gentiment qu'elle ne fera pas le poids. Qu'elle est inconsciente, ignorante et complètement à côté de la plaque. En le formulant à voix haute, elle se rend bien compte que son projet est flou, bizarre, voué à l'échec. Mais plus elle se confie, plus elle se

Déployer ses ailes (vol. 1)

sent bien. Et plus il manifeste son intérêt par des hochements de tête amusés, plus elle reprend confiance en elle.

« Le local commercial appartient à la mairie, dit-il. C'est le kiné qui occupait les lieux au moment de l'incendie qui doit être propriétaire du bail ». Il lui donne son nom. Elle le remercie. Il lui demande ce qu'elle va faire à partir de maintenant, quelle est la prochaine étape. Elle lui dit qu'elle n'en sait rien, qu'il faut qu'elle réfléchisse.

Est-ce qu'elle reviendra ?

C'est une certitude.

Chapitre 16

Emilie examine son corps nu dans le miroir accroché à la porte de la salle de bain. Elle suit du regard la ligne de sa poitrine discrète, de sa taille fine et de ses hanches étroites. Elle aurait aimé des seins plus présentables et des attributs plus tape-à-l'œil. Elle voudrait incarner une féminité qui s'affirme avec plus d'enthousiasme. Elle se dit qu'elle est sûrement plus jolie qu'elle se l'imagine. Mais elle se sent toujours quelconque lorsqu'elle se compare à Anna. Toutes les courbes du corps d'Anna invitent à la caresse. Ses seins lourds, ses cuisses voluptueuses et ses mollets galbés, ses épaules rondes et douces qui donnent envie de s'y nicher.

Jérémy ne fait jamais aucun commentaire sur l'apparence d'Emilie. Il aime prendre ses mamelons dans sa bouche, lécher sa gorge quand elle gémit et pétrir ses fesses menues, mais il ne décroche pas un mot pendant l'acte. Il halète, s'essouffle et jouit pudiquement.

Elle aimerait qu'il lui parle, qu'il lui dise ce qu'il aime toucher, goûter et sentir. Il trouve ça vulgaire et superflu. Inconvenant. Grossier. Obscène. Bon Dieu, ils sont tout de même en train de baiser ! Jérémy aime faire l'amour proprement. Comme un gentleman.

Emilie se demande si ce serait meilleur si c'était plus sale. Moins convenu. Plus pervers. S'ils étaient trois. S'il éjaculait sur elle. Si elle laissait le sperme se répandre au lieu de l'essuyer à la dérobée avec un mouchoir, dès qu'il se retire. Dans sa tête, il la prend comme une traînée. Il lui demande si elle aime ça, si elle en veut encore, plus fort, oui, encore. Elle ne l'associe pas à ses fantasmes. Il ne lui pose aucune question.

Jérémy n'est pas particulièrement beau, ni particulièrement laid. C'est son assurance qui le rend charmant, malgré ses jambes arquées et ses doigts trop longs et trop graciles. Emilie voudrait qu'il pose sur elle des mains d'homme, pas des mains de pianiste. Elle l'aime pour sa prestance quand il disserte à voix haute sur des sujets complexes. Elle a envie de lui parce qu'il est érudit, brillant, beau parleur. Elle se sent importante parce qu'il est à l'aise en société et qu'il plait à ses parents. Ses parents si convenus et prévisibles. Son père, magasinier à la médiathèque municipale.

Sa mère, secrétaire médicale dans le cabinet d'un dentiste. Elle divague à penser à ses parents, nue devant le miroir accroché à la porte de la salle de bain. Elle sent une tension dans son ventre et une pression dans sa tête qui lui donnent envie de baiser. Elle aurait cruellement besoin d'agiter son corps et ses idées lubriques pour tuer dans l'œuf une migraine imminente. Si Jérémy était là, elle trouverait comment le convaincre. Il faudrait cependant qu'elle soit plus stratège que la dernière fois, quand il l'a éconduite. Elle pressent qu'elle doit le laisser garder le contrôle pour maintenir sa libido en éveil. Elle a longuement réfléchi à la question. Dès qu'elle se colle à lui, il commence par s'éloigner, avant de revenir vers elle comme un élastique. C'est lui qui doit tenir les rênes. Il veut imposer le rythme, la cadence, la succession des gestes. Il faut qu'elle se donne à lui, pas qu'elle se serve. Elle n'arrive à ses fins qu'en se montrant distante et désintéressée. Il faut qu'elle sème des indices innocents pour le mettre sur la voie, quelques embûches surmontables pour attiser son ardeur et qu'elle le laisse mariner, juste ce qu'il faut, pour le faire passer à l'action. Son corps embrasé ne lui laisse pas le choix : elle doit accepter de jouer le jeu pour obtenir qu'il la prenne. Elle déteste ces simagrées. Elle voudrait aller droit au but. Elle en a marre qu'il la saute comme une poupée de porcelaine.

Il est quinze heures vingt-deux à sa montre. Jérémy ne rentrera pas avant dix-huit heures trente. Il faut qu'elle détourne son énergie sexuelle vers un objet plus constructif. Elle passe sous la douche et enfle un tee-shirt, un jean, attache ses cheveux et rouvre le traitement de texte de son ordinateur. Elle connaît maintenant son héroïne, qu'elle a présentée à Jeanne et Anna. Ses défauts et ses fragilités sont bien en place dans sa tête. Albertina, vingt-six ans, est ronde et complexée, intelligente, tempétueuse et égocentrique. Elle a besoin d'un héros à la hauteur.

Emilie veut batifoler avec un personnage à l'opposé de Jérémy. Elle veut un homme sexy, sincère et volubile. Il lui faut un héros dont elle pourrait tomber sous le charme instantanément. Elle voudrait qu'il ressemble physiquement à un dieu du stade, et que son intelligence soit avant tout émotionnelle. Elle ne veut pas d'un beau parleur, docte et narcissique. Elle veut un homme sensible, entreprenant et compréhensif. Des yeux verts qui déshabillent. Des épaules larges et viriles. Des abdos et un cul à croquer. Un gars qui vous ferait fondre rien qu'en vous disant

bonjour le matin en caleçon. Une caricature d'homme, en réalité. Un héros de comédie romantique qui fait du bien à l'ego. Elle qui se sent malaimée, maigrichonne, timorée, elle veut qu'on la choisisse. Elle veut qu'on ne puisse plus se passer d'elle. Etre la réponse à tous les tourments. Le remède aux fragilités qui déboussolent. Elle voudrait que les zones d'ombre de ses deux personnages se répondent et s'emboîtent. Il faut qu'il ravive son besoin de contact et qu'elle l'oblige à révéler ses failles. Il faut qu'au bout du compte, ils se choisissent mutuellement.

Mais pourquoi faudrait-il que son héros soit beau physiquement ? Emilie fait une pause. Elle suspend ses doigts au-dessus du clavier. Pourquoi faut-il qu'il tire son assurance de l'image qu'il renvoie ? Toutes les romances qu'elle enchaîne mettent la beauté en première ligne. Il faut que le mâle soit séduisant dans l'équation amoureuse. Ténébreux, au corps étalonné pour le plaisir des sens, tirant son sex-appeal de ses muscles galbés, de la couleur de ses yeux et de son sourire aux dents blanches et alignées. Emilie réalise qu'elle a besoin des mêmes clichés pour réveiller sa libido sur le papier. Elle sait bien, pourtant, que le désir se niche ailleurs que dans les abdos du partenaire. Elle le sait la concernant, elle en doute pour l'autre sexe. La poitrine généreuse, les longues jambes, la taille marquée. Le négatif de ce qu'elle est. Jérémy doit s'être ému de son corps de femme-enfant. Cette évidence la frappe soudain comme une évidence. Il veut la diriger. Il aime la voir bafouiller quand elle intervient sur un sujet qu'elle ne maîtrise pas. Il aime l'avoir à son bras pour l'exhiber. Elle est une femme-cliché. Un faire-valoir. Emilie sursaute en entendant le bruit de la porte d'entrée.

Jérémy entre et soupire. Il porte sur son visage la fatigue d'une journée morne et insignifiante. Il la salue vaguement en retirant son manteau, abandonne sa sacoche sur le sol et se sert un verre d'eau dans la cuisine.

— Je vais prendre une douche.

Emilie ne supporte pas sa nonchalance. Elle a envie de le gifler pour le faire réagir. Elle retire son jean et le poursuit dans la salle de bain. Elle refuse de continuer à faire la belle, attendant patiemment qu'il se décide. Elle aussi, elle veut se servir. Elle aussi, elle veut prendre les devants et les initiatives.

Déployer ses ailes (vol. 1)

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il quand il la voit entrer à sa suite en culotte.

L'attitude de Jérémy fait voler en éclats toutes les bonnes résolutions d'Emilie. Elle se sent en manque. Elle a envie qu'il la regarde. Jérémy se détourne.

— Je suis fatigué.

Il voit les bouts de sein qui pointent à travers le tee-shirt, la bouche entrouverte, la poitrine haletante. Il sait très bien ce qu'elle est venue chercher.

— S'il te plait, gémit-elle en collant sa main à son caleçon, pour sentir son érection.

Pourquoi est-il si fuyant ? Tous les hommes rêveraient d'une femme comme elle, prête à se faire prendre dès qu'ils passent la porte. Elle se laisse glisser le long de ses jambes pour mettre ses lèvres à la hauteur de son sexe. Elle n'a jamais été aussi entreprenante. Elle respire la sueur et les effluves d'urine, discrètes et troublantes, à travers le coton. Puis elle agrippe le tissu pour libérer sa verge et la mettre dans sa bouche. Elle a tellement envie de sexe. Les fesses collées au lavabo, Jérémy se raidit. Il ne l'a laissée le sucer qu'en de rares occasions. Cette position agresse sa pudeur.

— Arrête, finit-il par grogner, en attrapant ses poignets pour la repousser.

Emilie résiste. Elle veut imposer son désir et le faire succomber. Jérémy serre ses poignets plus fort.

— Arrête, putain !

Il l'a rejetée vers l'arrière. Elle est retombée assise sur le carrelage et le regarde remonter son caleçon et sortir de la salle de bain. Il fait les cents pas dans le salon, saisit le verre vide qui traîne sur le plan de travail et le balance dans l'évier. Le verre éclate contre la faïence.

— Merde !

Des gouttes de sang tombent de son pouce entaillé.

Emilie, toujours au sol, lève une main vers la porte et tourne le verrou pour s'enfermer dans la salle de bain. Elle remonte ses genoux sous son menton et entoure ses jambes de ses bras.

Elle redevient une petite fille craintive.

Elle se sent rejetée.

Son désir s'est évanoui. Pas sa colère.

Elle se sent perdue et tendue. Agressive. Ecœurée. Des larmes de honte débordent de ses yeux et mouille son tee-shirt. Elle espère qu'il s'est fait mal avec le verre et qu'il est meurtri autant qu'elle l'est. Il est si distant ces derniers temps. Si froid et inaccessible.

Le temps passe. Le calme est assourdissant dans l'appartement. De part et d'autre de la porte de la salle de bain, ils se demandent l'un et l'autre pourquoi ils se détestent à ce point. Il la fait passer pour une pute. Elle fait de lui un salaud. Ça le dégoûte d'avoir envie de la traiter comme une putain quand elle le prend dans sa bouche. Il veut qu'elle reste préservée de ses pensées obscènes. Il l'aime frêle, fragile, délicate.

Elle ne supporte plus ses accès de tendresse protectrice. Ses paroles qui se veulent rassurantes. Ses conseils. Sa patience condescendante. Elle pense qu'il l'aime faible, fébrile, vulnérable. Elle va s'émanciper. Elle va apprendre à vivre sans ce tuteur qu'il représente pour elle.

Le temps passe encore. Emilie se relève et observe son visage rougi dans le miroir au-dessus du lavabo. Elle ne devrait pas avoir honte de ses larmes. C'est la première fois qu'elle s'affirme. S'il ne peut pas le supporter, c'est son problème à lui, pas le sien. Est-ce que ça fait d'elle une harpie ? Une mégère ? Une féministe ? Elle sourit à son image. Eclabousse de l'eau fraîche sur ses joues. Respire profondément plusieurs fois. Il faut qu'elle apprenne à se passer de lui.

Ses résolutions la renforcent. Elle décide de se prendre en main et de devenir plus forte, moins obsédée par le regard des autres – de *son* regard posé sur elle – moins dépendante de son bon vouloir et de ses jugements.

Elle tourne le verrou et sort de la salle de bain. JérémY est assis sur le canapé du salon, le bras sur l'accoudoir. Elle se sent plus sereine maintenant qu'elle a pris une décision. Elle récupère son jean par terre et se rhabille. Après tout, il a aussi le droit d'être fatigué et de ne pas avoir envie de faire l'amour. Prendre des initiatives ne veut pas dire s'imposer sans tenir compte de l'autre. Elle baisse provisoirement sa garde pour passer à autre chose. Elle va jouer les compagnes conciliantes.

— Je vais préparer le repas. Tu as envie de quelque chose ?

— C'est ça que tu veux ?

Emilie se demande un instant ce qu'il veut dire, cherchant dans son regard ce qui peut justifier la froideur de son ton. Et puis elle repère les trois

tomes de *Cinquante nuances de Grey*, disposés en ligne sur le canapé. Elle ne répond rien, coupée dans son élan, honteuse d'être découverte, exposée. Humiliée.

— Tu veux une fessée ?

Son regard est dur. Elle prend en pleine figure le mépris qu'il affiche. Elle ne sait pas quoi répondre et son attitude, glaciale, la paralyse.

— Tu as fouillé dans mes affaires ?

— Pourquoi ? Tu les as lus en secret ?

Ils sont figés l'un et l'autre. Sur leurs positions.

La salle de bain étant inaccessible, Jérémy a cherché de quoi stopper le saignement de son pouce entaillé dans leur chambre à coucher. Emilie garde toujours des mouchoirs au fond de la penderie. Il sait qu'elle les entropose à côté des boîtes à chaussures, mais il ne les a pas trouvés tout de suite. Alors il a sorti les boîtes une par une de l'armoire. Les livres étaient rangés derrière.

Sur le coup, il s'est senti trahi. Il ne pensait pas qu'elle lui cacherait ce genre de chose. Il l'a toujours considérée comme un livre ouvert, dans lequel il n'avait qu'à tourner les pages. Il pensait maîtriser le mode d'emploi de ses humeurs, de ses doutes et de son plaisir. C'était rassurant. Plus qu'il ne l'imaginait.

Il lui en veut tellement.

Là, tout de suite, il voudrait qu'elle soit moins fabuleusement belle. Ses pommettes hautes, ses yeux immenses, son allure élégante et racée. Sans qu'elle fasse aucun effort, Emilie le subjugué. Il n'a jamais ressenti une attraction similaire pour aucune autre femme. A l'instant même où il a fait sa connaissance, huit ans plus tôt, il n'a plus été en mesure de désirer quelqu'un d'autre. Elle a tellement peu conscience de son pouvoir sur lui. Elle n' imagine pas comme elle le trouble. Depuis plusieurs semaines, il l'évite parce qu'il a peur de ce qu'il pourrait lui faire. La sensualité qu'elle dégage lui donne envie d'être brutal. Depuis qu'ils sortent ensemble, il a toujours peur qu'elle le quitte. Il a besoin de la tenir contre lui pour ne pas qu'elle lui échappe. Il sait que si elle prenait conscience de ses atouts, elle s'enfuirait dans la seconde. Il sait qu'avec un peu plus d'assurance, elle va s'apercevoir qu'il est banal. Il sait qu'il est banal. Il a tellement peur qu'elle s'en rende compte.

Est-ce qu'elle veut vraiment s'inspirer de ce bouquin pour mettre du sel dans leurs ébats ? Il a toujours pensé que les femmes voulaient être respectées dans l'acte sexuel. Pour lui, cela veut dire être tendre. Il la caresse avec toute la délicatesse dont il est capable. Et c'est seulement maintenant, par inadvertance, qu'il découvre que ça ne lui suffit pas. Il sait que les femmes n'aiment pas certaines positions, certaines pratiques et certains gestes. Jamais il ne lui proposerait la sodomie par exemple. Cela lui paraît dégradant. Il n' imagine pas non plus lui imposer de prendre son pénis dans sa bouche. Il ne veut pas qu'elle pense qu'il veut profiter d'elle. Il se sent si déboussolé. Il ne sait pas comment être à la hauteur. Il ne comprend pas ce qu'elle attend de lui. Il est sûr que s'il la laisse le sucer, elle va finir par lui en vouloir. Elle va lui reprocher de se servir d'elle. Il ne veut pas l'utiliser. Il refuse de la traiter comme un objet au service de son plaisir. Et maintenant, il tombe sur ces bouquins au fond de leur armoire. Putain, il ne sait plus où il en est.

Chapitre 17

Anna a pris son courage à deux mains, et elle est allée rencontrer le kinésithérapeute installé dans le local à côté de l'immeuble. Elle voulait comprendre pourquoi les travaux de réhabilitation du bâtiment incendié ne semblaient pas à l'ordre du jour.

Qui peut se permettre d'attendre aussi longtemps avant de reprendre son activité ?

Le professionnel a accepté de la rencontrer sous le prétexte qu'elle voulait en savoir plus sur le métier de kiné. Il a été surpris par son énergie, et flatté par son empressement. Alors il lui a donné rendez-vous dans un café à proximité de la station de métro.

Les choses s'étaient bien goupillées pour Pierre Jouvène. A la fin du lycée, il voulait faire médecine, mais il n'avait ni le niveau, ni le bon profil. Il avait du mal à supporter la compétition et les coups bas. Lui, ce qu'il voulait, c'était soigner, pas écraser des concurrents. Il avait galéré deux ans en première année avant de revoir ses ambitions.

Un copain qu'il s'était fait sur les bancs de l'amphi voulait devenir kiné. Il avait repoussé cette idée jusqu'à ce qu'un deuxième échec au concours lui remette définitivement les pieds sur terre. Il avait alors convaincu ses parents d'investir leurs économies dans une prépa privée, pour mettre toutes les chances de son côté.

Deux nouvelles années de galère.

Deux nouveaux échecs à cette autre épreuve de sélection.

Malgré un travail sérieux et appliqué et une vocation qui commençait à se dessiner. Il explique à Anna qu'il n'en menait pas large. Son copain avait repris contact avec lui depuis l'Espagne, où il poursuivait sa formation dans une école moins sélective. Cette fois-ci, les parents de Pierre avaient pris une hypothèque sur la maison et il était parti suivre une vraie formation ; ce fut libérateur après ces quatre années de déconvenues. De son point de vue, il a aujourd'hui un bac plus sept : deux ans de médecine, deux ans de prépa kiné, trois ans d'école.

De retour en France, il s'était posé la question de son installation. Il était retourné vivre chez ses parents. A vingt-cinq ans, la plupart de ses amis du lycée étaient déjà chez eux, en couple, à faire des projets d'avenir responsables. Il avait le sentiment qu'il n'avait pas encore commencé sa vie. Ses parents n'avaient plus rien à lui offrir pour l'aider à démarrer. Il avait fait le tour des maisons médicales et des cabinets privés pour essayer de trouver des confrères bienveillants, qui accepteraient de l'accueillir dans leur équipe sans lui demander d'engager de l'argent dans l'affaire. Il n'avait trouvé personne. Sans caution parentale, les banques refusaient de lui faire crédit. Il se retrouvait de nouveau dans une impasse. Et puis un jour, il avait découvert, un peu par hasard, que la commune d'Aubergency souhaitait réhabiliter certains quartiers en favorisant l'installation des professions libérales. Pour valoriser le service de proximité et l'accès aux soins. Les kinésithérapeutes faisaient partie de la liste des professions recherchées. Baux accessibles. Loyers modiques. Crédits aux conditions avantageuses pour l'achat des meubles et du matériel. La mairie se portait caution auprès des banques. Il avait postulé. Et cette fois-ci, son profil convenait. Pour une fois, ses sept années d'études et de galère lui avaient valu d'être considéré comme tenace et courageux. On voulait bien lui donner sa chance. Ce n'était pas facile de s'installer tout seul, surtout dans ce quartier. Mais il avait tenu bon. Il avait progressivement grappillé de la clientèle. Il s'était formé à tout : les bronchiolites du nourrisson, la rééducation périnéale, la kinésithérapie du sport. Il fallait être en mesure de soigner tous ceux qui passaient la porte. Il avait beaucoup appris et s'était progressivement constitué un réseau.

Lorsqu'on l'a appelé pour l'informer que son local était en flamme, il a d'abord pensé que c'était le destin qui s'acharnait. Le cabinet commençait tout juste à devenir rentable. Et puis un incendie qui ravage tous vos efforts après dix-huit mois d'installation seulement, on se demande un temps si l'attaque est personnelle.

Et s'il était en danger ?

Il avait l'impression que la population alentour s'était accommodée de sa présence après un accueil méfiant. Il avait fallu montré patte blanche pour gagner la confiance des habitants. Mais jusque-là, il pensait qu'il s'en était bien sorti. L'incendie lui démontrait qu'il s'était peut-être fait des

Déployer ses ailes (vol. 1)

idées et qu'il n'était pas le bienvenu. Ce quartier, en effet, avait toujours eu mauvaise réputation.

Il a contacté la mairie. Il a joint son assurance. Et tout s'était finalement très bien goupillé. Il avait touché un très gros chèque parce que l'incendie était d'origine criminelle. Le fait avait été attesté par la police et l'assurance n'avait rien pu trouver à redire.

Du coup, il a remboursé son crédit et il va s'installer ailleurs. Avec son expérience et l'argent qu'il a de côté, il peut maintenant racheter les parts d'un confrère sur le départ. Il est devenu crédible et ses collègues le prennent au sérieux. Cet incendie, finalement, il ne pouvait rien lui arriver de mieux.

Chapitre 18

Arnaud Lescuyer en a ras le bol de se coltiner les formateurs de l'école d'éducateurs. Des formateurs-éducateurs spécialisés, des formateurs-infirmiers, des formateurs-sociologues, des formateurs-artistes, des formateurs-juristes, et surtout, ceux qui l'agacent le plus, des formateurs-psys (psychiatres, psychologues, psychanalystes).

Il a été embauché il y a moins d'un an. C'est son premier poste en tant que directeur pédagogique. Et il en a déjà marre. Les problèmes ne viennent pas des étudiants. S'il a choisi de travailler dans une école d'éduc, c'est d'abord pour eux. Le problème, quand on a des responsabilités hiérarchiques, c'est de devoir assumer les conneries des autres. A longueur de journée, il voit défiler dans son bureau une population estudiantine excédée, qui lui demande de rendre des comptes sur les décisions de ses prédécesseurs. Et il a beau expliquer qu'avant, ce n'était pas lui, il doit quand même se justifier et tenter de trouver des solutions aux problèmes qu'il récupère.

Il pourrait se faire du bien en décrivant par le menu les dysfonctionnements internes. Il pourrait faire le récit des conflits ancestraux entre certains membres de l'équipe, partager le contenu des rancœurs, la mauvaise foi, les erreurs des collègues peu scrupuleux, la lâcheté, l'incompétence, la fausseté. Il pourrait expliquer pourquoi les cours sont annulés les uns après les autres, pourquoi les livrets de formation ne sont pas à jour, pourquoi le prof de psycho a fait un esclandre la veille et menacé le directeur dans le couloir. Mais il ne le fait pas. Ce n'est pas comme ça qu'il fonctionne. En comparaison, la permanence qu'il assure en tant qu'adjoint au maire chargé de l'urbanisme est une partie de plaisir. Ça le repose tellement des réunions d'équipe, qu'il se demande parfois s'il ne va pas renoncer à son indemnité (mille trois cent euros mensuels). Avec les habitants de la ville d'Aubergency, il se sent utile. Les remerciements chaleureux et les poignées de main reconnaissantes justifient plus qu'il n'en faut le mal qu'il se donne.

Déployer ses ailes (vol. 1)

La permanence du jeudi est celle qu'il préfère. Il rejoint la mairie dès que la réunion pédagogique est terminée. Avec les formateurs, les échanges sont si vifs, et les coups qu'il encaisse si rudes, que le choix était simple : soit il trouvait un exutoire à son agressivité, soit il devenait alcoolique. Les shoots, les pintes et les bouteilles de champ' avec les potes, c'était sympa jusqu'à ce que ça devienne trop régulier. Les copains se succédaient quand il était le seul, invariablement présent, chaque soir de la semaine. Il tenait les murs des bars, pendant que les autres se relayaient pour aller retrouver leurs femmes, leurs gosses ou leurs copines.

Arnaud n'a plus personne à retrouver depuis bien trop longtemps. A trente-cinq ans, il n'est pas trop sûr de vouloir des enfants. Sans pour autant avoir toujours été célibataire, il n'a jamais vécu avec une femme de sa vie. Il ne comprend pas pourquoi on fait un tel plat de la vie en couple, et encore moins de la vie de famille. Il est l'aîné d'une fratrie de cinq. Il a une mère au foyer déprimée et un père ouvrier qui fait les trois huit à l'usine. Et il a largement contribué à la prise en charge de ses frères et sœurs. Aujourd'hui, il aspire au calme, à la tranquillité et aux bonheurs simples.

Pas de réveil aux aurores.

Pas de réveils au milieu de la nuit pour les biberons, les cauchemars, les pipis au lit.

Pas de réveil le matin parce que la progéniture saute sur votre lit, veut un dessin animé, se chamaille avec son frère ou sa sœur qui lui a volé ses Legos, sa Barbie, son doudou. Il a donné. Il a été responsable. Maintenant, il veut la paix et la liberté. Il a quitté la Moselle à dix-huit ans pour poursuivre des études supérieures sur Paris grâce à une bourse. Cela lui a permis de s'éloigner, sans avoir le sentiment d'abandonner tout le monde. Il reste en contact. Il est bien conscient que tout n'est pas rose à la maison, que sa sœur et ses trois frères auraient eu besoin qu'il reste sur place, mais il n'en a pas eu le courage. Il fallait qu'il prenne ses distances. C'était vital.

Anna patiente dans le hall depuis vingt-deux minutes, quand c'est enfin son tour de passer. Maintenant qu'elle sait que Pierre Jouvene n'a pas l'intention de reprendre son activité dans le local de l'impasse de la Liberté, plusieurs idées ont commencé à germer dans son esprit. Elle veut reprendre le bail, remettre ce local en état et... Elle ne sait pas encore ce

qu'elle va en faire, mais elle sent qu'elle va trouver. Ce n'est qu'une question de temps. D'organisation. Et de volonté.

L'homme qui sort du bureau de l'adjoint au maire a l'air soulagé. Il affiche une mine réjouie. C'est rassurant pour ceux qui attendent. Ça veut dire qu'ici, les choses sont prises au sérieux.

— Mademoiselle Jonka ?

Anna se lève. En pénétrant dans le bureau à sa suite, Arnaud Lescuyer ne peut s'empêcher de détailler l'anatomie de la jeune femme. Il devrait se forcer à regarder ailleurs, mais il est comme hypnotisé.

— Vous êtes lié à notre ancien préfet ?

— C'était mon père.

— Je suis désolé.

Il est bien renseigné pour un adjoint au maire, se dit Anna. Il faut reconnaître que l'information a fait la Une des journaux pendant une semaine entière : « Alexandre Jonka, le préfet de Seine-Saint-Denis, décède avec sa femme dans un accident d'avion ». L'explosion du Boeing avait également été médiatisée. C'est vrai qu'on pouvait s'en souvenir, même deux ans plus tard. Il lui propose de s'asseoir et lui demande ce qu'il peut faire pour elle.

— La mairie est propriétaire d'un local professionnel, impasse de la Liberté, qui était jusqu'à présent occupé par un kinésithérapeute.

Un incendie a nettement endommagé le bâtiment il y a plusieurs mois et le kiné a décidé de résilier son contrat de location sous peu pour déménager.

Arnaud Lescuyer est le genre de personne qui vous accorde son attention exclusive quand vous vous adressez à lui. Il est penché vers vous, son regard est rivé au vôtre et vous sentez que ce que vous dites l'intéresse. Son cellulaire se met à sonner ? Il le sort tranquillement de sa poche sans vous quitter des yeux et l'éteint sans même regarder qui l'appelle. Rien n'est plus important que ce que vous êtes en train de lui raconter.

Arnaud Lescuyer regarde Anna Jonka dans les yeux pour s'empêcher de la regarder ailleurs. Derrière elle, quand elle a pénétré dans le bureau, il a pris l'harmonie de ses courbes en pleine figure. Il a dû réfréner son envie de saisir sa taille pour l'attirer contre lui, mordre son cou et plonger les mains dans son décolleté. Il n'a pas compris immédiatement que l'attraction qu'elle exerçait sur lui était singulière. Il s'est imaginé qu'il

n'avait pas fait l'amour à une femme depuis trop longtemps. Cela réveillait des pulsions plutôt incommodes à des moments inopportuns. Il faudrait qu'il remédie à ce problème le soir même.

- Je voudrais savoir pourquoi les travaux de reconstruction du local n'ont pas encore commencé.
- Vous habitez le quartier ?
- Non.
- Vous connaissez quelqu'un qui habite le quartier ?
- Non plus.
- Vous militez pour une association qui met un point d'honneur à ce que les locaux professionnels incendiés soient réhabilités dans ce quartier ?
- Pourquoi vous me posez toutes ces questions ?
- J'essaye de comprendre vos motivations.
- C'est important ?
- Je ne sais pas encore.

Arnaud Lescuyer a envie de connaître ses administrés. Il nourrit la conviction que c'est en cernant les enjeux d'un problème que l'on est en mesure de prendre les bonnes décisions. Mais dans le cas présent, il a bien du mal à cerner les enjeux du problème.

- Je me suis renseignée, dit Anna. Il revient au propriétaire de prendre en charge les travaux via son assurance.
- Je suis désolé de vous décevoir, mais ce n'est pas une priorité pour la mairie d'engager des travaux de reconstruction actuellement.
- J'imagine que la mairie d'Aubergency est son propre assureur ?
- Vous avez tout compris.

Anna sent que les choses lui échappent.

- Je veux signer un bail, s'entend-elle affirmer.
- Nous n'allons pas remettre les lieux en état immédiatement, même si nous trouvons un repreneur.
- Je prends les travaux à ma charge contre une remise de loyer. C'est tout bénéfique pour vous.

« Elle est incroyable cette fille » se dit Arnaud Lescuyer.

- Quel est votre projet ?
- Le projet, c'est mon affaire. Je vous demande juste de me faire signer un bail et de m'obtenir un permis pour la reconstruction.

Arnaud ne fait pratiquement plus aucun effort pour s'abstenir de jeter un œil aux seins de son interlocutrice. Ce n'est pas qu'il n'a plus furieusement envie de les regarder, c'est juste que son attitude le surprend et attise sa curiosité. Qu'est-ce que cette fille peut bien avoir en tête ?

- Ce local professionnel fait partie d'un projet communal. Vous ne pouvez pas l'utiliser pour n'importe quoi. Il faudrait que vous m'en disiez un peu plus.

Punaise, Anna est autant dans l'impasse que le local professionnel qu'elle brigue. Elle ne peut pas annoncer de but en blanc à l'adjoint au maire qu'elle veut « simplement » rendre le paysage plus présentable.

- Quelles sont les conditions pour obtenir un bail ?
- Offrir un service de proximité aux habitants du quartier.
- Quel genre de service ?

Arnaud Lescuyer se tourne vers l'ordinateur posé sur un coin du bureau et pianote quelques instants sur le clavier, les yeux rivés sur l'écran.

- Les possibilités sont assez nombreuses. Vous pouvez vous installer comme profession libérale, proposer un service culturel, vous pouvez même avoir une activité commerciale. La condition sine qua non, c'est que ça profite aux habitants. Pour le reste, vous avez le choix.

Anna reste perplexe. Qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir inventer ?

- Vous voulez quelques exemples ?
- Je veux bien.
- Pour l'instant, nous avons une association qui propose du soutien scolaire et des cours de français langue étrangère pour adultes, un podologue, des cours de poterie et de mosaïque, une épicerie solidaire, une sophrologue, un lieu d'accueil parents-enfants et un dépôt-vente de vêtements vintage.

Arnaud Lescuyer n'imagine pas qu'Anna est impressionnée par cette présentation. On est pourtant bien loin des préoccupations de la mairie du septième arrondissement de Paris. Là où elle vit, les pétitions qui circulent dans le quartier visent à « nettoyer » les marches du Trocadéro des Sénégalais qui vendent leurs chapelets de tours Eiffel aux touristes, à interdire l'installation du nouveau McDo ou à virer les SDF du Champ-de-Mars. Anna ignore qu'Arnaud Lescuyer est à l'origine de ce projet et qu'il a dû batailler dur en conseil municipal pour l'imposer. Personne ne voulait

investir d'énergie à essayer de convaincre des professionnels de s'installer dans les quartiers les plus sensibles de la ville. La plupart seraient forcément en début de carrière, c'était donc les mettre en difficulté dès le départ. Arnaud a passé un temps fou à communiquer auprès de la population pour identifier les besoins et préparer l'arrivée des postulants. C'est de haute lutte qu'il est parvenu à donner envie à certains de tenter l'aventure. Il a notamment travaillé activement avec l'équipe de l'association Médiante. Leur chef de service intervient régulièrement à l'école d'éducateurs pour parler des jeunes en errance et des leviers d'action envisagés pour aller à leur rencontre. Martine Fuller passe très bien auprès des étudiants. Son enthousiasme est communicatif et donne envie à beaucoup d'entre eux de faire une demande de stage au sein de sa structure.

- Vous voulez un dossier pour postuler ?
- C'est-à-dire ?
- Les nouveaux projets sont étudiés en commission. Nous nous réunissons chaque fois qu'on nous remet un dossier complet. La commission est composée du maire, de trois conseillers municipaux, du chef de service d'une association du secteur social et d'un professionnel déjà installé au sein de l'un des locaux que nous mettons à disposition.

Punaise, c'est un vrai parcours du combattant cette histoire de local. Quelle galère d'offrir son temps et son argent sur un plateau : les gens n'acceptent même pas vos services et vos euros avec le sourire. Ils font la fine bouche et organisent des commissions. Mais une fois de plus, Anna ne se laisse pas démonter. En fin de compte, elle a « juste » besoin de se projeter au-delà de la façade du local, une fois qu'elle l'aura ravalée. Elle accepte le dossier qu'Arnaud Lescuyer a déjà fini d'imprimer à son intention et quitte la mairie avec un nouveau défi à relever.

Les défis, Anna, ça ne lui fait pas peur.

Les commissions non plus.

Elle prend d'assaut la première table du premier troquet qu'elle croise, sort son calepin et commande un café avec la ferme intention de coucher sur le papier toutes les idées qui vont nécessairement lui venir. Elle s'engage dans un vrai brainstorming social pour trouver un projet qui

va profiter aux habitants du quartier. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien imaginer ?

Elle repense tout d'abord au petit garçon attendant patiemment sa partie de football, aux herbes folles à l'arrière de l'immeuble, à la jeune maman courant derrière son gamin, à la dame âgée et son caddie Betty Boop, aux joints écrasés dans les plantes en plastique. Elle pourrait proposer un système de garde d'enfants assuré par des bénévoles. Les gens feraient connaissance au cours d'un repas, et échangeraient des services autour des petits gâteaux. Le local serait utilisé comme lieu d'accueil. Elle y mettrait des canapés, des tapis, des jouets, une nursery, un espace pour des jeux d'eau, un autre pour cuisiner, lire ou raconter des histoires. Les enfants pourraient venir ou être confiés en fonction des adultes disponibles pour les accueillir. Le lieu serait avant tout un espace de rencontre. Les gens viendraient pratiquer des activités.

Anna aurait apprécié qu'un lieu comme celui-ci existe près de l'avenue Deschanel. Aucun adulte ne semblait disposé à passer du temps avec elle quand elle était petite. Elle avait toujours l'impression d'être en trop ou invisible. Le nez en l'air et son stylo entre les dents, elle imagine comment aurait été sa vie si elle avait un jour eu le sentiment d'intéresser vraiment quelqu'un. Et elle ne parle pas d'attiser un désir physique. Elle se moque bien qu'on ait envie de coucher avec elle. Elle prend d'ailleurs soin de relativiser l'effet de son apparence autant que possible dès qu'elle met un pied à l'extérieur de son appartement. Des pulls pas trop ajustés, des jupes pas trop courtes, des jeans pas trop slim, des décolletés pas trop plongeants. Pas de maquillage. Pas de brushing. Elle sait bien qu'elle a très peu d'effort à faire pour mettre en valeur sa féminité et révéler son sex-appeal. Elle prend toujours soin d'ignorer les regards concupiscent des hommes qu'elle croise. Cet adjoint au maire, par exemple, elle l'a trouvé sympa. A aucun moment elle n'a eu l'impression qu'il s'intéressait à autre chose que ce pour quoi elle était là. C'est rare, d'ailleurs, qu'aucun regard baladeur ne se promène du côté de ses fesses ou de ses seins. Cela fait longtemps que ça ne lui était pas arrivé.

Après une heure de plans sur la comète et trois cafés, Anna a brossé les lignes directrices de son « projet-d'accueil-des-enfants-du-quartier ». Elle commence à tracer un plan du local dans son calepin, pour y agencer l'espace et les différentes activités qu'elle envisage de proposer, lorsqu'elle

entend des éclats de voix. Sur la place qui s'étend devant elle, à la hauteur de l'arrêt de bus, Erwan Gauthier, qu'elle reconnaît immédiatement, est engagé dans une discussion plutôt musclée avec une autre personne - un homme grand et maigre, avec des dreadlocks sur la tête, une salopette bariolée de couleurs sur le dos et des sandales. L'échange est vif, les deux hommes se bousculent, et celui qu'elle ne connaît pas finit par partir en laissant Erwan effaré et les yeux hagards au milieu du trottoir. Flûte, elle ne sait pas de quoi il en retourne, mais le coup porté semble rude. Erwan s'assoit sous l'abribus et garde un temps la tête dans ses mains. Anna l'observe. Elle aimerait le rejoindre pour lui proposer son aide, mais elle ne le connaît pas suffisamment pour s'autoriser pareil mouvement de sympathie. Elle hésite. Il a l'air si désespéré. Mais il finit par se redresser et regarder autour de lui. Leurs regards se croisent, et instantanément, à la seconde même où il la voit, il sourit. Anna se sent toute retournée de provoquer une telle réaction. Elle sourit à son tour et Erwan la rejoint.

- Salut, dit-il. Dis-donc, on n'arrête pas de se croiser en ce moment.
- Salut, répond Anna en l'invitant à s'asseoir d'un hochement de tête.
- Eh Jean-Claude ! Tu nous apportes deux cafés ?

Les trois tasses vides des cafés commandés par Anna sont encore sur la table.

- Oh, excuse-moi. Tu voulais autre chose ?

Anna hoche la tête pour signifier que ça lui est égal.

- Eh ben, il n'avait pas l'air commode ton copain tout à l'heure.
- Bof. Ça n'a vraiment aucun intérêt. Et toi, tu fais quoi ? demande-t-il pour changer de sujet. Tu cherches toujours une idée pour le local de l'impasse de la Liberté ?

C'est plaisant d'intéresser les gens, se dit Anna. Elle aime beaucoup la spontanéité de ce garçon. Il se mêle de ce qui ne le regarde pas, mais sa curiosité semble motivée par un intérêt sincère. Il n'a pas l'air d'avoir une idée derrière la tête - comme vous mettre dans son lit ou vous voler votre portefeuille. Elle lui raconte son entrevue avec Pierre Jouvène et sa rencontre avec Arnaud Lescuyer.

- Quand tu m'as dit que tu voulais t'impliquer, tu étais sérieuse à ce point ?
- Je n'ai pas fait grand-chose.

- Tu rigoles ? Tu fais un pas après l'autre sans reculer devant les obstacles. C'est impressionnant.

Ouais, ce n'est pas le bout du monde non plus. Un peu de peinture et de la parlotte. Il n'y a pas de quoi casser trois pattes à un canard.

- Tu veux promouvoir quel projet dans ce local ? De l'expérience que j'en ai, Arnaud Lescuyer est plutôt exigeant comme bonhomme. Et comme c'est lui qui pilote le dispositif d'attribution des baux.
- Tu le connais ?
- Il était mon formateur à l'école d'éducateurs. Il est rigoureux, très impliqué et ne rigole pas avec les questions d'éthique. Par contre, si ton projet lui plaît, il fera tout ce qu'il peut pour t'aider.
- Il donnait des cours de quoi ?
- Oh attention, s'exclame Erwan avec emphase. A la « FAMES », dit-il en mimant les guillemets avec ses doigts, on ne donne pas de cours, on « forme activement au métier d'éducateur ».
- Ce qui veut dire ?
- Les étudiants sont invités à s'impliquer dans le processus de formation. Ils co-construisent le savoir en faisant des recherches, en menant des projets et en participant à la vie de l'institution. Pour être admis à la FAMES, tu dois démontrer ton intérêt pour le projet de l'école dans le cadre des entretiens de sélection. Tu ne peux pas te contenter d'arriver en touriste et attendre que tout te tombe tout cuit dans le bec. Il faut s'attendre à ce que les formateurs te bousculent et t'invitent à prendre position concernant le sens que tu donnes au métier, à la relation d'aide, aux enjeux sociétaux des missions qui te sont confiées.
- Ah bon ? J'ai l'impression que je suis restée assise sur une chaise, pendant cinq ans, à écouter mes profs disserter à voix haute tout au long de mes cinq années d'études de psycho. En cours, on prenait des notes. En travaux dirigés, on assistait à des exposés. En stage, on observait. Et encore, quand on avait la chance que le psychologue en place nous permette d'assister aux entretiens.
- Tu n'as pas eu un mémoire à écrire ?
- Si, mais mon directeur de recherche suivait également vingt-six autres étudiants. Tu parles d'un accompagnement personnalisé.

On approfondissait très peu nos sujets. Mon professeur monopolisait quasiment tout le temps de parole en nous racontant ses propres recherches. J'ai vraiment l'impression d'avoir vécu un cursus universitaire caricatural, avec très peu de terrain et très peu de réflexion sur la profession. Tu te rends compte, j'ai un master et je n'ai jamais mené un entretien clinique de ma vie.

- Ça fait un peu flipper pour tes futurs patients.
- J'ai honte de le reconnaître, mais je partage tes craintes. D'autant que tous mes profs étaient installés en libéral, et enseignaient comme si la psychanalyse était la seule voie noble à envisager une fois le diplôme en poche. J'ai une copine qui a passé le concours de la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Elle doit rencontrer des jeunes en entretien et rédiger des rapports pour le juge pour enfants. Moi, j'ai plutôt envie d'utiliser mes connaissances en psychologie pour améliorer le quotidien des gens. J'ai envie de mettre la psycho au service d'un projet social.
- Ce n'est pas le but de ton histoire de local ?

Si, mais c'est beaucoup plus compliqué que ce qu'elle imaginait.

- Ben raconte ! Tu vas lui vendre quoi à Lescuyer ?

Anna hésite. Elle n'est pas certaine d'avoir imaginé un projet qui tienne la route.

- Tu as peur que je te juge ?
- Non, répond-elle. Oui. Peut-être...
- J'ai l'air de vouloir te juger ?
- Non. Je ne sais pas. T'es parfois juste un peu direct.
- Moi ?!

Erwan fait semblant d'être indigné. Cette fille l'amuse. Son apparence est tout à fait raccord avec la confusion intérieure qu'il perçoit chez elle. Elle a de la peinture bleue dans les cheveux. Son sac Fendi déborde. Il aperçoit à l'intérieur un livre de poche, des reçus de carte bleu, un Biba enroulé sur lui-même et un pinceau. Elle porte toujours son tee-shirt Chanel qui semble encore plus défraîchi que la dernière fois qu'il l'a vue. Elle est à la fois élégante et désordonnée, fraîche, avenante et délicieusement sur ses gardes. Il a envie de lui filer un coup de main, mais il sent qu'il faut qu'il la laisse cheminer à son rythme. Elle veut parvenir à ses fins par ses propres moyens. C'est tant mieux, pense Erwan. C'est la meilleure manière de

découvrir de quoi on est capable. Il faut juste être en mesure d'accepter un peu d'aide quand cela se révèle indispensable. Quand on monte un projet, le voyage a souvent plus d'intérêt que la destination. Il a l'impression d'être le témoin d'une transformation. Cette fille n'a pas l'air de savoir exactement ce qu'elle veut ni où elle va, mais elle est passionnée et elle ne se dérobe pas. C'est une qualité qu'il sait apprécier à sa juste valeur.

Il faut vraiment que ce gars l'intrigue pour qu'Anna se laisse aller à exposer ses doutes. Elle sent bien que ce qu'elle a imaginé est bancal, mais elle ne sait pas comment s'y prendre pour rendre ses arguments plus convaincants.

- J'ai pensé que je pourrais proposer un lieu d'accueil pour les enfants du quartier.
- Un genre de centre de loisirs ?
- Pas exactement. Les gens n'auraient pas besoin de payer. Ils confieraient leurs enfants, qui seraient accueillis par des bénévoles.
- Un genre de point d'accueil pour les jeunes ?
- Pour les enfants. Entre six et dix ans.
- Gratuit ?
- Ben oui. Les gens n'ont pas forcément beaucoup d'argent par ici. Il doit y avoir pas mal d'enfants livrés à eux-mêmes.
- Et tu le financerais comment ton centre d'accueil ?
- Je ne sais pas.
- Tu crois que les gens vont avoir envie de te confier leurs gamins sans que tu leur demandes rien en échange ?
- Ben, pourquoi pas ?

Erwan est stupéfait.

- Tu penses qu'offrir un service de garde gratuit, c'est ça qui va aider les habitants de ce quartier ?
- Et pourquoi pas ?

Anna ne voit vraiment pas où est le problème. Elle a de l'argent à dépenser et du temps à ne plus savoir quoi en faire. C'est tout de même fou que personne ne soit intéressé par ce qu'elle a à offrir.

- Pourquoi mon idée te paraît si médiocre ?

Erwan soupire profondément. Il ne veut pas se mettre en travers de son chemin, mais il faut tout de même qu'elle comprenne deux ou trois choses.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Ton idée n'est pas médiocre. Elle s'appuie juste sur des leviers discutables. Dans ce quartier, tu n'es pas face à des gens qui crèvent de faim et qui attendent qu'on leur fasse l'aumône. Les gens ont des ressources. Ils ont leur fierté. Et puis, ils ne sont pas idiots. Si tu leur proposes un service gratuit, ils vont venir faire un tour et sûrement se demander comment tirer profit de ta générosité.
- Ça peut marcher alors.
- Ce n'est pas le problème. C'est juste qu'ils risquent de ne faire que se servir. Tu vas donner, donner, donner, jusqu'à ce qu'on te fasse remarquer que tu n'ouvres pas les bons jours, pas assez tôt ou tard, que les activités que tu proposes ne sont pas de qualité ou que tu ne t'occupes pas des enfants de la bonne manière.
- Tu penses que les gens se permettraient de critiquer un service gratuit ?
- Les gens critiquent toujours tout. En particulier ce qui est gratuit.
- Mais pourquoi ?
- Quand tu acceptes l'aide qu'on te propose, tu contractes une dette symbolique. Tu te sens redevable. Mais je ne suis pas en train de dire que ce n'est pas bien, c'est tout à fait normal. C'est même le fondement des relations humaines.
- « L'obligation de donner, l'obligation de recevoir et l'obligation de rendre », comme disait Marcel Mauss.
- Je vois que tu connais tes classiques. Mais si on ne fait rien en retour pour rembourser sa dette, on finit par en vouloir à l'autre.
- C'est décourageant.
- La reconnaissance est en réalité un sentiment assez désagréable. Pour se soulager, soit on rembourse sa dette, soit on essaye de se convaincre qu'il était bien normal que l'on reçoive ce que l'on a reçu. C'est le principe pour beaucoup de personnes qui volent ou qui n'expriment aucune reconnaissance à l'égard des autres : elles sont persuadées de mériter ce qu'elles ont obtenu. Elles considèrent qu'il s'agissait d'un dû.
- Je trouve que tu dresses un tableau bien pessimiste.

Anna ne se sent pas généreuse. Elle a envie de dépenser sa fortune parce que cet argent l'encombre. Elle est en fait généreuse par sentiment de culpabilité.

- Qu'est-ce qu'il faut que je fasse alors, faire payer l'accueil ?
- La plupart des parents que tu vises ne pourront pas s'offrir tes services.
- Même si je propose un tarif très avantageux ?
- Ce n'est pas le problème. Beaucoup de gens estiment qu'il n'est pas vraiment nécessaire de faire garder les enfants de cet âge. Ils se débrouillent très bien tout seuls.
- Si c'est gratuit, ça ne va pas parce que je crée des assistés qui vont contracter une dette symbolique qui risque de les rendre agressifs à mon égard. Si c'est payant, ça ne va pas non plus parce que les gens ne pourront pas, ou ne voudront pas s'offrir le service que je leur propose. C'est un casse-tête ton truc.
- En plus, tu risques de voir débarquer des gens de partout. Si ça se sait que tu accueilles tout le monde, crois-moi, tout le monde va venir.
- Mais ça, c'est plutôt une bonne chose. Non ?
- Comment tu vas te débrouiller pour faire face à l'affluence ?
- Je ne sais pas, je vais privilégier ceux qui en ont le plus besoin.

Erwan sursaute.

- Et comment vas-tu évaluer qui en a le plus besoin ?
- Je ne sais pas. En fonction des revenus ?
- Tu vas demander les fiches de paye et les relevés d'imposition ? Tu penses que ce sont les personnes qui gagnent le moins qui ont le plus besoin qu'on s'occupe de leurs enfants de temps en temps ? Qui vas-tu choisir ? Les enfants d'un couple au chômage, qui n'a pratiquement pas de revenus, qui est très disponible pour s'occuper des enfants, mais qui n'a pas les moyens de leur offrir des activités qui leur permettraient de s'ouvrir au monde et à la culture ? Une mère célibataire qui travaille beaucoup, gagne un salaire convenable, mais tire le diable par la queue parce que les nounous coûtent cher et qu'elle limite autant que possible le fait d'y avoir recours ? Et que fais-tu des couples isolés, qui vivent très loin de leur famille et qui auraient besoin de se retrouver de temps

en temps, sans pour autant être assez larges pour payer une baby-sitter ? Il y en a également beaucoup qui laissent les enfants aller et venir à leur guise. A cinq-six ans, beaucoup de gamins se baladent dans les rues pour passer le temps. Et je ne te parle pas des grands frères et des grandes sœurs de dix, quinze ou vingt ans qui n'ont aucune perspective, s'emmerdent à l'école et sont des proies faciles pour tous les adultes malintentionnés qui gravitent dans le quartier.

Anna est complètement perdue. Elle n'a aucune envie de se confronter toute seule à ces questions. Elle n'avait pas idée qu'apporter son aide soulèverait de telles difficultés. Erwan est plongé dans ses pensées.

- A quoi tu penses ?
- Je trouve que tu as une sacrée chance de mettre sur pied un projet social, sans apparemment avoir besoin de te soucier du financement.
- Je le fais parce que je n'ai pas le choix. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais je voulais m'occuper du paysage, pas des enfants du quartier. Je ne suis même pas sûre d'avoir envie de m'occuper de ces gamins. Ce n'est pas trop mon truc, les enfants. Je ne sais jamais comment m'y prendre avec eux.
- Ah bon ?
- Tu me trouves horrible ?
- Pourquoi je te trouverais horrible ? L'important, c'est de faire ce pour quoi on est doué et qui donne du sens à sa vie. Manifestement, dans ton cas, ce n'est ni t'installer en libéral comme psychologue, ni t'occuper d'enfants. Mais, ne t'inquiète pas, on va trouver.
- Tu vas m'aider ?

Le soulagement envahit le cœur d'Anna.

- A plusieurs conditions.
- Tu ne serais pas en train de m'appliquer ta théorie de tout à l'heure sur la dette symbolique ?
- Tu es drôlement rusée, dis-donc. Non, mais sans déconner, je ne peux pas te proposer mon aide inconditionnelle sans te donner quelques informations au préalable. Déjà, je ne suis disponible que le matin. Je travaille pour une association tous les après-midis.

- Comme éducateur ?
 - C'est ça. Ensuite, je suis mauvais pour tout ce qui est procédure administrative, gestion, comptabilité, dossier d'accréditation, peinture, enduit, décoration, menuiserie, sol, charpente et carrelage.
 - Ça fait une sacrée liste.
 - Elle n'est pas exhaustive.
 - Pourquoi tu me précises tout ça ?
 - Je ne veux pas que tu croies que je serai en mesure de remettre ton local en état. Je peux, à la rigueur, casser des murs à coups de masse et déblayer des gravas. C'est tout. Le reste, je n'ai jamais su le faire et ça ne m'intéresse pas d'apprendre.
 - Je n'allais pas te le demander.
 - Je préfère prévenir toute déception.
 - Bon, maintenant que tu as répertorié tes multiples incompétences, de quelle nature est l'aide que tu me proposes ?
 - J'ai une idée de projet social qu'on pourrait monter dans ce local.
- Anna se dit que ce garçon est un cadeau tombé du ciel. Exactement ce dont elle a besoin à cet instant précis pour ne pas tout laisser tomber.

Chapitre 19

23h42. Paris. Quartier Bastille. Arnaud Lescuyer ne comprend pas ce qui lui arrive. Toutes les filles qu'il croise ce soir sont ordinaires. Il n'a envie de coucher avec aucune d'entre elles.

1h58 du matin. Arnaud Lescuyer se dit qu'il devrait faire un effort. Dix-huit jours sans baiser, c'est trop long. Maintenant, il s'en rend compte. Il ne pense pas être en manque, c'est juste qu'il aimerait mettre un terme aux idées inappropriées qui l'assaillent dans le cadre professionnel. C'est dingue, les femmes qu'il regarde n'éveillent même pas un soubresaut de libido au creux de son estomac. Il en a embrassé deux (ou trois) sans aucun résultat.

3h17 du matin. Arnaud Lescuyer se demande s'il ne va pas rappeler l'une de ses ex pour qu'on en finisse. C'est énervant de ne pas réussir à s'enlever de la tête la fille d'un ancien préfet. Il se sent agacé chaque fois qu'une nouvelle demoiselle accepte de prendre un verre au bar avec lui, et finit par réaliser qu'il compare systématiquement leurs bouches à celle d'Anna Jonka. Ainsi que leurs tailles. Il pense à la ligne qui descend de ses lèvres à sa gorge, de ses épaules à ses seins. Si ça continue, il va être obligé de se soulager tout seul en pensant à elle.

4h02 du matin. Julie le rappelle au moment où il s'est résolu à rentrer chez lui. Instantanément, il fait demi-tour pour la rejoindre dans son duplex de la place des Vosges. Comme à son habitude, elle l'accueille toute nue sur son palier, prête à l'emploi. Mais cette fille aux allures de mannequin a beau être dotée d'un corps magnifique, elle ne parvient pas à soutenir la comparaison.

Le type de relation qu'ils ont établie au fil des derniers mois est exactement ce à quoi Arnaud aspirait : pas de contrainte, pas d'engagement, juste du plaisir si les deux sont libres au même moment. L'idéal dans ce cas précis. Si ce n'étaient ces images-flashes qui lui reviennent en rafale. Les épaules d'Anna. Le regard d'Anna. La chute de rein d'Anna. Merde. Merde. Merde. Cette fille a pris possession de son esprit. Elle porte préjudice à toutes celles qu'il rencontre, alors qu'il vient à

Hélène WEBER

peine de faire sa connaissance et qu'il n'est même pas sûr de la revoir un jour.

Chapitre 20

Malik frappe à la porte du bureau de Jeanne avec dix minutes de retard. Elle a eu le temps de faire quarante-deux fois le tour de la table ronde (pour se calmer). A partir du trente-troisième tour, elle a dû se rendre à l'évidence : elle a furieusement envie que Malik vienne reprendre leur échange, là où ils l'ont interrompu la semaine précédente.

Pratiquement tous les jeunes du CPI ont honoré leurs rendez-vous depuis cette rencontre. Pour autant, c'est le travail qu'elle a engagé avec Malik qui accapare le plus ses pensées. C'est comme s'ils étaient pris dans un rapport de force à la fois dense et fragile. Jusqu'où peut-elle aller pour lui montrer qu'elle n'est pas dupe de ses manigances, tout en tissant progressivement avec lui une relation de confiance qui lui donnera envie de se confier de manière authentique ? Elle se pose mille questions à son sujet qu'elle ne peut pas, bien évidemment, s'autoriser à formuler. La balle est dans son camp. Elle doit attendre qu'il fasse un pas vers elle.

Malik est surpris que Jeanne lui ouvre la porte elle-même.

— Je vous attendais.

— Je fais toujours cet effet-là aux femmes, répond-il, un sourire narquois accroché à ses lèvres.

Jeanne réprime son envie de le remettre à sa place. Elle sait que son insolence est le signe qu'il est sur la défensive. Elle ne veut pas prendre le risque de le braquer davantage.

— Je vous propose qu'on s'asseye autour de la table aujourd'hui.

— Vous voulez supprimer tous les obstacles entre nous ? Je suppose que je dois me sentir flatté.

— Ce n'est pas le cas ?

— De quoi ?

— Est-ce que vous vous sentez flatté que je vous propose de vous installer autour de la table ?

Malik ne répond pas et prend place à côté de Jeanne. Effectivement, l'installation autour de la table ronde donne une tonalité plus conviviale à l'entretien. Jeanne se demande néanmoins si elle a bien fait d'essayer de

créer une intimité entre eux de cette façon. Ils restent silencieux l'un et l'autre.

— Ouais, en fait, je préfère que vous retourniez derrière votre bureau, dit Malik.

Jeanne obtempère. Elle s'installe dans son fauteuil et attend patiemment que le jeune homme se décide à parler. Mais cette fois-ci, il reste imperturbable.

— Pourquoi avez-vous commis cette agression ? demande-t-elle finalement.

— Le gars l'avait mérité.

— Vous pensez que la violence est la meilleure manière de régler un différend ?

— Ouais, c'est ça. Et je vous jure que si je savais où il habite, je lui collerais une tête de cheval pissant le sang au fond de son lit à cet enfoiré.

On s'aventure de nouveau sur le terrain cinématographique, se dit Jeanne. Peut-être faudrait-il qu'elle exploite ce filon au lieu de le prendre de front sur les sujets qui fâchent.

— Qu'a-t-il fait pour mériter un traitement digne de la mafia sicilienne ?

Malik pince les lèvres pour dissimuler sa satisfaction. Il apprécie que la psychologue décode aussi bien ses références. Pourtant, il ne répond pas à sa question. Il a parfaitement conscience qu'elle est de mèche avec le juge pour enfants et qu'elle doit répéter aux éducateurs tout ce que lui disent les jeunes. Jeanne respecte son silence. Mais elle ne sait plus très bien comment s'y prendre pour sortir de l'impasse dans laquelle ils sont engouffrés.

— Quel est votre film préféré ? demande-t-elle à brûle-pourpoint.

— Vous ne connaissez pas.

— Testez-moi.

Malik trouve cette question idiote. Il est impossible de mettre un seul film au-dessus de tous les autres. Il en existe tant qui mériteraient la première place. Mais c'est vrai qu'opérer une petite sélection a quelque chose d'attrayant. Quel film l'a le plus bouleversé, choqué, impressionné ? Les images, les séquences et les répliques défilent dans sa tête. Il se livre à un triage mental en règle.

Déployer ses ailes (vol. 1)

Etant donné le silence prolongé de son interlocuteur, Jeanne se dit qu'elle doit être à côté de la plaque avec sa question. Il est vrai qu'elle est plutôt ridicule. Comment pourrait-elle choisir entre *Les Enchaînés*, *Chantons sous la pluie*, *Roi et reine* ou *La vie criminelle d'Archibald de la Cruz* ? Alfred Hitchcock ou Stanley Donen ? Arnaud Desplechin ou Luis Buñuel ? C'est complètement absurde.

— *Sonate d'automne*, dit Malik.

— Le film d'Ingmar Bergman ?

— Pourquoi vous réagissez comme ça ? Vous pensez que je suis trop abruti pour connaître Bergman ? Faut être une intello dans votre genre pour s'intéresser au cinéma ? Je suis sûr que vous pensiez que j'allais vous sortir *Star wars* ou *Le seigneur des anneaux*.

Le regard de Malik est menaçant.

— Pour tout vous dire, je m'attendais à un film du genre d'*Orange mécanique*.

— Kubrick ?

— Ou *Le Parrain*.

— Lequel ?

Jeanne prend le temps de réfléchir.

— Le deuxième.

— Pourquoi ?

— De Niro.

— Bien vu. J'aime bien Brando, mais personne ne surpasse De Niro.

Nouveau temps mort. Jeanne et Malik s'observent.

— Et vous ? demande-t-il.

— *La vie est belle*.

— Capra ou Benigni ?

— Capra.

Malik réagit par une moue méprisante.

— C'est un mauvais choix ?

— Non. C'est juste que ça en dit long.

— Vous allez m'analyser ?

— C'est vous la psy. Je ne vais pas faire votre boulot.

— On ne peut pas dire que vous me laissez particulièrement faire le mien.

Malik lève un sourcil.

- Et pourquoi ça ? Je n'ai manqué aucun de vos rendez-vous depuis que je suis au CPI.
- Vous ne répondez pas sincèrement à mes questions.
- Quelles questions ?
- Pourquoi avez-vous commis l'agression qui vous a conduit en garde-à-vue ?

Le tic-tac de la montre de Jeanne devient assourdissant à mesure que le silence s'éternise.

- Vous n'êtes pas digne de ma confiance.
- Que faudrait-il que je fasse pour l'être ?

Malik marque une pause.

- Vous bossez pour le juge. Tout ce que je vous dis sera retenu contre moi.
- Vos secrets sont si nombreux ?
- J'invoque le cinquième amendement.
- Nous ne sommes pas aux Etats-Unis.
- Je le sais bien, dit-il en levant les yeux au ciel. J'invoque *l'esprit* du cinquième amendement.
- Le droit à une procédure régulière ?
- L'interdiction de s'auto-incriminer. Il faut vraiment tout vous expliquer.

Les battements du cœur de Jeanne s'accroissent. Ce jeune ne lui laisse décidément aucun répit.

- Mais dans ce bureau, nous ne sommes pas dans un tribunal.
- Je considère que vous en êtes une simple antenne.
- Je serais une espionne infiltrée à la solde du juge ?
- On peut dire ça comme ça.
- Vous n'imaginez pas que je puisse avoir une marge de manœuvre concernant ce que je transmets dans mes rapports ?
- Faut voir. Qu'est-ce que qu'on vous demande de raconter dans vos rapports ?

A vrai dire, Jeanne est bien embêtée pour répondre. Depuis trois mois, les quatre rapports psychologiques dont elle s'est acquittée n'ont fait état que d'une seule chose : « le mineur n'a pas souhaité honorer les entretiens proposés ». Elle s'agite sur son fauteuil, particulièrement mal à l'aise.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Ding, chantonne Malik en faisant mine de sonner une clochette imaginaire.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Votre temps est écoulé.

Jeanne jette un coup d'œil à sa montre.

- Pas si vite, s'exclame-t-elle. Il me reste deux minutes.
- Admettons, dit Malik en se rasant. Je trouvais juste que terminer sur une question, ça avait de la gueule. Vous êtes freudienne ou lacanienne ?

Ce qu'il peut être arrogant. Les idées de Jeanne se bousculent dans sa tête.

- *La vie est belle* de Frank Capra, qu'est-ce que ça vous apprend sur moi ?
- Ça fait de vous une incorrigible optimiste. Non mais sérieusement, un ange qui descend sur Terre pour gagner ses ailes. C'est plutôt pathétique, vous ne trouvez pas ?

Cette fois-ci, pas de doute possible, c'est lui qui a repris l'avantage. Il se permet même de lui adresser un clin d'œil en quittant la pièce. Il va maintenant falloir que Jeanne digère l'affront pour être capable de tirer quelque chose de cet entretien.

Chapitre 21

« Plus tu m'en parles, plus ce jeune me plaît » s'exclame Anna.

Jeanne tient ses bras fermement croisés sur sa poitrine. Elle n'a pas décoléré depuis que Malik a quitté son bureau. Elle feuillette ses notes pour ne pas réagir aux pics que lui envoie Anna depuis qu'elle l'a mise au courant de ses derniers échanges avec l'adolescent.

Dès qu'elles s'engageront sur le terrain des comédies romantiques à l'eau de rose visionnées la semaine précédente, Anna va perdre de sa superbe.

Emilie a réussi à la convaincre d'organiser le vendredi théorique chez elle deux semaines de suite. Les rapports sont tendus sur le front conjugal entre elle et Jérémy. Elle ne lui a pas expliqué pourquoi au téléphone, mais la situation semblait compliquée.

Anna a cru un temps pouvoir déjouer la vigilance de Roberta en ne l'informant pas de ce changement de programme. Maintenant, elle le regrette amèrement. Les directives que la vieille dame assène à Aurore depuis l'arrivée inopinée d'Emilie et Jeanne ressemblent à s'y méprendre au branle-bas de combat qui accompagnerait la venue pour dîner du président en personne.

« Soyez inventive, Aurore. Ouvrez le frigo et déterminez quelles sont vos options. Il faut que ces jeunes filles puissent se sustenter avec un premier amuse-bouche dans les dix minutes. Vous aurez ensuite quinze à vingt minutes pour leur confectionner une suite plus consistante, et encore trente minutes pour leur en mettre plein la vue et les papilles au troisième service. Sortez notre plus beau service à thé. Il faut qu'elles se sentent accueillies comme des reines, et que la simplicité des mets ne soit aucunement reçu comme un indice que nous serions prises au dépourvu. Allez à l'essentiel, soyez efficace, choisissez des classiques qui mettront en valeur la noblesse et l'élégance de la maison ».

A peine ont-elles pris place dans la bibliothèque, qu'Aurore pénètre dans la pièce en tirant son chariot. Emilie s'extasie devant la porcelaine

anglaise, pendant que Jeanne respire le fumet du thé et attrape une datte medjoul fourrée d'une fève de cacao.

- Il faut absolument que vous goûtiez ça ! s'écrit-elle la bouche pleine.
- Ces tasses sont somptueuses, ajoute Emilie. La porcelaine est d'une finesse ! Tu penses qu'elles sont dorées à l'or fin ?

Anna est excédée. Elle joue le jeu pour dissimuler son agacement.

- C'est le « service Rattier » en personne, s'exclame-t-elle en examinant la tasse qu'elle tient à la main.
- Le « service Rattier » ? s'étonne Emilie. Qu'est-ce que c'est que ça ? Attends, laisse-moi deviner, ajoute-t-elle en posant un index sur ses lèvres. Nous sommes en 1980, et la reine d'Angleterre a désigné le meilleur artisan du royaume pour confectionner le service destiné au mariage du prince Charles et de Lady Diana.
- Pas du tout.
- Attends, s'écrit Jeanne. Laisse-la raconter.
- Sir Richard Wright, anobli à cette occasion, travaille d'arrache-pied pendant plusieurs mois pour réaliser les trente-cinq mille tasses et soucoupes, ainsi que les huit mille trois cent vingt six théières commandées. Quelques jours avant l'événement, tout est prêt. La reine a expressément demandé un service unique. Personne ne doit pouvoir s'enorgueillir d'avoir bu dans des tasses similaires avant le grand jour. Richard Wright a cependant su tirer parti de cet immense honneur de manière peu convenable. Dans le plus grand secret, il a confectionné un service de quatre tasses parfaitement identique à celui qu'il vient juste de livrer. Durant cette période, les médias sont friands de tout ce qui concerne le mariage princier, de la robe de la mariée aux fleurs choisies pour l'occasion, du nom de chacun des trente cinq mille invités aux divers caprices de la reine ayant trait à l'organisation. L'artisan a fait des recherches poussées qui se sont révélées fructueuses : un acheteur est prêt à déboursier une fortune pour acquérir la vaisselle interdite. Avec beaucoup de précautions, le mystérieux gentilhomme fait envoyer un serviteur pour la récupérer deux jours avant les noces, et braver ainsi l'interdit au nez et à la barbe de la reine.

Anna reste perplexe, mais elle attend patiemment qu'Emilie se lasse toute seule de son histoire fantaisiste. Jeanne est accrochée à ses lèvres.

- Qui est le gentilhomme mystère ? demande-t-elle pendant qu'Emilie enfourne deux dattes dans sa bouche.
- Mmmm. Ce truc est délicieux.
- Oui, je sais, dit Jeanne. L'arôme un peu amer de la fève de cacao torréfiée relève à la perfection la douceur de la datte. Aurore est géniale, ajoute-t-elle. Mais termine l'histoire, s'il te plaît.

Anna lève les yeux au ciel en soupirant. Par principe, elle refuse de goûter les fruits secs préparés par la cuisinière sous le joug intraitable de Roberta.

- La veille des noces, reprend Emilie, les deux promis passent chacun la nuit dans des résidences séparées, pour respecter le protocole. Diana loge avec sa famille au Palais Saint-James. Charles est à Buckingham. Malgré la surveillance de sa mère et la vigilance des journalistes, il parvient à s'éclipser vers deux heures du matin, pour rejoindre celle à qui il veut offrir, sans plus attendre, un présent qui symbolise son attachement éternel, et son opposition au joug maternel.
- C'est ridicule, s'exclame Anna, au bord de la crise de nerf.
- C'est tellement romantique, soupire Jeanne.
- Et dans ta version, cette femme qu'il rejoint au milieu de la nuit, la veille de ses noces avec Diana, c'est Camilla Parker-Bowles ?
- Evidemment, dit Emilie.

Anna secoue la tête de dépit.

- C'est elle qui lui a conseillé d'épouser Lady Diana Frances Spencer. Il a fallu finalement une vie entière au Prince de Galles pour faire accepter le choix du cœur à ceux qui préféreraient celui des convenances.
- Et tu crois vraiment qu'une théière faisait le poids face à trente-cinq mille invités rassemblés à la cathédrale Saint-Paul et plus d'un milliard de téléspectateurs partout à travers le monde ?
- Mais c'est un symbole ! s'insurge Jeanne. Ce que tu peux être rabat-joie.
- Et toi, tu es une incorrigible optimiste, lui répond Anna.

Jeanne lui jette un regard noir. Elle regrette de lui avoir raconté dans les détails son entretien avec Malik.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Elle a raison, dit Emilie. Camilla avait également, de son côté, trompé la vigilance de son époux. Mais elle se sentait bien trop blessée pour accepter sans rien dire le symbole que représentait ce présent. Elle l'a refusé et Charles s'en est débarrassé. On a perdu sa trace pendant plusieurs années.
- Evidemment, ironise Anna.
- C'est en 1997 que l'on voit ressurgir le mystérieux service, qu'un anonyme met en vente à Sotheby's. Un milliardaire français, croyant qu'il s'agit d'un petit échantillon du service royal, et, bien évidemment, sans connaître sa valeur symbolique, l'acquière pour un montant de cent quatre vingt sept mille euros.
- Mazette, s'exclame Jeanne. Pourquoi autant ?
- 1997, année de la mort de Lady Di, déclare Anna, impassible. J'imagine que dans le cerveau dopé au romantisme d'Emilie, cela explique que les enchères soient monté si haut alors qu'il existerait trente-cinq mille tasses identiques.
- Et pourquoi s'agit-il du « service Rattier » ?
- D'après toi, qui est le fameux acquéreur français ? demande Anna.
- Jules Rattier, s'écrit Jeanne. Ton grand-père.
- Il n'est même pas milliardaire, dit Anna.
- Presque, dit Emilie. Et par amour pour sa fille Héloïse, il choisit un cadeau de mariage qui fait d'elle une princesse.
- Tu feras une excellente romancière, dit Jeanne avec émotion.
- Ouais, tu toucheras toutes les ménagères de moins de cinquante ans qui veulent pimenter leurs après-midis entre deux dépoussiérages. J'ajoute qu'il s'agit effectivement d'un cadeau du père de ma mère, que sa troisième femme a dû cocher sur la liste de mariage que mes parents ont sûrement déposée au rayon « arts de la table » du Printemps de la Maison. Beaucoup moins glamour, vous en conviendrez. Beaucoup moins cher aussi. Et beaucoup moins dégoulinant de symbolisme fleur bleue à deux balles.

Emilie et Jeanne dévisagent Anna d'un air peiné.

- Est-ce que ça te rend triste qu'on évoque tes parents ?
- Pas du tout. Par contre, que vous imaginiez que Jules Rattier soit capable d'un geste aussi délicat, ça me met hors de moi. Malgré les

euros qu'il amasse, c'est l'homme le plus grippe-sou que je connaisse. On dirait que chaque million encaissé grâce à son entreprise de construction le rend encore plus vénal. Les cendres du corps incinéré de mes parents étaient encore chaudes qu'il m'a demandé de lui confier mon héritage pour le placer. Il a même eu le culot de me dire que c'est ce que mon père aurait voulu.

- Tu crois que c'est faux ? demande Emilie.
- Mon père appréciait le confort auquel l'argent permet de prétendre, c'est vrai. Mais je suis certaine que ses ambitions professionnelles n'avaient pas pour but de se bâtir une fortune personnelle. C'était un bosseur, pas un profiteur. Ce que Jules Rattier aime, ce sont les honneurs, serrer les mains des personnalités du show-biz et être invité à l'Elysée. Sa troisième femme a trente ans de moins que lui. C'est d'un pathétique. Non mais vous voulez voir sa tête ? Cette fille est un cliché personnifié. Une bimbo qui ne sait répondre aux questions qu'on lui pose que par des gloussements immatures parfaitement insupportables.

Les joues d'Anna ont viré à l'écarlate. Cela faisait un bail qu'elle n'avait pas laissé remonter à la surface ce qu'elle pense du père de sa mère.

- Tu veux qu'on change de sujet ? demande Jeanne timidement.
- Enfin ! Je me demandais quand vous alliez finir par le proposer. Emilie, tu me dois des explications. Que se passe-t-il entre toi et JérémY ?

C'est au tour d'Emilie de remuer sur sa chaise.

- On n'est pas sur la même longueur d'ondes en ce moment.
- Comment ça ?
- Ce que j'écris me donne envie de faire l'amour à peu près tout le temps et il n'est pas intéressé.

Jeanne s'étouffe dans sa tasse de thé.

- Je vous ai choquées ? demande Emilie.
- Mais non, répond Anna. Laisse donc Jeanne faire sa chochette.
- Il a trouvé mes exemplaires de *Cinquante nuances de Grey* et m'a demandé des explications que je n'aie aucune envie de lui fournir.
- Du genre ?
- Du genre que j'en ai marre de jouer à la vierge effarouchée chaque fois qu'il me touche. C'est comme s'il voulait que je reste

éternellement la jeune fille prude et bien élevée qu'il a sautée la première fois qu'on a passé une nuit ensemble, qui écarte les cuisses en demandant s'il vous plaît, pendant qu'il fait son affaire comme un honnête homme.

- Tu voudrais quoi ? demande Jeanne. Qu'il te culbute sur le carrelage comme une cochonne ? Pour moi, tu viens de décrire le prince charmant. Ça fait huit ans que vous êtes ensemble, et Jérémy te traite encore avec délicatesse et respect ? Mince alors ! s'exclame-t-elle en feignant l'indignation.
- Jeanne, tu regardes trop de films, dit Anna.
- Tu vas me reparler de Malik ?
- Mais arrête avec Malik. On parle d'Emilie, là. Elle est en train de nous dire qu'à vingt-six ans, elle se pose enfin de vraies questions concernant sa sexualité.
- N'importe quoi. Les questions qu'elle se pose concernent sa relation de couple, et la place à laquelle Jérémy la confine depuis qu'ils sortent ensemble.

Emilie lève la main pour demander la parole.

- Eh, les filles, je suis toujours là, je vous signale.
- Alors ? demande Anna.
- Vous avez toutes les deux un peu raison, se résout-elle à reconnaître. Mais bon, je n'ai pas particulièrement envie d'approfondir la question avec vous deux. Vous ne voudriez pas qu'on passe à l'analyse des deux films que je vous ai montrés la semaine dernière ?
- Si elle voulait qu'on parle de cul, on aurait visionné du porno, pas des comédies romantiques, dit Jeanne à d'Anna.
- Si tu dis ça, c'est que tu n'y connais rien du tout. Les pornos activent la libido – et encore, pas pour tout le monde, parce qu'il faut les choisir judicieusement – mais ils ne disent rien du désir.
- C'est paradoxal, tranche Jeanne. S'ils activent la libido, ils disent forcément quelque chose du désir.
- Admettons. Peut-être donnent-ils certains indices qui permettent d'identifier où se loge le désir *masculin*, la plupart des scénarios mettant en scène des hommes dominateurs et bien montés qui font grimper aux rideaux des demoiselles complètement

débordées par le plaisir des sens. Au summum de l'extase, il faut croire que se prosterner à quatre pattes devant son partenaire et ses acolytes pour prendre leur sperme en pleine figure constitue le comble de la volupté.

- Dis-donc, tu sembles bien renseignée, souffle Emilie.
- En ce sens, on peut éventuellement considérer les films pornos comme des allégories de la domination masculine. Désolée de puiser dans le répertoire poétique pour un genre cinématographique aussi vulgaire. Il n'empêche, très chère Jeanne, ajoute doctement Anna, je considère que d'autres films sont bien meilleurs pour disséquer les arcanes du désir *féminin*.
- Lesquels ?
- Je ne sais pas, disons *Intimité* de Patrice Chéreau ou *La vie d'Adèle* de Kechiche.
- Alors moi, ce n'est pas du tout ça, s'exclame Jeanne. *Casablanca* et *Dirty Dancing* activent bien mieux ma libido que les deux films que tu viens de citer.
- Optimiste ET sentimentale. Quel beau mélange, susurre Anna avec ironie.
- Emilie, c'est toi qui tranche, riposte Jeanne. Dis quelque chose ou je sens que je vais exploser.

Emilie se demande un temps s'il n'était pas dans l'intention d'Anna de blesser délibérément Jeanne en faisant à nouveau référence à son entretien avec Malik. Elle sent bien que ses deux amies sont à couteaux tirés, mais elle ne sait pas très bien laquelle des deux a le plus besoin d'être apaisée. Anna finit par se lever pour quitter la pièce.

— Je vais deux minutes sur la terrasse pour prendre l'air, dit-elle.
Excuse-moi Jeanne, je regrette vraiment ce que je viens de te dire.
Restées seules dans la bibliothèque, Jeanne et Emilie se dévisagent sans rien oser ajouter. Elles ne comprennent pas la réaction d'Anna.

- Tu crois qu'on est allées trop loin avec le service à thé ? demande Jeanne.
- Je n'en sais rien.

Lorsqu'Anna repasse la porte, Jeanne et Emilie n'ont pas décroché un mot depuis plusieurs minutes. Anna vient se planter devant Jeanne.

- Tu acceptes mes excuses ?

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Evidemment.
- Alors, on commence par *Quand Harry rencontre Sally* ou par *Dirty Dancing* ?

Personne ne revient sur l'incident qui a poussé Anna hors de la pièce. Les trois jeunes femmes sortent les notes qu'elles ont prises pendant les projections.

Jeanne et Anna ont décidé de prendre au sérieux la demande d'Emilie. Elles se remettent donc en tête les arguments qu'elles ont échafaudés : pourquoi les protagonistes tombent-ils amoureux ? Quels obstacles doivent-ils surmonter ? Comment Ardolino et Reiner, les deux réalisateurs, sont-ils parvenus à traduire visuellement le sentiment amoureux et le désir charnel ?

- Je préfère *Quand Harry rencontre Sally*, commente Emilie. J'aime bien cette idée de montrer comment le sentiment amoureux grandit progressivement. Cela va à contre-courant de la plupart des comédies romantiques, qui partent de l'idée qu'une romance naît forcément d'un coup de foudre.
- Si tu regardes bien, dit Jeanne, dans *Dirty Dancing*, Jennifer Grey passe par une sacrée métamorphose avant de séduire Patrick Swayze.
- C'est aussi une idée que je trouve usée jusqu'à la corde : le vilain petit canard qui se transforme en cygne. C'est le même principe dans *Cendrillon*, *Pretty woman*, *My Fair Lady*, *Sissi impératrice*. Une jeune fille ordinaire se fait remarquer par le prince charmant. On peut décliner ce schéma à l'infini : l'étudiante et le milliardaire, la marchande de rue et le professeur, la *girl next door* et la rock-star, le prince et la souillon, la pute et l'homme d'affaires.
- Attends, dit Anna. Je ne connais aucun des films que tu viens de citer.
- Ok, je reviens sur *Quand Harry rencontre Sally*. Il se passe plus de quinze années avant que les deux protagonistes ne réalisent qu'ils sont amoureux. Ils se rencontrent à trois reprises, chaque fois à cinq années d'intervalle et à des moments charnières de leur vie professionnelle et amoureuse. Et ce n'est qu'à la troisième rencontre qu'ils décident de devenir amis, pour finalement tomber dans les bras l'un de l'autre, mais après une année entière de

fréquentation. Dans la première séquence, ils viennent juste de finir leurs études et leur rencontre fait des étincelles. Sally est une idéaliste qui veut prendre d'assaut la grosse pomme pour se réaliser professionnellement. Harry est un gars cynique et nonchalant qui veut prendre du bon temps.

Jeanne intervient.

- J'aime bien cette idée de mettre en évidence leur opposition à travers l'analyse du film *Casablanca*.
- Je ne connais pas, dit Anna.
- Mais ce n'est pas possible, répond Emilie. Il va falloir qu'on refasse toute ta culture populaire ou quoi ? Rick Blaine, joué par Humphrey Bogart, tient un bar à Casablanca pendant la seconde guerre mondiale. Il trompe ses idées noires dans un verre d'alcool pendant que le pianiste joue des classiques. Quand soudain, Ingrid Bergman fait son apparition et demande au pianiste de jouer *As time goes by* au piano. Bogart reconnaît l'air, et on découvre qu'ils ont une histoire commune. Ils se sont aimés à Paris une année plus tôt. Elle ne lui a pas dit, alors, qu'elle était mariée à un résistant dont elle n'avait plus aucune nouvelle. Bogart lui propose de s'enfuir avec lui au Maroc pour échapper aux nazis. Elle ne se présentera jamais à la gare où ils avaient rendez-vous, car elle apprend le jour même que son mari n'est pas mort. C'est avec lui qu'elle arrive à Casablanca, avec le projet de fuir vers les Etats-Unis. Lorsqu'elle revoit Rick, on comprend qu'elle l'aime toujours, mais qu'elle est tiraillée entre son amour pour lui et ses obligations envers son mari. L'intrigue principale du film tourne autour du personnage joué par Bogart, qui balance entre ses principes moraux et son amour pour Ilsa. Au bout du compte, on assiste à leurs adieux, magnifiques, à l'aéroport, avant le départ de l'avion.
- Pour Harry, ajoute Jeanne, c'est Rick Blaine qui convainc Ilsa Lund de quitter Casablanca avec son mari, car il aura besoin d'elle pour poursuivre la résistance Outre-Atlantique. Pour Sally, il est évident que c'est Ilsa qui souhaite partir, parce que participer à la lutte contre le nazisme est un projet bien plus stimulant que celui de tenir un bar dans les bas-fonds de Casablanca. Sally fait de Ilsa Lund une héroïne féministe. Je trouve ça complètement génial.

- Qu'est-ce que tu trouves génial ? demande Anna. Le film ou la position du personnage joué par Meg Ryan ? Pour ma part, je suis bien d'accord avec elle. Participer à un projet qui permet de défendre un idéal et lutter contre la barbarie est un bien meilleur choix. J'aurais fait comme elle.

Jeanne et Emilie se jettent un regard amusé.

- Sauf que c'est un contre-sens complet dans le cadre du film, dit Emilie.
- D'ailleurs, même le personnage joué par Meg Ryan reconnaît son erreur. Dans un premier temps, Rick Blaine reproche à Ilsa Lund d'avoir mis ses obligations conjugales au-dessus de leur amour. Mais quand finalement, Ilsa reconnaît que c'est lui qu'elle aime, et qu'elle est prête à renoncer à tout pour le suivre, il lui fait entendre raison en lui disant que son mari a besoin d'elle pour mener son combat. C'est lui qui l'encourage à écouter la voix de la raison et de la vertu.

Anna reste perplexe.

- Et comment comprenez-vous l'évolution du personnage de Sally ? demande-t-elle. Pourquoi comprend-elle cette scène si différemment à dix années d'intervalle ?
- C'est simple, dit Jeanne. A vingt-cinq ans, Sally veut se réaliser. Elle part à la conquête de New York pour devenir journaliste. A trente ans, elle file le parfait amour avec celui qu'elle imagine être l'homme de sa vie. A trente-cinq ans, ils viennent de se séparer parce qu'il ne partage pas son envie de fonder une famille. On comprend qu'elle est satisfaite de ses réalisations professionnelles, et que sa vie amoureuse devient sa préoccupation principale. Elle veut passer à l'étape suivante, celle des enfants.

Emilie poursuit :

- De son côté, à vingt-cinq ans, Harry ne s'intéresse qu'aux histoires sans lendemain. Il se fout des conséquences de ses actes, en particulier concernant les femmes. Il drague d'ailleurs ouvertement Sally alors qu'il est engagé avec l'une de ses meilleures amies. A trente ans, il a fait un virage à cent quatre vingt degrés, puisqu'il est tombé éperdument amoureux d'une femme qu'il vient de demander en mariage. Quand il retrouve

Sally à trente-cinq ans, au moment où elle vient de rompre avec son petit-ami, il vient lui-même de se faire larguer par sa femme qui le trompait avec un autre. C'est l'histoire de l'arroseur arrosé. Harry, qui avait décidé de donner sa chance au grand amour, semble vivre sa première grande déception sentimentale. Harry et Sally deviennent amis alors qu'ils ont subi l'un et l'autre une sérieuse désillusion. Il n'est question ni pour l'un, ni pour l'autre de remettre le couvert tout de suite. Ils vont donc apprendre à se connaître sans arrière-pensée.

Anna revendique la parole en levant la main.

- Bon, si vous voulez bien me laisser en placer une, j'aimerais dire que c'est un aspect du film qui m'a plu.
- Alléluia ! s'exclame Jeanne.
- Développe, ordonne Emilie.
- Bon, je commence par nuancer en disant que manifestement, la question du sens que l'on donne à sa place dans la société ne semble absolument pas concerner les deux protagonistes.
- C'est une comédie romantique, s'écrit Emilie. Pas une chronique sociale.
- Oui, d'accord, mais je préfère préciser. Tu veux que je te cite des histoires d'amour qui transcendent la question du couple pour s'intéresser à la condition humaine ?
- Non, non, pitié, dit Emile. Je capitule.
- Je trouve le message assez simple, dit Anna, mais pas simpliste pour autant. Les questions posées sont plutôt pertinentes : que sait-on réellement du partenaire, de ses pensées, de ses envies, de ses projets ? A quel point fait-on des compromis pour obtenir ce que l'on souhaite dans la relation de couple ? Jusqu'où faut-il accepter d'en faire ? Harry est tellement sûr de lui au début du film, que Sally n'a qu'une seule envie : le remettre à sa place. La scène du restaurant où elle feint l'orgasme pour lui prouver qu'il ne saurait pas reconnaître une femme qui simule est intéressante.
- Cette scène est culte ! s'écrit Emilie.
- Tu es vraiment passée maître dans l'art de l'euphémisme, ajoute Jeanne.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- J'ai dit qu'elle était « intéressante », c'est déjà bien, répond Anna. Par contre, vous ne m'enlèverez pas de l'idée que *Dirty Dancing* est un film à chier.

Jeanne pousse un cri de stupeur.

- Retire immédiatement ce que tu viens de dire.
- Vous êtes sérieuses ? s'étonne Anna. Je pensais que tu nous avais demandé de regarder les deux films à la suite pour créer un contraste. Les clichés se succèdent à un rythme tellement dingue, que j'ai même eu des difficultés à tous les noter.
- C'est ça que tu écrivais ?

Anna fouille dans ses papiers et en extirpe une liste qui semble interminable.

- D'abord, il y a cette fille nunuche et empotée qui devient la reine de la danse. Le beau gosse torturé qui fait tomber toutes les filles. Le mythe de Pygmalion à double-entrées : il l'initie au chachacha et au paso-doble, elle lui apprend à devenir un peu moins con et à se regarder un peu moins le nombril. Et puis cette scène finale de cowboy : « c'est toujours moi qui fait la dernière danse de la saison », grogne-t-elle en essayant d'imiter Patrick Swayze. Non mais, sincèrement, quelle gloire ! Et puis cette phrase débile : « on ne laisse pas bébé dans un coin ».

Jeanne et Emilie poussent un nouveau cri d'indignation.

- L'héroïne est crétine jusqu'au bout, poursuit Anna. Qui voudrait faire sa vie avec un gars qui donne des cours de danse dans un club de vacances ? Reconnaissez que ce personnage cumule un nombre de tue-l'amour impressionnant.
- Lesquels ? demande Emilie interloquée.
- Sérieusement ?! Premièrement, dans le genre beau gosse qui se la raconte, on a rarement fait mieux.
- Tu oserais prétendre que Patrick Swayze n'est pas à ton goût ?
- Je ne me permettrais pas de me prononcer sur l'acteur. Mais le personnage relève le défi, avec un brio tout à fait déconcertant, d'être conjointement un macho puant d'arrogance et un raté geignard, boudeur et efféminé. Tout ça en dansant. C'est ce mélange qui vous excite ?
- Il dégage un charisme incroyable, dit Jeanne.

- Il porte des tee-shirts trop petits et j'ai rarement vu des chemises aussi kitchs.
- C'était la mode de l'époque ! C'est comme si tu critiquais les cols pelles à tarte de Travolta dans *La fièvre du samedi soir*. C'était le summum de l'élégance au moment de la sortie, c'est tout ce qui compte.
- La fièvre de quoi ? demande Anna.

Emilie et Jeanne soupirent en chœur. Elles se demandent comment elles vont s'y prendre pour combler ce puits sans fond que semble constituer la culture populaire d'Anna.

- Bref. Je me demande aussi ce qui passe par la tête de la greluche, quand le beau gosse lui annonce qu'il couche avec tout ce qui bouge, en particulier les femmes du troisième âge qui passent l'été à baiser à droite à gauche pendant que leurs maris remplissent le compte en banque en ville.

Jeanne fait une moue embarrassée à l'adresse d'Emilie.

- Sur ce coup là, elle n'a pas tort, dit-elle. En ce qui me concerne, si le mec avec lequel je sors se révèle un gigolo qui se fait payer pour donner des cours de salsa, et plus si affinité, je crois que je tourne les talons illico presto.
- Mais non, vous n'avez rien compris, dit Emilie. Tout le film tourne autour de la question du désir sexuel. Frédérique, alias « bébé », correspond à l'archétype de la jeune fille de bonne famille, propre sur elle, pleine d'idées préconçues sur la vie. Au début du film, elle dégouline de bons sentiments et n'a qu'une seule idée en tête : faire la fierté de son papa chéri, un médecin petit bourgeois pétri de préjugés. Sauf qu'elle rencontre cet homme qui est l'opposé du gendre idéal : un gars qui fonctionne à l'instinct, qui se fout des conventions, un peu rebelle dans l'âme, qui n'a pas fait d'études supérieures et qui se fiche d'avoir des grandes idées sur la façon dont marche le monde. Au cours du film, il se révèle tout de même moins idiot qu'il en a l'air. Outre le fait qu'il est un danseur hors pair, il sait transmettre et enseigner sa passion. Le personnage joué par Jennifer Grey est fasciné par la liberté qui accompagne les chorégraphies pratiquées par le groupe auquel Patrick Swayze appartient. Dans un premier temps, elle

aborde la danse comme elle le ferait d'un examen scolaire : en petite fille sage et appliquée. Mais son partenaire l'oblige à sortir du cadre, à ressentir ce qu'elle fait au lieu de vouloir tout contrôler. C'est en apprenant à lâcher-prise qu'elle prend conscience de sa féminité. La sensualité des danses pratiquées lui donne envie d'explorer les arcanes du plaisir charnel. Plus elle s'abandonne, plus elle est sensible à l'animalité de son partenaire. Et plus elle laisse s'exprimer ce qu'elle ressent à travers son corps, plus son partenaire est troublé. On sent qu'il est attiré à plusieurs reprises, mais il ne cède pas à sa première impulsion. C'est elle qui va finir par le séduire.

- « Plus que tout, j'ai peur de quitter cette pièce, et de ne plus jamais ressentir ce que je ressens quand je suis avec toi », murmure Jeanne.
- « Danse avec moi », réplique Emilie.

Anna souffle bruyamment.

- Ah non, vous n'allez pas vous y mettre ! On l'a déjà vu en entier la semaine dernière !
- C'était la huitième fois que je le voyais, dit Emilie.
- Dix-neuvième, dit Jeanne.
- Dix-neuvième fois !!! s'écrit Anna, choquée.
- J'avais quinze ans, se défend Jeanne. Pour moi, c'est un peu du romantisme vintage ce film. Mais il reste efficace. Et je trouve qu'il est une merveilleuse illustration des conflits intérieurs qui nous animent à l'adolescence concernant la découverte de la sexualité. La danse permet d'évoquer la question des rapports sexuels avec une certaine pudeur : faut-il nécessairement être la plus jolie pour susciter du désir et être aimé ? Comment négocier le passage de l'enfance à l'âge adulte ? Comment relativiser l'admiration vouée au père et se laisser aller à tomber amoureuse pour la première fois ?
- En fait, dit Anna, tu trouves qu'on devrait projeter ce film à toutes les gamines pré-pubères en guise d'éducation à la sexualité.
- C'est le rôle qu'il a joué pour moi et je n'ai pas honte de le reconnaître.

Emilie se saisit d'un stylo et ouvre son carnet.

— Dis m'en un peu plus. Je sens que ça va devenir intéressant.

Jeanne se tourne vers Emilie et lui jette un regard suspicieux.

— Tu vas noter quoi ?

— Rien, répond Emilie.

— Pourquoi tu prends ton stylo ?

Emilie souffle en levant les yeux au ciel.

— Oh, mais ça va, je vais juste prendre quelques notes pour mon roman.

— Tu me prends pour Albertina ou quoi ? J'aime autant t'informer que je ne fais pas du 44.

— Tu fais du combien ? demande Anna.

— Anna ! s'écrit Emilie.

Jeanne croise à nouveau les bras sur sa poitrine.

— Je fais du 52.

— Tu ne les fais pas, dit Emilie.

— Arrête, dit Jeanne. Je sais parfaitement de quoi j'ai l'air. Et vous ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, répond Emilie.

— Pourquoi ? demande Anna.

— Vous m'avez regardée ?

Anna et Jeanne détaillent Emilie de haut en bas.

— Et alors ? demande Jeanne.

— Je suis beaucoup trop maigre. Je fais du 34 et du 85A pour un mètre soixante-quinze.

Jeanne esquisse un sourire. Elle n'imaginait pas une seule seconde que son amie puisse être complexée par son apparence.

— Tu ne te trouves pas jolie ?

— Ma mère m'habillait toujours comme une petite fille sage. Dès que je revendiquais un peu plus de féminité, elle me mettait en garde contre les pensées lubriques que j'allais faire germer dans la cervelle des garçons, qui ne manqueraient pas de se faire des idées concernant mes intentions.

— Tu voulais porter des tee-shirts avec écrit « baise-moi » en lettres fluo au niveau de ton 85A ? demande Anna en riant.

— Très drôle, souffle Emilie.

— Et ta mère, demande Jeanne, elle s'habille comment ?

Emilie se met à sourire d'un air rêveur.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Ma mère est la plus belle femme que j'ai jamais vue. Elle a toujours su se mettre en valeur. Elle a systématiquement tapé dans l'œil de tous les petits-amis que j'ai ramenés à la maison. C'est d'ailleurs la preuve qu'elle est bien plus belle que moi.
- Tu ne crois pas que ça peut aussi vouloir dire qu'elle se sentait menacée par toi ? demande Jeanne.
- Menacée ? Pourquoi se serait-elle sentie menacée ?
- Tu penses à *Blanche-neige* ? demande Anna.
- Ou à *Cendrillon*, répond Jeanne.
- Walt Disney ? interroge Emilie, son stylo en l'air, pour essayer de prendre part à la conversation.
- Les contes de Grimm, précise Anna.

Emilie réfléchit quelques instants aux implications d'une comparaison entre la pomme empoisonnée, la pantoufle de vair et son histoire personnelle.

- Certainement pas ! s'écrit-elle. Il n'y a jamais eu de rivalité entre moi et ma mère. Elle a toujours voulu me protéger, voilà tout.
- Alors pourquoi est-ce que tu continues à t'habiller comme si tu avais douze ans ? demande Anna. Je suis désolée, mais la comparaison me paraît au contraire très pertinente.

Emilie jette un œil à ses kickers en daim bleu. Elle a toujours eu un faible pour les pastilles de couleur verte et rouge placées sous les semelles. Et elle est désolée pour ses amies, mais un jean, aux dernières nouvelles, ça se marie avec tout. En particulier avec ce sweat-shirt vert sapin qu'elle a déniché en promotion chez Décathlon.

- Attendez-moi là une seconde, dit Anna en quittant une nouvelle fois la pièce.
- Tu crois qu'on l'a encore vexée ? souffle Emilie.

C'est le moment que choisit Aurore pour demander l'autorisation de procéder au deuxième service.

- Je ne voulais pas prendre le risque de vous déranger, mesdemoiselles.
- Vous ne nous dérangez jamais ! s'exclame Jeanne en détaillant le contenu du plateau de la cuisinière avec gourmandise.

Aurore dépose une nouvelle théière fumante sur la table, et fait disparaître sur son plateau celle dont le thé est devenu tiède. Puis, elle dispose une

deuxième assiette en porcelaine à côté de celle qui contient les dattes : « délices au caramel » murmure-t-elle en tournant les talons.

- Attendez ! s'écrit Jeanne. De quoi s'agit-il ?
- Ce sont des sablés écossais au caramel au sel de Guérande, recouverts de chocolat au lait.
- Vous les avez faits vous-même ?
- Roberta m'a donné les indications.
- C'est divin ! soupire Emilie qui en a déjà fourré un dans sa bouche.

Jeanne aurait envie de poser d'autres questions à la cuisinière, mais elle s'est déjà éclipsée, avec la discrétion qui la caractérise.

- Qu'est-ce qu'elle a encore apporté ? demande Anna en pénétrant dans la pièce les bras chargés de vêtements.
- Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Emilie.
- Ecoute, il ne faut surtout pas que tu le prennes mal.
- Moi ? Pourquoi je prendrais mal que tu déménages ton dressing pendant qu'on discute ?

Anna présente un à un les vêtements qu'elle a apportés : un manteau long et un pantalon à pinces Paul et Joe, un chemisier en soie Barbara Bui, un sac en cuir Longchamp, un pull en cachemire Eric Bompard, une petite robe noire de la marque Chloé, des escarpins Marc Jacobs, une jupe et un chemisier Claudie Pierlot, une robe portefeuille Diane Van Furstenberg en laine fine mérinos et un jean Ralph Lauren dont la coupe n'a aucun rapport avec celui que porte Emilie.

- Qu'est-ce que tu en penses ?
- Tes vêtements sont magnifiques. On te l'a déjà dit mille fois. C'est d'ailleurs bien dommage que tu ne les portes quasiment jamais. Regarde, il y a même encore les étiquettes sur ces deux-là.
- Ils sont pour toi, dit Anna en fourrant le tout dans un immense sac cabas.
- Pour moi ?!
- Génial ! s'exclame Jeanne. Tu vas réaliser le rêve que tu avais à douze ans.
- C'est ridicule, s'exclame Emilie. Je suis cloîtrée chez moi à essayer de rédiger ma thèse. Je n'aurai aucune occasion de les porter.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Tu lis des romans pornos et tu écris un roman à l'eau de rose, réplique Anna. Si tu renouvèles ta garde-robe, ça te permettra peut-être de débrider ton imagination. J'ai même le secret espoir que tu abandonneras tes lubies pour te remettre dans le droit chemin. S'il te plaît, ajoute-t-elle. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi.

Emilie accepte à contrecœur de repartir avec le sac que lui tend Anna. Elle se dit qu'il faudrait qu'elle médite plus longuement sur cette histoire de rivalité mère-fille. Car même si elle a cruellement envie de faire un défilé devant sa glace pour essayer tous ces vêtements incroyables qu'elle n'aurait jamais imaginé avoir la chance de porter un jour, cette perspective crée également un nœud serré dans son estomac.

Chapitre 22

Arnaud Lescuyer n'est jamais disponible le mardi après-midi. Tout le monde le sait à l'école d'éducateurs. Tout le monde est également au courant à la mairie. Mais lorsqu'Anna Jonka demande un nouveau rendez-vous pour lui présenter son dossier, il s'entend répondre à la secrétaire qu'il a un créneau de disponible le jour même. Ils attendront, se dit-il en raccrochant.

Depuis une semaine, il ne se reconnaît plus. Il a bien essayé de mettre des mots sur l'attirance qu'il ressent pour cette femme, mais ses idées sont de plus en plus confuses à mesure qu'il décortique les vingt minutes d'entretien qu'ils ont passées ensemble. C'est vrai qu'il a d'emblée été séduit par ses hanches, sa bouche et la ligne de ses seins, qu'il pouvait deviner à travers le tee-shirt ample qu'elle portait ce jour-là. Mais c'est autre chose qui l'obsède. Cette fille ne doit même pas avoir trente ans et elle met toute son énergie au service d'un projet improbable : revendiquer le bail d'un local incendié, pour y mener une action qui profitera aux habitants d'un quartier sensible d'une ville de banlieue.

Qui peut bien s'engager, toute seule, avec une pareille détermination, dans une aventure aussi incertaine ?

Tous les professionnels qu'il est parvenu à associer à son projet ont bénéficié d'avantages substantiels pour accepter de se lancer dans l'aventure. Il a passé des semaines à les convaincre, occupant toutes ses soirées à épauler leur installation et à faire du porte-à-porte auprès des habitants pour favoriser un accueil cordial. En partenariat avec Martine Fuller, la directrice de l'association Médiane, ils ont mobilisé toute l'équipe des éducateurs de rue pour sensibiliser la population, chaque fois qu'un nouveau postulant débutait son activité.

Tout, dans l'attitude et les paroles de cette Anna Jonka, transpire la complexité. Elle ne semble pas se soucier de son apparence, mais son sac doit coûter au bas mot deux mois de son indemnité d'adjoint au maire. Elle est à la fois naturelle et sophistiquée : pas de maquillage, une queue de cheval élastiquée à la va-vite, des ongles coupés courts et vierges de vernis.

Mais un hâle sur le visage qui indique que ses dernières vacances au soleil doivent être récentes. Des vêtements défraîchis, mais que l'on devine de la dernière collection prêt-à-porter d'un grand couturier. Des ballerines tachées de peinture qui ont dû coûter aussi cher que le smartphone qu'elle consulte à intervalles réguliers pour vérifier l'heure. Pas de bijoux. Juste un bracelet qui additionne les breloques en plastique, et qu'elle a dû gagner dans un distributeur de babioles à la sortie d'un centre commercial.

Cette fois-ci, Arnaud Lescuyer est en avance. Il feuillette un magazine, assis sur une chaise au milieu du couloir. Son dossier à la main, Anna arrive en courant avec dix minutes de retard. Le bus lui est passé devant et elle dû patienter jusqu'à ce que le suivant daigne faire son apparition.

— Je vous attendais, s'exclame Arnaud Lescuyer dès qu'elle se présente, rouge et essoufflée, au bout du couloir.

Prise au dépourvu, Anna n'a pas le temps de formuler les excuses qu'elle a préparées. Il lui tend la main. Elle la serre fermement, pour démontrer son sérieux et sa détermination malgré son retard.

— Je vous en prie, dit-il en s'effaçant devant la porte du bureau.

Anna se sent nerveuse. Elle a pris note de tout ce qu'Erwan lui a raconté pour donner de la consistance à son dossier. Elle aime beaucoup le projet qu'il lui a proposé. Mais vu le portrait qu'il a dressé de son ancien formateur, elle espère que cela sera suffisant pour gagner sa bienveillance dans le cadre de la commission qu'il préside.

Anna prend place dans le même fauteuil que la semaine précédente, et tend ses documents en retenant sa respiration.

Arnaud avait secrètement espéré qu'il s'était fait des idées. Il a revu Julie plusieurs fois ces dernières nuits, sans pour autant parvenir à effacer complètement de son esprit ce regard qui l'observe. Car Anna le regarde. D'un air songeur et rempli d'espoir. Elle le regarde comme s'il était doté d'un pouvoir immense. Elle semble tenir à ce local incendié avec une force qu'il ne s'explique pas. Aucun des postulants n'a jusqu'à présent spontanément demandé de participer à son projet. Ils souhaitaient tous - ou espéraient secrètement - un local commercial dans un quartier plus accueillant. Anna Jonka est la première qui revendique explicitement de s'installer dans cette impasse, au cœur de la ZUP qui encercle le centre commercial.

— Je peux y jeter un coup d'œil ? demande Arnaud Lescuyer en se saisissant du dossier.

— C'est pour ça que je suis venue.

Une fois posées les bases de leur collaboration, Anna et Erwan ont longuement discuté. Pendant deux heures au café, place de la mairie. Près de trois heures le lendemain, sur le banc en face de l'immeuble, impasse de la Liberté. Et trois heures supplémentaires le surlendemain, en faisant le tour du quartier. Erwan tenait à guider Anna dans les méandres de la ZUP d'Aubergency. Il lui a montré les zones de deal, les hôtels sociaux, les immeubles squattés et les terrains vagues à l'abandon. Il a voulu lui expliquer comment son idée lui était venue, pourquoi elle lui semblait intéressante à mettre en place dans ce quartier, et ce qu'il en espérait comme retombées. Anna a eu du mal à tout inscrire dans son carnet, tant son débit de paroles était soutenu. Elle est émerveillée par sa dévotion et se sent honorée qu'il lui accorde sa confiance. Après tout, elle, tout ce qu'elle a à offrir, c'est son argent. Et elle trouve que c'est bien peu. Erwan démontre une capacité incroyable à se mettre à la place des autres et à imaginer la meilleure manière de leur venir en aide. Le projet qu'il a conçu en témoigne.

Les deux jours suivants, Anna a rassemblé ses notes pour les mettre en forme. Erwan est un excellent orateur. Il l'a prévenu qu'il peut parler de ses projets pendant des heures, mais qu'il n'est pas doué pour les formaliser à l'écrit. Elle, de son côté, n'a jamais éprouvé ce genre de difficulté. Elle voue même un intérêt plutôt marqué aux activités d'ordre scolaire. Elle pense donc avoir su trouver les mots pour mettre en valeur les idées du jeune homme. Elle est convaincue de la pertinence du projet. Elle se demande par contre ce que va en penser l'adjoint au maire, et si cela suffira à convaincre les membres de la commission.

Arnaud Lescuyer est de plus en plus curieux et étonné, à mesure qu'il parcourt le document rédigé par Anna.

— Comment allez-vous financer ça ?

— Je vais faire des demandes de subvention auprès de la région, du ministère de la ville et de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances. Mais nous avons un donateur pour la mise de fond.

— « Nous » ?

Anna ne souhaite pas que l'on sache qu'elle met son propre argent dans l'affaire. Elle ne veut pas retirer de la gloire ou des louanges de son engagement. Elle ne souhaite pas non plus obtenir par ce biais un statut particulier. Ce qu'elle veut, c'est se mettre au travail. Elle a dit à Erwan qu'elle avait des relations et qu'elle trouverait des mécènes pour réaliser les travaux de remise en état du local et procéder à l'achat des meubles et fournitures nécessaires au lancement de leur activité. Elle lui a également raconté qu'elle était au chômage et qu'elle voulait réaliser ce projet pour donner un peu plus d'attractivité à son CV. Sur cet aspect des choses, elle lui a dit la stricte vérité. Léontine Berthier serait sûrement très fière de savoir où son franc-parler a mené Anna. Mais rien n'est encore joué. Toute cette aventure peut également se terminer très vite. La prochaine étape reste de convaincre l'homme assis dans le fauteuil qui lui fait face, qui semble stupéfait par ce qu'il est en train de lire.

— Il y a un problème ?

Arnaud lit entre les lignes. Et il reconnaît ce qu'il découvre. Le projet est évidemment beaucoup mieux formulé qu'à l'origine. Il est également plus ambitieux. Mais l'idée reste la même.

Il la reconnaît parce que c'est la sienne.

Par contre-coup, il se souvient également de cet étudiant au regard affûté qui avait bien failli ne pas être admis à l'école d'éducateurs quatre ans plus tôt, alors qu'il avait tout de suite identifié chez lui de rares qualités pour exercer le métier. Il avait le sens du dialogue et une capacité remarquable à voir le monde à travers les yeux de son interlocuteur. Il était patient et dévoué, mais également déterminé et courageux. Ses lacunes étaient essentiellement d'ordre scolaire. L'orthographe, la grammaire et les lectures théoriques, ce n'était pas son truc.

A la FAMES, le projet de l'école consiste avant tout à sélectionner des étudiants motivés. L'épreuve écrite a été rendue anecdotique dans le processus d'admission des candidats. Pour autant, au fil des années, de l'augmentation de l'effectif des étudiants et de l'élargissement de l'équipe des formateurs, les difficultés se sont multipliées. Le temps passé à soutenir les plus fragiles dans les tâches de rédaction progresse à un rythme exponentiel. Car le diplôme requiert l'écriture d'un mémoire de plus de cinquante pages que les étudiants ayant des lacunes à l'écrit peinent à rendre dans les délais. Les formateurs zélés se sentent investis d'une

mission vis-à-vis de ces futurs professionnels, qui se révèlent excellents sur les lieux de stage, mais incapables, bien souvent, de venir à bout des tâches purement scolaires auxquelles ils doivent se soumettre. Il faut les aider, patiemment, à accoucher de leurs idées à l'oral, pour les traduire ensuite dans le traitement de texte d'un ordinateur. Ce n'est qu'à ce prix qu'on leur donnera le droit d'exercer avec un salaire décent, une fois le diplôme en poche. C'est chronophage, mais ils y parviennent.

Bien avant son embauche en tant que directeur pédagogique, Arnaud assurait des vacances au sein de l'école, pour accompagner des étudiants dans l'élaboration de leur mémoire professionnel. Après quatre années d'études de sociologie qu'il ne voyait déboucher sur rien, il avait passé le concours organisé par l'Administration Pénitentiaire pour devenir conseiller d'insertion et de probation. Une opportunité s'était présentée et il l'avait saisie. Sans que ce soit une vocation a priori, il s'était très vite senti à l'aise avec les détenus. Il avait l'impression de mener avec eux une action au service de ses idéaux : accompagner la réinsertion de ceux qui ont été mis aux bancs de la société. Il avait lu Michel Foucault avec attention, et il lui semblait nécessaire d'inventer une autre manière de traiter ceux qui ne se soumettaient pas d'emblée au droit établi. Il savait d'instinct repérer ce qui pourrait aider une personne à se relever, à croire à nouveau en ses capacités et à aller de l'avant. Affecté à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, il était tout d'abord resté dans les cases de la mission qui lui était assignée : procéder à l'accompagnement individualisé des condamnés pour favoriser leur réinsertion sociale. Trouver du travail et un logement pour devenir un maillon rentable de la chaîne économique. Au fil des années, il avait ensuite été à l'initiative de projets différents et, de son point de vue, plus prometteurs. Il avait cherché à faire entrer la vie, l'espoir et les projets d'avenir à l'intérieur de la prison. Il avait sollicité des artistes, des animateurs sportifs et des enseignants bénévoles pour mener des activités à l'intérieur des murs. A son initiative, on avait organisé des tournois de foot pendant la promenade, des ateliers poterie entre midi et deux et des cours de remise à niveau en français et mathématiques pour ceux qui avaient le projet de s'engager dans une formation. Il avait ainsi découvert que certains détenus avaient un niveau d'études bien supérieur au sien. Et il avait eu l'idée de prendre contact avec des universitaires pour aider deux d'entre eux à entreprendre un doctorat pendant la longue peine qu'ils

étaient en train de purger. Il fallait que les professeurs acceptent de venir jusqu'à leurs étudiants pour mener leur accompagnement, car il était hors de question d'obtenir des permissions pour se rendre au séminaire des doctorants organisé dans les locaux de l'université Paris X-Nanterre. Il avait passé un temps fou à dénicher la perle rare : une maître de conférence en sociologie habilitée à diriger des recherches, qui était plus préoccupée de mener des projets ayant une signification et un impact sociaux que de faire avancer sa carrière. Elle avait même renoncé à prendre un poste de professeur à l'université de Grenoble, parce que cela aurait compromis l'avancée des travaux qu'elle avait entamés avec les deux détenus qu'Arnaud lui avait présentés. A raison d'une rencontre hebdomadaire, les deux bonhommes de trente-six et cinquante-huit ans, incarcérés pour braquage et vol à main armée, avaient repris goût à la vie en s'investissant dans une thèse aux thèmes complémentaires et familiers : « trajectoires sociales et grand banditisme : analyse clinique des histoires de vie qui mènent à la délinquance ».

Arnaud Lescuyer n'était pas particulièrement apprécié de ses collègues, qui le jugeaient trop impliqués. Comment maintenir la distance nécessaire dans la relation d'aide si l'on s'immisce trop dans la vie des gens ? Il conservait pour sa part la conviction que l'on ne faisait du bon boulot qu'en se mouillant intégralement. Il fallait y croire soi-même pour que les autres y croient aussi. Il voulait convaincre ceux qui n'avaient plus de raison d'espérer qu'une vie était encore possible en-dehors de la prison, et qu'elle se préparait bien avant la sortie. Et pour cela, la demi-mesure n'était pas de mise. Au bout de huit années de travail acharné, son engagement commença enfin à porter ses fruits. Pour autant, il ne trouvait personne pour reprendre ses idées et les mettre en œuvre à plus grande échelle. Pour beaucoup, la peine était la punition qui ne donnerait pas envie de commettre de nouveaux actes délictueux. Il fallait donc qu'elle soit inoubliablement détestable, pour marquer les esprits à vie. Arnaud était révolté par ce genre de prise de position. Selon lui, souffrir, que ce soit physiquement ou psychologiquement, ne serait jamais une source de rédemption. Il était convaincu que c'était l'estime de soi et le besoin d'accomplissement qui donnaient envie de trouver sa place dans la société de manière positive. Comment la honte, l'humiliation et le dégoût que l'on inspire pourraient-ils jamais jouer ce rôle ?

Cinq ans plus tôt, un projet mené conjointement par l'Administration Pénitentiaire et la Protection Judiciaire de la Jeunesse avait lancé Arnaud sur un nouveau projet. Il s'agissait de constituer une équipe composée d'un agent du SPIP et d'un éducateur de la PJJ pour mener, au sein de la prison, un accompagnement éducatif auprès des détenus de la prison pour mineurs de Mantes-la-Jolie. Les jeunes incarcérés relevaient à la fois des deux antennes du Ministère de la Justice : mais comment les éducateurs de la PJJ pouvaient-ils préparer la sortie et les projets d'avenir tout en restant confinés dans leurs bureaux du service de milieu ouvert ? Jean-Luc Cerco, éducateur ayant vingt ans de bouteille, ne voyait qu'une seule solution à ce problème : il fallait occuper le terrain. Il avait donc négocié avec sa hiérarchie de transformer deux cellules en bureaux. Pour ménager les susceptibilités et « ne pas laisser faire n'importe quoi », le directeur de la prison avait expressément demandé qu'un conseiller du SPIP supervise toute l'affaire. Arnaud Lescuyer était le seul qui s'était porté volontaire.

Les deux hommes s'étaient plus immédiatement. Ils avaient le même état d'esprit et des valeurs similaires en ce qui concerne le rapport aux détenus et le travail à mener en vue de leur réinsertion. Ils avaient transformé une première cellule de deux mètres sur quatre en bureau commun, et une deuxième en salle d'entretien. Bien qu'Arnaud soit officiellement son responsable hiérarchique dans la maison, c'est Jean-Luc Cerco qui l'avait pris sous son aile. Pendant quatre ans, ils avaient travaillé sans relâche pour tenter de donner un sens éducatif à l'incarcération. Arnaud avait partagé son expérience des ateliers qu'il avait mis en place à destination des détenus adultes et Jean-Luc l'avait encouragé à multiplier les initiatives en direction des jeunes. De son côté, Cerco avait formé Arnaud à l'accompagnement éducatif. Les mineurs étaient souvent sur la défensive et récalcitrants à rencontrer les éducateurs, mais celui-ci était doté d'un savoir-faire étonnant pour les mettre à l'aise, nouer avec eux une relation de confiance et bousculer leurs certitudes pour les amener à réfléchir aux crimes et délits qu'ils avaient commis. Il avait rapidement mis Arnaud en contact avec la directrice pédagogique de la FAMES, qui recherchait constamment de nouveaux formateurs vacataires pour assurer des suivis de mémoires, ainsi que des interventions ponctuelles auprès des étudiants. Arnaud se démenait pour donner envie aux futurs professionnels de travailler dans le secteur de l'enfance inadaptée, et

certains le demandaient explicitement comme accompagnateur pour le suivi de leur mémoire.

Il se souvenait de cet étudiant en particulier, en difficulté à l'écrit, mais qui avait par ailleurs toutes les qualités, de son point de vue, pour devenir un excellent éducateur. Il lui avait tapé dans l'œil dès les épreuves d'admission. Il avait vingt-quatre ans à l'époque, et aucune expérience, mais la solide conviction qu'il était fait pour travailler auprès de populations fragilisées. Il était titulaire d'un BEP et d'un bac pro en pâtisserie, ce qui lui permettait de candidater pour la formation d'éducateur spécialisé. Il avait pas mal bourlingué et ses seules responsabilités professionnelles étaient dans le secteur de la restauration. En réalité, il avait peu d'arguments à mettre en avant pour défendre sa candidature, jusqu'à ce qu'il commence à parler du projet de l'école. Il avait manifestement passé un temps conséquent à s'informer sur la pédagogie active, la thérapie institutionnelle et tous les auteurs de référence qui faisaient l'identité de l'institution. Ces indices de son implication avaient marqué Arnaud Lescuyer de manière extrêmement favorable, tout comme son co-jury de l'épreuve orale. Ils lui attribuèrent la meilleure note parmi tous les étudiants qu'ils auditionnèrent ce jour-là. Cependant, et malgré le coefficient deux, sa très mauvaise prestation à l'écrit le plaça en vingt-troisième position de la liste d'admission complémentaire. Cela ne découragea pas l'étudiant pour autant. Dès qu'il prit connaissance de son classement, début mai, il resta collé à son téléphone pour se renseigner en temps réel sur les désistements. Début juillet, il était déjà remonté de onze rangs dans la liste. Début septembre, seuls sept étudiants étaient encore devant lui. La dernière semaine avant la rentrée, il appela l'école tous les jours. La liste complémentaire avait cependant diminué jusqu'à un point incompressible. Il pensait que c'était perdu, qu'il devrait retenter sa chance l'année suivante. Le vendredi précédant la rentrée, le directeur de l'école eût vent de cet étudiant si décidé, qu'il monopolisait à lui seul le standard depuis plusieurs mois. Il s'entretint avec Arnaud Lescuyer, qui venait justement assurer une intervention cette semaine-là. On rappela l'étudiant pour lui dire que sa détermination avait joué en sa faveur. Il pouvait se présenter le lundi suivant pour débiter sa formation.

— Vous avez dit « nous » ? redemande Arnaud Lescuyer à Anna Jonka. Vous serez plusieurs sur le projet ?

— Nous serons deux. Mon partenaire s'appelle Erwan Gauthier. C'était bien lui. Arnaud avait reconnu dans le dossier la fougue et les idées qu'Erwan avaient développées dans son mémoire de fin d'études. Il avait par ailleurs la certitude que c'était Anna Jonka qui avait rédigé le document qu'il était en train de lire. Elle avait su faire ressortir le potentiel du projet avec une intelligence tout à fait remarquable. C'était clair, précis et étayé de manière très convaincante. Arnaud se sentait traversé par des sentiments contradictoires. Il savait le rôle qu'il avait joué dans la concrétisation des idées d'Erwan. Ils avaient travaillé, de longues heures durant, pour faire émerger toutes les théories que l'étudiant avait en tête et les mettre en forme à quatre mains. Arnaud était fasciné par l'énergie déployée par le jeune homme, qui savait exactement ce qu'il voulait, tout en ayant cruellement besoin de soutien pour le traduire de manière intelligible. Erwan avait chaleureusement remercié Arnaud pour sa patience d'une part, mais également pour tous ses cours, dans lesquels il racontait les actions qu'il avait menées en prison à destination des détenus. Toutes ces initiatives avaient nourri et enrichi la réflexion d'Erwan de manière déterminante. Arnaud sentait sa gorge se serrer à mesure qu'il parcourrait le dossier qu'il tenait entre les mains. Bêtement, il avait l'impression qu'on lui avait volé toutes les idées qu'il n'avait lui-même pas encore osé formuler. Il était à la fois jaloux de la complicité qui devait nécessairement lier Anna et Erwan, et terriblement envieux de ce qu'ils s'apprêtaient à accomplir. Il voulait en être. Et pas seulement au titre d'homme politique qui donne les moyens d'agir. Il voulait faire partie du projet à part entière. Son poste de directeur pédagogique l'avait éloigné du terrain. Il avait l'impression de gérer des plaintes, des plannings et des budgets à longueur de journée. Il était prêt à partager son expérience et à donner toute son énergie et toute sa volonté à cette fille. C'est elle qui débutait, et pourtant, c'est lui qui voulait s'embarquer avec elle.

— Il n'y a aucun problème, dit-il. C'est un projet sérieux.

— « Sérieux » ?

Anna a bien du mal à masquer sa déception. Elle aimerait que l'adjoint au maire partage son enthousiasme.

— Je vais convoquer la commission aussi vite que possible pour que vous ayez une réponse rapide.

— Vous pensez que nous avons nos chances ?

Arnaud est troublé par la fragilité d'Anna. Elle semble sincèrement douter d'être suffisamment qualifiée pour obtenir les autorisations dont elle a besoin. Elle n'imagine pas une seule seconde qu'il a dû pratiquement supplier tous les autres postulants, et donner leur chance à des professionnels dont le dossier n'était pas à la hauteur sur le papier. Il est de plus en plus ému par cette fille. Il aurait envie de la rassurer, de la prendre dans ses bras, de lui demander de lui confier un rôle dans cette aventure. Mais il prend soudainement conscience, en lisant son CV qui figure dans le dossier, que dix années les séparent. Il a trente-cinq ans. Elle en a tout juste vingt-cinq. Une femme comme elle doit déjà être engagée avec un autre, se dit-il. Elle est bien trop brillante, trop fraîche, trop pétillante. Trop bien pour lui. Et bien trop jeune. Il se dit que s'impliquer davantage va le conduire au-devant de désillusions avec lesquelles il aura du mal à composer.

— Ne vous en faites pas. Je vais plaider en votre faveur. Vous présentez un bon projet.

— C'est vrai ? demande-t-elle, ragaillardie par le compliment.

Arnaud a besoin d'air. Il a tellement envie de prolonger cet entretien à l'infini, il est tellement inquiet qu'elle s'en aille et de ne plus jamais la revoir, qu'il se dit qu'il faut couper court à cet échange tout de suite pour passer le plus vite possible à autre chose.

— Je vous tiens au courant, dit-il en se levant.

Anna reste assise un moment et le regarde s'éloigner. Elle pensait qu'il lui demanderait de justifier son business plan et de préciser certains aspects de l'organisation qu'ils envisagent. Elle a mis beaucoup de soin à rédiger ce dossier, mais elle sait qu'il comporte des lacunes. Elle craint qu'Arnaud Lescuyer ait déjà pris sa décision. Il a dû la rassurer pour la faire déguerpir. Il lui signifiera ainsi le refus de la commission par courrier. Ce sera moins embarrassant que de le lui communiquer en personne. Ce qu'Anna ne percevait pas, c'est que la cause réelle de son malaise a trait au peu d'intérêt qu'Arnaud lui manifeste.

Dans un premier temps, elle a trouvé cela charmant. Elle s'imaginait que la longueur naturelle de ses cils, le rose nacré de ses lèvres – qui n'a besoin d'aucun artifice pour être rehaussé – et sa poitrine généreuse, lui vaudraient bien assez tôt des œillades intéressées. Depuis la puberté, elle n'a jamais patienté bien longtemps pour que les hommes qu'elle rencontre,

tous sans exception, s'imaginent de quoi ils auraient l'air avec une femme comme elle à leur bras ou dans leur lit. Dès qu'elle fait le moindre effort vestimentaire, elle se fait siffler ou carrément accoster à chaque coin de rue. En cultivant une image banale, ses atouts se devinent uniquement si l'on y prête attention. C'est bien plus reposant. Cela lui donne également l'impression que l'on s'intéresse à elle pour autre chose que son cul. Face à Erwan Gauthier, elle n'a pas trouvé gênant d'être considérée comme une fille ordinaire. Au contraire, cela leur a permis de se concentrer sur le local et ce qu'ils vont en faire. Mais avec Arnaud Lescuyer, elle commence à trouver cela déstabilisant. Cela fait belle lurette qu'elle n'a pas eue envie d'intéresser quelqu'un. Cela ne lui était plus arrivé depuis sa rupture avec Joachim.

— Vous avez vu quel nom nous souhaitons donner à notre association ? demande-t-elle en se levant à son tour.

— « Prenez votre envol ».

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

Anna déplore son tee-shirt informe et ses ballerines tachées. Elle voudrait, en cet instant précis, pouvoir user de tous ses charmes pour faire balancer l'avis d'Arnaud Lescuyer en sa faveur. Elle n' imagine pas une seule seconde qu'il est d'ores et déjà conquis.

— Je trouve ça très bien.

Il trouve ce nom magique. Il combine à lui seul tout l'esprit du projet. Anna reste plantée là, au milieu du couloir. Elle espère qu'elle n'a pas compromis leurs chances d'obtenir un bail à cause de ses négligences vestimentaires.

Chapitre 23

Depuis trois jours, Emilie observe le sac cabas abandonné dans un coin du salon. Elle a promis à Jeanne et Anna de se prendre pour une pin-up devant Jérémy, pour lui redonner de l'ardeur et l'envie de la toucher. Mais plus elle lui tourne autour, plus il cherche à l'éviter. Le moindre frôlement le rend nerveux. Et la plus petite caresse révèle chez lui une agressivité larvée qu'il prend de moins en moins la peine de dissimuler. Elle projette sur son héroïne de papier les frustrations qu'elle ressasse dans la vie réelle. Elle ne comprend pas pourquoi il se renfrogne depuis qu'elle s'est remise au travail. Elle n' imagine pas une seule seconde qu'il puisse être jaloux et dépassé. Pour elle, il est si brillant, qu'une vie entière ne lui suffirait pas à se hisser à son niveau. Il l'a toujours encouragée. Il l'a toujours questionnée sur son travail depuis qu'elle s'est engagée dans l'aventure de la recherche universitaire. Il a découvert son faux-pas de lecture, mais pas son projet d'écriture. Il croit qu'elle défend sa thèse, pas qu'elle baise par procuration. Elle change son mot de passe tous les jours pour être sûre qu'il ne s'aventure pas, même par erreur, sur le fameux fichier dans lequel elle déroule l'histoire d'Albertina.

Anna lui a demandé comment elle pouvait imaginer ce qui se passe dans la tête d'une héroïne un peu ronde, alors qu'elle-même est si mince. Elle lui a répondu que l'estime de soi, c'était d'abord dans la tête que ça se jouait. Emilie sait bien que tout le monde pense que la minceur est une aubaine. Par les temps qui courent, une fille comme elle n'a pas le droit de se plaindre de son apparence. Elle ne peut pas revendiquer plus de formes alors qu'elle correspond si parfaitement aux canons en vigueur dans les magazines féminins. Mais il ne suffit pas d'être belle pour se sentir désirable. Et éprouver du plaisir en faisant l'amour n'a jamais été subordonné à des critères d'apparence physique. Malgré son embarras, elle ose appeler Jeanne pour en parler au téléphone. Comment peut-on être complexé par son corps et s'épanouir sexuellement ? Est-ce seulement possible ?

Que faut-il mettre en œuvre pour s'affranchir de ses inhibitions ? Quel rôle le partenaire peut-il jouer dans l'affirmation du désir et le développement de la confiance en soi ? A-t-il seulement un rôle à jouer ? Emilie a prétendu vouloir faire des recherches poussées, pour rendre l'histoire d'Albertina plus crédible. Mais elle sait que Jeanne n'est pas dupe. C'est ce qu'elle aime chez son amie. Jeanne accepte toujours avec plaisir d'approfondir les questions les plus intimes tout en ne jugeant jamais l'opinion, les actes ou les aspirations de son interlocuteur. Elle sait d'instinct comment écouter de manière neutre et bienveillante.

— Mais est-ce que tu éprouves du plaisir quand tu fais l'amour avec Jérémie ? demande-t-elle, agacée.

Elles discutent depuis maintenant une heure. Jeanne estime qu'elle a été suffisamment patiente. Si Emilie veut aller au bout du problème qu'elles tentent d'éclaircir, il faut qu'elle accepte de dire plus explicitement ce qu'elle a en tête et sur le cœur.

— Je pense que oui.

— Qu'est-ce que ça veut dire « je pense que oui » ?

— Dis-moi plutôt ce qu'il en est pour toi.

— Est-ce que j'éprouve du plaisir quand je fais l'amour ? répète Jeanne. Avec un partenaire ou quand je me donne du plaisir toute seule ?

— Ça change quelque chose ?

— Tu me poses la question ?!

A mesure qu'elles discutent, Emilie réalise que ses connaissances sont en réalité très limitées.

— Emilie ?

— ...oui ?

— Pourquoi me poses-tu la question ?

— Pour savoir comment ça se passe pour toi...

— Est-ce qu'il t'arrive de te masturber ?

— Mais ce n'est pas vrai, on est vraiment obligé de préciser les choses à ce point ?

— C'est toi qui m'as appelée, je te signale. Crache le morceau.

— Je ne me masturbe pas.

— Tu ne te masturbes pas ?

— Non.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Jamais ?
- Jamais. C'est un problème ?
- Je n'en sais rien, dit Jeanne. Est-ce que tu as des orgasmes quand tu fais l'amour avec JérémY ?
- ...
- Emilie ?
- Oui. J'imagine que oui.
- Comment ça « tu imagines » ?
- C'est agréable.
- Tu n'as jamais eu d'orgasme ?!
- Eh bien, je n'en sais rien, figure-toi.
- Tu vas me faire le plaisir de google-iser immédiatement le mot « orgasme » sur ton ordinateur et me dire si ce que tu lis correspond à ce que tu ressens.

Emilie souffle bruyamment pour manifester son agacement.

- Je lis qu'un tiers des femmes seulement disent avoir des orgasmes régulièrement.
- Est-ce que tu en fais partie ?
- Attends une seconde.

Emilie clique, lis, et reclique pour vérifier ses sources.

- Tu as vraiment « ton vagin qui se contracte de manière automatique et involontaire plusieurs fois de suite » ?
- Si tu me poses la question, j'en déduis que ce n'est pas ton cas.
- Oh mon Dieu, s'écrit Emilie. Je n'ai jamais eu d'orgasme.
- Et il t'aura fallu vingt-six années, des lectures érotiques et un projet de roman pour le découvrir. Emilie ?
- Quoi ?
- Qu'est-ce que tu aimes quand vous faites l'amour avec JérémY ?

La question met immédiatement Emilie mal à l'aise.

- Pourquoi veux-tu le savoir ?
- J'aimerais juste vérifier une hypothèse.
- Arrête ça immédiatement. Viens-en au fait sans jouer au psy avec moi.
- Ok. Est-ce que tu aimes que JérémY te prenne dans ses bras, qu'il te serre tendrement contre lui, qu'il te caresse doucement sans forcément que ça débouche sur une relation sexuelle ?

- Vas jusqu'au bout, je te répondrai après.
- Ne le prends pas mal mais, est-ce que tu l'aimes parce qu'il te domine ? Est-ce que tu ressens du désir pour lui dès l'instant où tu le trouves puissant, qu'il maîtrise son sujet et qu'il te traite comme une enfant qui a besoin d'être guidée et protégée ?

C'est énervant d'avoir une amie si douée en psychologie. Jérémy est le premier et le seul homme avec lequel Emilie a fait l'amour. Elle l'a toujours considéré comme un partenaire doux, attentionné et follement attirant. Elle a effectivement été séduite par son assurance et ses ambitions. Mais veut-elle pour autant qu'il la maintienne dans une position de minorité ? A-t-elle besoin d'un homme conquérant et souverain ? Veut-elle être indéfiniment entretenue intellectuellement ? Elle se sent petite, fragile et dépendante. Elle aime être une enfant dont on pourvoit les demandes, les désirs et les envies. Et maintenant, cette attitude est révélée de manière éblouissante dans la manière qu'elle a de vivre sa sexualité.

- Emilie ?
- Je réfléchis.
- Je suis à côté de la plaque ?
- Tu es trop clairvoyante.
- Tu veux qu'on change de sujet ?
- Pas tout de suite. Je voudrais te confier autre chose.

Jeanne s'installe plus confortablement dans son canapé.

- Cela fait huit ans que je suis en couple avec Jérémy. Nous avons toujours fonctionné sur le mode que tu viens de décrire. Manifestement, ça lui convenait autant qu'à moi. Le fait est que depuis deux mois, j'ai l'impression de vouloir autre chose.
- Et Jérémy ne suit pas ?
- Je ne lui ai pas dit que j'écrivais un roman. Il pense que je rédige ma thèse. Et depuis que je suis lancée dans l'écriture, il prend ses distances.
- Vous en avez parlé ?
- C'est compliqué.
- Evidemment que c'est compliqué. Tu remets en question le contrat implicite sur lequel se base votre couple depuis le départ. Tu veux t'émanciper. Tu as de moins en moins besoin de lui. Ça doit le faire flipper.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- J'ai envie d'être plus autonome, mais je ne veux pas que ça nous éloigne. Pourquoi penses-tu qu'il réagit de cette façon ? C'est lui qui m'encourage à aller au bout de mes projets depuis des années. Je ne me serais jamais inscrite en master s'il ne m'avait pas poussée. Je n'aurais jamais demandé une bourse de thèse s'il ne m'avait pas montré comment faire, qui contacter et comment présenter mon projet de recherche pour qu'il ait des chances d'être accepté.
- Il t'a encouragé, c'est vrai. Mais tout le reste, c'est à toi seule que tu le dois.
- Il m'apporte tellement.
- C'est bien toi qui l'as menée cette recherche, non ? C'est toi qui es allée sur le terrain mener des entretiens et récupérer les données, qui t'es tapé toutes les lectures théoriques, qui as suivi le séminaire des doctorants, qui as rédigé dix-huit articles et participé à trois colloques universitaires ?
- C'est vrai.
- Emilie, il faut que tu apprennes à t'accorder plus de crédit.
- J'ai du mal. Une partie de moi se sent coupable.
- Coupable d'être sur le devant de la scène ? Coupable d'être trop belle, trop intelligente et douée pour trop de choses ?

Emilie ne répond pas. Le fait que Jeanne la pare de si grandes qualités la rend nerveuse. Là, tout de suite, elle aimerait hiverner sous sa couette jusqu'à ce qu'on l'oublie. Finalement, elle se sent bien dans l'ombre de Jérémy. Elle se plaint qu'on ne la voit pas, mais elle redoute dans le même temps qu'on la découvre. Elle voudrait s'attirer des louanges sans avoir à s'exposer. Jeanne la sort de sa rêverie :

- Je crois que je commence à comprendre pourquoi tant de femmes aiment les romances de type Harlequin ou *Cinquante nuances de Grey*.
- Je t'écoute.
- Les héroïnes désirent être sauvées et entretenues par des hommes forts qui les protègent de tous les dangers et les mettent à l'abri du besoin. Mais elles veulent également se sentir utiles et jouer un rôle socialement valorisé. La plupart du temps, elles se distinguent par leur beauté, leurs capacités d'empathie et leur intelligence

pratique. Les emplois qu'elles occupent sont en lien avec l'image ou la communication : attachée de presse, journaliste dans le milieu de la mode, styliste, éditrice, infirmière, institutrice. Et elles rencontrent un homme qui est pratiquement toujours dans une position de supériorité vis-à-vis d'elles, parce qu'il est beau, fort, riche, célèbre, exceptionnellement doué dans un domaine quelconque ou tout simplement, leur supérieur hiérarchique.

- Dis-moi, l'interrompt Emilie. Je me trompe ou tu lis des romances, toi aussi ?
- Mais moi, ça fait des années que j'en lis. Je n'ai pas attendu l'autorisation d'Anna pour le faire.
- Alors pourquoi tu ne m'as pas défendue ?
- Eh, c'est ton problème ça, pas le mien. Pourquoi Anna aurait-elle son mot à dire concernant tes lectures ? Si son opinion te touche, c'est qu'elle vient réveiller une fragilité qui est déjà présente chez toi.
- J'en ai assez d'être fragile ! Et j'en ai assez de m'excuser d'être moi.

Jeanne sourit. Elle a toujours trouvé qu'Emilie se comparait trop souvent à Jérémy. Elle ne l'a pas dit haut et fort parce qu'elle ne savait pas si elle voyait juste, mais elle a tout de suite eu l'intuition que son envie d'écrire une romance était une excellente initiative pour l'aider à s'affirmer. Enfin un projet pour lequel elle ne se trouvait en rivalité avec personne.

- Peut-être qu'écrire une fiction érotique va t'aider dans ce projet.
- Tu crois ?
- Et pourquoi pas ?
- Tu ne trouves pas que c'est un projet un peu bidon, qui ne débouchera sur rien de concret et qui n'a définitivement aucune valeur ?
- Ecoute. J'ai l'impression que tu as envie d'écrire une histoire qui te permet d'exorciser tes doutes, d'analyser tes failles et de vivre par procuration une relation de couple idéale. Si tu y parviens, ta production aura nécessairement de la valeur. Tu as neuf mois devant toi pour rédiger ta thèse. Tu peux bien t'en octroyer deux ou trois en amont pour écrire une fiction.
- Tu ne trouves pas ça irresponsable ?

- Emilie, j'ai l'impression que tu as d'autres préoccupations en tête de toute façon. Mets en scène une histoire qui te permettra d'explorer tes questionnements. Et bon sang de bonsoir, commence par te demander pourquoi ton héroïne a tant de difficulté à prendre son pied au pieu !
- Mouais...

Dès qu'elle a raccroché, Emilie reprend place devant son ordinateur, entre son mot de passe et change le titre provisoire de son manuscrit : « Prendre son pied, au lit et dans la vie ». Il donne un peu l'impression qu'elle est en train de rédiger un manuel de développement personnel, mais colle également à merveille à l'histoire qu'elle projette de raconter. Albertina, son héroïne sur le papier, est obnubilée par sa carrière parce qu'elle s'imagine que c'est la seule chose qui peut donner du sens à sa vie, et faire d'elle une personne digne d'intérêt. Sa grand-mère l'oblige à prendre en charge la gestion du salon de thé qu'elle s'apprête à ouvrir. Et elle fait la connaissance d'un pâtissier entreprenant au corps de rêve, qui semble déterminé à la séduire. Emilie se dit qu'il faut d'abord qu'Albertina se réconcilie avec son corps, qu'elle apprenne à se connaître et à s'abandonner aux initiatives que prend son partenaire pour lui donner du plaisir. Il faut qu'elle parvienne à trouver un équilibre entre le plaisir qu'elle donne et celui que les autres veulent lui donner.

S'il y a une chose qu'elle ne comprend pas, dans la plupart des romances, c'est que tout se passe comme si le plaisir de la femme dépendait exclusivement du savoir-faire de son partenaire. Le héros est souvent plus expérimenté. Il maîtrise l'art de faire jouir comme s'il s'agissait d'un pouvoir magique dont le secret lui avait été révélé, et qui rendrait, de fait, ses partenaires soumises et en demande constante. En ce qui la concerne, ce qu'elle ressent dépend beaucoup de son état d'esprit. Lorsqu'elle est disponible et physiquement disposée, elle peut éprouver du plaisir sans que Jérémy fasse beaucoup d'effort. Il suffit qu'il l'embrasse et la pénètre, et la voilà contentée. Ces derniers mois, juste avant qu'il ne réduise le nombre de leurs relations intimes de manière drastique, elle avait appris à laisser vagabonder ses pensées pour stimuler sa libido. Elle s'abandonnait à ses caresses en redonnant corps dans sa tête aux situations romanesques qui l'excitaient avec le plus d'efficacité. Le corps et l'esprit lui sont apparus liés de manière bien plus intime que ce qu'elle imaginait. En

fin de compte, a-t-on même besoin d'un homme lorsqu'il s'agit d'éprouver du plaisir charnel ?

— Qu'est-ce que tu fais ?

Emilie sursaute violemment en prenant conscience du souffle chaud qui caresse son oreille. Elle referme précipitamment le clapet de son ordinateur, sans même s'assurer que les trois pages qu'elle vient de rédiger ont été sauvegardées. Depuis combien de temps Jérémy lit-il dans son dos ? Elle se lève pour lui faire face.

— Qui est Albertina ?

Le rouge monte aux joues de la jeune femme. Elle a l'impression d'être prise en flagrant-délit d'un crime inavouable.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Jérémy, suspicieux.

— J'écris.

— Tu fais le compte-rendu d'un entretien pour ta thèse ?

Et pourquoi pas ? L'idée a le mérite d'être crédible.

— Exactement. Mais je ne suis pas prête à t'en parler tout de suite. Il faut que je prenne le temps de mettre mes idées en forme.

— A quel sujet ? demande Jérémy, impassible. « L'art de la masturbation ? »

Emilie sent sa gorge se nouer.

— Tu as changé ton sujet sans me prévenir ? demande-t-il d'un air narquois.

— Pourquoi tu me demandes ça comme ça ? Tu crois que je ne peux rien faire sans ton aide ? Il faudrait que je te demande ton autorisation pour savoir si tu valides ou pas les « toutes petites idées » qui pourraient naître de mon esprit atrophié de temps à autre ?

Elle relève le menton en signe de défi.

— Pourquoi tu t'énerves ? Je n'ai jamais dit que tu étais incapable de rédiger ta thèse toute seule.

— Ose prétendre que tu ne l'as pas sous-entendu.

Emilie sent une colère sourde gronder en elle. Elle en a assez de se sentir inférieure. Elle veut qu'il s'en rende compte.

— C'est ridicule, s'exclame-t-il en balançant son sac par terre. Mais ça m'apprendra, aussi, à essayer de t'épauler du mieux que je peux dès que tu émetts le moindre doute. Oh Jérémy, pleurniche-t-il,

mon article va être refusé. Jérémy, ma présentation n'est pas à la hauteur pour le séminaire des doctorants. Combien de temps ai-je passé à t'écouter te lamenter ? Combien de fois ai-je relu tes textes pour les améliorer ?

- Si c'était une telle corvée, tu n'avais qu'à m'envoyer balader ! s'écrit-elle folle de rage et d'humiliation.
- Parce que j'avais le choix ? Tu n'arrêtes pas de douter de toi. Tu crois que c'est facile de vivre avec quelqu'un qui gémit sur son sort en permanence, alors qu'elle a tout pour elle ?

L'attaque l'atteint en plein cœur. Elle n'imaginait pas qu'il pouvait mépriser à ce point sa détresse. Elle se sent si vulnérable, qu'à cet instant, elle pourrait se jeter sur lui et le griffer au visage. Elle voudrait le voir souffrir, tant ce qu'il lui dit la blesse.

— Je te hais de me dire ça, lâche-t-elle.

Il connaît ses failles par cœur. Il sait qu'elle est fragile. C'est même ce qu'il aime désespérément chez elle. Il la meurtrit pour qu'elle s'effondre. Il a besoin qu'elle l'implore. Son visage crispé, transfiguré par la hargne, ne traduit pas son mépris, mais sa douleur. Elle est en train de lui dire qu'elle ne veut plus qu'il la protège du monde extérieur, de ceux qui ne l'aimeraient pas autant que lui, qui ne percevraient pas sa valeur et son courage.

Emilie va chercher au fond d'elle-même la résolution qu'elle a formulée à demi-mot quelques heures plus tôt. Elle veut se tenir droite, par ses propres moyens. Elle ne veut plus ni tuteur, ni gardien, ni protecteur. Elle puise son énergie dans la confiance même que Jérémy lui a permis de construire. S'il ne l'avait pas vue telle qu'elle voulait devenir, dès leur rencontre, huit ans plus tôt, elle ne pourrait pas, aujourd'hui, prendre cette décision. Ils ne savent pas, l'un comme l'autre, ce qu'ils se doivent. Il lui a montré qu'elle avait des ailes. Aujourd'hui, elle veut s'envoler et il la retient. Qu'elle lui soit redevable est pour lui vital. C'est parce qu'il se sent vénéré qu'il est courageux. Mais il n'est qu'un pantin.

Cette thèse, c'est elle qui l'écrit. C'est elle qui va la défendre. C'est elle qui va en retirer le mérite. Il a l'impression qu'elle a puisé allègrement dans son énergie, sa vision, ses pensées. Il voudrait maintenant faire les comptes et reprendre ce qu'il a concédé avec un peu trop de générosité.

— Tu me hais ? répète-t-il. Et moi qui pensais avoir mérité un peu de reconnaissance.

Le ton ironique qu'il adopte agit comme du sel que l'on disperserait sur une blessure ouverte. C'est plus qu'Emilie ne peut en supporter. Elle détourne les yeux et se dirige vers leur chambre.

— Où vas-tu ? Tu décides que la discussion est finie sans me demander mon avis ?

— Pourquoi ? Tu as beaucoup d'autres choses à me dire pour me faire sentir encore plus misérable ?

Elle se retourne pour le regarder dans les yeux et lui signifier le dégoût qu'il lui inspire. Elle aurait envie de lui cracher au visage des paroles encore plus venimeuses, pour qu'il baisse les yeux et cesse de la toiser de haut. Que pour une fois, une seule, il s'agenouille devant elle et reconnaisse qu'elle aussi peut se prévaloir de certaines réussites. Elle n'est ni normalienne, ni agrégée. C'est un fait. Elle s'est contentée d'un parcours universitaire ordinaire. Et la philosophie peut sembler plus noble que la psychosociologie comme discipline. Mais au nom de quoi cela justifie-t-il la condescendance qu'il affiche ?

Soufflé par son aplomb, Jérémy reste muet. Il soutient un moment son regard dur, et finit par baisser les yeux. Il n'en faut pas plus à Emilie pour tourner les talons et mettre à exécution la décision qu'elle vient de prendre.

Elle attrape le sac de voyage rangé au fond de leur armoire et le remplit consciencieusement. Jérémy est stupéfait. Les idées les plus noires lui traversent l'esprit. Les parents d'Emilie vivent à Wissembourg, en Alsace, à quelques kilomètres de la frontière allemande. Elle ne peut pas envisager de retourner chez eux si elle veut continuer à mener ses recherches de manière rigoureuse. Ils sont en couple depuis huit ans et vivent ensemble depuis six. Durant tout ce temps, ils n'ont pas essuyé une seule dispute sérieuse. Quelques anicroches de temps à autre, pour des histoires de dentifrice mal rebouché ou de vêtements trainant par terre. Rien de plus. Il suffit donc de quelques phrases pour mettre en péril huit années sans nuage ? Ils ne se sont pourtant pas dit grand-chose, pense-t-il. Rien qui puisse à ce point tout remettre en question. A moins qu'il n'y ait quelqu'un d'autre. La simple idée qu'un autre homme puisse la toucher est pour lui insoutenable.

— Où vas-tu ? demande-t-il, soudain fébrile.

— Je ne sais pas.

Elle avisera plus tard. Elle sait juste qu'il faut qu'elle s'échappe. Elle a trop compté sur lui. Elle s'est trop reposée sur ses épaules. Il faut qu'elle prenne son envol. Elle ne peut pas le faire en restant collée à lui.

— Attends, dit-il en l'attrapant par les épaules. Emilie. S'il te plaît...

Il prend soudain conscience qu'elle est en train de le quitter. Elle plie dans son sac les vêtements, peu nombreux, qu'elle avait disposés dans les tiroirs qu'il avait libérés pour elle. Elle recueille sa brosse à dent, son peigne et son baume pour les lèvres, laissant derrière elle les quelques produits de beauté et le parfum qu'il lui a offerts. Il est si bouleversé qu'il en a le souffle coupé. Il ne sait pas comment s'y prendre pour la retenir. C'est toujours lui qui a été le plus fort dans leur histoire. C'est toujours lui qui était là pour la rassurer. Et maintenant, elle s'en va. Elle lui échappe.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ?

Emilie stoppe net ce qu'elle est en train de faire.

— Le simple fait que tu puisses l'imaginer est pour moi pire qu'une insulte.

Elle range enfin son ordinateur portable au fond du sac, y place quelques bouquins et revient se poster devant lui. Il est comme pétrifié.

— Je vais aller quelques jours chez Jeanne.

La porte claque sans que Jérémy ait prononcé le moindre mot. Il est paralysé par la douleur. Il se repasse en boucle les paroles qu'il a prononcées et regrette immédiatement chacune d'elles. Il ne sait pas comment rattraper ses erreurs. Il n'a jamais appris à reconnaître ses torts et ses faiblesses. Il a toujours pensé qu'un homme devait être fier. Et il réalise qu'il a reproché à Emilie d'être faible et d'avoir besoin de lui. Il se sent si triste, si seul, si désemparé. Comment va-t-il le lui dire maintenant qu'elle est partie ?

Chapitre 24

Chez Jeanne, Emilie trouve porte close. Elle tombe directement sur sa messagerie lorsqu'elle tente de la joindre sur son portable. Et soudain, elle se souvient que son amie est partie passer le week-end chez ses parents à Orléans.

Que faire ?

Elle ne peut pas retourner auprès de Jérémy. C'est pourtant ce dont elle aurait envie. Malgré les mots qu'ils ont échangés, elle sait que la balle est dans son camp. Il lui a déjà laissé deux messages pour lui demander de revenir. Il suffirait qu'elle reprenne sa place de femme docile et complaisante. Qu'elle fasse comme si tout allait bien. Elle continuerait alors à jouer le jeu de l'imposture.

Non, il faut qu'elle tienne et qu'elle soit forte. Elle reprend le métro direction le septième arrondissement. Elle se sent assez solide pour affronter Anna.

Aurore l'accueille et la met à l'aise. Anna n'est pas encore rentrée quand elle se présente devant l'immeuble de l'avenue Deschanel. Elle accepte la tasse de thé et les gâteaux, mais pose à peine ses fesses sur le canapé. Elle n'aimerait pas s'imposer si elle n'est pas la bienvenue. Quand Anna se décide à rentrer, elle est surprise de trouver Emilie dans son salon. Si c'est pour que les vendredis théoriques aient maintenant lieu chez elle de manière permanente, il n'en est pas question.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle en découvrant le sac de voyage déposé au pied du canapé. Tu n'es quand même pas venue me rendre les fringues que je t'ai données.

— Je les ai oubliées chez moi...

Elle aurait pourtant dû penser à les prendre. Si elle veut changer de vie, peut-être faut-il qu'elle commence par se préoccuper un peu plus de son apparence.

— Est-ce que je peux dormir chez toi une nuit ou deux ?

Anna, qui a toujours essuyé des refus de la part de ses amies à chaque fois qu'elle leur a proposé son aide, se demande instantanément si une catastrophe est survenue.

- JérémY t'a mise à la porte parce qu'il a découvert que tu écrivais un roman porno ?
- Non mais tu ne vas pas bien ! C'est vrai que la tolérance et l'ouverture d'esprit ne sont pas ses premières qualités, mais il ne se comporterait jamais de manière aussi cruelle.
- Qu'est-ce que tu fais là, alors ?
- C'est moi qui avais besoin de prendre mes distances.
- Je croyais que ta vie était parfaite depuis que tu te vautrais dans la futilité et que tu avais repoussé la rédaction de ta thèse à une date indéterminée.
- Mais vous me faites tous chier, à la fin, avec vos représentations à la con concernant ma vie ! Je suis venue jusqu'ici parce que je ne sais pas où aller.
- Tu serais allée voir Jeanne si elle n'avait pas été à Orléans, répond Anna, froidement.

Elles se toisent un instant sans rien dire. Anna sait qu'elle a vu juste. Elle commence à avoir l'habitude que personne ne veuille de son aide ou de son argent.

- OK. C'est vrai, reconnaît Emilie. Mais maintenant, je suis là. Tu acceptes de m'aider, oui ou non ?
- Viens. On va t'installer dans la chambre d'amis.

Anna se saisit du sac d'Emilie et s'engage dans le couloir qui mène aux pièces se trouvant à l'arrière de l'appartement.

- Celle avec la baignoire balnéo et le lit à baldaquins ?
- Ouais, celle-ci, souffle-t-elle en levant les yeux au ciel.

Emilie s'assoit sur la méridienne et observe le lit de princesse, les élégantes commodes et la moquette épaisse. La chambre est immense et magnifiquement décorée.

Tout ce luxe l'intimide.

Elle a vécu jusqu'à ses dix-huit ans dans un trois-pièces modeste, avec ses parents et sa sœur. Dans le cadre ordinaire de sa vie ordinaire, elle a toujours eu l'impression de devoir tout partager : ses fringues, ses amis,

son espace vital. Elle a eu une chance folle d'obtenir une bourse pour poursuivre des études sur Paris après son bac.

Elève plutôt douée - sans être pour autant brillante - elle avait été admise en hypokhâgne dans un lycée parisien. C'est là qu'elle avait fait la connaissance de JérémY, qui l'avait trouvée à son goût malgré ses résultats médiocres. Elle partageait alors sa chambre d'internat avec une camarade de classe. L'année suivante, n'ayant pas obtenu son passage en khâgne, elle avait poursuivi un cursus de lettres modernes à la Sorbonne. Elle avait dû s'inscrire à Paris IV en parallèle de la classe préparatoire. Et la transition vers l'université l'avait conduite à déménager de l'internat pour aller poser ses valises dans une résidence étudiante. Elle avait tout de suite sympathisé avec cette fille joyeuse et avenante, inscrite en psycho, qui partageait sa chambre. Il s'agissait de Jeanne.

En début d'année, Emilie peinait à enchaîner des lectures ennuyeuses à mourir, à vous dégoûter de la littérature, pendant que Jeanne découvrait avec un plaisir non dissimulé l'histoire de la psychanalyse, la nosographie psychiatrique et les neurosciences. Deux mois seulement après la rentrée, Emilie passait plus de temps à repasser les leçons de sa coturne et à lire les livres qu'elle rapportait de la bibliothèque, que dans ses propres cours. Elle choisit donc de la rejoindre en cursus de psychologie dès le semestre suivant. Une année plus tard, sous la pression passionnée de JérémY, elle avait emménagé dans son deux-pièces de la rue d'Assas. JérémY avait alors été admissible au concours de Normale Sup et cubait sa khâgne pour retenter le concours l'année suivante. Deuxième fils d'un père journaliste et d'une mère médecin installés à Neuilly, l'appartement dans lequel il avait emménagé lui avait été offert par ses parents pour qu'il poursuive ses études « dans de bonnes conditions ». Dans son milieu, cela paraissait normal. Dans celui d'Emilie, c'était le luxe absolu. Jamais elle n'aurait imaginé vivre un jour en plein centre de Paris, dans un immeuble aussi chic, avec un homme aussi élégant, aussi doué et aussi amoureux d'elle.

Elle n'était qu'une ingrate.

Il fallait voir avec quelle générosité il l'avait accueillie chez lui, sans lui demander ni loyer, ni participation financière d'aucune sorte depuis maintenant six ans. Evidemment, JérémY, de son côté, était entretenu par ses parents. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de se sentir redevable et parasite. Il parvenait néanmoins à lui faire oublier ses tourments en lui

rappelant qu'ils étaient amoureux et qu'il ne pourrait pas se passer d'elle. Chez Anna, Emilie se sentait encore plus insignifiante et guenilleuse.

- Comment vais-je pouvoir te rembourser un jour ce que tu es en train de faire pour moi ?
- Oh non, tu ne vas pas commencer ! Je n'ai rien fait pour mériter ce fichu appartement. Je l'ai hérité !

Anna a trop laissé s'accumuler de frustration avec cette histoire de local.

- J'ai des vêtements à ne plus savoir quoi en faire. Il y a encore une chambre de libre qui ne demande qu'à être occupée. Roberta continue à harceler la cuisinière chaque jour pour lui faire préparer des trucs qu'on ne mange même pas. On est deux à vivre dans trois cent mètres carrés. Tu trouves ça normal, toi ? Pour tout te dire, tu m'enlèves une partie du poids que j'aie sur la conscience en emménageant ici.

Emilie n'imaginait pas qu'Anna était aussi à vif.

- Je suis désolée, dit-elle en lui prenant la main. Je te jure que j'apprécie ton hospitalité à sa juste valeur. Je vais faire honneur à ta baignoire-jacuzzi.
- Tu m'en vois ravie. En revanche, ça tombe bien que tu dormes ici ce soir, parce que j'aurais un service à te demander.

Chapitre 25

Les vêtements sont alignés sur les cintres recouverts de soie blanche. Et chaque tenue est associée aux chaussures assorties.

— Jeanne ne va pas être contente du tout, murmure Emilie.

Anna affiche une moue perplexe.

— C'était son rêve d'avoir accès à ton dressing.

— Ah oui ? Et pourquoi ne m'en a-t-elle jamais parlé ?

Emilie attrape le bas d'une robe en cachemire bleu marine, et caresse le tissu d'un air rêveur.

— Ne le prends pas mal, mais on a toujours eu l'impression qu'on n'était pas les bienvenues chez toi.

Anna soupire. Elle a effectivement mis un temps fou avant d'oser inviter ses amies, avenue Deschanel.

En deuxième année de psychologie à l'université Paris VII, elle ne s'était toujours fait aucune amie. Elle pouvait passer des journées entières à enchaîner les cours sans adresser la parole à personne. Elle n'était pas la seule. Les premières années d'université ont ceci de particulier que l'anonymat est bien souvent la règle. Vous assistez à des cours en amphithéâtre regroupant plusieurs centaines de personnes et à des TD surchargés où ce ne sont jamais les mêmes étudiants qui vous entourent. Les profs vous observent de loin et se soucient très peu de vos états d'âme. Ils viennent vous déverser leur savoir, à vous de découvrir quoi en faire pour répondre aux exigences de l'examen.

En travaux dirigés de psychopathologie de l'enfant, Anna avait été associée d'office à Emilie pour préparer un exposé sur la notion « d'image inconsciente du corps » de Françoise Dolto. Leur duo avait tout d'abord fait des étincelles. Emilie trouvait Anna hautaine et agressive, pendant qu'Anna estimait qu'Emilie était une étudiante timorée, insupportablement indécise. C'était grâce à l'entremise de Jeanne qu'elles étaient parvenues à apprécier leurs qualités respectives. Emilie avait reconnu que la détermination d'Anna et son assurance pouvaient être des atouts précieux pour oser présenter des hypothèses qu'elle n'aurait jamais eu l'audace de

soutenir. Anna avait convenu que les précautions d'Emilie et son obstination à vérifier leurs sources leur avaient permis d'éviter de commettre un certain nombre de contresens. Le trio était formé.

- Je ne supporte pas mes privilèges, dit Anna.
- C'est ce qu'on a fini par comprendre. Mais on ne voulait pas profiter de toi.

Héloïse Jonka, la mère d'Anna, était aussi fine et longiligne que sa fille est plantureuse et toute en courbes harmonieuses. Anna a hérité ses formes féminines et provoquantes de Roberta, qui est encore une femme à l'allure envoûtante à soixante-dix ans passés. Les habits qu'Anna a donnés à Emilie appartenaient à sa mère. Elles ont la même silhouette.

Héloïse avait un goût prononcé pour les vêtements griffés. Elle prenait un plaisir immense à dépenser son argent dans les boutiques chics de l'avenue Montaigne ou de la rue Saint-Honoré, et à s'acoquiner avec les grands couturiers lors des défilés auxquels elle avait ses accès privilégiés. Elle aimait également les marques moins prestigieuses et les créateurs plus confidentiels, et avait longtemps espéré qu'Anna développerait le même intérêt.

- Ce n'est pas un problème, pour toi, que je porte une robe qui appartenait à ta mère ? demande Emilie en scrutant son reflet dans le miroir.
- Elle n'a pas eu l'occasion de porter le tiers de tout ce qui est entassé ici. Elle renouvelait l'intégralité de sa garde-robe à chaque changement de saison. Et puis, tu sais, ma mère et moi, on se croisait plus qu'on ne passait réellement du temps ensemble. Elle a trouvé incongru que je veuille faire des études de psycho. Je crois qu'elle n'a jamais eu idée que ce que je redoutais le plus, c'était de lui ressembler.
- Pourquoi ?
- Je l'ai toujours trouvée frivole et inconsistante. Pour moi, dépenser du fric de manière aussi futile alors qu'on n'a rien fait de concret pour le mériter, c'est pitoyable.
- Tu ne trouves pas que tu y vas un peu fort ? Après tout, elle ne l'a pas volé cet argent.

— Quand on a la chance d'être assise sur une montagne de pognon, on a la responsabilité d'en faire profiter les autres. C'est ma conviction.

— Et c'est tout à ton honneur.

Anna sort de la salle de bain et prend place devant la coiffeuse pour se maquiller. Elle porte une robe ajustée rose pâle recouverte de strass, qui met sa taille fine et ses hanches plantureuses en valeur.

— Tu ressembles à Marilyn Monroe, dit Emilie, subjuguée, en la photographiant avec son téléphone portable.

— Arrête ! Pourquoi tu me prends en photo ?

— Tu rigoles, j'espère. Il faut absolument que Jeanne voie ça.

— Viens t'habiller au lieu d'essayer de me faire passer pour une bêcheuse égocentrique.

— Pourquoi tu dis ça ?

Anna soupire.

— Je n'aime pas particulièrement attirer les regards. Mais tu devrais me comprendre, vu comment tu t'habilles.

— Pourquoi, je m'habille comment ? demande Emilie, vexée.

Anna la regarde un instant et comprend qu'elle a gaffé.

— Tu crois que tout le monde peut se payer des vêtements comme les tiens ? dit Emilie d'un air peiné.

— Oh, je suis désolée. Tu vois, c'est pour cette raison que je préfère n'inviter personne ici. On finit toujours par me regarder différemment, comme si je venais d'une planète où il suffit de se baisser pour ramasser les billets. J'aime autant qu'on me prenne pour une call-girl quand je porte un décolleté un peu trop profond, que pour une aristocrate condescendante qui juge les autres avec mépris parce qu'ils ne tiendraient pas le même rang qu'elle.

— Ha ha ! s'exclame Emilie avec jubilation. Tu vas arrêter de croire qu'on va moins t'aimer parce que tu es la plus riche et la plus belle de nous trois ! Je suis parfaitement consciente que je m'habille comme un sac, figure-toi.

Anna affiche une moue boudeuse.

— Viens te coiffer maintenant, et arrête de me faire tourner en bourrique. On va finir par être en retard.

- Tu n'as qu'à répondre au message de Jeanne, alors, dit Emilie en lui tendant son portable. Comme ça je pourrai enfile la robe à six cent euros que tu as choisie pour moi. Et je te demande de lui écrire textuellement que je le fais uniquement pour te rendre service.

Apprêtées comme deux starlettes – selon les termes de Jeanne – Emilie et Anna rejoignent Roberta dans le hall. Elle aussi a revêtu ses plus beaux atours pour l'occasion. Jean-Baptiste Rattier, un cousin de la mère d'Anna, ouvre un restaurant dans un hôtel particulier du seizième arrondissement. Pour l'inauguration, il a souhaité s'entourer de ses amis les plus proches et de quelques membres de la famille – ce qui permet déjà d'occuper les quarante couverts que comprend l'établissement.

- On y va à pied ? demande Anna en sortant de l'ascenseur. Le restaurant est juste en face du Palais de Chaillot, de l'autre côté de la Seine.

Emilie jette à Roberta un regard angoissé. Au-delà de dix pas en équilibre sur ses escarpins, elle est assurée que les douze centimètres de talons auront raison de ses pieds inexpérimentés, à la chair tendre, qui n'ont connus jusqu'à présent que la chaleur douillette de chaussures confortables.

- J'ai commandé un chauffeur pour la soirée, dit Roberta. Mais on peut se rejoindre là-bas, si tu préfères marcher. Cela t'aidera peut-être à te mettre dans de bonnes dispositions pour affronter ton grand-père.
- Tu ne m'avais pas dit qu'il était invité, siffle Anna entre ses dents.
- Il fait partie des investisseurs que ton oncle a choisis pour son restaurant.

Evidemment, pense Anna. Elle adore son oncle, mais certains de ses choix laissent perplexe. Elle sait que son projet concrétise avant tout son envie de faire connaître une gastronomie du terroir à ceux qui seront ensuite les meilleurs émissaires à travers le monde de l'excellence à la française : les têtes couronnées, les critiques gastronomes, les journalistes curieux, passionnés de cuisine, et quelques gourmets qui auront su se priver pour mettre de côté les euros nécessaires, et patienter suffisamment longtemps pour obtenir une table trois mois après la réservation. Elle aime ce principe qui vise à faire manger de la tête de veau et des tripes à la mode

de Caen aux snobinards parisiens. Dès l'instant où l'on appose le qualificatif « revisité » à n'importe quelle préparation, elle accède comme par magie au rang de met convoité. Mais pourquoi a-t-il fallu que Jean-Baptiste mette son grand-père sur le coup ?

— Bonsoir Réda, salue Roberta en prenant place à l'arrière de la berline. Comment vont vos enfants ?

— Bien madame, dit le chauffeur en adressant un sourire à chacune des trois femmes dans son rétroviseur.

Anna se renfrogne et croise les bras sur sa poitrine. Elle déteste cette manie d'appeler les employés par leur prénom quand ils vous donnent du « madame » et du « mademoiselle » en retour.

Le trajet dure moins de cinq minutes. Roberta, Anna et Emilie sont accueillies par le voiturier, qui les conduit au chasseur en habit à l'entrée de l'hôtel particulier. On prend leur vestiaire, puis elles prennent l'ascenseur menant à l'étage, où se trouve la salle à manger.

Emilie est émerveillée. En admirant les toilettes des autres convives, elle se détend enfin. Depuis qu'elle a enfilé la robe bustier que lui a choisie Anna, elle ne se sent plus elle-même. Elle ne s'est pas reconnue dans la glace, tant son allure a été modifiée par l'élégance du vêtement, et la longueur de ses jambes, accentuée par les escarpins aux talons vertigineux.

— Tiens-toi droite, lui souffle Anna. On dirait que tu veux te cacher sous la moquette.

Elle aimerait disparaître, mais elle est également soulagée de ne pas dénoter dans ce décor. Elle est aussi apprêtée que les autres personnes présentes, et espère donc pouvoir passer inaperçue malgré sa tenue. Anna lui a proposé de s'occuper de sa coiffure et de son maquillage. Elle a procédé par touches discrètes, pour rehausser les pommettes, souligner le regard et dégager le visage. Emilie s'est sentie d'un seul coup beaucoup trop belle.

Le maître d'hôtel conduit Emilie et Anna jusqu'à une table pour deux, dans une alcôve du premier salon, tandis que Roberta est accompagnée jusqu'à la table prévue pour douze convives au centre du deuxième.

— C'est pour ça que je voulais que tu m'accompagnes, dit Anna. J'avais envie de faire plaisir à mon oncle en acceptant son invitation, mais pas de souffrir toute une soirée les anecdotes

déprimantes et les regards concupiscent de tous ses invités. J'ai appelé pour prévenir que je venais accompagnée et que je voulais une table dans un coin tranquille.

Emilie dissimule une grimace de douleur en déposant son sac baguette Prada sur le petit tabouret recouvert de velours prévu à cet effet.

- Ça ne va pas ?
- J'ai les pieds en sang.
- C'est ça, aussi, de porter des kickers à longueur d'année. Comment tu veux que je puisse te sortir si tu n'y mets pas un peu du tien ?
- Très drôle.
- Tu n'as qu'à les enlever. Personne ne va soulever la nappe pour regarder tes pieds.
- Tu crois ?
- Tu penses que les miens sont encore emprisonnés dans ces instruments de torture ?

Anna sort un pied nu de sous la table pour le montrer à Emilie.

- On prend le « menu dégustation » ? ajoute-t-elle en ouvrant la carte.
- Trois cent vingt cinq euros par personne sans le vin !
- Eh, relaxe. C'est l'inauguration, personne ne va payer ce soir. A part « grand-père Rattier », se dit Anna en jetant un regard vers les deux places restées vides au centre de la table où se trouve Roberta.

Avec un peu de chance, il aura eu un empêchement, pense-t-elle.

- Je te fais confiance, dit Emilie en refermant prestement la carte.

Anna échange quelques mots avec le sommelier pour s'enquérir des accords mets et vins qui ont été retenus dans le menu choisi. Emilie vit l'expérience comme une débutante. Elle pense encore à Jeanne, qui lui a demandé de prendre en photo chacun des plats, pour lui en faire ensuite une présentation gustative détaillée. Elle va avoir l'air d'une touriste ou d'une demeurée, mais elle ne peut pas procéder comme si son amie ne lui avait pas mainte fois raconté, avec moult détails, les dégustations de pâtisseries auxquelles elle s'adonne en solitaire dans son salon de thé de la rue Bonaparte.

- Tu as vu ? dit Emilie en consultant le menu en lettres d'or que le chef de rang a déposé sur leur table - pour qu'elles puissent suivre en continu la succession des plats qu'elles s'apprêtent à savourer. C'est Joseph Carlux qui a coordonné la création des desserts.
- Tu le connais ?
- C'est le pâtissier préféré de Jeanne. Et je peux t'assurer que c'est une connaisseuse.
- Ah bon ? Elle s'extasie tellement devant les financiers de ma cuisinière que j'imaginai qu'elle avait des goûts plus classiques. Carlux est connu pour ses créations plutôt sophistiquées.

Emilie secoue la tête.

- Tu dis ça parce que tu ne prends jamais le temps de goûter ce qu'elle nous prépare. Aurore est un vrai cordon bleu, figure-toi. Et ses financiers sont incomparables. C'est Jeanne qui le dit.
- Je ne goûte pas parce que j'ai des principes. Mes lèvres scellées font partie de la guerre souterraine que je mène contre Roberta pour qu'elle accepte que nous menions une vie plus conforme à mes critères d'humilité.
- Non mais tu t'entends ?

Le serveur leur présente une corbeille remplie de diverses variétés de pains : « fougasse aux olives, pain de campagne, pain de mie sans gluten, brioche salée et baguette, annonce-t-il. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

- Je veux bien un petit bout de baguette, répond Emilie timidement.

Anna enchaîne :

- Je prendrais un bout de fougasse, une tranche de pain de campagne et une brioche salée.
- On pouvait en prendre plusieurs ? murmure Emilie dépitée, en regardant la corbeille s'éloigner.
- Tu veux que je rappelle le serveur ?
- Surtout pas. Je ne veux pas qu'il pense que je n'y connais rien.
- Le principe, ici, c'est que tu demandes ce qui te fait plaisir. Et s'il te plaît, sois plus discrète quand tu photographies mon assiette.

Emilie admire son cliché.

- Pourquoi il y a un « B » sur le beurre ? demande-t-elle en l'inspectant.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- C'est le nom de l'artisan qui le prépare : Jean-Yves Bordier. Il fait fureur auprès de tous les grands cuisiniers, qui le mettent systématiquement sur leurs tables. Je vois que mon oncle a suivi la mode.

Emilie dégage son téléphone.

- Tu ne vas pas également photographier le beurre ! s'exclame Anna, agacée.
- Mais regarde, il y en a de trois couleurs différentes. Tu as déjà goûté des beurres de trois couleurs différentes, toi ? Excusez-moi, dit Emilie en interpellant le serveur, occupé à remplir leurs verres de vin en souriant devant l'insouciance d'Emilie. A quoi sont-ils ?
- Vous avez un beurre de saison à la framboise, un beurre de baratte à la vanille de Madagascar et un beurre demi-sel classique.
- Et pourquoi n'y a-t-il rien dans cette petite soucoupe ? C'est pour faire des mélanges ?
- Je ne vous ai pas encore apporté l'huile d'olive.
- L'huile d'olive ?

Le serveur revient avec un plateau qu'il dispose sur la table.

- Ce soir, nous vous proposons de choisir entre deux grands crus d'huile d'olive pour accompagner votre pain, annonce-t-il. La première est une huile produite par Christian Perotti dans les communes de Narni et Amelia en Ombrie, à base d'olives Moraiolo, Frantoio et Leccino. Il s'agit d'une huile fraîche, au goût intense, qui se mariera parfaitement avec l'amuse-bouche. La deuxième est une huile produite en Provence par la famille Cheylan, à base d'olives Aglandau et Salonenque. Elle se caractérise par son parfum fruité, qui rappelle le melon, l'amande verte et la figue.
- Jeanne me dit d'essayer plutôt la deuxième, commente Emilie en consultant son portable.

Anna fait un signe au serveur pour confirmer ce choix.

- Jérémcy ne t'emmène jamais au restaurant ?
- Arrête de le faire passer pour un radin. Ça ne l'a jamais intéressé de mettre trois cent euros dans un repas, voilà tout. On allait au resto de temps en temps, mais pas dans le genre qui prévoit un fauteuil pour votre sac à main.

— Bon, alors c'est quoi le problème entre vous ?

Emilie soupire. Elle s'attendait à devoir s'expliquer sur les circonstances de sa fuite, mais elle n'en a aucune envie.

— Tu te souviens de la tirade de Cyrano de Bergerac que tu nous as déclamée il y a deux semaines ?

— Plus ou moins.

— Eh bien, souviens t'en, parce qu'elle décrit exactement ce que je suis en train de vivre et que je ne t'en dirais pas plus.

Sur ces mots, leur serveur attiré dépose devant elles une minuscule assiette creuse. « Raviole de fenouil à l'espuma d'oursin » annonce-t-il.

— Dis-donc, je vais rappeler le préposé au pain pour un ravitaillement, dit Emilie. Si c'est l'entrée, je vais mourir de faim en sortant.

— Cyrano, Cyrano, Cyrano, murmure Anna en attrapant la main d'Emilie au vol. Attends, ce n'est que l'amuse-bouche.

— L'amuse-quoi ?

— La babiole qu'ils te servent pour te faire patienter avant la première entrée.

— Comment ça, la « première » entrée ? demande Emilie, en reposant la brioche qu'elle vient de subtiliser dans l'assiette d'Anna.

Anna procède à l'inventaire détaillé des différents services du « menu dégustation » :

— Amuse-bouche, entrée froide, entrée chaude, poisson, viande, fromage, premier dessert, deuxième dessert, café, mignardises et digestif.

— Je crois que je ne vais manger que la moitié de cette raviole finalement, dit Emilie en fendant le petit carré en deux avec sa fourchette.

Son téléphone vibre à nouveau.

— Jeanne demande quel vin ils ont servi avec le fenouil.

— Dans mon souvenir, on a évoqué Cyrano dans notre discussion sur les histoires d'amour contrariées, ce qui semble bien être ton cas en ce moment, murmure Anna en mastiquant sa raviole le regard tourné vers le plafond. Donc ça colle avec ta désertion du domicile conjugal.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Eh ! On n'était pas mariés que je sache. Alors, je réponds quoi à Jeanne ? Je lui ai dit que c'était du vin blanc, mais elle veut des précisions.
- JérémY se trouve trop laid. Tu lui as dit qu'en amour, ce n'est pas l'apparence qui compte, mais il t'en veut d'être trop belle pour lui. Tu as essayé la robe que je t'ai filée, et sans tes kickers, la réalité lui a sauté au visage : il fallait que tu t'enlaidisses pour qu'il ne se sente pas rabaissé.
- Tu dis n'importe quoi.
- Attends, je vais trouver.

Et elle se remet à réfléchir.

- Bon, si c'est comme ça, je vais rappeler le sommelier pour qu'il me note le nom du vin.
- Riesling Grand Cru Morstein 2011, énonce Anna d'un seul trait.
- Pas si vite !
- C'était la tirade de l'acte deux, reprend Anna. « Et que faudrait-il faire ? Chercher un protecteur puissant, prendre un patron, et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc, et s'en faire un tuteur en lui léchant l'écorce, grimper par ruse au lieu de s'élever par force ? ».
- Non, merci, répond Emilie au serveur qui lui présente à nouveau la corbeille de pain.
- JérémY est un parasite qui s'accroche à toi depuis des années, et tu viens de décider que tu en avais assez. Non, attends, ajoute Anna pendant qu'on lui débarrasse son assiette pour servir la première entrée.
- Homard breton à l'américaine *revisité*, annonce le serveur.
- C'est génial, dit Emilie en photographiant son assiette. Ils revisitent mon entrée alors que je n'ai aucune idée de ce à quoi peut bien ressembler la version originale.

Le crustacé décortiqué trône majestueusement sur une fine julienne de carottes et d'échalotes confites.

- C'est-a-bso-lu-ment-di-vin, pianote Emilie à l'intention de Jeanne.
- « Se changer en bouffon, dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre, naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ? ». Tu

voulais qu'il te fasse l'amour, soliloque Anna. Il continue à t'ignorer, c'est ça ?

- Mais pourquoi penses-tu que cela a forcément quelque chose à voir avec lui ?
- C'est bien lui que tu quittes, non ?
- Je n'ai l'ai pas quitté. J'ai juste besoin d'un peu d'espace.
- C'est contradictoire. Tu voulais réduire l'espace entre vous, pas l'agrandir.
- C'est compliqué.
- C'est toi qui es compliquée.
- On n'a qu'à changer de sujet. Tu penses vraiment qu'ils vont nous servir de la tête de veau ? Parce que ça, j'en ai déjà mangé !
- Elle est « revisitée », précise Anna. Laisse-moi au moins te poser quelques questions pour comprendre de quoi il en retourne. J'ai accepté de t'héberger quand même.
- Je croyais que tu voulais alléger ta conscience.
- J'ai besoin de connaître les enjeux de ta situation pour t'offrir un service d'accueil à la hauteur.

Emilie sourit.

- Tu n'as droit qu'à une seule question.
- Cinq.
- Trois. Et c'est mon dernier mot. Si tu continues à me harceler après ça, je vais à l'hôtel.
- Il n'y a que des palaces et des quatre étoiles dans le quartier.
- Je saurais m'en contenter, dit Emilie d'un air aussi dédaigneux qu'ironique.

Anna réfléchit en scrutant Emilie. Maintenant qu'elles s'apprêtent à attaquer les plats de résistance, elle s'est enfin détendue.

Elle ne lui a rien dit pour ne pas la mettre mal à l'aise, mais sa coiffure, les quelques touches de maquillage et la robe qu'elle porte révèlent sa beauté de manière éblouissante. Une vraie métamorphose.

- Tu n'es pas venue squatter ma chambre d'amis parce que tu souhaites quitter Jérémy.
- Non.
- Il ne sait toujours pas que tu n'es pas en train de rédiger ta thèse.
- Non.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Et tu restes déterminée à écrire une fiction érotique.
- Oui. Voilà, ça fait trois. On peut passer à autre chose maintenant ?
- Pas si vite, dit Anna. Je ne t'ai posé aucune question. Tu n'as fait que confirmer ce que je savais déjà.

Emilie reste en arrêt la bouche ouverte.

- Punaise. J'avais oublié ton esprit tordu.
- Mauvaise joueuse. Alors, première question : est-ce que tu viens enfin de te rendre compte que tu es bien plus exceptionnelle que ce que tu penses ?

Emilie rougit jusqu'aux oreilles.

- Certainement pas.

Anna fait la moue.

- Mouais. J'imagine que ta frimousse rouge pivoine est une réponse bien plus éloquente que ta dénégation.
- Tu es insupportable.

Leur serveur débarrasse les verres pour leur servir un nouveau vin. Emilie, sans même le sentir, s'empresse d'en avaler trois gorgées.

- Mmmh, il est bon celui-là, s'exclame-t-elle, surprise. C'est marrant. D'habitude, je n'aime pas le vin rouge.
- C'est un Château Ausone Saint-Emilion Grand Cru Classé, dit Anna en respirant les effluves de vin qui émanent de son verre.
- Tu sais les reconnaître à l'odorat ? demande Emilie, impressionnée.
- Mais non. Le sommelier nous les a tous présentés en début de repas. Tu n'as pas écouté ?
- C'est ta deuxième question ?
- Petite rigolote. Tu crois pouvoir me piéger ?

Anna fait longuement tourner le vin dans sa bouche avant de l'avalier.

- Tu ne serais pas à la recherche d'un lieu tranquille pour rédiger ton histoire cochonne sans être dérangée par hasard ? Tu veux que je te serve d'alibi ?

Emilie adopte une mine réjouie.

- Mais c'est une idée géniale ça ! Anna, tu es la meilleure stratégie que je connaisse. Merci, ajoute-t-elle en lui attrapant le visage pour lui coller un bisou bruyant sur chaque joue.
- Eh, calme tes ardeurs. Je connais du monde.

Emilie dégainé son téléphone pour envoyer un texto à Jérémy. Elle lui explique en termes hachés qu'elle doit se concentrer exclusivement sur son travail pour terminer sa rédaction. Elle sera mieux installée chez Anna, qui a accepté de l'héberger quelque temps. Elle l'aime, blablabla, mais elle veut se prouver qu'elle peut se débrouiller toute seule. Il sera fier d'elle quand elle rentrera chez eux.

- Tu penses rester longtemps ? demande Anna, qui lit par-dessus son épaule.
- Je ne sais pas. C'est un problème ? Tu veux que je te paye un loyer ? Je ne sais pas si ma bourse me permettra de te dédommager de manière équitable.
- Tu rigoles, j'espère.
- OK, pardon, s'exclame Emilie. Combien penses-tu me rémunérer pour occuper ta chambre d'amis, me couvrir si Jérémy appelle pour demander des nouvelles de ma thèse et alléger ta conscience pendant les semaines qui viennent ?

Anna observe son amie d'un air attendri pendant qu'elle rédige son message.

- C'est si important pour toi d'écrire ce roman ?
- J'imagine que oui. De toute façon, je n'arrive pas à penser à autre chose en ce moment.
- Très bien. Explique-moi pourquoi et je te laisse tranquille.
- Ce sera ta dernière question ?
- Non seulement ce sera la dernière, mais je te promets de te soutenir à fond à partir de maintenant. Si tu viens de quitter l'homme de ta vie pour aller jusqu'au bout de ce projet, c'est qu'il est important.
- Je ne l'ai pas quitté.
- Admettons.

Emilie enfourne une bouchée de canard aux cerises, soupire de satisfaction, avale une gorgée de vin, gémit de contentement, et essuie la commissure de ses lèvres avec sa serviette.

- J'ai l'impression que cette thèse, c'était davantage le projet de Jérémy que le mien.
- C'est ridicule.
- Tu vas m'interrompre systématiquement ?

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Désolée. C'est juste que ça m'agace tellement que tu ne reconnais pas davantage ta valeur.
- C'est l'histoire de ma vie, figure-toi. Et ce n'est pas parce que tu vas me répéter le contraire vingt fois par jour que ça va changer.
- Alors c'est quoi la solution, que tu deviennes la nouvelle Barbara Cartland ?
- Peut-être bien.

Anna en avale son canard de travers.

- Tu penses qu'écrire des niaiseries va te donner confiance en toi ?
- Dans ta bouche, ça sonne comme une ineptie.
- Désolée.
- Jeanne avait l'air beaucoup plus convaincue.
- Jeanne est la fille la plus optimiste qui existe sur cette planète. Tu pourrais lui raconter que ta nouvelle vocation, c'est de faire le tour du monde à dos de phoque, elle aurait des étoiles dans les yeux et commencerait à lever des fonds dans la seconde pour que ton projet se concrétise.
- Tu la fais passer pour une dégénérée.
- Absolument pas. Je sais parfaitement ce que je lui dois. C'est juste que je n'ai pas le dixième de son insouciance.
- Il faut y croire si tu veux que les choses les plus incroyables aient une chance de se réaliser.
- Jeanne a vraiment un don pour faire sentir aux autres qu'ils sont importants et qu'ils méritent de réaliser leurs rêves. Elle me fait penser à Erwan.

Emilie attrape une tranche de pain de campagne dans l'assiette d'Anna et commence à saucer son assiette.

- On a le droit ?
- Tu fais ce que tu veux. Mais garde à l'esprit que nous avons encore le poisson, les fromages, les deux desserts et les mignardises à ingurgiter.
- Jeanne va me tuer si je n'ai plus de place pour les desserts. Mais regarde, gémit-elle. Je ne peux pas laisser cette sauce retourner en cuisine. Ce serait un crime.

Elle jette un coup d'œil à son téléphone.

- Jeanne me donne sa permission.

- Elle est toujours sur écoute ? Cela fait plus d'une heure et demie qu'on est à table.
- Je crois que tu n'as pas pris la mesure de la passion que Jeanne voue à la gastronomie sucrée. Elle patiente parce que je lui ai écrit que Carlux avait coordonné la création des desserts. C'est qui Erwan ?
- Oh, juste un gars qui me file un coup de main pour un petit projet que j'essaye de monter.

Emilie respire le fumet du « bar en cuisson douce, aux épices retour d'Asie » que l'on vient de déposer devant elle.

- De quoi s'agit-il ? Tu ne nous en as jamais parlé.
- Oh, ce n'est pas grand-chose. Et ce n'est même pas sûr que ça se fasse.
- Raconte quand même.
- Mais non, je te dis. Ça n'en vaut pas la peine.

Emilie repose sa fourchette et observe attentivement Anna pendant qu'elle mange en silence.

- Ça m'a l'air essentiel au contraire, vu que tu refuses d'en parler.
- Si je ne vois pas l'intérêt d'en parler, tu en conclus que c'est important ?
- J'ai appris à identifier ce genre de signe grâce à toi, chérie. Ce n'est que l'une des multiples déclinaisons de la dénégation freudienne : il suffit qu'une personne s'acharne à démentir ou à nier un sentiment, pour que l'on puisse raisonnablement suspecter que c'est le contraire qui est vrai. Dis m'en plus sur cet Erwan.

Arnaud Lescuyer a rappelé Anna en fin d'après-midi - deux semaines jour pour jour après leur dernière rencontre. Il a tenu sa promesse de réunir les membres de la commission rapidement.

- Erwan Gauthier est un éducateur de rue que j'ai rencontré à Aubergency.
- La ville où se trouve le CPI de Jeanne ?
- J'ai déjeuné avec elle il y a deux mois. Je me suis un peu promenée autour de la zone commerciale. Bref. Une chose en amenant une autre, j'ai monté un dossier pour lancer une activité associative dans le local commercial d'un ancien kiné.

Emilie la regarde, interloquée.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Tu crées une association sans nous en parler ?
- J'ai juste déposé les statuts. Et ce n'est même pas sûr qu'on obtienne un bail.
- Quel est le projet ?

Anna repose sa fourchette à côté de son assiette aux trois-quarts pleine. Elle n'a soudainement plus faim.

- Tu vas te moquer de moi.
- Anna, tu te sens vraiment intimidée par une fille qui écrit un roman érotique au lieu de rédiger sa thèse ?

Anna fixe ses mains pour trouver le courage de présenter les grandes lignes de son projet. Le dévoiler à Emilie se révèle beaucoup plus difficile que de le défendre devant un adjoint au maire. Elle a du mal à l'accepter, mais elle nourrit des appréhensions. Elle a toujours eu beaucoup d'estime pour l'esprit critique et les analyses théoriques de son amie. Et elle se sent plus exposée et fragile que jamais.

- L'idée d'Erwan, c'est d'accueillir des gens un peu paumés, pour leur redonner confiance en eux et l'envie de se projeter vers l'avenir. Mais nous n'allons pas proposer un ou plusieurs services gratuits aux personnes dans le besoin. Il estime que cela crée une dépendance et un lien de subordination qui rend les gens passifs et redevables.

Emilie écoute attentivement.

- Pour aider une personne à prendre son envol, poursuit Anna, il faut qu'elle découvre quelles sont ses aspirations profondes et comment celles-ci peuvent l'amener à être en lien avec les autres de manière positive.
- Comment allez-vous procéder concrètement ?
- Il s'agit d'abord de créer un lieu d'accueil chaleureux et convivial, pour donner envie aux gens de venir nous rencontrer.
- Un genre de « café social » ?
- C'est-à-dire ?
- Ce que tu décris me fait penser à la structure où j'ai effectué mon stage de Licence. Il s'agissait d'animer et promouvoir un lieu qui avait vocation à accueillir, écouter, orienter et accompagner des personnes vieillissantes dans les démarches de la vie quotidienne et celles d'ordre administratif, juridique et social. Mais le but,

c'était avant tout de créer un lieu de rencontre pour rompre l'isolement de ce public, favoriser l'entraide intergénérationnelle et entretenir ou rétablir les liens sociaux, amicaux et familiaux.

- On s'inspire effectivement des mêmes principes de base : offrir un espace de rencontre, favoriser la fraternité entre les habitants du quartier, orienter - lorsque nous décèlerons un besoin auquel un partenaire peut répondre. Mais nous, notre vocation sera de proposer des activités qui vont permettre aux gens de donner du sens à leur existence en se tournant vers les autres. On ne proposera pas d'aide au logement, au retour à l'emploi, de financement ou de prise en charge quelconque. On se mettra à la disposition de tous ceux qui le souhaitent, pour qu'ils trouvent l'envie et la motivation de réaliser leurs rêves, par leurs propres moyens. A la seule condition qu'il s'agisse d'un projet tourné vers autrui.
- Qu'est-ce qui se passe ? demande soudainement Emilie en apercevant l'immense comptoir sur roulettes que pousse le serveur en direction de leur table.
- Ce sont les fromages, répond Anna en soupirant. Je n'ai absolument plus faim du tout.

Le serveur, une assiette dans une main et un couteau dans l'autre, attend qu'elles fassent leur choix. Il leur a proposé un tour de France complet de tous les fromages, affinés à point, qui sont exposés sur son présentoir : un Munster d'Alsace, des Cabécous d'Audan, du Bleu et du Cantal d'Auvergne, un Camembert au lait cru de Normandie, un Chaource de Bourgogne, un Curé Nantais, un Brie de Meaux, du Brocciu de Corse, du Comté affiné vingt-quatre mois de Franche-Comté, un Pélardon du Languedoc-Roussillon, du Roquefort de Midi-Pyrénées, un Maroilles du Nord-Pas-de-Calais, un Chabichou du Poitou, un Reblochon, de l'Abondance et de la Tomme de la région Rhône-Alpes.

- Je vais prendre un tout petit bout de celui-là, indique Emilie en pointant son doigt en direction du plus petit fromage présent sur le présentoir.

Le serveur en découpe une moitié et la dépose au centre de l'assiette.

- Bouton de culotte, annonce-t-il fièrement. Un fromage de chèvre sec à l'odeur boucanée qui nous vient de Bourgogne. Long en

bouche et légèrement poivré. En accompagnement, je vous suggère le chutney de mangue aux épices ou l'assortiment de fruits rouges provençal.

- J'aimerais autant pouvoir goûter les deux, si c'est possible. Et ça, c'est quoi ? demande Emilie, intéressée.

Même au rayon crèmerie du Inno Montparnasse, elle n'a jamais vu pareil assortiment.

- Une sélection de fromages étrangers : un Stilton et un Cheddar anglais, du Gruyère suisse, un Gouda de Hollande, de la Burrata et du Parmigiano Regiano stravecchio trente-six mois d'affinage italiens.
- Merci. Pas de fromage pour moi, dit Anna au moment où le serveur se tourne vers elle.
- Continue, articule Emilie, la bouche déjà pleine.
- J'ai fini. Qu'est-ce que tu veux savoir de plus ?
- Pourquoi dis-tu que ça risque de ne pas se faire ? Cela m'a tout l'air d'être un beau projet.
- C'est compliqué d'obtenir un bail pour le local que l'on a choisi.
- Vous n'avez qu'à vous installer ailleurs.

Anna réalise qu'elle ne l'a même pas envisagé. Cela lui paraît dorénavant inconcevable. Comme elle, Erwan est particulièrement attaché à cette impasse. Il y connaît plusieurs personnes qu'un tel lieu pourrait notablement inspirer.

- Je n'en ai pas envie.
- Pourquoi ?
- Cela fait deux mois que j'y vais pratiquement tous les jours.
- Pour quoi faire ?
- Rien de spécial.

Emilie écarquille les yeux.

- Je me promène, dit Anna nonchalamment. Je discute un peu avec les gens du quartier. Je passe à la mairie de temps en temps pour demander si mon dossier est passé en commission. Je lis sur le banc en face de l'immeuble...
- Quel immeuble ?
- Celui qui est juste à côté du local.
- Mais, il a quoi de spécial cet immeuble ?

- Ecoute, je n'en sais rien. Mais Erwan et moi, c'est là qu'on a envie de monter notre projet.
- « Erwan et toi » ?
- Ce n'est pas ce que tu penses.
- Et que crois-tu que je pense ?

Anna fait des plis avec sa serviette.

- J'imagine que tu vois des cupidons partout depuis que tu ne lis que des romances.
- Ce n'est pas faux, souffle Emilie en posant ses mains sur son estomac. S'il te plaît « petit ventre », trouve un peu de place pour faire honneur à la suite.
- Il faut que j'aille aux toilettes, dit Anna pour se soustraire à l'interrogatoire d'Emilie. Préviens Jeanne que les desserts ne devraient pas tarder à arriver.

Anna vient tout juste de s'éclipser, quand une véritable ovation accueille deux hommes qui pénètrent dans la salle d'un air décontracté. Ils sont tous les deux vêtus de pantalons à pied-de-poule et d'une veste col Mao en coton blanc boutonnée sur le côté. « Bravo ! » s'exclament en chœur plusieurs convives. Le plus jeune prend la parole en premier :

- Etant donné que seuls la famille et les amis sont venus célébrer l'inauguration de notre nouveau restaurant, sachez que je vais être obligé de douter de tous les compliments que je vais entendre ce soir.
- Tu es trop modeste Jean-Baptiste ! s'écrit un homme aux cheveux grisonnant à la table de Roberta.
- C'est gentil papa, répond-il en rougissant, déclenchant un rire nourri dans l'assistance. Mais c'est encore plus vrai te concernant. Bien. Vous savez tous que je n'aime pas particulièrement sortir de ma cuisine pour venir pavaner en salle. Si je le fais ce soir, c'est pour vous présenter cet homme, annonce-t-il fièrement en passant son bras autour des épaules de son acolyte.

Emilie lui trouve un air vaguement familier. L'homme en question doit avoir la cinquantaine bien tassée, mais porte les années avec un charme singulier. Il a l'allure d'un homme qui s'entretient - des épaules développées, un hâle savamment dosé et un regard séducteur - et donne

l'impression que pour sa part, serrer les mains d'un public conquis est un exercice plutôt plaisant.

- Mesdames et messieurs, annonce Jean-Baptiste Rattier. Je vous présente celui sans qui toute cette aventure n'aurait jamais pu avoir lieu : le grand chef pâtissier, Joseph Carlux.

Tonnerre d'applaudissements.

- Qu'est-ce que j'ai raté ? demande Anna en se glissant dans son fauteuil.
- Jeanne nous écrit : « HHHHHHHHHHHHHH !!!!!!! », énonce Emilie en reposant son téléphone sur la table. Regarde la photo de groupie que je lui ai envoyée.

Emilie se tient fièrement entre les deux chefs, qui sourient face à l'objectif en arborant le « V » de la victoire.

— Ton oncle nous rejoint dès qu'il a fini son tour. Il voulait te saluer. Au bout d'une quinzaine de minutes, Carlux annonce à l'assemblée qu'il doit retourner en cuisine pour lancer le service des desserts. Jean-Baptiste Rattier retrouve Anna et Emilie à leur table.

- Est-ce que Rémi s'occupe bien de vous ? demande-t-il en s'asseyant sur la chaise que le serveur a ajouté entre elles deux.
- Rémi est parfait, dit Anna froidement en embrassant son oncle.
- Qu'est-ce que tu as pensé du « menu dégustation » ?

Emilie sent une pointe d'inquiétude dans sa voix. Manifestement, il tient sa nièce en haute estime.

- Ils sont parfaits, répète Anna, imperturbable.

Emilie ne sait plus où se mettre. Elle se sent témoin d'un duel dont elle ne connaît pas l'enjeu. Jean-Baptiste Rattier doit tout juste avoir une quarantaine d'années. Il est à la fois exalté et touchant de timidité. Lorsqu'il est venu se présenter à sa table à moitié vide, il lui a gentiment demandé ses impressions – comme si elle pouvait donner un avis ayant le moindre intérêt. « Vous, je ne vous connais pas » lui a-t-il dit. Elle lui a répondu qu'elle était venue avec Anna. Il a alors expressément demandé au serveur de lui apporter un siège, pour pouvoir s'asseoir avec elles.

- Je constate que tu es déjà au courant.
- Mais pourquoi a-t-il fallu que tu lui demandes à lui ?
- Parce que tu crois que c'est facile de trouver des investisseurs prêts à s'engager sur un projet aussi casse-gueule ? Tu en connais

combien, toi, des cuisiniers de mon âge qui peuvent s'offrir le luxe d'ouvrir un restaurant de ce standing à Paris ?

- Arrête de te dévaloriser. Tu es quand même passé par quatre restaurants étoilés avant de te lancer sur ton nom : commis chez Guy Savoy pendant cinq ans, chef de partie chez Bocuse et Fréchon, second chez Ducasse au Louis XV.
- Je vois que tu connais bien mon CV.
- En plus, ajoute Emilie qui a envie d'apporter sa contribution, j'imagine mal le grand pâtissier Joseph Carlux s'associer avec un chef qui ne le mériterait pas.

Jean-Baptiste Rattier baisse les yeux à cette évocation.

- C'est mon oncle qui me l'a imposé. Et je m'en serais bien passé.
- Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Anna.
- Ce mec est une calamité, chuchote-t-il.

Emilie est choquée. Ils avaient l'air si complices un instant plus tôt. Tout leur numéro n'était que poudre aux yeux ?

- Il n'y a que le pouvoir et l'argent qui l'intéressent. Jules lui a filé une petite fortune pour qu'il accepte de s'associer au projet. Et il me le fait bien sentir. Il a déjà bouclé son agenda sur les trois prochains mois pour faire son auto-promo. La nouvelle saison du « pâtissier de l'année » commence la semaine prochaine sur TF1. Cette fois-ci, il est membre du jury permanent. Le fait de signer la carte des desserts d'un nouveau restaurant parisien haut-de-gamme donne l'impression qu'il est encore sur le terrain alors qu'il ne remettra les pieds ici que dans l'éventualité où un critique influent passerait la porte. Il a briefé son second pour le joindre n'importe où le cas échéant. Ce mec est obnubilé par les étoiles. C'est le seul trophée qui manque encore à son palmarès. Jules lui a promis que j'avais les épaules pour en décrocher au moins deux dès l'année d'ouverture, s'il s'associait avec moi.
- Est-ce que c'est le cas ?

Emilie a trouvé son repas magique, mais elle n'a aucune idée du niveau qu'il faut atteindre pour entrer dans les bonnes grâces du guide Michelin.

- Dans le milieu, il n'y a pas que le contenu de l'assiette qui compte, souffle-t-il. Loin de là. Et vu les tarifs que nous pratiquons, les attentes vont être élevées.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Pourquoi affichez-vous de tels prix si tu penses que c'est un handicap ?
- Mais parce que ça fait partie du plan marketing. Plus une chose est chère, plus on s'imagine qu'elle a de la valeur. Vous disposez le tout dans un hôtel particulier du seizième, sollicitez Bordier pour le beurre, Androuët pour les fromages, Thiébault pour les légumes, Starck pour la déco...
- Et Carlux pour la carte des desserts, conclue Emilie.
- Exactement.
- Et j'imagine que le grand-père Rattier va contacter les journalistes qu'il connaît pour vous obtenir des papiers élogieux un peu partout, dit Anna.

Le cuisinier acquiesce.

- Mais il y a un autre truc qui me chiffonne.
- Quoi donc ?

Emilie est toute ouïe. Elle veut pouvoir retranscrire fidèlement tout ce qu'elle apprend ce soir à Jeanne.

- Il existe une rumeur qui raconte que la notoriété et le talent de Carlux seraient largement surestimés.
- J'ai une amie qui va régulièrement dans sa boutique-atelier de la rue Bonaparte, dit Emilie. Et manifestement, pour elle, c'est un génie.
- Vous allez tester par vous-même. Mais je ne remets pas en question la qualité de son travail. Ses créations sont magnifiques.
- Quels sont les potins qui circulent sur son compte, alors ? demande Jeanne.
- Plusieurs de ses apprentis ont été remerciés un peu sèchement ces dernières années. Il ne transige jamais sur la qualité et se débarrasse froidement des membres de son équipe qu'il ne juge pas à la hauteur.
- C'est raide, mais c'est peut-être pour cette raison qu'il fait partie des meilleurs, non ?
- Le problème, c'est qu'il aurait aussi viré un commis qui bossait pour lui depuis deux ans et demi et qu'il avait plus ou moins pris sous son aile. Le gars était particulièrement doué et il leur arrivait de tester ensemble de nouvelles recettes. C'était il y a trois ou

quatre ans, mais vous en avez peut-être entendu parler. Il y a eu un article et quelques témoignages dans la presse people. Le gars s'appelait Gauthier. Erwan, je crois. Mais il n'a jamais voulu donner sa version de l'histoire aux journalistes.

Une jeune femme s'approche de leur table et vient murmurer quelques mots à l'oreille du chef.

- Je suis désolé. On a de nouveau besoin de moi en cuisine. Anna, j'apprécie vraiment que tu sois venue.
- Tu sais pourquoi le grand ordonnateur n'a pas daigné se montrer ce soir ?
- Il m'a transmis le message qu'il était retenu à Marseille pour une histoire de contrat immobilier. Un gros coup apparemment. Mais je t'avoue que c'est plutôt un soulagement. Moins je le vois, mieux je me porte. Je réalise mon rêve grâce à son fric, mais il me fait avaler couleuvre sur couleuvre depuis qu'on a lancé le projet.

En leur adressant un clin d'œil complice, il salue à nouveau Emilie et Anna avant de disparaître.

Chapitre 26

Paul Riveiro ne peut réprimer un rictus en apercevant Arnaud Lescuyer qui l'attend sur le parking.

- Je savais que vous étiez coriace Lescuyer, mais vous commencez à me courir sur le système.

Le maire d'Aubergency claque sa portière et s'engage dans l'allée qui mène au hall d'accueil de la mairie.

- Vous me devez une explication.
- Ecoutez, j'apprécie vos efforts pour faire avancer le volet social de notre programme. Mais pour l'instant, je n'ai pas de temps à consacrer à l'une de vos nouvelles croisades pour sauver le monde.

Arnaud Lescuyer s'est engagé en politique sans l'avoir planifié. Il a l'âme d'un militant, pas d'un administratif assis le cul sur sa chaise dans un bureau. Lorsqu'il a pris la tête de la délégation qui voulait faire plier l'ancien maire, pour le dissuader de transformer un square en parking aux abords du centre commercial, Paul Riveiro, le leader de l'opposition, y a vu une opportunité de peser de manière déterminante sur les élections qui approchaient. La popularité du jeune homme était grandissante parmi les habitants de la commune. Depuis qu'il y résidait, Arnaud Lescuyer se sentait concerné par tous les combats. Quitter la Moselle et prendre ses distances vis-à-vis de sa famille avaient fait naître en lui une culpabilité sournoise, qu'il était parvenu à apaiser en s'engageant pour les causes qu'il estimait justes, dès qu'il en avait l'occasion.

- Vous savez parfaitement que c'est l'affaire de quelques minutes. Dites-moi concrètement de quoi il en retourne et j'arrêterai de vous harceler.
- Je préférerais quand vous vous acharniez sur nos adversaires de l'opposition.

Paul Riveiro lâche un grognement.

- C'est bon, suivez-moi.

Les deux hommes entrent dans le bureau du maire, qui n'a rien à voir avec celui qu'occupait son homologue sous la précédente mandature. C'est le premier geste fort que le politique a souhaité faire lors de sa prise de fonction : transformer en salle de réunion les soixante mètres carrés du bureau du maire précédent, et poser ses affaires dans l'ancien bureau de sa secrétaire. Pour lui, le travail s'abat sur le terrain, pas terré entre quatre murs. C'est en mettant ce type d'argument en avant qu'il a convaincu Arnaud Lescuyer d'apposer son nom sur la liste des élections municipales. Mettre un coup de pied dans la fourmilière des privilèges. Donner plus à ceux qui ont moins. Promouvoir la culture, l'éducation et l'économie solidaire, plutôt que la sécurité, le culte de l'excellence et l'ambition à tout va. Les arguments avaient fait mouche. Tant auprès d'Arnaud que des administrés d'Aubergency.

- Je ne comprends pas votre véto sur le dossier qui concerne le local de l'impasse de la Liberté.
- Asseyez-vous, Lescuyer. Je pense que ça va prendre un peu plus de temps que ce que vous pensez.

Riveiro, la cinquantaine élégante, pose sa veste sur le dossier de son fauteuil et desserre le nœud de sa cravate avant de s'asseoir à son tour. Arnaud l'a toujours connu conquérant et sûr de lui. Il a toujours vu en lui un homme courageux, prêt à affronter les questions complexes et les problèmes difficiles, sans s'émouvoir des conflits que cela pouvait engendrer. Riveiro l'a soutenu en conseil municipal pour l'aider à promouvoir son projet social à destination des professionnels qui accepteraient de s'installer dans les quartiers sensibles de la ville. La majorité des élus, de l'opposition en particulier, avaient toujours privilégié les classes moyennes et supérieures. Les habitants de la vieille ville, aux abords de la station de métro, avaient vu leur centre réaménagé en rues piétonnes pavées, boutiques chics, restaurants branchés et pistes cyclables balisées, pendant que la ZUP, aux abords du centre commercial, ne voyait que ses effectifs de police renforcés. Riveiro, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, avait su tenir un discours qui avait séduit une partie de la classe moyenne tout en donnant envie aux plus défavorisés de reprendre le chemin des urnes. Avec ce gars-là, on pouvait enfin envisager de faire de la politique qui avait du sens.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Il n'y a aucun véto. C'est juste que je suis en train de bosser sur un projet qui pourrait bien changer le visage de notre petite cité.
- Vous faites des plans d'urbanisme sans m'en parler ?
- Eh, ne vous emballez pas. On est encore loin du compte.
- Je vous écoute. Expliquez-moi les grandes lignes.

Il veut bien donner du crédit à Riveiro et se laisser convaincre. Mais il va falloir que le projet soit vraiment bon pour qu'il puisse regarder Anna Jonka dans les yeux, et lui dire qu'il n'a rien pu faire pour que son dossier soit accepté.

- Une société d'investissement a pris contact avec moi pour nous racheter une partie de nos avoirs immobiliers aux abords du centre commercial. Vous n'êtes pas sans savoir que la commune est sérieusement endettée. Nous délester de quelques bâtiments, ce serait du pain béni pour nos finances. D'autant que nous n'arrivons même plus à les entretenir.
- C'est bon, lâche Arnaud. Je connais les enjeux financiers. Mais vous savez aussi bien que moi que rester propriétaire des murs est ce qui nous permet de mener une politique active en direction des plus démunis. Vous êtes parvenu à tenir en respect les membres les plus réactionnaires du conseil municipal concernant les investissements opérés au profit de la ZUP en leur concédant leurs rues piétonnes au centre-ville, alors pourquoi vous sentez-vous obligé aujourd'hui de désinvestir la zone ?
- Je ne désinvestis rien du tout. J'essaie juste de trouver des arrangements qui permettraient de concilier les intérêts de tout le monde.
- Parce que vous croyez que c'est possible ? Et moi qui pensais que j'étais le plus idéaliste de nous deux.
- C'est justement ce que je négocie avec notre investisseur potentiel.

Arnaud soupire. Il sait que le maire n'envisagerait pas de vendre les bâtiments appartenant à la ville à la légère.

- Laissez-moi assister à vos négociations.
- Je vous promets que vous serez le premier que je solliciterai dès que ce sera possible.
- Comment ça ?

- Pour l'instant, le représentant de la société ne veut discuter qu'avec moi.
- Vous ne trouvez pas ça bizarre ?
- Ce que je trouve bizarre, c'est de vouloir investir dans ce quartier. Vous êtes allé y faire un tour récemment ?

Tout comme Riveiro, Arnaud Lescuyer réside dans un appartement situé du bon côté de la voie ferrée. Pour sa défense, il a atterri dans cette ville par hasard. Au moment où il a eu mis suffisamment d'argent de côté pour acheter un bien immobilier en s'endettant sur vingt ans, c'est dans cette ville de banlieue parisienne, à la limite de la ZUP et vingt-cinq minutes à pied du métro, qu'il a trouvé son bonheur.

- Malgré tous nos efforts, les choses ne s'améliorent pas, poursuit le maire.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Ecoutez, je ne mets pas en question les initiatives que vous avez prises avec Martine Fuller pour dynamiser la zone, mais tous les indicateurs de criminalité sont en hausse. Le CPI ne désemplit pas. Le taux de chômage des jeunes a encore augmenté le mois dernier et je ne vous parle pas du bilan que me dresse le principal du collège Picasso quand je le croise en faisant mon marché.

Paul Riveiro se frotte la nuque nerveusement. Ses propres enfants sont scolarisés à Camille Claudel, au cœur de la vieille ville. Il a beau prôner la mixité sociale, il est soulagé d'habiter au bon endroit. Lorsqu'il a évoqué avec son épouse l'éventualité de changer leurs enfants d'établissement, pour mettre son discours en concordance avec ses responsabilités parentales, elle l'a gentiment envoyé balader. Elle voulait bien courir les meetings et ne dîner avec son mari qu'un soir sur deux, mais il ne fallait pas toucher un seul cheveu sur la tête de ses chères têtes blondes.

- Le commissariat m'a contacté hier : un nouvel incendie criminel a été signalé. Cette fois-ci, ce sont les locaux du Point Accueil Jeune qui se trouvent à côté du lycée professionnel de Clichouilly qui ont été touchés. Je sors d'une réunion de crise avec Arceline Boustier.
- Elle n'a pas perdu de temps.

La mairesse de Clichouilly est connue pour ses prises de position sécuritaires. Son parti a remporté la mairie de la commune voisine

d'Aubergency sur des arguments radicalement opposés à ceux de Paul Riveiro.

- C'est une raison supplémentaire pour que je voie jusqu'où cette négociation peut nous mener. Mais je vous garantis que je ne les laisserai pas faire n'importe quoi avec nos murs. Je vais même peser de tout mon poids pour qu'ils prolongent les baux de tous les professionnels que vous avez contribué à installer. Vous avez ma parole.

Arnaud est bien conscient qu'il n'a pas beaucoup d'arguments à opposer.

- Et puis, que voulez-vous qu'ils fassent d'autre de ces vieux bâtiments ?

Chapitre 27

Malik ne décroche pas un mot. Il regarde ses ongles, affalé sur le fauteuil, indifférent aux efforts que produit Jeanne pour essayer de le faire parler. Cette semaine, son éducateur référent a présenté sa situation en réunion d'équipe : il a rencontré son frère Ahmed.

— Est-ce que cela vous intéresse d'avoir des nouvelles de votre famille ? demande Jeanne.

Depuis quelques jours, Malik s'est renfermé. Au retour des vacances scolaires, les éducateurs ont pris contact avec le lycée, qui les a informés que l'adolescent était quasiment déscolarisé depuis la rentrée de septembre. Absent à la plupart des devoirs sur table, sa moyenne générale catastrophique compromettrait sérieusement ses chances de passer en première générale.

De toute façon, Malik ne souhaite pas retourner au lycée. Les études ne l'intéressent pas. Il n'a plus que trois mois à patienter. A seize ans, il pourra commencer à bosser et gagner son propre argent. Alors, il ne sera plus un poids pour personne.

- Votre frère a dit à l'éducateur que votre mère était à l'hôpital depuis plusieurs mois du fait d'une commotion cérébrale, dit Jeanne.
- Elle est tombée dans l'escalier.
- Vous voudriez aller la voir ?
- Elle est dans le coma.
- Parfois, les personnes dans le coma sont sensibles à la présence de ceux qui leur rendent visite. Lui parler, même si elle est inconsciente, peut l'aider à récupérer plus rapidement.
- Lâchez-moi. Je sais très bien ce que j'ai à faire. C'est mon frère qui y va.

Personne ne s'est présenté à l'audience quand Malik a été déféré au parquet à la suite de sa garde-à-vue. Apparemment, son père était en déplacement professionnel et n'aurait appris sa mise en examen que plus tard.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Savez-vous pourquoi votre père était absent lors de votre audience ?
- Il avait autre chose à faire.
- Et pourquoi n'a-t-il pas pris contact avec le CPI depuis que vous êtes placé ?
- Mon père me fait confiance. Il sait très bien que je vais me débrouiller. J'ai fait une connerie et je me suis fait prendre. Maintenant, je vais assumer. Et il m'accueillera à bras ouverts dès que je rentrerai.
- Vous en êtes sûr ?

A dix-neuf ans, Ahmed Chamou aurait pu se présenter dans le bureau du juge et demander à prendre la responsabilité de son petit frère. Il est probable que le magistrat n'aurait pas placé Malik au CPI dans ce cas.

Jeanne sait maintenant pourquoi ni lui, ni son père, ne se sont présentés.

L'attitude du jeune homme ayant quelque peu changé ces derniers temps, les éducateurs ont demandé à Jeanne, de sa place de psychologue, de communiquer les informations à l'adolescent avec tact.

- J'ai juste une affaire à régler avant. Mais après ça, je vous garantis qu'il aura envie de me voir.
- Pourquoi dites-vous cela ? Et pourquoi n'aurait-il pas envie de vous voir dès maintenant ?

Malik est agacé par les questions de la psy. Manifestement, elle sait des choses qu'il ignore. Mais il a décidé de ne pas s'énerver. Elle serait bien trop contente de lui faire perdre son sang froid. Il n'a qu'à se taire. Elle ne pourra exercer aucune pression sur lui s'il reste muet pendant qu'elle déblatère.

- Malik, dit Jeanne calmement en regardant le jeune homme droit dans les yeux. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Qu'est-ce qu'elle va encore lui raconter ? Il est déterminé à ne donner aucun crédit à ce qu'elle va lui dire, mais il a tout de même un mauvais pressentiment.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Il espère qu'il ne s'agit pas de sa mère. Elle n'a jamais compris son aversion pour l'école. Sous prétexte qu'il avait des résultats excellents jusqu'en sixième, il aurait fallu qu'il passe son temps à bosser ses cours, pour

devenir vétérinaire ou avocat. C'est vrai que pour lui, c'était facile. Là où son frère avait toujours ramé, il était bon sans faire d'effort. C'était l'un des sujets de discorde entre ses parents.

Leïla El Achab était née en France de parents immigrés algériens. Elle avait pu se dégager du carcan familial grâce à son obstination dans les études. Elle était laborieuse, mais appliquée. Son BEP secrétariat en poche, elle avait passé le concours d'aide-soignante, et suivi sa formation dans le cadre d'un contrat d'apprentissage. Cela lui avait permis d'être rémunérée, puis embauchée dans la foulée. Les conditions de travail à l'hôpital étaient difficiles, mais le salaire correct.

Aurélien Chamou l'avait séduit en lui assurant qu'il était un bosseur, qu'il ferait un bon mari et qu'elle n'aurait jamais à se plaindre de lui. Il n'était porté ni sur l'alcool, ni sur les jeux d'argent, et aspirait tout comme elle à fonder une famille qu'ils sauraient mettre à l'abri du besoin. Cette promesse avait achevé de convaincre Leïla. Son choix de prendre son indépendance dès qu'elle avait commencé à travailler l'avait éloignée de ses parents, qui voulaient la garder dans leur giron jusqu'à ce qu'elle se marie. Elle avait tenu bon et ils en avaient été affectés. En tombant amoureuse d'un Français pure souche, elle donnait un nouveau coup de pied dans les convenances. Tous ceux que ses parents lui présentaient exigeaient d'elle qu'elle se conforme davantage aux us et coutumes d'un pays où elle n'avait jamais mis les pieds. Elle en avait également soupé des contraintes de la religion. Aurélien Chamou lui avait permis de prendre définitivement ses distances avec tout ce qu'elle vivait comme trop oppressant dans ses racines nord-africaines. Le problème, c'est que s'il avait beau travailler effectivement comme un damné, sorti du système scolaire sans aucun diplôme, il peinait à trouver des contrats déclarés, pérennes et correctement payés. Il acceptait tout sans rechigner : les déménagements au noir, les missions dans le bâtiment, sans respect des consignes de sécurité ni des horaires légaux, les extras dans la restauration, payés au lance-pierre, à faire la plonge ou le filtrage des huiles dans des réduits sans lumière naturelle, ni assurance qu'il serait bien payé une fois le travail terminé. Il était à la merci de tous ceux qui voulaient garantir leur marge en exploitant cette main-d'œuvre corvéable à merci. Il ne se sentait pas pour autant le plus mal loti. Lui au moins avait des papiers en règle. Il n'avait pas la peur qui lui tenaillait le ventre chaque fois qu'un représentant

de l'ordre croisait son chemin. Ses partenaires de galère étaient constamment en proie à une angoisse lancinante. Il se sentait en marge du système, mais il avait quand même la satisfaction de ne pas tomber dans le deal ou les petits larcins pour gagner de quoi alimenter le budget du ménage. Il était fier de gagner sa vie honnêtement, même si c'était dans un cadre de travail illégal.

Tout cela avait fonctionné, pour Leïla et lui, jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte de leur premier garçon. Aurélien était fou de joie, pendant qu'elle commençait à s'inquiéter de ses activités hors cadre. Elle aspirait à davantage de sécurité, de confiance dans les projets d'avenir et à des revenus plus réguliers, pour accueillir cet enfant dans de bonnes conditions. La bonne nouvelle, c'est qu'ils avaient enfin obtenu un logement dans l'un des HLM de la ville. Ils avaient monté un dossier dans lequel le SMIC de madame, le RSA de monsieur, et le bébé à venir, les avaient fait passer sur le haut de la pile. Ce nouveau cadre de vie, plus spacieux et confortable, n'avait pourtant pas empêché les premiers nuages de s'immiscer progressivement sur le front conjugal. Leïla reprochait de plus en plus à son mari d'être en marge. Elle lui en voulait de ne pas avoir été plus sérieux à l'école. Malgré ses efforts pour être à la hauteur et faire sa part, Aurélien se sentait souvent rabaissé et démuné. C'est l'arrivée de leur deuxième fils qui fit grandir les sujets de dispute et multiplia les désaccords. Aurélien acceptait des missions de plus en plus contraignantes. Ils partaient plusieurs jours, travaillait de nuit et enchaînait les heures. Leïla lui reprochait à la fois ses absences et le peu d'argent qu'il rapportait. Alors qu'ils étaient fâchés depuis plusieurs années, elle reprit contact avec ses parents, pour qu'ils viennent l'épauler dans la prise en charge des enfants, quand son mari était en déplacement. Monsieur et madame El Achab ne considéraient pas d'un bon œil ce Français qui ne savait pas offrir à leur fille la sécurité à laquelle elle aspirait. Entre sa femme et ses beaux-parents, Aurélien étouffait sous les critiques et les jugements dévalorisants. Il se sentait méprisé, malgré le cœur qu'il mettait à l'ouvrage.

Les éclats de voix dans le foyer devinrent de plus en plus fréquents. Et les gifles commencèrent à tomber plus souvent qu'à l'ordinaire. Sur son fils aîné qui prenait la défense de sa mère. Sur son plus jeune fils, quand il devenait insolent en répétant les insultes entendues dans la bouche de son grand-père. Sur sa femme, enfin, qui le harcelait sans répit.

- C'est votre père, dit Jeanne.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Il vient d'être écroué à la maison d'arrêt de Fresnes.
- C'est impossible ! Vous dites n'importe quoi. Je me suis assuré que ça n'arriverait pas.
- Je ne comprends pas, dit Jeanne. Comment auriez-vous pu l'empêcher ?

Malik est sidéré. Sa tête lui tourne. Mille idées lui traversent l'esprit. Comment est-ce possible ? Il faut qu'il sorte. Immédiatement. Il doit forcément y avoir une erreur.

Chapitre 28

Comme la réponse de la mairie se fait attendre concernant le local, Anna a décidé de prendre d'assaut le vestige de l'ancienne gloire des télécommunications d'Etat.

Toutes les cabines téléphoniques de France sont condamnées à disparaître depuis la généralisation du portable. Celle-ci, à elle seule, mériterait pourtant qu'on l'épargne. Lorsque l'on gagne à peine de quoi payer la facture d'électricité, on y regarde à deux fois avant d'investir dans le dégroupage total. Même quand c'est le seul lien qui nous reste avec la famille restée au pays. Mohamadou Diallo a droit à quelques minutes de communication chaque semaine. Et cabossée ou non, cette cabine et le combiné qu'elle héberge sont pour lui sacrés. On lui donne une carte prépayée par mois, qu'il fait durer autant qu'il peut. Il demande à parler à sa mère, qui le rassure et l'encourage, puis à l'un de ses frères ou l'une de ses sœurs, qui lui donne des nouvelles du village et des projets de retour en France. Lorsqu'il a vu Anna tourner autour de la cabine téléphonique, il s'est dit que cette fille envahissait à nouveau son espace vital.

« Qu'est-ce que vous faites ? » a-t-il osé lui demander.

Elle lui a expliqué qu'elle cherchait une idée pour donner davantage d'intérêt à ce petit réduit à l'abandon qui gâchait le paysage. Mohamadou s'était instantanément mis en colère.

C'était bien la remarque d'une personne qui avait des problèmes de riches, ça !

Il avait répliqué qu'elle n'avait pas intérêt à casser le combiné, que c'était la seule cabine à cinq cent mètres à la ronde qui fonctionnait encore, que sa tante voulait pouvoir le surveiller depuis la fenêtre du deuxième étage et qu'il était prêt à se battre pour défendre sa propriété. Anna en fut à la fois émue et décontenancée. Elle n'imaginait pas qu'on pouvait à ce point accorder de l'importance à un téléphone public. Elle avait invité le garçon à s'asseoir sur le banc pour lui raconter son histoire.

Quel âge avait-il ?

Qui appelait-il donc ?

Pourquoi habitait-il chez sa tante ?

Cet intérêt soudain laissa Mohamadou pantois. Il déroula chaque étape de sa courte existence d'un seul trait. Que justement cette fille prenne le temps de la questionner sur sa vie, lui demande son avis sur ce qui était important et l'écoute sans l'interrompre, voilà qui était déconcertant.

Pendant plusieurs semaines, il l'avait observée de loin.

Depuis ce premier mardi où elle avait failli compromettre sa partie de football avec Erwan, elle était revenue quasiment tous les jours pour dessiner dans son calepin, assise sur son banc en face à l'immeuble. Il restait à une distance respectable. Il fallait qu'il prenne le temps de l'étudier avant de risquer une approche.

Mohamadou avait appris à se méfier des adultes. Lui, le petit garçon noir, on le prenait pour un enfant qu'il n'était pas. Un voyou, un sauvage ou un idiot. Et on lui prêtait très souvent des intentions peu louables. A l'école, c'était lui qu'on accusait pour les bêtises. Dans la rue, il était regardé avec méfiance, comme s'il préparait un mauvais coup. A la maison, Il s'isolait, pour tenter d'échapper aux dénonciations fallacieuses d'un cousin voulant se soustraire à une punition quelconque. Il en avait assez de payer pour les autres. Il avait observé que plus il se faisait discret et moins les problèmes s'abattaient sur sa tête. Il avait pris le pli de ruminer son sentiment d'injustice en solitaire. Ce fut donc sûrement l'intérêt sincère d'Anna, dénué de préjugés, qui le prit par surprise. Et il s'épancha sans l'avoir prévu.

A mesure qu'il racontait, il se sentait moins lourd. Anna hochait la tête, le relançait par une question rapide et acquiesçait patiemment. Elle avait depuis longtemps remarqué ce jeune garçon, qui lui tournait autour sans oser l'aborder. Elle se demandait s'il fallait aller à sa rencontre ou le laisser approcher de lui-même. Erwan lui avait conseillé de patienter. Un jour, n'y tenant plus, elle avait voulu lui parler. « Sois patiente » lui avait dit l'éducateur en la rattrapant par le bras. Au contact d'Erwan, elle se sentait souvent impétueuse et insensible. Il discutait gentiment, le sourire en coin, chacune de ses initiatives pour aller à la rencontre des habitants de l'immeuble. Elle voulait progressivement se faire connaître, pour adoucir les regards méfiants qu'elle croisait chaque jour en occupant l'espace. Personne n'était venue la questionner concernant son hall repeint en bleu,

mais tous se demandaient qui elle était, d'où elle venait, et pourquoi elle passait son temps à aller et venir dans l'impasse. Qu'elle connaisse Erwan Gauthier, qui avait mis plusieurs mois à apprivoiser son monde, était un gage de confiance. Mais il en fallait plus pour détourner les gens de leurs habitudes et de leurs préjugés. Le seul qui avait accueilli Anna avec une joie sincère était Martin Plantier. Cela avait d'ailleurs grandement surpris Erwan. Cet homme bourru, d'abord peu cordial, semblait être tombé sous le charme de la jeune femme dès le premier jour. Quand il avait appris qu'Anna avait repeint le hall d'entrée de l'immeuble à titre gracieux et bénévole, il en était resté scotché. Comment pouvait-on consacrer du temps et de l'énergie à un lieu où l'on n'habite même pas, pour des gens que l'on ne connaît même pas et sans rien demander en échange ni rien attendre en retour ? Cela lui avait donné de l'ardeur pour terminer sa tournée dans les délais et revenir prêter main forte pour le projet suivant. « Il va falloir que notre dossier soit accepté » lui avait répondu Anna. Martin Plantier lui avait répondu qu'il serait patient, et qu'il ne fallait pas qu'elle hésite à le solliciter dès que le bail serait signé. Ils s'étaient serrés la main pour sceller cet accord verbal.

Son histoire déballée, Mohamadou guette la réaction d'Anna.

— Alors ? demande-t-il.

— Alors quoi ?

— Ben, et vous ? C'est quoi votre vie ?

Anna aimerait bien qu'Erwan soit là pour lui souffler ce qu'elle doit répondre. Elle est d'ordinaire plutôt pudique. Elle se sent empotée. Cinq années d'études de psycho, et elle reste sèche devant un garçon de six ans qui la regarde les yeux écarquillés. Elle a beau fouiller dans ses souvenirs, son cours de master sur les entretiens cliniques ne lui est d'aucun secours. Il consistait à mener des entretiens factices dans le cadre de jeux de rôle entre étudiants. Avec un effectif de trente-deux personnes, Anna était parvenue à passer entre les mailles du filet et à ne jamais se soumettre à l'exercice. Elle avait pris des notes et écouté avec attention les remarques du prof. Cela lui avait permis d'obtenir un seize sur vingt à l'examen, mais restait aujourd'hui complètement inutile pour l'aider à nourrir un échange banal avec un enfant. Oh, et puis zut, il ne s'agissait pas d'un entretien classique. Elle n'était pas la psychologue de ce garçon et n'avait donc pas à respecter les règles qu'on lui avait inculquées. Elle pouvait bien parler un

peu d'elle-même sans mettre en péril la sacro-sainte neutralité bienveillante que le psy est sensé observer en toute circonstance.

- Alors moi, commence-t-elle, je vis avec ma grand-mère.
- Où sont tes parents ?
- Ils sont morts.
- Oh, d'accord, souffle l'enfant en posant une main sur sa bouche.

Anna se demande un instant si elle n'en a pas trop dit d'un coup.

- Tu dois être drôlement triste.
- Ben, pas tant que ça.
- Ah bon ?

Mohamadou n'ose même pas imaginer quelle serait sa vie si ses parents étaient morts. Il se dit que cela ne vaudrait certainement pas la peine de continuer à endurer ce qu'il vit au quotidien. Les brimades, l'indifférence, les frustrations. Il tient le coup pour les rendre fiers.

- Mes parents n'étaient pas très disponibles, dit Anna. Mon père travaillait beaucoup et ma mère faisait du shopping à longueur de journée.
- Ah bon, scande Mohamadou tristement.

Punaise, il ne faut pas qu'elle lui inspire de la pitié. Ce serait quand même un comble.

- Mais tout va bien, tu sais. Je ne suis pas malheureuse. Je vis dans un très grand appartement à Paris, avec une cuisinière qui me prépare tous mes repas et une femme de chambre qui range mes affaires.

Le visage de l'enfant s'éclaire.

- Ça veut dire que tu as ta propre chambre ?

Oh mon Dieu, il ne faut pas non plus qu'elle s'affiche comme une rentière qui vient s'encanailler dans les quartiers défavorisés pour donner du sel à son existence.

- Parle-moi encore de toi. Comment est ta chambre ?
- Je dors dans la cuisine.
- Dans la cuisine ?
- On vit à huit dans un trois-pièces. Tu vois la fenêtre au deuxième étage de l'immeuble ?

Anna acquiesce.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- C'est le salon. Mes deux cousines partagent une chambre. Il y a mes deux cousins dans l'autre. Et mon oncle et ma tante dorment dans le salon avec le bébé.
- Et toi ?
- Je déplie mon matelas sous la table de la cuisine tous les soirs, et je le replie tous les matins avant le petit-déjeuner.
- Tu dors sous la table de la cuisine, énonce Anna, incrédule.
- Ben, c'est le plus pratique. Au début, c'était compliqué de m'endormir, parce que mon oncle rentre tard et qu'il dîne au-dessus de ma tête alors qu'on est tous déjà couchés. Mais les chambres sont vraiment petites. Quand on met les deux matelas par terre, on n'a plus beaucoup de place. Dans le salon, le bébé bouge tout le temps. Et puis, mes cousins font pipi au lit, alors on était tous mouillés et ça ne me plaisait pas trop.

Anna est sidérée. Elle ne sait pas quoi répondre. L'épisode de la séparation du garçon d'avec toute sa famille lui a déjà fichu un coup au moral. Mais maintenant qu'il ajoute ses nuits sous la table de la cuisine, elle ne sait plus comment rebondir. Spontanément, elle a envie de lui proposer de venir habiter chez elle. Quatre pièces, au moins, lui permettraient de l'installer plus confortablement. Elle pense même que le couloir serait plus accueillant que sa table en formica. Mais les paroles d'Erwan la retiennent : « ici, les gens n'ont besoin ni de ta pitié, ni de ta générosité aveugle. Il faut qu'ils se souviennent que c'est en eux-mêmes qu'ils trouveront les ressources pour aller de l'avant. Rappelle-leur ce qu'ils valent et ils te surprendront ».

- Comment tu fais pour t'endormir ?
- J'ai collé la photo de mes parents sous la table. Je les regarde. Je pense à eux. Et puis je m'endors.

Ces mots, dans sa bouche, sonnent comme une évidence. Anna soupire, impuissante.

- Elle sait faire les millefeuilles à la crème ta cuisinière ?
- Je ne sais pas. Sûrement. Pourquoi tu me demandes ça ?
- Ma tante adore l'émission du pâtissier de l'année. On est tous devant la télé le jeudi soir. Cette semaine, ils ont fait des millefeuilles. Je connaissais parce qu'ils en vendent à la boulangerie, devant l'école.

— Tu aimes les gâteaux ?

— J'en sais rien, on n'en achète jamais. Mais ça a l'air bon à la télé. Tu as déjà mangé un millefeuille ? lui demande-t-il le regard brillant.

Certainement, mais elle n'en a aucun souvenir. Devant tant d'insouciance et de curiosité, elle regrette d'avoir accordé si peu d'attention au savoir-faire de sa cuisinière.

— Je pourrais peut-être lui demander d'en faire un pour toi.

— Pour moi ? s'extasie Mohamadou.

Mon Dieu, elle a l'impression qu'elle vient de lui annoncer qu'elle était la meilleure amie du Père-Noël et qu'il venait pour dîner. Un peu plus tard, quand elle rapporte sa conversation à Erwan, il met de nouveau le doigt sur les failles de ses bonnes intentions. Pourquoi faut-il qu'elle offre des cadeaux gratuits sans réfléchir ? Que pense-t-elle qu'il va lui demander après avoir goûté à son millefeuille ? Que vont faire ses cousins et les autres enfants de l'immeuble quand la nouvelle se répandra ? Elle veut alimenter en gâteaux tout le quartier ? C'est ça, son idée pour aider les gens à s'en sortir ?

Anna est ressortie de cette discussion dépitée et contrite, mais déterminée à réparer son erreur. Le lendemain, en retrouvant le garçon, elle lui annonce qu'elle a réfléchi. Il n'est pas question qu'elle lui fournisse un millefeuille sans qu'il ne lui donne rien en échange. Elle a appris sa leçon.

— C'est tout de même un gros gâteau, dit-elle.

Mohamadou se dit que de toute façon, c'était trop beau pour être vrai. Il a ruminé toute la nuit l'anticipation du présent, sans réussir à trouver le sommeil tant cette perspective l'excitait.

— Je me doutais que tu ne tiendrais pas parole. J'ai regardé dans la vitrine. Le gros gâteau coûte vingt-huit euros. C'est une sacrée somme.

S'il savait, se dit Anna. Et cette pensée l'émeut.

— Je n'ai pas dit que tu n'aurais pas ton gâteau. J'ai simplement décidé que je voulais quelque chose en échange.

— Mais moi, je n'ai rien du tout.

— Mais si. Tu as même quelque chose qui m'intéresse beaucoup.

— Quoi donc ?

Déployer ses ailes (vol. 1)

— Cette cabine téléphonique, répond Anna en pointant l'objet du doigt.

— Elle n'est même pas à moi.

Anna le regarde en souriant.

— Elle est importante pour toi. Et cela te qualifie pour le job auquel j'ai pensé.

— Me quali-quoi ?

— Tu ne trouves pas qu'elle est triste, cette cabine, avec ses vitres éventrées ?

— Un peu, répond Mohamadou en l'observant de loin.

— Viens, on va inventer un moyen de la rendre plus agréable à regarder. Si tu m'aides, tu auras mérité ton millefeuille.

Et c'est ainsi que le projet « cabine téléphonique » démarre. Martin Plantier est sollicité dès que les plans sont terminés. Mohamadou choisit la couleur dans le nuancier apporté par Anna. Ils changent les vitres, repeignent les montants en métal et décident de coller de la mosaïque sur les parois jusqu'à mi-hauteur. Personne n'a jamais vu une cabine de cette couleur : bleu Klein, orange vif et argenté.

— Ça a de l'allure, estime Martin. Je vous avoue que je n'étais pas convaincu par les morceaux de couleur orange. Mais finalement, c'était un bon choix, petit gars, dit-il à Mohamadou en lui donnant une bourrade de l'épaule.

— C'est un chef-d'œuvre, murmure le garçon fièrement.

— Il manque un truc, ajoute Erwan qui vient de les rejoindre.

Erwan sent qu'Anna prend ses marques. Il vient un peu chaque jour demander des nouvelles et constater l'avancée des travaux, mais il évalue progressivement que ce trio improbable fonctionne en autonomie.

— Quoi donc ? demande Anna, qui craint une nouvelle bévée.

— En fait, ce n'est pas un truc qui manque, c'est une idée que j'ai vue pratiquée ailleurs.

On l'écoute avec intérêt.

— Cette cabine est devenue bien trop belle pour que seuls ceux qui veulent téléphoner en profitent.

— Tout le monde en profite, dit Anna. Elle est au milieu du trottoir.

— Je vous propose d'y ajouter une touche d'attractivité supplémentaire.

— Une touche de quoi ? demande Mohamadou.

Les adultes compliquent toujours tout.

— Dans le Limousin, une cabine téléphonique a été transformée en bibliothèque. On y trouve des livres à emprunter gratuitement.

— C'est une idée géniale !

Mohamadou et Martin restent perplexes. Et puis quoi encore ? Lire, c'est contraignant. Mohamadou s'en passerait bien. Pour Martin, c'est superflu. La télévision lui apporte suffisamment de distractions.

Surtout depuis qu'il a investi dans un décodeur et qu'il s'est remis au bricolage.

— Je vais rapporter des livres de chez moi, dit Anna.

— Je veux bien vous ajouter des étagères, si ça vous fait plaisir, dit Martin.

Anna jette un coup d'œil à Erwan pour vérifier qu'il approuve.

— Il y aura des bandes dessinées ?

C'est l'unique lecture que Mohamadou supporte. Il devine les textes en regardant les images. Mais la question confirme ce qu'Anna a pressenti. Une fois de plus, elle s'apprête à tout fournir sur un plateau sans rien demander en retour.

— Tu sais quoi ? On va établir une sélection ensemble.

Erwan sourit. C'est le métier qui rentre.

Chapitre 29

« J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle » claironne Anna en rejoignant Erwan devant la cabine téléphonique.

Depuis plusieurs jours, l'éducateur arrive dans l'impasse avant elle le matin.

Dès l'instant où elle a déposé leur dossier à la mairie, elle est venue de plus en plus souvent traîner dans le coin. Pour y faire du repérage, pense-t-elle. Elle tourne autour du local, essayant d'en distinguer l'intérieur pour anticiper les travaux à prévoir.

Le feu a été stoppé à temps et la charpente n'a pas été endommagée. Apparemment, seuls le papier peint sur les murs, les rideaux aux fenêtres et le lino au sol sont atteints. Il n'en demeure pas moins que la suie est partout. Toute la décoration est à refaire, du sol au plafond.

Anna se rend à l'arrière de l'immeuble, dans le petit espace vert à l'abandon. Elle aimerait l'investir, mais se répète en mantra ce que lui a dit Erwan : « associe ton entourage à tes projets. Fais avec les autres au lieu de partir en croisade toute seule. Comment veux-tu que les habitants prennent soin de leur environnement si tu le remets à neuf comme si c'était chez toi ? ».

Un matin, elle a trouvé un paquetage militaire et un sac de couchage bleu marine roulé en boule derrière une jardinière. Elle s'est dit qu'elle ne devait pas être la seule à se sentir chez elle ici. A l'abri de la rue, même sans toit sur la tête, les quelques mètres carrés d'herbes hautes restent accueillants.

Le lendemain, les affaires sont toujours là. Anna en parle à Erwan qui élude le sujet. On voit souvent des SDF faire la manche aux alentours du centre commercial. Ils demandent l'aumône là où les gens dépensent leur argent. L'un d'entre eux s'est peut-être aventuré un peu plus loin. Le jour suivant, le sac de couchage et le paquetage ont disparu.

Lorsqu'elle arrive à sa hauteur, Erwan s'étonne de la trouver si matinale.

— Tu peux parler, dit-elle. On dirait que tu viens de tomber du lit.

Erwan a les cheveux en bataille, il ne s'est pas rasé depuis plusieurs jours et ses yeux sont cernés.

- Tu me payes un café ? demande-t-il.
- Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

Le regard d'Erwan s'assombrit.

- Qu'est-ce que j'ai dit de mal ?
- Rien du tout.
- Je rigolais, se sent-elle obligée de préciser. Viens, on va aller chez Jean-Claude.

Elle passe son bras sous le sien et l'entraîne vers la place de la mairie. A sept heures le matin, le café est déjà très animé.

Anna est tellement heureuse de l'échange qu'elle a eu la veille avec Arnaud Lescuyer, qu'elle a ouvert les yeux à cinq heures trente. Elle savait qu'Emilie ne la rejoindrait pas pour petit-déjeuner avant neuf heures, au moins. Elle a donc filé sous la douche, avalé un café - qui lui a brûlé les lèvres tant elle était pressée - et à six heures trente, elle était déjà en train de traverser le Champ-de-Mars en trottinant pour attraper un métro. Elle voulait trouver Erwan et lui annoncer la nouvelle. Elle se sentait d'attaque pour ratisser tout Aubergency si nécessaire.

Erwan pioche un croissant dans la corbeille qui se trouve sur le bar et vient s'installer à côté d'Anna en terrasse.

- Alors, dit-il. Quelle est la bonne nouvelle ?
- J'ai signé un bail pour notre local.

Il ne la reconnaît pas. Depuis qu'il la fréquente, cette fille est la pudeur incarnée.

- Qu'est-ce que vous prendrez ? demande le serveur.
- Deux cafés, répond Anna sans le regarder.

Elle est contrariée d'être ainsi interrompue sans avoir pu mesurer la réaction d'Erwan.

- Vous pourriez m'apporter un autre croissant avec mon café ?

Anna le dévisage.

- Je n'ai pas eu le temps de manger hier soir, dit-il pour se justifier.
- Ça t'est égal ?
- C'est bon, mon tour de taille peut quand même encaisser un deuxième croissant.
- Je te parle du local.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Oh pardon, dit-il en tassant le reste de viennoiserie dans sa bouche. C'est génial ! Quelle est la mauvaise nouvelle ?
- Le bail est de dix-huit mois seulement.
- Dix-huit mois ? Mais tu t'es faite avoir !

Le serveur les interrompt à nouveau en déposant leur commande sur la table.

- Je vous ai apporté la corbeille. Jean-Claude m'a dit de vous dire que c'est la maison qui régale.
- En quel honneur ? demande Anna.

Erwan le salue et pioche un nouveau croissant dans la corbeille.

- C'est un truc entre nous. Alors ? Ne me dis pas que tu as déjà signé leur contrat pourri ?
- Hier soir, murmure Anna, déconforte.
- Mais je ne comprends pas, dit-il en reposant son croissant pour avaler son café d'un trait - et en commander un deuxième dans la foulée - pourquoi Arnaud Lescuyer t'a-t-il mise dans une telle position ?
- Pour tout te dire, il m'a fermement déconseillé de signer.

Arnaud a repris contact avec Anna pour lui proposer un rendez-vous. Il voulait la revoir. Mais il aurait préféré avoir de meilleures nouvelles à lui annoncer.

- La mairie d'Aubergency est sérieusement endettée.
- Ce n'est un secret pour personne.
- Apparemment, ils veulent mettre en vente une partie des biens immobiliers qui appartiennent à la commune pour renflouer les caisses et diminuer les frais d'entretien des bâtiments. Le local de l'impasse de la Liberté fait partie du lot.

Erwan continue d'avaloir son petit-déjeuner d'un air pensif.

- Comme j'ai insisté, il m'a dit que ma seule option, si je voulais vraiment m'installer dans ce local, c'était de racheter le bail de Pierre Jouvène.
- Le kiné ?

Anna acquiesce.

- Dans le contrat qu'il a signé avec la mairie, il lui restait dix-huit mois garantis avant le renouvellement tacite.

- Mais c'est quoi, l'intérêt de bosser comme des fous pendant six mois pour remettre ce local en état, si on ne peut l'occuper qu'un an pour lancer notre projet ? On va se tuer au travail, rameuter du monde, engager des investisseurs. Et tout ça pour que tout s'arrête au moment où les choses vont enfin pouvoir démarrer ?

Anna n'imaginait pas Erwan aussi fébrile. Il a les nerfs à vif.

- Pourquoi tu t'énerves ? Ça ne t'intéresse pas de connaître mes motivations ? C'est quand même moi qui prends les risques financiers dans cette affaire, non ?

Elle se déteste de mettre ainsi la question de l'argent sur la table.

- Je croyais que tu avais un donateur.

Anna ne répond pas tout de suite. Elle regarde Erwan plus attentivement. Elle ne l'a jamais vu perdre son sang-froid comme aujourd'hui. Lorsqu'il la conseille sur sa façon d'entrer en relation avec les autres, il a toujours l'air si calme et sûr de lui. Aujourd'hui, quelque chose ne va pas. Elle le sent.

- Tu as besoin d'un coup de main, petit gars ? demande Jean-Claude à l'éducateur.

Le tenancier du café s'est déplacé jusqu'à leur table pour venir les saluer. Il serre chaleureusement la main d'Erwan. Plus longtemps que d'ordinaire. Erwan le remercie et lui répond qu'il n'a besoin de rien.

- Depuis que je l'ai aidé à rétablir la communication avec son fils, il est aux petits soins avec moi, dit-il à Anna, le regard fuyant.

Il se passe quelque chose de bizarre, mais Erwan ne semble pas disposé à en parler.

- Ok, explique-moi tes raisons. Je vais essayer de me calmer.
- Au moins, est-ce que tu te souviens du projet que j'avais lorsque tu m'as vue la première fois dans cette impasse, il y a trois mois ?

Erwan réfléchit.

- Tu voulais donner plus de cachet au paysage.
- Tu es peut-être très doué en relations humaines, mais j'ai fait mon mémoire de master sur les effets du paysage urbain sur le bien-être d'une communauté. De nombreuses études montrent qu'un environnement accueillant, propre et chaleureux affecte l'humeur de manière positive.

Elle avale une gorgée de café avant de poursuivre.

- Effectivement, « Prenez votre envol » va mettre du temps à se mettre en place. Mais en attendant, les habitants de cette impasse ne vivront plus sept jours sur sept à proximité d'un local incendié à l'abandon. Ils auront le sentiment qu'on se soucie d'eux. Tout le monde mérite de vivre dans un environnement correctement entretenu. Et je suis désolée, mais je considère que c'est un excellent investissement. Dans un an et demi, la mairie pourra vendre le bâtiment à un meilleur prix. Et si notre projet fonctionne, on sera les mieux placés pour signer un bail avec le nouveau propriétaire. Et si ce n'est pas possible, cela nous aura mis le pied à l'étrier, on saura de quoi on est capable, et on s'installera ailleurs.

Anna reprend son souffle. Erwan est impressionné par la passion qui l'anime. Après tout, dans la plupart des projets, il se dit que le voyage a souvent plus d'intérêt que la destination. Il décide d'arrêter de chercher des problèmes là où, manifestement, Anna n'en voit aucun. Il a vraiment besoin de relâcher la pression. Ils verront bien où tout cela va les mener.

Chapitre 30

Cette fois-ci, Emilie et Anna font le déplacement jusque dans le dix-neuvième arrondissement pour le vendredi théorique hebdomadaire.

- JérémY m'a encore téléphoné, dit Jeanne. S'il te plait, rappelle-le. Il veut comprendre.
- Mais il n'y a rien à comprendre ! s'écrit Emilie. J'ai besoin de calme pour rédiger ma thèse.
- Ta thèse ? répète Anna, goguenarde.

Emilie lui lance un regard agacé.

- C'est bon, lâche-t-elle. Mon manuel pour prendre son pied, si tu préfères.
- Tu te lances dans le développement personnel ? ajoute Jeanne.
- Toi aussi tu t'y mets ?

Jeanne sourit.

- Calme-toi, bon sang. Je dis juste que JérémY mérite d'être au courant.
- Et pourquoi ça ? Il pense que je lui dois tout. Pour une fois que je fais un truc sans rien demander à personne. En plus, il est pire qu'Anna. Il méprise la fiction populaire.
- Hé, c'est comme ça que tu me remercies de t'héberger ?
- Et de t'inviter au restaurant déguster les dernières créations inédites de Joseph Carlux, ajoute Jeanne en lançant un regard en coin à Anna.
- Mais pour la centième fois, comment étais-je sensé savoir que tu vénérerais ce type ?
- Si tu passais un peu moins de temps avec Erwan Gauthier à Aubergency et que tu décollais tes œillères quand Aurore nous confectionne toutes ces pâtisseries incroyables, tu aurais pu au moins t'en douter, dit Emilie, l'air de rien.

Les trois jeunes femmes sont assises en tailleur autour de la table basse.

- Apelle JérémY, dit Jeanne. Il sature ma messagerie tous les jours pour me demander de tes nouvelles.

- Fichez moi la paix avec Jérémy. Je le rappellerai quand j'aurais quelque chose à lui dire.
- Elle avance, au moins, ta fiction ?
- Elle a écrit trente-trois pages, dit Anna. Elle se lève tous les matins à neuf heures, petit-déjeune avec Roberta, barbote pendant quarante-cinq minutes dans les bulles de la baignoire balnéo, puis écrit non-stop jusqu'à deux heures du matin en se faisant ravitailler par Aurore à échéances régulières.
- Et elle n'a écrit que trente-trois pages ? Si tu veux mon avis, elle n'est pas prête de se remettre à sa thèse.

Emilie observe Jeanne et Anna se moquer d'elle en faisant mine de ne pas se soucier de sa présence.

Le compte-rendu de ses journées que vient de dresser Anna est plutôt fidèle à la réalité - elle ne peut pas le nier. On peut dire qu'elle a rapidement pris ses marques dans l'univers confortable et préservé de l'appartement de l'avenue Deschanel. Mais si elle avance si lentement dans son histoire, c'est simplement qu'elle entrecoupe ses temps de rédaction de périodes de lecture. Elle se documente sur le processus d'écriture, analyse les fictions qui s'inscrivent dans le champ auquel elle espère pouvoir prétendre – romance, érotisme, *new adult* – et met allègrement à la corbeille des pages entières de texte, qu'elle a pourtant rédigées laborieusement et avec application. Elle a lu sur le blog d'une jeune romancière récemment publiée qu'il fallait écrire chaque jour, comme un rituel, même si l'inspiration n'était pas au rendez-vous. Alors elle s'acharne. Elle se colle devant son écran et déroule dans le traitement de texte tout ce qui lui passe par la tête. Stephen King, dans ses *Mémoires d'un écrivain*, raconte qu'il écrit dix pages par jour - pas une de moins - jusqu'à atteindre les trois à quatre cent pages d'un nouveau manuscrit. Pendant cette période, il ne fait lire aucune ligne à personne. Il conseille d'ailleurs aux aspirants écrivains de respecter cette règle qu'il s'impose à lui-même. Quel serait l'effet d'une lecture extérieure, au milieu d'un roman encore en train de mûrir dans l'esprit de son créateur ?

Si le public est conquis, il nourrit des attentes qui peuvent se révéler pressantes. Le lecteur de la première heure risque de construire pour lui-même la suite du récit dans sa tête, et se mêler de l'intrigue pour la façonner à l'image de sa rêverie. Il ne faut pas sous-estimer l'adage qui veut

que chaque roman a deux auteurs : celui qui tient le stylo et celui qui tient l'exemplaire publié entre ses mains. Les choix des protagonistes plaisent ou exaspèrent, dérangent ou questionnent celui qui découvre leur histoire. Beaucoup de lecteurs s'attendent à ce que les personnages fassent les choix héroïques qu'eux-mêmes ne sauraient pas faire à leur place.

Et que penser des lecteurs qui n'aimeraient pas les premières pages d'une fiction à peine amorcée ? Faudrait-il alors la jeter au panier sans autre forme de procès ? C'est arrivé une fois à Emilie. Il y a de ça deux ans, elle a passé un week-end entier à rédiger une nouvelle pour le concours d'un magazine. Jérémy était tombé par hasard sur les feuillets imprimés et les avait lus en pensant qu'il s'agissait d'un nouvel article sur lequel Emilie était en train de travailler. C'est du moins ce qu'il avait prétendu. Vu le titre – *Plaisirs gourmands* – Emilie avait tout de même eu quelques doutes. Et il avait tellement désapprouvé le contenu qu'elle avait vu ressurgir du fond d'elle-même ses pires complexes. Pour ne pas prolonger le supplice, elle avait immédiatement déchiré les pages incriminées et effacé toute trace de cette histoire de son ordinateur.

Récemment, elle avait repensé à cet épisode. Et si, ces dernières années, Jérémy l'avait influencé de la mauvaise manière ? Il est vrai qu'elle n'aurait pas poursuivi ses études au-delà du master, et peut-être même de la licence, s'il ne l'avait pas encouragée. Petite, elle voulait passer le concours de professeur des écoles. Elle s'est même souvenue qu'elle organisait des leçons à ses ours en peluche et à ses poupées, bien alignés en rang d'oignon sur son lit. Et elle inventait des histoires, qu'elle compilait dans les pages restantes de ses cahiers d'écolière.

— Anna, dit-elle soudain. Je te serai éternellement reconnaissante de m'avoir accueillie sous ton toit.

Emilie la serre dans ses bras. Anna est si surprise, qu'elle se laisse embrasser sans opposer de résistance.

Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'Emilie ne reste pas enfermée dans sa chambre toute la journée. Elle fait également les cent pas dans l'appartement, tourne en rond sur la terrasse et observe Aurore préparer les repas sous la direction de Roberta. Elle a d'ailleurs pu constater que les deux femmes s'entendaient plutôt bien. Elle a tellement vu Anna s'énerver en présence de sa grand-mère, qu'elle imaginait qu'il s'agissait d'une femme désagréable, sèche et exigeante. En regardant « madame »

collaborer avec sa cuisinière dans la cuisine, elle a pu constater que les directives étaient plutôt des conseils, et les remontrances, des astuces pour rectifier le tir quand le repas était mal engagé. Roberta est une femme qui veille au grain. Et elle maîtrise parfaitement son affaire. Emilie a donc osé se tourner vers elle au moment où ses doutes sont revenus la hanter. Il ne suffisait pas qu'elle s'éloigne de Jérémy et qu'elle reporte la rédaction de sa thèse pour que ses démons disparaissent. Au bout de quelques jours d'écriture acharnée, elle en a fait douloureusement l'expérience.

Roberta a accueilli ses questionnements différemment de Jérémy. Elle n'a pas proposé de relire ce qu'elle avait écrit, pour lui mettre des commentaires dans la marge, corriger ses fautes d'orthographe et lui suggérer quelques développements plus pertinents. Elle a demandé à Aurore de leur servir le thé dans le grand salon, et elle lui a proposé d'expliquer simplement ce qui la mettait en difficulté. Et là, devant cette femme tirée à quatre épingles, assise très droite au centre du canapé, et complètement à l'écoute de ce qu'elle pouvait avoir à raconter, Emilie a commencé à parler. Mais elle n'a pas parlé d'Albertina ou des impasses de son histoire. Elle n'a pas parlé de Jérémy et des difficultés que rencontrait leur couple. Elle n'a même pas évoqué ses doutes concernant l'avenir, ni ses rêves d'écriture avortés. Elle a regardé Roberta, et elle s'est mise à parler de sa mère.

- Anna, dit Jeanne. On a oublié de te demander la semaine dernière quel texte tu voulais étudier.
- Je n'ai pas eu le temps de m'en occuper.
- Elle passe toutes ses journées à Aubergency avec un pâtissier, dit Emilie.
- Il n'est pas pâtissier. Il est éducateur.
- Mais de quoi tu parles ? demande Jeanne.

Anna raconte à Jeanne comment elle a occupé son temps ces derniers mois. Elle parle du centre commercial, de l'impasse de la Liberté, du hall d'entrée bleu lavande, du local incendié, de l'adjoint au maire, de la cabine téléphonique en mosaïque, des statuts de l'association et du bail de dix-huit mois.

- Tu as oublié de lui parler d'Erwan, dit Emilie.
- Le pâtissier ?
- L'éducateur de rue.

- Il faut vous mettre d'accord toutes les deux. Il est éduqué ou pâtissier, ton coéquipier ?
- Apparemment, il serait les deux, dit Emilie. Tu te souviens de notre soirée au restaurant ?
- Est-il nécessaire de remuer le couteau dans la plaie ?
- Jean-Baptiste Rattier, le cousin d'Anna, nous a raconté qu'un certain Erwan Gauthier avait été le commis de Carlux.
- Tu passes tes journées avec quelqu'un qui connaît Carlux en personne ? s'écrit Jeanne tout excitée.
- Aucune idée.
- Tu ne lui as pas posé la question ? demande Emilie.
- Et pourquoi l'aurais-je fait ? C'est sa vie, après tout. Je ne vais pas lui faire passer un interrogatoire. Et si tu te souviens bien, leur collaboration ne se serait pas terminée dans de très bonnes conditions.
- S'il s'agit bien de la même personne, dit Emilie.

Anna aurait bien eu envie de confronter Erwan à ce sujet. Elle a même failli s'y risquer à plusieurs reprises. Mais chaque fois, elle s'est retenue à temps. Elle ne veut pas faire glisser leur relation sur un terrain trop intime. Il ne sait toujours pas que c'est elle qui finance leur projet en intégralité. Elle a préféré mentir par omission. Il croit qu'elle est une jeune diplômée opiniâtre et sans le sou, qui vit chez sa grand-mère en attendant de trouver du travail.

- Ce serait pourtant une bonne idée pour votre lieu d'accueil, dit Jeanne.
- Quoi donc ?
- Une « pâtisserie sociale ». Les salons de thé que je fréquente dans le centre de Paris sont toutes tellement chics, que certaines personnes n'osent même pas pousser la porte. Vous n'avez jamais eu cette impression que certains lieux vous étaient interdits d'accès ?
- Je ne sais pas, dit Anna.
- Tu t'adresses à la mauvaise personne en regardant Anna, dit Emilie. Pour ma part, je vois exactement ce que tu veux dire. Quand on allait passer le samedi à Strasbourg avec mes parents, on se promenait toujours rue de la Mésange. Ma mère adorait

lécher les vitrines des boutiques de vêtements haut-de-gamme. Mais elle ne se serait jamais aventurée à l'intérieur. A huit ou neuf ans, je ne comprenais pas très bien quel était l'intérêt de nous promener dans cette rue, si on ne pouvait jamais rien y acheter. Des années plus tard, j'y suis retournée avec la ferme intention d'oser pénétrer dans l'une des boutiques. Après tout, le client est roi, et je pensais que j'allais forcément être bien reçue. J'ai choisi la première qui s'est présentée, sans même regarder les prix affichés. Je me souviendrai toujours du regard de la vendeuse quand j'ai poussé la porte : elle m'a détaillée de la tête aux pieds, en jaugant sûrement dans quelle catégorie je me situais : cliente potentielle, touriste un peu curieuse ou pauvrete égarée. J'ai senti son dédain à la façon qu'elle a eu de me dire : « vous ferez attention de ne pas tâcher les vêtements, jeune fille ». Comme si j'étais une souillon qui venait essuyer ses sales pattes pleines de suie sur ses robes en soie couleur crème à quatre cent cinquante euros pièce. Je vous jure que je m'étais pourtant mise sur mon trente et un pour l'occasion. Mais même la robe que maman m'avait achetée pour le mariage de ma cousine jurait dans ce décor.

Anna écoute Emilie avec attention.

- La pâtisserie m'apporte un sentiment de satiété bien plus probant qu'une jolie robe, dit Jeanne. Et je trouve qu'elle fait des miracles pour donner aux gens la confiance qui leur manque.
- Quel rapport ? Je ne vois pas quel pourrait être l'effet positif sur le moral d'ingurgiter des trucs qui te font prendre trois centimètres de tour de taille à chaque bouchée.
- Laissez-moi aller au bout de mon idée. En troisième année de licence, j'ai participé au programme des « cordées de la réussite » à Paris VII. Il s'agissait d'un dispositif cofinancé par le ministère de l'enseignement supérieur et l'ACSEE, qui visait à stimuler l'ambition scolaire des lycéens habitant dans des quartiers modestes de la banlieue parisienne. Il fallait mettre en place des actions pour leur faire découvrir les études post-bac, apaiser leurs craintes concernant l'université et les classes préparatoires, et apprivoiser leurs doutes d'être à la hauteur des études prestigieuses auxquelles ils pensaient ne jamais pouvoir prétendre.

On devait également leur proposer des activités culturelles pour favoriser leur ouverture sur le monde. Je vous avoue que dans le groupe d'étudiants dont je faisais partie, on n'avait pas beaucoup d'idées. J'habitais à Paris depuis deux ans, et depuis Orléans, mes parents ne m'avaient pas particulièrement ouvert les yeux sur les possibilités offertes par la capitale en matière d'activités culturelles. On n'allait pas souvent au théâtre, encore moins souvent dans les musées, et la musique que ma mère faisait chanter dans le salon, c'était les Beatles et Léo Ferré, pas Bach et Schubert.

Jeanne s'interrompt un instant.

- C'est marrant que je vous raconte tout ça aujourd'hui, dit-elle. Je réalise en vous en parlant que cette expérience a joué pour moi un rôle déterminant. C'est en participant à cette histoire de cordée que j'ai pris conscience que c'était un complexe d'infériorité qui me barrait l'accès aux pâtisseries qui me faisaient saliver. On nous demandait d'initier ces jeunes à la culture avec un grand « C ». Mais en réalité, ce que nous mettions derrière ce terme – la musique classique, le théâtre antique, les peintures de la Renaissance italienne ou les opéras de Wagner - nous était aussi étranger qu'à eux. Les étudiants qui s'étaient inscrits à ce programme étaient tous comme moi : des jeunes en deuxième ou troisième année de fac qui voulaient pousser des adolescents qui leur ressemblaient trait pour trait à trois années d'intervalle, à oser se projeter dans un avenir plus reluisant que celui auquel ils pensaient être destinés. Je ne vous raconte pas la proportion d'entre nous qui était issue de l'immigration, bénéficiaires d'une bourse ou engagés dans des études de sciences sociales ou humaines. On était tous là pour rattraper quelque chose, laver un affront, affronter un complexe ou prendre une revanche. On voulait que ces lycéens croient en eux, pour se convaincre qu'on pouvait croire en nous. Et on passait réunion sur réunion à essayer d'inventer des moyens de leur faire découvrir les habitus de la classe dominante, alors qu'on n'en faisait même pas partie.
- Tu nous cites Bourdieu ? demande Anna.

- *La distinction*, répond Jeanne. Vous connaissez ce bouquin ? A l'époque, je ne l'avais pas encore lu. Mais tout le dispositif me mettait tellement mal à l'aise, que j'ai fini par en parler au groupe. Pourquoi fallait-il que nous nous forcions à essayer de singer des gens que nous n'étions pas ? Est-ce que ça allait vraiment donner confiance en eux à ces jeunes, si nous les emmenions à la Comédie Française ou au Grand Palais alors que nous n'y avons nous-mêmes jamais mis les pieds ? Comment allions-nous être à même de leur ouvrir les yeux sur une culture dont nous ne maîtrisions pas nous-mêmes les codes ? Parce que c'était quand même ça, l'enjeu du dispositif : qu'ils aient le culot d'avoir de l'ambition.
- Alors, vous avez fait quoi ? demande Emilie.
- Le problème, c'est que même si tout le monde était d'accord avec moi, on n'était pas plus avancés. Il fallait qu'on propose un programme qui tenait compte des contraintes imposées par le rectorat. On se tournait les pouces dans une salle de TD quand une idée m'est venue.

Anna est en train de réaliser que Jeanne et Erwan ont tous les deux la même énergie, des idées qui fusent de partout et un optimisme à toute épreuve.

- Je me suis dit : et pourquoi faudrait-il qu' « ouverture culturelle » signifie obligatoirement « accès à la culture dominante » ?
- C'est vrai, ça, dit Emilie.
- Je me suis tournée vers les autres, et je leur ai dit que nous aussi, on avait des centres d'intérêts, qu'ils avaient de la valeur, et qu'on saurait bien mieux les faire découvrir aux jeunes que de la musique qu'on n'écoutait pas et des musées où on n'était jamais allé. Mon idée a mis tout le monde d'accord. Et notre planning s'est rempli d'activités toutes plus passionnantes les unes que les autres. Cela allait de la course d'orientation à l'équithérapie, et de l'origami au modélisme, en passant par les films américains des années 40 et la customisation de vêtements vintage. On a découvert qu'on avait tous des passions qui ne demandaient qu'à être partagées. La plupart d'entre nous venaient de province. Du coup, on s'en est donné à cœur joie pour dénicher les endroits de la capitale qui

nous permettraient de donner libre cours à nos passions. Jérôme, qui était fan de cinéma, nous a emmené rue des Ecoles, dans le cinquième arrondissement, pour assister à des projections de vieux films en noir et blanc sur grand écran. Nous avons passé une journée aux Puces de Clignancourt pour dénicher des fripes que nous avons ensuite passées plusieurs jours à coudre et transformer pour leur donner de l'allure. Nous sommes allés à La Rochelle pour visiter le musée du modèle réduit. Nous avons organisé un grand jeu de piste dans la forêt de Fontainebleau avec l'étudiant passionné de course d'orientation, qui nous a appris à utiliser une boussole et à lire une carte en tenant compte des dénivelés. Chaque activité nous a donné l'occasion de découvrir un champ professionnel différent : nous avons visité un centre équestre qui collaborait avec une maison d'enfants à caractère social en mettant en place des séances d'équithérapie. La customisation des vêtements vintage nous a donné l'occasion de rencontrer une jeune styliste qui venait de se mettre à son compte dans le onzième arrondissement. Et l'étudiant fan d'origami a réussi à nous obtenir la visite d'un laboratoire de physique de l'Ecole Normale Supérieure. L'équipe effectuait des recherches sur les développements industriels du pliage de métaux.

- Et toi, qu'est-ce que tu leur as fait découvrir ? demande Anna.
- Une fois que j'ai fait le choix d'organiser une activité en rapport avec la gastronomie sucrée, ça a été un vrai casse-tête. Il y a tellement de choses à découvrir sur Paris, que je ne savais plus où donner de la tête. J'avais une liste interminable de pâtisseries dont je voulais goûter les créations. Je vous avoue que j'ai fait des recherches très poussées sur le terrain avant d'arrêter mon choix. Au bout du compte, j'ai choisi Joseph Carlux. Le jour venu, nous étions vingt à faire la queue devant la petite boutique de la rue Bonaparte. Notre groupe a entièrement rempli l'espace disponible devant le comptoir. Les jeunes n'en croyaient pas leurs yeux. On est ressorti avec des macarons, des pâtisseries individuelles et une énorme boîte de chocolats. Nous avons ensuite rejoint le jardin du Luxembourg et étalé tout ce que nous avons acheté sur une grande couverture. Aussi bien les lycéens que les étudiants

accompagnateurs n'avaient jamais vu pareil festin. C'était magique. Assis en cercle, nous avons pris un soin extrême à honorer chaque bouchée. Nous avons découpé les pâtisseries, croqué et fait tourner les chocolats, et commenté les saveurs de tous les macarons. Je crois que cette expérience était extraordinaire parce qu'elle conciliait plusieurs choses : la découverte du travail d'un artisan hors-pair, la communion du groupe autour d'un repas, le partage des avis de chacun – puisque tout le monde a une opinion légitime en matière de goût. Les jeunes sont ressortis grandis de cette expérience. Nous leur avons démontré par l'exemple qu'ils méritaient le meilleur, dans tous les domaines.

- D'accord, dit Emilie. Je reconnais que je trouve toute la démarche que tu décris intéressante. Mais le principe d'amener des lycéens, qui baignent dans la culture populaire à longueur d'année, à s'initier aux goûts considérés comme légitimes dans la culture dominante, me semble également très pertinent. Figure-toi que c'est ce qui m'a fait cruellement défaut en hypokhâgne. Je débarquais du fin fond de ma campagne alsacienne avec la bouche en cœur, pensant que ma mention très bien au bac allait m'ouvrir toutes les portes, et je me suis retrouvée plus bas que terre au bout de trois semaines de cours. Tous les élèves de ma classe étaient biberonnés depuis l'enfance aux voyages à l'étranger, aux abonnements à l'opéra Bastille ou au théâtre de la Comédie-Française, quand ma seule incursion hors de l'Alsace se limitait à la colonie de vacances annuelle dans la bâtisse communale de Boulogne-sur-Mer. J'aurais bien aimé que quelqu'un m'explique ce qui m'attendait quand j'étais encore au lycée.
- Est-ce que tu aurais renoncé à ton inscription ? demande Jeanne.
- Plutôt deux fois qu'une, répond Emilie sans aucune hésitation. Cela m'aurait évité de souffrir les regards condescendants de mes profs pendant six longs mois.
- Mais tu n'aurais pas connu Jérémy dans ce cas. Et tu n'aurais pas pu t'inscrire à la Sorbonne en cursus de lettres. Nous n'aurions pas partagé une chambre en résidence universitaire. Tu n'aurais pas fait psycho, ni rencontré Anna. Tu te rends compte que si tu ne t'étais pas inscrite en classe préparatoire à Paris, tu ne serais pas

en train de saborder ta thèse pour écrire un livre de cul ? Et que tu n'aurais jamais eu le privilège de déguster les dernières pâtisseries de Joseph Carlux dans un hôtel particulier du seizième arrondissement ?

- Punaise, je ne l'avais pas vu venir, siffle Anna. Tu remets encore notre dîner au restaurant sur la table ? Je déteste ce genre d'endroit. J'y suis allée par courtoisie envers mon oncle.
- Je plaisantais, dit Jeanne en souriant. En plus, tu t'es apparemment entichée d'un pâtissier susceptible de t'offrir le meilleur de la gastronomie, sans avoir à te taper le clinquant des restos Bling Bling.
- Ça reste à voir, dit Emilie. Peut-être que s'il s'est fait viré, c'est qu'il n'était pas si doué que ça. C'est dommage. Ton concept de « pâtisserie sociale » était vraiment bon.

Anna repense à Mohamadou qui attend toujours son millefeuille. Elle est allée jeter un œil dans la vitrine de la boulangerie située en face de son école, parce qu'elle ne voulait pas commettre d'impair en demandant à Aurore de confectionner un gâteau qui n'aurait pas ressemblé trait pour trait à celui dont rêve le garçon. Il était tellement fier devant leur cabine téléphonique repeinte en bleu. Elle s'est même demandée si le millefeuille était toujours d'actualité. Mais Mohamadou n'avait rien oublié du tout. En lui rappelant sa promesse, il lui a avoué qu'il voulait l'offrir à sa tante.

— Et qu'est-ce que je fais si ce n'est pas lui ? demande Anna. Elle se dit qu'en attrapant un métro dès maintenant, elle pourrait retrouver Erwan à la fin de son après-midi de travail. Le vendredi, il anime une activité théâtre avec de jeunes adultes dans une salle prêtée gracieusement par la mairie au sein de la bibliothèque municipale d'Aubergency.

Chapitre 31

Anna est assise sur une chaise au fond de la salle. Elle observe Erwan donner des conseils sur son jeu à un jeune homme qui l'écoute avec attention. La scène est tirée d'*On ne badine pas avec l'amour*.

- Je ne savais pas que tu faisais jouer du Musset à tes élèves, dit Anna en rejoignant Erwan à la fin du cours.
- Musset ?
- *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset. C'est bien de cette pièce qu'était issue la dernière scène, non ?
- Aucune idée.

Anna est surprise. Elle se sent accueillie un peu sèchement.

- Ce ne sont pas mes élèves, ajoute Erwan. Et ce n'était pas un cours.
- Qu'est-ce que vous faites alors ?
- J'essaye d'aider le groupe à monter une troupe de théâtre amateur. Le gars que tu as vu jouer en dernier est l'initiateur du projet.

En l'observant ranger ses affaires dans un coin de la salle, Anna réalise que le visage du jeune homme en question lui est vaguement familier.

- Ce n'est pas le maghrébin qui nous regardait par la porte vitrée de l'immeuble quand j'étais en train de repêindre le hall d'entrée en bleu lavande ?
- Pourquoi tu précises qu'il est maghrébin ?
- J'en sais rien. Il ne l'est pas ?
- Les parents de sa mère viennent d'Algérie. Elle est mariée avec un Français.
- Et alors ? demande Anna, qui ne comprend pas pourquoi Erwan lui parle sur un ton aussi agressif.
- C'est moi qu'il cherchait quand tu l'as vu. Il voulait me parler de son frère. Mais ça m'énerve que tout ce que tu aies relevé le concernant, ce soit son origine issue de l'immigration.
- Mais quelle mouche t'a piquée aujourd'hui ?

Ce n'est absolument pas le moment de lui parler de son CV, se dit Anna. Le jeune homme dont ils parlent vient justement vers eux pour serrer la main de l'éducateur. Il a remis son sweat à capuche par-dessus son tee-shirt. Son regard est méfiant. Il a les yeux d'un homme qui a appris à se méfier des autres et de leurs jugements hâtifs.

- Salut Erwan. On se voit la semaine prochaine ?
- Je te présente Anna.
- Vous êtes là pour le théâtre ?
- Non, je suis là pour Erwan. Mais j'ai beaucoup apprécié votre prestation dans cette scène de Musset.
- Vous avez reconnu ?
- C'est un classique.

C'est avec étonnement qu'Erwan observe Anna engager la conversation avec Ahmed Chamou. Il ne l'a jamais vue si naturelle. Peut-être est-ce lui qui l'a jugée un peu trop vite à l'instant.

- C'est ce que j'ai dit à Erwan, dit Ahmed. Mais il ne connaissait pas. Il voulait qu'on joue un truc contemporain. Il pensait que ça rameuterait plus de monde pour la première.
- Vous ne croyez pas qu'il a raison ? demande Anna en jetant un coup d'œil à l'éducateur.
- A quoi ça sert de passer tout ce temps à monter un spectacle, si c'est pour jouer comme on parle dans la vraie vie ? Moi, ce qui me rend heureux, c'est de prononcer de belles phrases, et de savoir que ma mère sera fière de moi quand elle se réveillera.
- Comment va-t-elle ? demande Erwan.
- Elle est toujours dans le coma. Mais les médecins sont confiants.

Anna vient de comprendre qu'Ahmed est le grand frère de Malik. Mais elle garde cette information pour elle. Le secret professionnel qui la lie à Jeanne prend ici tout son sens. Si elle est un jour amenée à faire plus amplement la connaissance de cette famille, ce sera à eux de décider s'ils veulent ou non se confier à elle. Elle est bien trop consciente de son propre besoin d'anonymat pour se permettre d'exposer les secrets des autres à tout va. Ce sentiment l'amène d'ailleurs à revoir sa décision de demander des comptes à Erwan sur son parcours antérieur à l'école d'éducateurs.

- Tu voulais me parler ?

— Ce n'était pas très important.

Erwan n'insiste pas. Il se sent nerveux et n'a pas envie qu'elle s'en aperçoive. Peut-être lui a-t-il d'ailleurs parlé sèchement pour qu'elle s'en aille sans demander son reste.

Il tourne en rond dans la salle, mais il n'y a vraiment plus rien à ranger. Que va-t-il faire ? La bibliothèque est sur le point de fermer et elle ne décampe pas. N'a-t-elle vraiment rien d'autre à faire ? Il espère qu'elle n'est pas amoureuse de lui. Il a vraiment d'autres problèmes en tête en ce moment.

Anna, de son côté, est bien embêtée. Comment s'éclipser sans paraître fuyante ? Il va penser qu'elle est complètement folle de traverser Paris pour parler théâtre, pendant dix minutes, avec un passionné qu'elle ne connaissait même pas il y a une heure. Est-ce qu'elle lui propose d'aller prendre un café ? Il risque de penser qu'elle est amoureuse de lui. Il est charmant, mais vraiment pas son type. Pour elle, Erwan est le genre de garçon avec lequel on crée une pâtisserie solidaire, pas avec lequel on imagine des plans qui impliquent une nudité totale et des papillons dans l'estomac. Par ailleurs, depuis quelque temps, elle repense à l'adjoint au maire dans le regard duquel elle s'est sentie si fade. Elle se surprend à inventer des stratégies toujours plus ingénieuses pour attirer son attention sans paraître trop entreprenante. Elle déteste être en position d'aguicheuse.

Finalement, ils quittent la salle sans un mot, cherchant l'un et l'autre comment se séparer d'une façon qui ne semblerait pas étrange.

— On se voit demain pour commencer le nettoyage du local ? demande Erwan.

— Bien sûr, réplique Anna avec un peu trop d'entrain.

Ils se font la bise rapidement et Anna tourne les talons.

— Erwan ! entend-elle appeler derrière elle. Erwan !

Elle se retourne et regarde le secrétaire d'accueil de la bibliothèque, qu'elle a croisée en arrivant, se diriger vers eux en courant.

— Tu as oublié tes affaires.

La jeune femme tient dans ses mains le paquetage militaire et le sac de couchage bleu marine.

Chapitre 32

Emilie et Jeanne ont rejoint l'appartement de l'avenue Deschanel. Elles ont été missionnées par Anna pour mener l'opération « millefeuille ». Après tout, c'était son tour de choisir le texte du jour. Après avoir regardé deux films dégoulinant de guimauve et passé deux après-midis à les analyser, on pouvait bien lui accorder un intermède pâtisserie. Anna a promis de les rejoindre dès qu'elle serait en possession de « l'information ».

Erwan était-il l'ancien commis de Carlux ?

Elle allait dénouer l'affaire et lui proposer l'idée de Jeanne de mettre l'excellence gastronomique française à la portée des habitants de l'impasse. Elle sentait que ce projet avait du potentiel. Il faut se sentir accueilli avec les plus grands égards pour envisager d'explorer au fond de soi-même de quoi on est capable au service des autres. Depuis trois mois, elle en fait personnellement l'expérience. Une fois de plus, elle se dit que Léontine Berthier a vu juste. On peut très bien trouver par soi-même le moyen de justifier son utilité au sein d'une communauté. Elle a cherché quelque temps, repeint au passage un hall d'immeuble, discuté avec un kiné, rencontré un éducateur perspicace, un adjoint au maire consciencieux, un facteur habile de ses mains et un curieux garçonnet amateur de football, mais elle peut se gargariser d'avoir largement mis sa pierre à l'édifice pour que tout le processus se mette en mouvement.

Pendant qu'Anna parle avec Erwan, Jeanne et Emilie ratissent chaque rue commerçante autour du Champ-de-Mars pour essayer de trouver Aurore. Lorsqu'elles sont arrivées dans l'appartement, la cuisine était vide.

- Je lui ai donné un jour de repos. Sa fille est malade, dit Roberta en les trouvant affalées comme deux âmes en peine dans le canapé du salon.
- Mince alors, s'exclame Emilie. Nous avons une mission à lui confier.
- ...de la part d'Anna, se sent obligé de préciser Jeanne.

Déployer ses ailes (vol. 1)

— De quoi s'agit-il ? Je peux peut-être vous être utile.

Les deux jeunes femmes se lancent un regard ennuyé. Elles ne voudraient pas abuser de la gentillesse de leur hôte.

— Un peu de courage, mesdemoiselles. Je ne vais pas vous manger.

— Anna a besoin d'un millefeuille, dit Emilie.

— La pâtisserie ?

Elles acquiescent.

— Eh bien, nous allons lui en faire un.

Médusées par le flegme affiché par la dame, Jeanne et Emilie la suivent docilement vers la cuisine. Roberta retire ses bagues une à une, les glisse dans sa poche, enfle un tablier et extirpe un gros livre relié d'un des tiroirs du vaisselier. Sans quitter son ouvrage des yeux, elle dit :

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais m'atteler à la tâche toute seule ? Lavez-vous les mains les filles, et mettez-vous en tenue. Vous trouverez des tabliers accrochés aux patères derrière la porte.

Elles s'exécutent. Jeanne a déjà cuisiné quelques desserts, mais elle s'est exclusivement limitée aux gâteaux ne requérant que trois étapes : mélanger tous les ingrédients dans un saladier, touiller, et en verser l'appareil dans un moule glissé au four. Pas de démoulage compliqué. Pas de superposage délicat. Les recettes à rallonge lui filent le tournis. Pour Noël, Emilie lui a offert le beau livre de recettes estampillé Carlux. Il fallait trois jours pour préparer une simple tarte. Elle préfère casser sa tirelire de temps en temps et déguster ses pâtisseries sur place, dans la boutique-atelier de la rue Bonaparte.

Emilie a un peu plus d'expérience. En bonne alsacienne, sa mère l'a initiée aux plats et gourmandises qu'il faut savoir mériter : le baeckeoffe qui confit au four pendant des heures, la pâte du kouglof qui doit lever une nuit entière, les bredeles que l'on façonne à l'emporte-pièce pour les fêtes de Noël. Chez Jérémy, ils n'ont qu'un four à micro-ondes et des plaques électriques. Elle réserve donc son savoir-faire aux grandes occasions, quand elle peut cuisiner chez des amis qui ont le matériel adéquat. Elle n'aurait jamais imaginé mettre ses petits talents à l'épreuve dans un environnement si impressionnant : la cuisine de l'avenue Deschanel est un paradis pour les cuisiniers en herbe. Tout a été pensé pour faciliter l'ouvrage, limiter les déplacements inutiles et faire de la

préparation des repas un pur plaisir. Tout l'électroménager est à portée de main, chaque denrée a son pot dédié, le réfrigérateur est immense, les plans de travail sont interminables, et le lave-vaisselle ultrasophisticé permet d'envisager de ne pas lésiner sur le nombre d'ustensiles, de bols et de saladiers à utiliser.

- La pâte feuilletée est ce qui va nous demander le plus de temps, annonce Roberta. Je vous propose d'être larges sur les proportions. Nous ferons ainsi deux pâtisseries au lieu d'une seule. Il n'y a pas de raison pour que nous ne goûtions pas, nous aussi, à ce fabuleux dessert.

Emilie en salive d'avance.

A la surprise de Jeanne, Roberta se révèle une excellente pédagogue. Elle guide les gestes des deux novices avec un savoir-faire hors-pair. Elle prend son temps pour expliquer chaque étape et rectifie les menues erreurs en dispensant des conseils avisés. Elle ne s'énerve pas, encourage quand il faut, et s'amuse des pâtes de beurre disgracieux dans le feuilletage, comme des grumeaux trop cuits dans la crème pâtissière.

Lorsqu'elle loupait une étape, la mère d'Emilie la sermonnait rudement. Il ne fallait pas gâcher les ingrédients, ni s'égarer dans les recettes. Une brioche mal tressée lui faisait lever les yeux au ciel de dépit. Lorsque son père faisait des commentaires désagréables, elle ne manquait jamais une occasion de pointer du doigt les erreurs de leur fille et comparait sans aucune gêne ni recul ses productions aux siennes. Qui a fait le plus beau dessert ? Oh mari, mon beau mari, est-ce ta fille ou ta femme que tu préfères ?

- Tu rêves, ma jolie ? murmure Roberta à l'oreille d'Emilie.
- Où avez-vous appris à cuisiner ?
- Anna ne vous a rien dit ? J'étais femme de chambre chez ses grands-parents paternels quand sa mère était petite. J'ai appris à cuisiner en regardant faire la cuisinière qui était à leur service à cette époque. Elle s'appelait Emma, et avait été formée chez Boccuse. Ils avaient réussi à la débaucher en lui offrant un salaire mirobolant, six semaines de congés payés annuels, et des horaires flexibles pour qu'elle puisse s'occuper de sa petite fille. A l'époque, la famille Rattier cherchait des employés qu'ils hébergeaient à demeure, dans leur maison de Ramatuelle. Ils

passaient six mois de l'année dans leur résidence de la Côte d'Azur, et les six autres dans leur appartement parisien.

Anna n'a jamais parlé de Roberta à personne. Elle est toujours restée très discrète concernant l'histoire de sa famille.

- Dans les premiers temps, je m'occupais des chambres et des toilettes de Mathilde, la grand-mère d'Anna. Nous nous sommes très vite bien entendues toutes les deux. Quand elle est tombée enceinte d'Héloïse, qui est la maman d'Anna, elle m'a fait confiance pour prendre soin du bébé.

Roberta raconte son histoire en remplissant patiemment la poche à douille de crème pâtissière. Mais soudain, elle lève les yeux vers Jeanne et Emilie, qui la dévisagent, interdites.

- Oh pardon. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Je dois passer beaucoup trop de temps toute seule dans cette maison.
- Continuez, s'écrit Emilie.
- Que s'est-il passé ensuite ? demande Jeanne.

Roberta essuie les mains sur son tablier et dispose un rectangle de pâte feuilletée sur la crème pâtissière qu'elle vient de lisser à la spatule.

- Je me suis immédiatement prise d'amour pour cette petite fille. Mathilde était une maîtresse respectueuse de ses employés, mais il faut reconnaître que c'était une femme plutôt froide. Elle ne montrait que rarement ce qu'elle ressentait. Et sa fille en souffrait tout autant que son époux.
- Jules Rattier, le PDG de *Rattier Construction* ? demande Jeanne.
- Lui-même.
- Comment est-il ? se risque à demander Emilie.

Elle sait qu'elle n'oserait pas poser ce type de question en présence d'Anna. Jeanne a également l'impression de transgresser une règle tacite : tu ne cherteras pas à lever le voile sur l'histoire personnelle d'une amie sans qu'elle le sache. Mais il s'agit ici de l'histoire de Roberta, se dit Jeanne pour étouffer son sentiment de culpabilité. L'occasion est trop belle. La vie de cette famille a une dimension romanesque qui réveille leur curiosité. Elles ont trop envie de connaître la suite de l'histoire.

- Il est fidèle à sa réputation. Lunatique, impérieux, beau parleur. Mathilde avait la fortune, le patrimoine et le statut social. Jules avait le bagout, l'ambition et les rêves de grandeur. Leur alliance a

fait des étincelles. Il a repris une petite boîte de construction au bord de la faillite, et a su se faire un nom en moins de deux décennies, en s'appuyant sur les relations de sa femme et en investissant habilement son argent sur des projets porteurs.

- Et vous ? demande Emilie.
- Moi ? Eh bien, je m'occupais d'Héloïse. C'était une petite adorable. Elle était aussi vive et enjouée que sa mère était triste et détachée. Le problème, c'est que je suis tombée enceinte.
- Du père d'Anna ? demande Jeanne.
- Oui, du père d'Anna. Alexandre.

Le premier millefeuille est maintenant terminé. Roberta saupoudre le dernier rectangle de pâte feuilletée de sucre-glace.

- Et si nous transformions la recette du deuxième gâteau pour un rendu plus original ? Que diriez-vous d'un millefeuille à la pistache et aux framboises ?

Jeanne et Emilie n'ont plus très faim. Elles sont pendues aux lèvres de Roberta. Emilie s'exclame, avec un temps de retard :

- C'est une merveilleuse idée ! Mais parlez-nous du père d'Alexandre. Comment l'avez-vous rencontré ?
- Ce n'est pas une histoire très réjouissante. Je vous la raconte si tu me promets de ne pas l'utiliser dans ton roman, répond la vieille dame avec un sourire mutin.
- Tu lui as parlé de ton projet d'écriture ? murmure Jeanne, surprise de la complicité qui s'est nouée entre ces deux femmes que plus de trois décennies séparent.
- Eh bien oui. Il fallait bien que je me tourne vers une personne bienveillante, puisque ni toi, ni Anna, ne prenez mon ambition au sérieux.
- Tu veux devenir écrivain maintenant ?
- Je ne sais pas, répond Emilie. Je n'ai pas encore décidé.

Roberta dispose des framboises, de la mascarpone et un sachet de pistaches natures sur le plan de travail.

- Je lui conseille également de terminer la rédaction de sa thèse, dit Roberta.
- Tu nous a détournées de l'histoire, chuchote Emilie.

Jeanne s'en rend compte et reporte immédiatement son attention sur Roberta, qui reprend son récit.

- Cette partie de ma vie n'est pas très reluisante. Je suis allée au bal du quinze août, à Saint-Tropez, avec deux autres employées. Nous n'avions pas souvent l'occasion de sortir, et nous avons donc bien l'intention de nous amuser et de danser toute la nuit. J'ai rencontré un beau marin qui faisait partie de l'équipage d'un yacht de luxe. Il ne passait qu'une seule nuit au port. Son bateau faisait escale avant de poursuivre sa route vers les Etats-Unis. Trois semaines plus tard, j'ai réalisé que j'étais enceinte. J'avais vingt-cinq ans et aucune envie de me débarrasser du bébé, mais je savais que cette grossesse allait forcément poser problème. Je ne pouvais pas à la fois m'occuper d'Héloïse, qui avait alors quatre ans, et de mon propre enfant. Mathilde ne l'aurait jamais permis. Pendant plusieurs mois, j'ai camouflé comme j'ai pu mon ventre qui s'arrondissait. Et j'ai réussi à convaincre mes employeurs de m'emmener avec eux à Paris au moment de leur changement de résidence. J'imaginai que ma mère, qui vivait toujours en région parisienne, allait m'aider en gardant son petit-fils pendant mes heures de travail.

Roberta marque une pause. Cette étape de son récit semble l'attrister.

- Vous n'êtes pas obligée de tout nous raconter, dit Jeanne.
- Ce n'est rien, répond-elle en essuyant ses yeux humides du revers de la main. Ma mère m'a traitée de traînée. Elle m'a dit qu'elle avait honte d'avoir une fille qui s'était faite engrosser par un homme auquel elle s'était donnée en-dehors des liens du mariage.
- Mais il n'était pas au courant, s'écrit Emilie. Est-ce que vous avez essayé de le retrouver ?
- Je ne connaissais même pas son nom de famille. Non, je ne l'ai jamais revu.
- Et votre père, vous a-t-il proposé son aide ?
- Maman était fille-mère. Je n'ai jamais connu mon père.
- Je ne comprends pas, dit Jeanne. Pourquoi vous a-t-elle jugée si durement si elle était passée par la même épreuve ?
- Allez savoir, répond tristement Roberta.

Il est plaisant de raconter son histoire à des jeunes filles un peu naïves, qui ne demandent qu'à être impressionnées. Roberta réinvente sa vie à mesure qu'elle en déroule les épisodes. Elle se surprend à broder des anecdotes, à réenchanter certains passages et à renforcer la tonalité de certaines épreuves qui, sans sa fantaisie, seraient restés bien ternes. Rien de tel pour garder en éveil l'attention d'une psychologue et d'une romancière en herbe. Que va-t-elle ajouter pour qu'elles osent parler de cette histoire à Anna ? Car si elle s'épanche sans aucune pudeur, c'est pour tenter de renouer par contrecoup avec sa petite-fille.

- Quand Mathilde Rattier a découvert que je lui avais menti, j'ai passé un sale quart d'heure.
- Vous avez été jetée dehors ? demande Emilie.
- Pas tout de suite. Héloïse s'était habituée à moi et refusait qu'une autre personne s'occupe d'elle. Elle faisait des colères impressionnantes quand je m'absentais.
- Pourquoi Mathilde ne prenait pas soin de sa fille elle-même ?

Roberta esquisse un sourire.

- Vous ne connaissez pas les habitudes des gens de ce milieu. De mère en fille, on ne s'occupe pas des tâches ingrates qui concernent les enfants. Ce sont les domestiques qui changent les couches, donnent le bain, accompagnent chez le pédiatre et font manger les légumes. La mère de famille donne un baiser de temps en temps, présente la progéniture aux amis qui viennent dîner et choisit les robes dans les magasins huppés de la rue Saint-Honoré. Elle se préoccupe du devenir et de la présentation, pas du bien-être psychologique. Ça, c'était ma partie.
- Et qui s'occupait de votre enfant à vous pendant que vous passiez vos journées auprès d'Héloïse ? demande Jeanne.
- La gardienne de l'immeuble.
- De *cet* immeuble ? demande Emilie.

Roberta acquiesce.

- J'occupais une chambre de bonne dans les combles et j'avais sa sœur comme voisine - elle travaillait également pour les Rattier. Elle m'a mise en relation quand elle a su que j'étais dans le pétrin. Mme Bonneau pouvait gérer un nourrisson tout en répondant aux sollicitations des résidents. Alexandre n'était pas un bébé

embêtant. Il dormait six heures par jour et acceptait bien les biberons. Je venais le chercher dès qu'Héloïse était endormie et je remontais avec lui dans notre chambre sous les toits.

Jeanne s'interroge : comment peut-on supporter d'élever un enfant qui n'est pas le sien quand on sait que la chair de sa chair est dans les bras d'une étrangère trois étages plus bas ? Cela n'a pas eu l'air de poser problème à Roberta, qui multiplie les anecdotes heureuses concernant la petite fille, sans s'émouvoir outre mesure de ne pas avoir pu passer plus de temps auprès de son propre fils.

- Si tout se passait bien, pourquoi la grand-mère d'Anna vous a-t-elle remerciée ?
- Quand Héloïse a eu six ans, Mathilde Rattier a souhaité prendre une part plus importante dans l'éducation de sa fille. C'est là qu'elle s'est aperçue que le lien qui nous unissait était bien plus fort que ce qu'elle imaginait. J'adorais cette enfant, dit Roberta. Et elle me le rendait bien. Quand sa mère a voulu s'immiscer entre nous, elle lui a mené une vie impossible.
- C'est vrai ? souffle Emilie, impressionnée.
- Si vrai, que cela m'a coûté ma place. Mathilde Rattier ne supportait pas que sa fille m'accorde sa préférence. Elle pensait que l'âge de raison une fois atteint, elle allait pouvoir reprendre les rênes de l'éducation d'Héloïse sans difficulté.

Jeanne prend soudainement conscience d'une dimension de l'histoire à laquelle elle n'avait jusque-là pas prêté attention.

- Est-ce que cela veut dire qu'Alexandre et Héloïse se connaissaient déjà lorsqu'ils étaient enfants ? demande-t-elle.
- Certainement pas. On ne mélange pas les torchons et les serviettes. Même si vous connaissez la fin de l'histoire, j'aime autant vous dire qu'il n'était pas question que mon fils me détourne de ma mission, qui était d'apporter à l'unique héritière de monsieur et madame Rattier toute l'attention dont elle avait besoin. Il fallait qu'elle aille dans les meilleures écoles et qu'elle fréquente des enfants de son milieu. Un bâtard miséreux comme Alexandre ? Vous n'y pensez pas. D'ailleurs, à cette époque, je l'avais mis en pension près de Rouen. Il était gardé par une nourrice et je ne pouvais le voir qu'une fois par quinzaine lors de

mon jour de repos. C'était un enfant solide. L'air de la campagne lui faisait le plus grand bien.

Jeanne est perplexe. C'est comme si Roberta voulait se convaincre d'avoir fait les bons choix.

- Mathilde Rattier ne s'est pas débarrassée de moi sans me recommander au préalable à une autre famille du quartier. Mais j'en avais assez d'être au service des autres. J'ai préféré prendre une place en cuisine dans un restaurant chic du sixième arrondissement. Ce n'était pas très bien payé, mais c'était suffisant pour louer une chambre de bonne et reprendre Alexandre auprès de moi. J'étais de service tous les matins jusqu'à seize heures, ce qui me permettait de le récupérer à la sortie de l'école. J'étais débrouillarde et j'avais appris à travailler dur. Je n'avais pas oublié les prouesses d'Emma, la cuisinière des Rattier qui avait été formée chez Bocuse. Je savais qu'avec un peu de chance, je pourrais m'en sortir et améliorer ma condition en empruntant la même voie qu'elle. Si elle avait obtenu tous ces privilèges en sachant cuisiner – les congés, le salaire, sa fille auprès d'elle – c'était également à ma portée. Il ne m'a pas fallu longtemps pour être affectée aux desserts. Tout en faisant la plonge et en récurant les sols, j'observais. J'étais plutôt habile de mes mains. Et j'aimais le travail de précision. C'est le secret en pâtisserie. Vous n'arrivez à rien tant que vous ne maîtrisez pas la chimie des ingrédients et les étapes de la cuisson du sucre et du chocolat. Les denrées ont besoin de temps et de respiration pour révéler leur saveur. Le bon pâtissier doit savoir faire preuve de patience.

Roberta ouvre le pot de mascarpone et donne un coup de ciseaux dans le sachet de pistaches.

- Bon, nous nous égarons, jeunes filles. Notre deuxième millefeuille ne va pas se faire tout seul.

Il y a pourtant tant d'autres questions que Jeanne et Emilie aimeraient poser. Mais elles les gardent pour elles et se remettent à l'ouvrage. Elles se demandent notamment à quel point leur amie Anna est au courant de tout ce qui vient de leur être dévoilé.

Déployer ses ailes (vol. 1)

Roberta sait qu'elle a maintenu la curiosité de ces demoiselles en éveil. Elle espère que l'une d'entre elles, au moins, se risquera à en toucher deux mots à sa petite-fille.

Chapitre 33

Anna met un temps fou à convaincre Erwan de la suivre. Lorsqu'il récupère ses affaires, il a les yeux baissés. Il a rarement eu aussi honte devant quelqu'un. Depuis deux semaines, il se démène comme un pauvre diable pour qu'elle ne se doute de rien. Mais elle revient si souvent passer du temps dans l'impasse de la Liberté, qu'elle a fini par se rendre compte qu'il y avait laissé des affaires. Plusieurs fois, il a pu détourner son attention et inventer une histoire crédible pour justifier les détails qui l'avaient alertée : les sacs dans l'arrière-cours, sa dispute avec Roland devant le café, l'empressement de Jean-Claude à lui proposer son aide.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Et qu'est-ce que tu aurais fait ? Je ne vais quand même pas venir m'installer chez ta grand-mère ?

Les certitudes d'Anna sont en train de se fissurer. C'est elle qui est propriétaire de l'appartement de l'avenue Deschanel. Elle accepte que Roberta continue à y vivre parce qu'elle sait que c'est ce que ses parents auraient voulu.

Le jour où ses grands-parents maternels ont divorcé, la fortune des Rattier avait pris des proportions astronomiques. Jules avait si bien investi l'argent de son épouse, qu'il avait bâti un véritable empire. Mais il avait pris soin de mettre tous les avoirs de *Rattier Construction* à son seul nom, et il avait fini de rembourser la mise de départ de Mathilde quelque temps avant de la mettre devant le fait accompli : il voulait mettre un terme à leur collaboration. Maintenant qu'il avait la destinée de ses affaires bien en main, il voulait poursuivre sa route tout seul. Il n'avait plus besoin d'elle et lorgnait déjà sur des femmes à la compagnie plus agréable et aux atouts plus affriolants. Le couple s'était marié sous le régime de la communauté des biens réduite aux acquêts. Jules Rattier avait obtenu le Saint Graal grâce à une cour effrénée à laquelle Mathilde n'avait pas su résister. Elle s'était sentie si rayonnante à son contact, qu'elle avait accepté toutes ses demandes sans condition, malgré les mises en garde de ses parents. De son point de vue, elle s'en tirait à bon compte. Elle était belle, mais sotte, et

n'avait aucune envie de travailler pour faire fructifier sa dote. Pour cela, elle comptait sur son Jules. Il s'en donna à cœur joie.

Le partage des biens au moment du divorce se fit sans trop de difficulté. Mathilde gardait les deux propriétés qui lui venaient de ses parents : la maison de Ramatuelle et un immeuble de cinq étages sur la presque île de Lyon, dont les loyers lui assuraient une rente confortable. Jules Rattier ne demandait qu'à conserver l'entière propriété de son entreprise. Les biens qu'ils avaient acquis pendant leur mariage furent revendus, à l'exception de l'appartement de l'avenue Deschanel, dont ils firent donation à leur fille pour la consoler de leur séparation. Héloïse fut on ne peut plus satisfaite de pouvoir s'installer à son aise dans ces trois cent mètres carrés en face de la tour Eiffel. Elle avait alors dix-neuf ans. Un mois jour pour jour après la signature des papiers, *Rattier Construction* fit son entrée en bourse. Et Mathilde réalisa qu'elle avait été dupée.

- Comment se fait-il que tu sois à la rue ? demande Anna.
- Mon coloc m'a lâché.
- Mais depuis quand ?
- Deux mois environ.

Anna est atterrée. Elle s'en veut de ne pas avoir pris conscience plus tôt de la situation.

- Tu dors dans la rue depuis deux mois entiers ?
- Mais non. Et pourquoi tu t'énerves contre moi ? Je ne te demande pas de me sauver.
- Tu es invraisemblable ! rugit-elle. Tu crois que je peux te savoir dans la galère et continuer à agir comme si de rien n'était ?

C'est pourtant ce qu'elle fait depuis plusieurs semaines. Elle aurait très bien pu faire preuve d'un peu plus de perspicacité, se dit Erwan. Que cette pensée lui traverse l'esprit le rend nerveux : à quel point a-t-il besoin d'aide ? Il ne se sent plus très objectif. Jean-Claude le regarde avec inquiétude depuis qu'il l'a croisé à la sortie des bains publics un dimanche matin. C'est le problème quand on rencontre un gars qui a connu des jours difficiles : il reconnaît un confrère.

- Jusqu'où va-t-elle, ta théorie sur la reconnaissance ? Je suis censée te regarder t'enfoncer, en espérant que tu trouves comme par magie au fond de toi-même l'éclair de lucidité qui te permettra de te sortir tout seul de tes problèmes ?

La colère lui tord le ventre, autant parce qu'elle se sent trahie que parce qu'elle lui en veut de l'obliger à révéler qui elle est vraiment. Pourquoi l'a-t-il tenue à distance ? Est-elle à ce point peu douée en relations humaines qu'elle ne mérite même pas un soupçon de confiance ?

- Raconte, ordonne-t-elle.
- Tu veux que je te raconte quoi ?
- Depuis combien de temps tu dors dehors ?
- Viens par ici, dit-il en la tirant par le bras.

Leurs éclats de voix ont attiré l'attention des passants. Erwan l'entraîne à l'arrière du bâtiment, pour se soustraire aux oreilles et aux regards indiscrets.

- Parle moins fort.

La jeune femme saisit les sacs qu'il tient à la main et les jette par terre.

- Je me calmerai quand tu m'auras expliqué en détail dans quelle situation tu es.

Erwan pousse un profond soupir. Il ne se sent plus la force de lutter. Depuis quelques jours, les nuits sont plus fraîches et il peine à se réchauffer, malgré son sac de couchage et les vêtements qu'il entasse sur son dos. Mais ce qu'il redoute plus que le froid, c'est de tomber nez à nez avec les personnes qu'il côtoie dans le cadre de son boulot. Comment pourrait-on lui faire encore confiance, s'il n'est même pas capable de se sortir de ses galères par ses propres moyens ? Lorsqu'Anna lui a dit qu'elle avait signé son bail, il y a vu une opportunité à saisir. Depuis dix jours, il s'est fait un peu de place dans le local de l'ancien kiné. Une partie de l'espace qui servait de cuisine d'appoint n'a pas été endommagé par les flammes : il y étale son lit de fortune tous les soirs. Mais il peine à fermer l'œil. Le moindre bruit le fait sursauter. Il a peur de dormir trop longtemps le matin, et de se retrouver face à une connaissance, qui serait venue jusqu'ici, le débusquer dans sa tanière. Ce qui l'inquiète, c'est qu'Anna le surprenne. Il pensait jusqu'à aujourd'hui qu'il fallait coûte que coûte qu'il conserve son statut de conseiller, de confident et d'homme de la situation en toute circonstance. Comment va-t-elle réagir maintenant qu'elle découvre qu'il est à la dérive ?

- J'étais en colocation avec un collègue, mais il s'est barré en me laissant deux mois de retard de loyer à rattraper.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Est-ce qu'il s'agit du gars avec lequel tu te disputais devant la mairie ?
- Ouais.
- Pourquoi tu n'as pas dit au propriétaire que ton coloc s'était fait la malle sans payer sa part ?
- Et il aurait fait quoi ? Le proprio est un gars qui a investi tout l'argent qu'il avait de côté pour refaire cet appart. Il compte sur le loyer pour rembourser son crédit et faire venir ensuite sa famille du Portugal. Il bosse non-stop. Je n'aurais jamais pu lui faire ce coup là.
- C'est bien beau de vouloir jouer les chevaliers blancs avec tout le monde, mais ça t'arrive de penser un peu à toi ? Qui va venir à ton secours ?
- Je me débrouille.
- Tu n'as plus de toit sur ta tête.

Anna passe nerveusement la main dans ses cheveux.

- Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? demande-t-elle.
- J'ai remboursé la part de Roland les deux mois suivants, tout en payant cent pour cent du loyer.
- Tout ton salaire y est passé ?
- Mon salaire et le peu d'argent que j'avais mis de côté.
- Et maintenant ?
- Dès que j'ai su que Roland me plantait, j'ai donné mon préavis. Mon proprio a accepté de le diminuer s'il trouvait quelqu'un avant la fin des trois mois contractuels. Il m'a trouvé des remplaçants avant que je me dégoûte un autre endroit où transférer mes affaires. C'est tout.
- Mais pourquoi t'es-tu retrouvé à la rue ? Tu n'as personne qui peut te filer un coup de main autour de toi ?
- Mais pour qui tu me prends ?

Anna ne sait pas trop comment interpréter cette réaction. Erwan agit comme s'il était complètement livré à lui-même.

- Réponds-moi.
- Mais à qui veux-tu que je demande un truc pareil, bordel ? Mes collègues ont leurs propres galères à gérer. Mon meilleur ami est en Bretagne. Je me suis fait quelques copains à l'école

d'éducateurs, mais aucun que je peux solliciter pour m'accueillir sur son canapé pour un temps indéterminé.

- Et pourquoi n'as-tu pas trouvé un autre logement ?
- Mais tu vis dans quel monde, Anna ? Tu en connais beaucoup des propriétaires qui te filent leurs clés si tu ne débourses pas trois loyers d'avance ?
- Tes parents ne peuvent pas te filer un coup de main ?
- Non. Mes parents ne peuvent pas m'aider. Et puis tu me saoules avec tes questions. Je me barres, dit-il en récupérant ses sacs.

Anna le regarde relever le col de son manteau et ajuster la bandoulière de son baluchon sur son épaule.

- Viens chez moi, dit-elle soudain.
- Arrête de déconner. Tu as sûrement autre chose à faire dans la vie que de te réveiller chaque matin avec un type qui squatte ton canapé.

Erwan marque une pause.

- Tu ne m'invitais pas dans ton lit quand même ?
- Certainement pas. Il y a une chambre de libre dans mon appartement.

Elle ferme les yeux en prononçant ces mots. C'est son tour de soupirer. S'il accepte, il n'y aura pas de retour en arrière possible. Elle ne sera plus la petite diplômée un peu idéaliste et opiniâtre. Elle deviendra celle qu'elle déteste : Anna la rentière, qui n'a qu'à claquer des doigts pour que l'argent soit sur la table. Secrètement, elle espère qu'il dira non. Elle pourrait alors lui proposer un chèque, en lui disant qu'elle a un peu épargné en jouant la serveuse pendant ses années d'études. Il n'aura qu'à la rembourser quand il pourra.

- Il y a une chambre de libre chez ta grand-mère ?
- C'est ce que j'ai dit, non ?
- Pourquoi vous ne la louez pas ?
- C'est compliqué.
- Compliqué ? Vous êtes si larges financièrement que vous pouvez vous permettre d'avoir chez vous une chambre inoccupée ?
- Bon, tu la veux ou pas, cette chambre ?
- Combien vous en demandez ?

Quelle poisse ! Il est hors de question qu'elle accepte le moindre sou de sa part. Elle s'est engagée dans toute cette aventure pour dépenser son oseille, et voilà qu'elle va commencer à en gagner.

— Ecoute. Viens la voir d'abord. On négociera le prix ensuite. Savoir qu'il va pouvoir dormir au chaud est un soulagement. Erwan réalise combien cette situation lui pesait en sentant sa gorge se dénouer, à mesure qu'ils parcourent côte à côte le chemin qui conduit à la station de métro. L'effet du parcours sur Anna est diamétralement opposé : chaque pas qui la rapproche de chez elle resserre le nœud qui lui tord les tripes.

Lorsqu'ils changent de ligne à la station Stalingrad, Erwan lui demande où elle habite exactement, mais elle parvient à éluder la question en lui parlant de son père.

- Tu me fais penser à lui, dit-elle.
- Faut-il entendre la comparaison comme un compliment ?
- Plutôt. J'avais beaucoup d'admiration pour mon père. C'est un homme qui s'était fait tout seul, à la force du poignet.
- Pourquoi tu en parles au passé ?
- Il est décédé il y a deux ans.
- Je suis désolé.

C'est rafraîchissant de ne pas être considérée comme une « fille de » de temps en temps. Anna savoure les quelques instants pendant lesquels elle est encore une anonyme.

- Il faisait quoi ?
- Il était fonctionnaire dans l'administration.

Voici une description qui n'engage absolument à rien.

- Jusqu'à ses dix ans, il a vécu avec ma grand-mère dans une chambre de bonne. Et ça ne l'a pas empêché de faire de brillantes études et de mener une carrière professionnelle à la hauteur de ses ambitions.
- Tu sais, je pense qu'il serait fier de toi en voyant tout ce que tu as accompli ces derniers mois.

Anna se pose souvent la question. Elle aimerait qu'il soit encore là, pour lui raconter ses projets et lui demander ce qu'il en pense. Elle sait qu'en tant que préfet, il faisait tout ce qu'il pouvait pour atténuer l'image négative de la police. Il voulait jouer de son influence pour que le rôle éducatif des forces de l'ordre soit plus reconnu. Il ne s'est pas fait

beaucoup d'amis en défendant ce point de vue. Beaucoup d'élus, au sein de sa préfecture, estimaient qu'il appliquait de manière beaucoup trop molle les directives émanant du ministère. Mais il savait manœuvrer pour rester sur le fil. L'alternance des bords politiques au sommet de l'Etat n'était pas venue mettre en péril son avancement, ni sa position. Il suffisait de trouver les mots et les bons chiffres pour donner à voir ce qui était attendu. Connaissant son territoire comme sa poche, il impressionnait par sa maîtrise des enjeux sécuritaires de la zone. Il était régulièrement en lien avec les magistrats, le recteur d'académie et les garants de l'ordre sur le terrain, afin d'initier et coordonner des projets sachant mêler les compétences. Ses propositions étaient souvent jugées concrètes et novatrices, et empreintes d'un savoir-faire pratique qui rassurait. Alexandre Jonka, dans les yeux de sa fille, valait beaucoup mieux qu'Héloïse. Lui, au moins, pouvait s'enorgueillir d'occuper ses journées à des projets utiles.

— Tu sais, je n'en serais pas là où j'en suis sans ton aide, dit Anna en observant son reflet dans la vitre du métro.

Elle ne prononce pas ces paroles pour remettre Erwan en selle ou atténuer son sentiment de lui être redevable. Elle pense vraiment qu'il joue pour elle le rôle de mentor. Le fait qu'il ait besoin d'un toit ne change rien à la chose.

En sortant du métro Ecole militaire, Erwan est intrigué. Anna lui confie des bribes de son histoire personnelle, ce qui a détourné un temps son attention du trajet. Le changement à Charles de Gaulle-Etoile est passé comme une lettre à la poste. Mais, à mesure qu'ils remontent l'avenue de la Bourdonnais, il devient suspicieux. Se pourrait-il qu'elle vive dans l'un de ces appartements sur cour ou sous les toits ? Dans ce quartier, même les chambres de bonne doivent coûter une fortune. Ils restent silencieux l'un et l'autre. Anna espère qu'il ne va lui poser aucune question. Elle sait bien, pourtant, qu'elle va devoir se justifier. Elle voudrait que ce soit le plus tard possible.

Finalement, ils s'engagent dans l'avenue Deschanel. Elle accélère le pas et il doit presque trotter pour la suivre. Elle veut en finir. Devant la porte de l'immeuble, elle reconnaît Monique. Il arrive de temps à autre à la SDF de l'attendre pour lui soutirer un billet avant la nuit. Pour un repas chaud, se défend-elle. Comme si Anna ignorait que la soupe populaire distribue des panier-repas quelques rues plus loin au même moment.

- Et mes dix euros ? demande la vieille lorsqu'Anna lui passe devant en feignant de ne pas la voir.
- Vous avez besoin d'aide, madame ? demande Erwan en lui glissant une pièce dans la main.
- « Madame », répète-t-elle. Ben dis-donc, ça faisait bien longtemps qu'on ne m'avait plus donné du « madame ». T'es pas bien généreux, petit gars, mais tu sais parler aux dames.

Monique s'éloigne en bombant le torse, revigorée par tant d'égards.

- Tu n'as plus un rond et tu lui files une pièce ?
- Mais moi, je vais dormir au chaud, répond Erwan en souriant.

Quel cabochard.

- Tu habites vraiment dans cet immeuble ? demande-t-il en pénétrant dans l'ascenseur à sa suite.

Anna détourne le regard sans répondre. Elle jette un coup d'œil à sa montre et découvre qu'il est vingt-deux heures passés. Si tout est comme à l'ordinaire, Roberta doit déjà s'être retirée dans sa chambre, et Emilie doit attendre son retour en travaillant dans la sienne.

- Qu'est-ce qu'on fabrique ici ? Tu m'emmènes où exactement ?

Anna sort sa clé de son sac et se retourne pour lui faire face.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Tout à l'heure, je n'ai pas été entièrement honnête avec toi.

Erwan ne comprend pas où elle veut en venir.

- J'habite dans l'appartement qui se trouve derrière cette porte. Tu vois les entrées qui sont sur ce pallier, là et là ?
- Ouais, répond-il prudemment.
- C'est aussi chez moi. L'appartement fait tout l'étage. Il faut aussi que je te dise que je ne vis pas chez ma grand-mère.
- Ah bon ?
- C'est ma grand-mère qui habite chez moi.

Erwan n'est plus en mesure de prononcer un seul mot. Sa mâchoire s'est comme désolidarisée du reste de son visage.

- J'ai hérité cet appart de mes parents, qui sont morts tous les deux dans un accident d'avion il y a deux ans.

Elle enfonce sa clé dans la serrure.

- Ah oui, dit-elle en se retournant. En ce moment, j'héberge aussi une amie. Mais ne t'inquiète pas, elle est sympa.

Comme si c'était important qu'il la trouve à son goût.

— Tu viens ?

Erwan doit faire un effort surhumain pour décoller ses pieds du plancher. Si Anna ne lui avait pas pris son sac des mains, il est probable qu'il serait resté sur place un moment, au milieu du couloir, afin de digérer tranquillement tout ce qu'elle vient de lui dire.

— Essaye de ne pas faire de bruit, Roberta doit déjà être couchée.

Il la regarde d'un air hébété. Elle précise :

— Ma grand-mère.

Il s'engage dans le couloir comme s'il marchait sur des œufs. Il ne veut pas commettre d'impair. Il retient même sa respiration. L'appartement, plongé dans la pénombre, lui paraît immense. Il se sent comme dans un rêve - un rêve ouaté - dans lequel tous ses mouvements seraient au ralenti et ses sens engourdis. Finalement, Anna ouvre une porte qui donne sur une vaste pièce, au centre de laquelle trône un lit tel qu'il n'en a jamais vu en vrai dans sa vie : une multitude de coussins, de toutes les tailles possibles, le recouvre entièrement. Une méridienne occupe un coin de la chambre, à côté d'une commode en bois sombre. De grandes tentures en velours encadrent la fenêtre. Elles rappellent le drapé du couvre-lit. Dans son dos, Anna ouvre une armoire :

— Si tu as froid, il y a des couvertures supplémentaires ici. Tu peux également régler la clim', dit-elle en lui indiquant la télécommande qui repose sur la table basse.

Sans relever son air stupéfait, elle poursuit la visite en le poussant gentiment dans le dos pour le guider :

— Derrière cette porte, dit-elle en l'ouvrant, il y a un petit salon privé auquel on ne peut accéder que depuis la chambre. Et ici, ajoute-t-elle en lui indiquant une porte-coulissante, tu as la salle de bain. Il y a également une douche, si tu préfères. Et je pense que Lucie a prévu des serviettes. Voilà. J'ai sûrement oublié tout un tas de choses, mais tu n'auras qu'à me demander au fur et à mesure. Tu dois te lever à quelle heure demain ?

Pas de réponse.

— Erwan ?

— Hein ? laisse-t-il échapper en sursautant.

— Tu dois te lever à quelle heure demain ?

- On est quel jour déjà ?
- Vendredi.
- Alors, ben, je n'ai pas besoin de me lever.

Il se reprend aussitôt.

- Je me lève quand tu veux. Tu veux que j'ai quitté les lieux à quelle heure ?
- Tu veux déjà partir ?
- ...
- Ecoute, on verra ça demain, d'accord ?

Sur ces mots, elle lui souhaite une bonne nuit et referme la porte derrière elle. Ouf. Elle respire enfin.

Enfin, tout s'est bien mieux passé que ce qu'elle avait imaginé. Il ne lui a posé aucune question. Evidemment, il ne se doute sûrement pas qu'elle l'a installé dans la chambre de ses parents. Le savoir va peut-être le mettre mal à l'aise. Mais après tout, elle n'a fait qu'agir avec pragmatisme. Elle n'allait tout de même pas le faire dormir dans le canapé-lit de la bibliothèque ou dans celui du salon, alors qu'il y a une chambre de libre. Elle sait qu'elle a bien fait. Pour ce soir, il ne lui reste plus qu'à affronter Emilie. Elle se sent vannée. C'est donc avec soulagement qu'elle découvre son mot griffonné à la va-vite : « je suis allée dîner chez Jeanne. Essaye de m'attendre avant d'aller te coucher, je ne devrais pas rentrer tard. JE VEUX TOUT SAVOIR ». Ah non, se dit Anna. Ça suffit pour ce soir. Epuisée, elle se met au lit à toute vitesse, espérant qu'elle sera déjà profondément endormie quand Emilie rentrera.

Chapitre 34

Anna est réveillée par des éclats de rire provenant de la cuisine. Encore ensommeillée, elle s'assoit sur son lit et réfléchit quelques instants. Il lui faut un peu de temps pour reprendre ses esprits et se souvenir qu'Erwan a dormi chez elle la veille.

Sans grand enthousiasme, elle enfle un peignoir et se glisse dans le couloir. En passant devant la chambre de ses parents, elle repère que la porte est entrouverte : le lit n'a pas été défait. Erwan a déroulé son sac de couchage à même le sol.

« C'est génial ! » entend-elle Emilie s'exclamer depuis le fond de l'appartement. S'avançant prudemment, elle penche la tête pour observer la scène sans être vue : Erwan s'affaire devant le plan de travail tout en discutant avec la jeune femme, debout à ses côtés. « C'est effectivement très goûteux » entend-elle Roberta affirmer sans la voir. Anna hésite un instant à faire demi-tour.

— Anna est une vraie cachotière, dit Emilie. Elle ne m'avait pas dit que tu étais si séduisant.

— Ni si talentueux, ajoute Roberta.

Bon, ça suffit. Anna fait volte-face et ouvre en grand la porte de la cuisine.

— Bonjour, dit-elle en s'avançant.

Sans prêter attention aux regards qui la suivent, elle va tranquillement se faire couler un expresso, avant de rejoindre sa grand-mère autour de la table.

— Tu savais qu'Erwan était pâtissier avant de devenir éducateur ? demande Roberta.

Anna jette un rapide coup d'œil à Emilie avant de répondre :

— Il a déjà eu le temps de vous raconter sa vie ?

— Mieux que ça, dit Emilie. Il nous a fait un gâteau.

Anna regarde sur le plan de travail : trois millefeuilles sont disposés côte à côte.

— Tu as cuisiné trois pâtisseries pendant la nuit ?

— Un seul, dit Erwan.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- C'est nous qui avons fait les deux autres, ajoute Emilie.
- Je ne vous avais pas demandé de transmettre la commande à Aurore ?
- Je lui avais donné sa journée, intervient Roberta.

Les trois pâtisseries sont encore plus belles que celles qu'Anna a observées dans la vitrine du boulanger d'Aubergency.

La veille au soir, une fois la porte refermée sur lui, Erwan s'est senti perdu. Il n'a pas osé s'approcher du lit et a déambulé dans la chambre sans toucher à rien. Tout ce luxe...

Chaque meuble, chaque coussin, chaque bibelot l'impressionnait. Il avait l'impression d'avoir été enfermé par erreur dans la suite présidentielle d'un palace. Pour prendre l'air et dégriser, il a ouvert la porte-fenêtre et s'est avancé sur la terrasse. Le froid l'a saisi autant que la tour Eiffel, qu'il prit en pleine figure à peine le nez dehors. Mais que faisait-il là ? Tous les superlatifs qu'il connaissait se bouscullaient dans sa tête. Aucun, pourtant, n'était à la hauteur pour rendre justice au raffinement du mobilier, à la douceur du velours encadrant la fenêtre, à l'élégance du design et des matières choisies pour mettre en valeur le sol de la salle de bain, les murs de la chambre et le petit bureau installé dans le salon privé.

Erwan s'est finalement assis sur la méridienne. Il ne sentait plus ni la faim, ni le froid qui l'avaient pourtant tenaillé toute la journée. Il regardait autour de lui, comme parachuté dans un univers étranger. Il se sentait en terrain hostile, malgré la tiédeur de l'air, le calme ambiant et la délicatesse des couleurs environnantes. Il a déplié son sac de couchage à même le sol, sans même s'autoriser à attraper un coussin pour le glisser sous sa tête.

Il était en transit.

Autant ne rien déranger.

Il dort mal. La moquette épaisse absorbait ses mouvements, mais mille idées tortueuses l'empêchaient de tomber dans un sommeil profond. Il luttait contre des forces ennemies, qui cherchaient inlassablement à le repousser aussi loin que possible. Il combattait avec toute la détermination dont il était capable, mais se trouvait systématiquement impuissant à changer le cours des choses. Il ressortait du combat inexorablement vaincu, plus bas que terre, à la merci de la nuit, de la peur et de la noirceur qui l'attaquaient de l'intérieur.

Il était quatre heures du matin quand il s'est réveillé en sursaut et en sueur. Tout était sombre. Il s'est risqué à allumer la lumière et à ressortir de la chambre. Guidé par la clarté de la lune, il a remonté le couloir jusque dans le vestibule, où il a repéré qu'une lumière était restée allumée dans une pièce adjacente : la cuisine. Face aux fourneaux, au plan de travail en chêne et à la série d'ustensiles disposés en ligne sur les étagères, il a retrouvé progressivement ses marques.

Instinctivement, il a passé un tablier qui traînait sur le dossier d'une chaise et fait le tour de la pièce pour s'approprier l'espace. Avec un sérieux extrême, il a inspecté le contenu des frigos, des armoires et des tiroirs pour trouver l'inspiration. « Des millefeuilles ? » s'est-il dit en découvrant les deux pâtisseries disposées dans le bas du réfrigérateur. « Tiens ? Mais oui, pourquoi pas un millefeuille ». Et il s'est mis à cuisiner.

Quatre heures plus tard, sa préparation est presque terminée. Roberta l'a rejoint peu de temps après Emilie dans la cuisine. Ils se sont présentés simplement. Personne n'a trouvé incongru de le trouver là, en tablier, les mains dans la crème, à six heures trente du matin.

— J'ai entendu du bruit, dit Emilie. Tu es Erwan ?

Il a confirmé et elle s'en est tenue là.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Un millefeuille.

— Il ne ressemble pas aux nôtres. Est-ce qu'il est « revisité » ?

Erwan n'en sait rien. En matière de pâtisserie, l'inspiration lui tombe dessus sans qu'il cherche immédiatement à la transformer en concept.

Les idées, les saveurs et les textures se connectent dans sa tête, et ses desserts prennent forme sans qu'il ait à suivre une recette. Son père lui a appris les gestes de base, la cuisson du sucre et du chocolat, et les accords classiques. Il n'a jamais fait d'effort pour acquérir un savoir-faire particulier. Tout lui est venu sans peine, mais également sans entrain.

Comme on attendait de lui qu'il fasse honneur aux siens et qu'il revienne en Bretagne auréolé d'un titre ou d'un prix – pour donner du galon à la boulangerie-pâtisserie familiale – on l'a envoyé faire son apprentissage à Paris. Là aussi, il a été remarqué sans le vouloir. On a murmuré son nom à droite, à gauche. Plusieurs grands noms sont venus constater ses habiletés et son potentiel, et c'est ainsi qu'il s'est retrouvé

Déployer ses ailes (vol. 1)

chez Carlax, à créer des accords à la pelle, sans chercher à en retirer une gloire particulière. Pour lui, tout cela est facile et sans ambition.

Il voulait bien faire plaisir à son père, un homme austère et exigeant, mais il ne voyait pas où cela allait le mener. Cuisiner l'apaisait. Cela ne donnait pas du sens à sa vie.

Il restait de la pâte feuilletée au frigo. Les lignes de beurre étaient bien visibles sur la tranche. Un joli travail. La personne qui l'avait façonnée ne devait pas en être à son coup d'essai. Il en étala trois rectangles au rouleau et alluma le four. Pendant qu'il laissait à la pâte le temps de regagner son élasticité au frais, il déposa des myrtilles fraîches, des framboises, trois gousses de vanille et une briquette de crème liquide d'Isigny sur le plan de travail. Il fit griller à sec des graines de sésame, qu'il emprisonna dans de fines feuilles de caramel croquant à la fleur de sel. Il fouetta la crème liquide longtemps, jusqu'à ce que son rythme calme ses nerfs et que la consistance soit proche de celle du beurre. Avec les grains de vanille, qu'il récupéra en fendant les gousses, il créa une crème dense, savoureuse et délicieusement parfumée. Pour que le gâteau conserve son croustillant, Erwan saupoudra la pâte crue de sucre glace. La cuisson, au four à chaleur tournante bien chaud, la fit lever d'un centimètre, tout en la caramélisant, ce qui créa une barrière élégante et gourmande, pour isoler la crème et l'empêcher d'imbiber le feuilletage. Il composa enfin une gelée de myrtilles et de framboises mêlées, en enfermant les fruits encore entiers dans une eau de vanille gélifiée.

Erwan sortit les trois rectangles de pâte feuilletée caramélisée du four, et observa le rendu. Il réfléchit ensuite posément à la meilleure manière d'agencer l'ensemble. Avec un long couteau, il choisit de détailler six carrés de pâte dans chacun des rectangles, et constitua six tours identiques en alternant les couleurs, les textures et les saveurs : un carré de pâte feuilletée, une couche de crème vanille, une fine feuille de nougatine de sésame, un carré de fruits rouges. Le tout alterné deux fois selon la même séquence. Il utilisa le reste de crème vanille pour enrober finement trois des tours de ce glaçage improvisé, et les saupoudra de sucre glace. Puis il déposa délicatement trois framboises en triangle sur chacune des trois autres. Il reforma enfin le rectangle initial en disposant les six carrés côte à côte, en un damier blanc, ocre et rose du plus bel effet. Lorsqu'Emilie

Hélène WEBER

entra dans la cuisine, il observait son œuvre depuis plusieurs minutes. Le rendu lui paraissait satisfaisant.

Chapitre 35

Emilie, aussi discrètement que possible, profite d'une discussion que Roberta vient d'entamer avec Erwan pour tirer son amie par la manche de son peignoir et l'entraîner dans le couloir.

- Anna, chuchote-t-elle. Il faut que tu dises à Jeanne de venir. On ne peut pas lui faire le coup deux fois de suite.
- De quoi tu parles ?
- Elle a manqué Carfax, mais tu peux au moins lui donner la satisfaction de rencontrer quelqu'un qui l'a vu de près.
- Tu lui as posé la question ? s'exclame-t-elle, contrariée. Vous l'avez cuisiné combien de temps avant que j'arrive ?
- Hé, ne nous accuse pas sans savoir. Nous l'avons exclusivement questionné sur son millefeuille, sa crème légère et sa nougatine. C'est lui qui a abordé spontanément le sujet.

Anna dévisage Emilie un instant pour tester son honnêteté.

- D'accord, envoie un message à Jeanne, je vais aller me préparer.

Anna se rend dans sa chambre, prend une douche et s'habille rapidement. Elle a rendez-vous impasse de la Liberté à dix heures et demi avec Arnaud Lescuyer pour débiter les travaux de remise en état du local. Il a tenu à venir discuter des aménagements prévus.

Mohamadou doit venir réceptionner son millefeuille, et Martin devrait les rejoindre une fois sa tournée terminée. Elle a fini de se préparer lorsqu'Erwan toque à la porte de sa chambre.

- Je peux te parler ?
- Bien sûr. Entre.

D'une démarche toujours aussi empruntée, le jeune homme pénètre dans la chambre et reste planté au milieu de la pièce, ses deux sacs à la main.

- Tu vas rester debout ?
- Je préfère. Ecoute, je suis désolée, mais je ne vais pas pouvoir rester.

Anna ne dit rien. Elle attend qu'il s'explique.

- Je n'ai pas les moyens de te dédommager pour ton hospitalité.

- Tu as vraiment un sérieux problème avec les dettes symboliques, souffle-t-elle.
- C'est possible. Mais je ne peux pas accepter ton offre de m'héberger ici. Je ne suis pas le genre de gars qui se sent à l'aise avec tous ces trucs.
- Quels trucs ?
- Les dorures, la vue sur la tour Eiffel, les coussins...
- Les coussins ?
- Je ne me sens pas à ma place, Anna. J'ai l'impression que je vais casser une connerie sans le faire exprès, et que ça va justement être un truc important, ou que je serai incapable de te rembourser.

Anna sent une boule se former dans sa gorge.

- Je m'en fous de tout ça. Tu peux tout casser si ça te chante, je ne te demanderai jamais rien en échange.
- Je ne fais pas partie de ce monde-là.
- Mais moi non plus, se défend-elle. Ce n'est pas de ma faute si mes parents avaient tout ce fric.

Erwan la regarde, interloqué. Pourquoi se met-elle dans un état pareil ? Elle ne va tout de même pas s'apitoyer sur son sort.

Anna ne comprend pas elle-même sa réaction. Elle se sent bouleversée par l'attitude d'Erwan et par les raisons qui justifient ses appréhensions.

- Tu préfères vraiment dormir dans la rue plutôt que chez moi ? Cet appartement et ce qu'il représente te paraissent à ce point abjects ?
- Ben...
- Mais je le sais bien, figure-toi ! s'écrie-t-elle sans lui laisser le temps de répondre. Pourquoi crois-tu que j'aie mis tellement de temps à te proposer de venir ici ? Tu dois penser que je suis une petite privilégiée, qui vient s'encanailler dans les quartiers défavorisés pour se donner le grand frisson. C'est ça ? Tu me trouves pathétique ?
- Anna, bredouille-t-il.
- C'est la honte, en fait, d'habiter ici. On ne peut pas à la fois travailler dans le social et se vautrer dans l'opulence quand on rentre chez soi le soir. Mais tu as raison, je suis complètement schizophrène. Je ferais mieux de suivre les traces de ma mère.

Déployer ses ailes (vol. 1)

Faire du shopping à longueur de journée, aller chez le coiffeur et prendre quelques engagements comme bénévole en rendant visite aux enfants malades à l'hôpital. Mais seulement une heure ou deux, de temps en temps, quand je ne suis pas prise par un défilé, une manucure ou une nouvelle robe à essayer. C'est ça que tu vois en moi, n'est-ce pas ? En réalité, je n'aurais même pas dû louer ce fichu local. Pendant que je pavoise impasse de la Liberté, des tas de gens qui n'ont pas mes moyens doivent se dire que je leur suis passée devant parce que j'étais pistonnée.

- Personne ne voulait de ce local.
- Hein ?
- J'ai croisé Arnaud Lescuyer à Aubergency la semaine dernière. On a discuté un peu du projet.
- Ah bon ?
- Tu es la seule qui soit venue revendiquer de t'installer dans ce local. Toutes les personnes à qui Arnaud l'a proposé avant toi ont décliné, à l'exception de Pierre Jouvene. Mais il n'avait que cette option s'il voulait exercer.

Anna pousse un profond soupir.

- Tu vois, il faut vraiment être une demeurée dans mon genre pour aller louer un local dont personne ne veut.
- Mais non, il faut avoir du courage au contraire.

Erwan s'avance et vient s'asseoir à côté d'Anna sur le lit.

- Pourquoi est-elle venue habiter chez toi ta copine ?
- Emilie ? Elle veut échapper à son mec pendant qu'elle rédige un roman érotique au lieu de rédiger sa thèse, répond-elle en reniflant.

Un ange passe.

- Il fait quoi son mec ?
- Prof de philo au lycée technologique de Clichouilly.
- Tu rigoles ? s'exclame-t-il, surpris.
- Pourquoi ?
- J'en ai entendu parler.

Les abords du lycée technologique font également partie de la zone couverte par les éducateurs de rue de l'association Médiante.

- Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

- Secret professionnel, répond-il avec un sourire. Mais je ne suis pas sûr que ce soit le moment de l'abandonner à son triste sort.
- A ce point-là ?
- Je pense que ta copine ferait bien de lui demander de ses nouvelles si elle tient à lui. Les classes sont particulièrement difficiles à tenir dans ce lycée.
- Je le lui dirai. Erwan ?
- Quoi ?
- Je sais bien que tu as peur de salir ma salle de bain, mais je crois qu'il serait souhaitable que tu prennes une douche et que tu changes de vêtements.
- Je pue ?
- Non, tu es en train de mettre de la crème chantilly sur mon couvre-lit.
- Oh merde, s'écrit-il en se relevant. Tu vois, je commence déjà à faire des conneries.

Une coulure de crème liquide strie toute la longueur de son jean.

- Ecoute, je ne veux t'obliger à rien, mais je pense que tu seras plus utile à tout le monde si tu dors au chaud, que tu portes des vêtements propres et que tu manges à ta faim.

Elle se lève à son tour et ajoute de manière un peu plus véhémence :

- Mince, prends un peu sur toi ! Tu crois que je fais comment, moi ? On a rendez-vous dans une heure et demie devant le local pour commencer à déblayer. Tu ne penses pas qu'on serait plus efficaces si tu ravalais ta fierté ?
- Il faut que j'y réfléchisse.
- Réfléchis autant que tu veux, mais vas d'abord prendre une douche. On part dans dix minutes.

Chapitre 36

Jeanne rejoint Anna, Emilie et Erwan à Aubergency. C'est le week-end, il fait beau, et tout le monde a décidé de donner un coup de main.

- Alors c'est toi, l'amateur de millefeuille ? demande Emilie à Mohamadou en s'asseyant à côté de lui sur le banc.

Le petit garçon bombe fièrement le torse en acquiesçant. Prenant Emilie par la main, il l'entraîne vers la cabine téléphonique pour lui faire admirer son chef-d'œuvre. Jeanne aide Erwan à installer une table de fortune devant le local, et à y disposer les trois millefeuilles. Anna engage la conversation avec Arnaud Lescuyer.

— Vous faites l'honneur d'inaugurer les travaux à chaque fois qu'un nouveau local trouve preneur ?

Arnaud Lescuyer, depuis qu'il a revu Anna pour la signature du bail, se sent incapable de résister à son envie de l'approcher. Son enthousiasme le prend aux tripes. Elle a négocié âprement sa remise de loyer pour engager des travaux de rénovation du bâtiment qui soient conformes aux conditions imposées par la mairie. Elle lui a assuré qu'elle avait à cœur de rendre les lieux aussi accueillants que possible.

Pour cette troisième rencontre, elle avait fait un effort vestimentaire et s'était maquillée. La métamorphose avait surpris Arnaud Lescuyer, et l'avait quelque peu intimidé. Elle paraissait plus âgée et beaucoup plus sûre d'elle. Il n'était pas certain que cette mise en valeur plus marquée de ses attributs féminins fût à son goût. Ce qui l'avait séduit au premier abord, c'était les contrastes incarnés par la jeune femme : sa beauté naturelle, ses vêtements qui semblaient justement ne pas avoir été choisis pour souligner sa taille, ses seins ou sa chute de rein, son sac griffé qu'elle laissait traîner par terre et qu'elle remplissait d'objets hétéroclites, son absence d'envie de séduire également, malgré la facilité avec laquelle elle devait faire tourner les têtes dès qu'elle faisait le moindre effort. Tout ce qu'elle semblait vouloir, c'était signer son bail. Coûte que coûte et le plus vite possible. Et elle ne s'était pas laissée démonter par les dix-huit mois non négociables. C'était ce dernier point qui l'avait le plus intrigué.

Quelle se farde et s'attife comme une escort de luxe lui avait bêtement fait perdre de son attrait à ses yeux. Mais qu'elle s'acharne à vouloir monter son projet dans un lieu qu'elle était susceptible de perdre un an et demi seulement après la signature le lui avait fait regagner.

Ils s'assoient sur le banc qui vient d'être libéré par Mohamadou et Emilie. Anna sort son calepin de sa poche et déplie une feuille format A3 qu'elle pose sur ses genoux.

— Vous connaissez Martin Plantier ?

— Non...

- Il habite l'immeuble et s'y connaît en maçonnerie. Voulez-vous que je vous donne ses références ?
- Ce ne sera pas nécessaire.
- Ces deux dernières semaines, nous avons travaillé sur les plans. Il a fait venir l'un de ses anciens collègues pour nous aider à chiffrer les travaux. Finalement, le corps du bâtiment est intact. Il n'y a pas de gros travaux à prévoir.

Arnaud est subjugué par l'énergie déployée par Anna. Elle lui présente en détail les murs qu'ils comptent abattre, les matériaux qu'ils ont prévu d'utiliser et le coût total du projet. Elle a tout anticipé pour réduire les dépenses au minimum.

- Il faut que vous puissiez rapidement toucher notre loyer. Je ne veux pas que vous m'accusiez de vouloir arnaquer la mairie.
- Vouloir arnaquer la mairie ? répète-t-il, surpris.

Il la trouve incroyable. Tous les travaux prévus seront réalisés par des bénévoles. Les matériaux sont quasiment tous de récupération. Le statut associatif de leur projet leur permet de bénéficier des invendus de certains grossistes à des prix préférentiels et des restes non utilisés de matériaux que l'ancien employeur de Martin Plantier a promis de leur mettre de côté. Elle lui donne en exemple la cabine téléphonique rénovée. Quand il lui a parlé de l'association « poterie et mosaïque », installée à Aubergency quelques rues plus loin, elle est allée y faire un tour pour rencontrer les deux personnes à l'initiative du projet.

Régine Hartis, artiste professionnelle, avait toujours tiré le diable par la queue pour se donner les moyens de pratiquer son art. Elle avait longtemps été contrainte de travailler comme caissière dans un supermarché pour gagner l'argent nécessaire à l'achat des matières dont elle avait besoin pour créer. Elle avait néanmoins persévéré, parce qu'elle n'avait pas le choix. Elle aimait façonner la terre, sculpter la pierre et créer de toute pièce les œuvres les plus originales. Un jour, elle avait eu la chance de présenter quelques pièces dans une exposition organisée par son amie Julie dans son duplex de la place des Vosges. Un certain Arnaud Lescuyer faisait partie des visiteurs. Ses créations lui avaient tapé dans l'œil et il lui avait proposé un projet un peu fou : monter une association pour proposer des cours de création artistique à un public défavorisé. Régine n'avait pas vu tout de suite quels bénéfices elle pourrait retirer de ce projet.

Après tout, ce qu'elle aimait, elle, c'était créer, pas offrir à d'autres un cadre pour le faire. Mais Lescuyer avait insisté. Il l'avait mise en relation avec le formateur d'une école d'éducateurs d'Aubergency, qui apprenait aux étudiants comment s'appuyer sur l'art et la création afin d'aider les publics les plus fragilisés à prendre conscience de leurs ressources et à sublimer leurs blessures. A son contact, elle avait réalisé le rôle que l'art jouait dans sa vie. Elle avait mis des mots sur ce qu'elle ressentait et s'était mise à écrire. Jean Folatin, le formateur-artiste, l'avait invitée à venir parler aux étudiants de son parcours et de son expérience. Ils s'étaient liés d'amitié et elle avait repensé à la suggestion d'Arnaud Lescuyer : aider les gens à vivre, en leur donnant les moyens de créer. L'adjoind au maire leur avait expliqué comment remplir des dossiers de subvention et avait pesé de tout son poids pour que la commune leur accorde un échelonnement des paiements pour faciliter le lancement de leur activité. Enfin, elle allait pouvoir donner plus de place à ce qui donnait réellement du sens à son existence : peindre, sculpter, façonner, partager et transmettre sa passion.

Depuis un an, l'association proposait des séances de travaux manuels à des groupes de tous les âges. Le mercredi et le samedi, les ateliers pour les enfants se succédaient. Le reste de la semaine, elle accueillait d'autres publics : le lundi était réservé aux professionnels qui avaient besoin d'espace pour mener leurs projets et de réflexion collective pour les faire mûrir. Le mardi matin, elle travaillait en partenariat avec la Maison d'Accueil Spécialisé de Clichouilly : un groupe de six adultes handicapés, accompagnés d'un éducateur et d'une infirmière, venaient participer à un parcours de découverte qu'elle avait spécifiquement conçu à leur intention. Il s'agissait d'exploiter toutes les capacités physiques, aussi fines soient-elles, pour jouer avec les couleurs, découvrir les textures et communiquer avec les autres. Elle leur donnait à voir, à toucher, à entendre et à dire. Ils peignaient assis, debout ou allongés, dans le silence ou avec un fond sonore qu'elle choisissait toujours avec soin, seul ou à plusieurs, au sol, sur une toile ou sur de grands panneaux qu'elle fixait au mur. Cette rencontre avec ce public, qu'elle n'aurait jamais imaginé accueillir sans l'entremise de Jean, lui avait permis d'envisager ses propres créations sous d'autres angles. Le jeudi, le local lui était réservé. Toutes les émotions emmagasinées au contact des personnes qui venaient créer avec elle, elle les laissait s'exprimer ce jour-là dans la glaise, la pierre, la gouache, l'aquarelle ou tout

autre matériau qu'elle avait à disposition. Elle demandait à tous ceux qui passaient de lui déposer les matières dont ils ne se servaient plus : les tissus, les briques, le bois, le métal. Elle conservait tout ce bric-à-brac dans une remise et leur trouvait de nouveaux usages et de nouveaux visages au gré de sa fantaisie artistique.

Les mois passaient et d'autres partenariats se profilaient. Son expérience avec la MAS de Clichouilly avait été relayée. Le centre d'accueil de jour dépendant de la PJJ la contacta, ainsi que le centre de loisirs et la FAMES. Accepterait-elle d'organiser des séjours de médiation éducative pour former les étudiants à la mise en place des actions qu'elle avait conçues pour les adultes handicapés ? Pouvait-on monter un projet à destination des adolescents placés en alternative à l'incarcération et complètement déscolarisés, pour les aider à extérioriser leur souffrance ? Était-elle disponible pendant les vacances scolaires pour réaliser une immense fresque sous le préau avec tous les enfants accueillis au CLSH ?

Elle ne comprenait plus aujourd'hui pourquoi elle craignait au départ de s'engager dans ce projet. Depuis qu'elle avait fait la connaissance d'Arnaud Lescuyer, tout s'était enchaîné à un rythme fou. Elle croulait sous le travail et les propositions. Et chaque matin, c'était avec un plaisir renouvelé qu'elle se rendait dans son atelier.

Une fois son parcours déroulé, Régine avait questionné Anna sur « Prenez votre envol ». Les idées avaient fusé et des collaborations avaient déjà été envisagées. Mais il fallait encore patienter, à l'époque, pour savoir si le bail pourrait être signé. Finalement, elles avaient évoqué la cabine téléphonique cabossée. C'est Régine qui avait suggéré la mosaïque : « il faut que vous transformiez cette cabine délabrée en œuvre d'art ». Mohamadou avait tout de suite accroché et Martin s'était laissé convaincre. Ils avaient tous passés trois demi-journées à décoller des fragments de céramique de vieux panneaux en contreplaqué. Régine ne pouvait pas se permettre de leur donner des carreaux neufs. Par contre, elle leur avait permis de récupérer les créations inachevées de jeunes artistes en herbe, qui n'étaient jamais venus réclamer leurs productions. Chaque carré de couleur récupéré avait été acquis de haute lutte. Régine était également venue sur place, pour leur expliquer la technique et leur donner quelques conseils. Le résultat avait été à la hauteur de tous leurs efforts.

Arnaud trouve la cabine téléphonique magnifique. Il n'est pas spécialement ému par sa beauté plastique. C'est le projet qui a conduit à sa réfection qu'il trouve impressionnant. Les rencontres qu'il a initiées. La fraternité qui semble s'être construite autour de lui. Il se lève pour l'admirer de plus près. A l'intérieur, de petites étagères en bois peint ont été agencées tout autour du combiné, lui-même repeint en bleu.

- Et ça, de quoi s'agit-il ?
- C'est une idée d'Erwan, dit Anna. Vous savez sûrement que des bibliothèques éphémères sont créées un peu partout depuis quelques années. Les gens échangent des livres en les abandonnant sur des bancs, dans des jardins publics ou dans les transports en commun. En fonction des lieux et des saisons, les initiatives sont plus ou moins organisées. Dans les stations balnéaires, pendant l'été, de petites guîtounes sont installées sur les plages pour mettre à disposition du public des livres ou des revues à consulter sur place. Le principe, c'est que les livres sont gratuits et que les emprunter est à la portée du premier venu. Je vous avoue qu'ici, nous avons rencontré quelques difficultés pour faire passer notre message.

Une fois que Martin a eu fini de monter les étagères, Anna et Mohamadou sont allés se présenter à tous les habitants de l'immeuble, un par un, pour leur demander s'ils avaient un livre ou une revue qu'ils accepteraient de faire circuler via la cabine téléphonique. Certains ont accueilli leur initiative avec bonne humeur et intérêt : Olivia Radichon leur a donné un album pour enfant que deux de ses collègues du bureau lui avait offert en double pour l'arrivée de son petit garçon et Lucette Berthy s'est débarrassée d'un livre de recettes qu'elle connaissait par cœur. En ce qui concernait les autres habitants de l'immeuble, l'accueil avait été plus froid. Pour certains, lire des livres était une perte de temps. Pour d'autres, il s'agissait d'un « loisir pour intellos qui n'avaient jamais rien appris à faire d'autre que tenir un stylo ». Il y en avait également qui voulaient bien participer, mais qui n'avaient aucun livre à donner. Anna et Mohamadou avaient néanmoins fait une belle rencontre. Léonie Epstein, la fille de monsieur et madame Epstein, les habitants de l'appartement trois-pièces du quatrième étage droit, était férue de lecture. A seize ans, elle passait tous ses mercredis après-midi à bouquiner à la bibliothèque municipale. L'ambiance du coin

lecture était parfaite pour ceux qui rêvent de s'évader du quotidien. Léonie ne le leur avait pas dit, mais elle nourrissait des projets d'écriture. Elle avait déjà rempli plusieurs cahiers d'histoires de fées, de trolls et de forêts envoûtées. Elle n'avait osé les montrer à personne.

Ravie de pouvoir partager son plaisir de lire avec ce couple improbable – une belle jeune femme à l'allure des personnages merveilleux dont elle racontait les aventures, et un petit garçon noir au regard timide – elle avait fait un aller-retour express dans sa chambre pour leur confier trois de ces livres préférés. « Tiens, celui-là est pour toi » avait-elle dit à Mohamadou. Il s'agissait des *Contes de la rue Broca* de Pierre Gripari. Une nouvelle amitié était née de cet échange. Depuis, il était même arrivé à Erwan de devoir patienter le mardi après-midi avant d'engager la partie de football hebdomadaire : Léonie était au beau milieu d'un récit, et Mohamadou, les yeux écarquillés et les oreilles grandes ouvertes, refusait de l'interrompre avant qu'elle soit arrivée au bout de l'histoire. Le petit garçon avait retrouvé l'envie de se confronter sérieusement au décodage du b.a.-ba., et la jeune adolescente acceptait de plus en plus fréquemment de lâcher ses livres pour tenter quelques dribbles.

Arnaud regarde les quelques ouvrages, épars sur les étagères. C'est un début modeste, mais prometteur compte tenu du quartier.

- Et vous, lequel avez-vous déposé ? demande-t-il à Anna.
- Le mien est ici, dit-elle en attrapant un exemplaire quasiment neuf de *Belle du seigneur* sur l'étagère du haut. Mais il ne semble pas avoir beaucoup de succès. Regardez, dit-elle en lui montrant la couverture, des passants s'en sont même servis comme bloc-notes.
- C'est parce qu'il ressemble à un annuaire, dit Mohamadou. Personne ne voudra jamais le lire, ton bouquin.
- Petit impertinent, dit-elle en lui collant une pichenette sur le bras.
- Voilà, je crois que vous savez tout.
- Et bien merci, répond Arnaud. Je crois que je vais y aller maintenant. Je reviendrai sûrement de temps en temps pour voir comment vous avancez.

Anna l'observe s'avancer vers Erwan pour le saluer, puis se présenter à toutes les personnes rassemblées. Elle le trouve prévenant et attentif. Dévoué. Prêt à tout pour permettre à un projet qu'il juge convaincant de

se concrétiser. Un homme comme lui doit déjà être engagé avec une autre...

Jeanne pose tant de questions à Erwan, qu'il se sent épuisé avant même d'avoir commencé à déblayer le local. La jeune femme semble ne s'intéresser qu'aux tartes, gâteaux, biscuits, entremets, babas, génoises, feuilletages, galettes, ganaches, sirop, bonbons, éclairs, petits fours ou brioches qu'il a réalisés dans sa vie.

Dans le bus, Emilie l'a briefé : Jeanne est une fan inconditionnelle de Joseph Carlux. Elle n'a pas pu le rencontrer lorsqu'Anna et elle ont participé à l'inauguration d'un nouveau restaurant dont il a conçu la carte des desserts. Elle lui confie donc une mission pour aider leur amie à surmonter sa déception. « S'il te plaît, s'il te plaît, lui a-t-elle dit. Rattrape notre bévue. Donne-lui son Carlux en couleur et trois dimensions, ou elle n'arrêtera pas de nous casser les pieds avec notre soi-disant félonie jusqu'à la fin de notre vie ». Il a trouvé le ton d'Emilie un peu dramatique, mais maintenant que cela fait trente-trois minutes que les questions fusent, il comprend que Jeanne ne fait pas partie de ces femmes que l'on dupe impunément. Elle est pugnace, passionnée et... particulièrement ronde.

Erwan n'apprécie pas quand ce genre de pensée lui traverse l'esprit. Il aime croire qu'il est dénué de tout préjugé concernant les gens qu'il rencontre. En particulier quand il s'agit de leur apparence physique. Pour lui, c'est en connaissant profondément les autres que l'on découvre leur vraie valeur. Ce poncif l'écœure. Le simple fait qu'il se sente obligé de le formuler pour lui-même, dans sa tête, pendant que Jeanne lui décrit dans les moindres détails sa dernière visite dans la boutique-atelier de la rue Bonaparte, l'exaspère. Tu ne la connais pas, se répète-t-il en boucle en l'écoutant s'émerveiller sur les saveurs, les textures et les couleurs qu'il connaît par cœur. Cette fille ne peut quand même pas donner exclusivement du sens à sa vie en mangeant des gâteaux et en vénérant un pâtissier. Celui-là en particulier. Si elle savait deux ou trois choses le concernant, elle serait peut-être moins prompte à idolâtrer tous ses faits et gestes. Mais il se tait et l'écoute s'extasier. Il y a encore quelques jours, il n'aurait jamais imaginé que son histoire avec Carlux le rattraperait jusque dans la ZUP d'Aubergeny. Comment pourrait-il remettre les idées de cette fille en place tout en respectant les termes du contrat qu'il a signé ?

— Et toi, que fais-tu dans la vie, à part manger des gâteaux ? demande-t-il en soupirant.

— « A part manger des gâteaux » ? répète Jeanne, surprise.

Elle prend soudainement conscience qu'elle fait sa gourmande, comme si sa vie en dépendait, depuis maintenant quarante-trois minutes d'affilées.

Quand Jeanne est arrivée dans l'impasse, Anna était déjà en train de discuter avec l'adjoint au maire, et c'est Emilie qui l'a accueillie et mise immédiatement dans les pattes de cet Erwan Gauthier, qui avait, paraît-il, cuisiné pour Joseph Carlux. Elle l'a aidé à disposer les deux millefeuilles qu'elle avait contribué à préparer la veille à côté de celui qu'il avait lui-même réalisé, et elle s'est sentie particulièrement intimidée par son joli minois. Jeanne fait partie de ces femmes qui ne cherchent pas à séduire, à moins d'avoir capté des signes évidents d'intérêt à leur égard. Dans ce cas précis, il était certain qu'un homme aussi beau, pâtissier de surcroît, avait sûrement beaucoup mieux à faire que la conversation. C'est d'emblée ce qu'elle a conclu en le zeyutant à la dérobee pendant qu'il était en train de fabriquer une table de fortune avec quelques planches entassées dans un coin du local.

— Je suis psychologue.

— Ah oui ? Tu travailles dans quel type de structure ?

— J'ai passé le concours de la Protection Judiciaire de la Jeunesse l'année dernière. J'ai pris mon poste au Centre de Placement Immédiat d'Aubergency au mois de janvier.

Erwan est stupéfait.

— C'est toi, Jeanne Coutangeot ?!

— Oui, bredouille-t-elle, surprise. Ça change quelque chose ?

— Je travaille à l'association Médiane comme éducateur de rue, dit-il sur un ton fervent, en s'avançant brusquement vers elle comme s'il voulait lui serrer la main.

Jeanne baisse les yeux sur cette main qu'il lui tend.

— On ne s'est pas déjà fait la bise tout à l'heure ?

— Oh, excuse-moi, dit-il en replaçant son bras le long de son corps, gêné. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

— De moi ?

— Bien sûr, s'exclame-t-il avec enthousiasme. Tu connais Marc Blanchot ?

Déployer ses ailes (vol. 1)

— C'est un collègue.

Le visage d'Erwan s'éclaire.

— C'est un ami. On était dans la même promotion à l'école d'éducateurs. Il m'a dit que personne ne misait sur toi quand tu es arrivée.

Jeanne n'a pas particulièrement envie de connaître l'envers du décor. Elle sait bien qu'elle a dû passer pour une surnuméraire beaucoup trop bien payée pour ce qu'elle faisait – c'est-à-dire rien – à son arrivée au CPI, mais elle n'imaginait pas que ses collègues éducateurs en parlaient entre eux derrière son dos.

— C'est mon premier poste, se justifie-t-elle. J'ai mis un peu de temps à m'adapter.

— Et apparemment, tu t'en sors très bien. Marc m'a dit que tu es la seule psychologue qu'il connaît qui ne prend pas les éducateurs de haut.

— Ah oui ?

— Avec leur charabia théorique, certains pys ont tendance à vouloir en mettre plein la vue, sans prendre la mesure du boulot abattu par les autres professionnels qui bossent avec eux. Si on lit entre les lignes, c'est bien souvent comme si les éducateurs étaient des « pys ratés », qui ne comprennent jamais rien aux « enjeux psychologiques » des relations qu'ils nouent avec les jeunes.

— Ah bon ?

Cette fois-ci, c'est Erwan qui ne peut plus s'arrêter de parler. Il mime les guillemets avec ses doigts, s'enflamme en rapportant diverses anecdotes et décrit à Jeanne, par le menu, tous les compliments qu'il a entendus sur son compte.

— C'est vrai que Redouan Knani est venu te rencontrer ?

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée que je t'en parle...

— Oui, bien sûr, je comprends. C'est juste que je suis soufflé.

— Ah bon ?

— Et Malik Chamou ? Je me demande s'il vient à ses entretiens psychologiques celui-là.

— Tu le connais ? demande Jeanne, intriguée.

— Je connais son frère, Ahmed. Mais si tu savais le nombre de fois où j'ai cherché à entrer en relation avec Malik. Je n'ai jamais vu un

gamin aussi fuyant. L'histoire familiale est d'un compliqué, soupire-t-il.

Jeanne reste impassible. Elle jette un coup d'œil à Anna, toujours occupée avec son homme politique, en espérant qu'elle a tenu sa langue. Elle s'en veut d'avoir confié ses échanges avec Malik à ses amies. Mais elle n'imaginait pas une seule seconde, il y a encore quelques jours, que sa vie privée formerait de telles connexions avec sa vie professionnelle.

— Tu pourrais peut-être prendre contact avec son éducateur référent au CPI, dit-elle à Erwan. Dans le cadre de ton travail à Médiante. Parce que c'est un peu compliqué pour moi d'évoquer mes entretiens avec les jeunes.

Erwan est à la fois surpris et admiratif. Le souci qu'a Jeanne de préserver la confidentialité des échanges qu'elle a eus avec les mineurs placés au CPI est exemplaire. Il est tellement impressionné qu'elle ait pu nouer une relation de confiance avec ces adolescents, qu'il en a perdu lui-même toute notion de discrétion. Pour la première fois depuis qu'ils ont commencé à discuter, il se demande ce qu'elle peut bien penser de lui. Il ne veut surtout pas qu'elle imagine qu'il est un professionnel peu scrupuleux, qui partage avec le premier venu les informations dont il a connaissance concernant la vie privée des personnes qu'il accompagne. Pendant quelques secondes, ils ne se disent plus rien. Et c'est avec soulagement qu'ils entendent Anna interpeler tout le monde pour lancer le début des travaux dans le local.

Arrivé au bout de l'impasse, Arnaud s'immobilise. Il se donne quelques instants pour mieux identifier ce qu'il ressent, et réalise que son attirance pour Anna Jonka l'a détourné de l'essentiel. S'il a accepté de s'engager en politique, c'est pour contribuer à des projets ambitieux, au service des autres. « Prenez votre envol » est exactement le type d'action qui donne du sens aux efforts qu'il fournit au quotidien. Pourquoi laisse-t-il une toquade l'aveugler concernant ce qui est vraiment important ? Pourquoi laisse-t-il la jalousie qu'il ressent à l'égard d'Erwan Gauthier le mettre à l'écart de ce projet ?

Il a relevé ses manches à chaque fois qu'un nouveau local trouvait preneur. Jamais il ne s'est contenté de lire des plans ou de faire signer des papiers. Il a toujours donné de son temps et de sa personne pour prêter main forte, sur le terrain, à tous ces gens novices et passionnés qui

acceptaient de prendre des risques pour offrir un service de proximité aux habitants de ces quartiers défavorisés.

Il fait volte-face et regarde la petite troupe qui s'est constituée autour d'Anna se mettre en mouvement pour vider le local de tout le bric-à-brac calciné qui y est entassé depuis des mois.

— Bonjour monsieur Lescuyer, entend-il claironner dans son dos.

— Bonjour, répond-il, surpris, en se retournant.

Martin Plantier a expédié sa tournée comme jamais. Il a même eu un mot gentil pour la mégère de la rue Blanche, qui s'est trouvée toute troublée d'être soudainement traitée avec gentillesse.

— Nous nous connaissons ? demande l'adjoint au maire.

— J'ai vu votre trombine dans le journal, répond Martin en souriant.
Ça rend célèbre de faire de la politique.

— ...

— Ben, faites pas cette tête. Je suis sûr que vous avez passé une meilleure matinée que la mienne. Il faut me croire sur parole : la Poste, ce n'est plus ce que c'était.

— Ah bon ?

— Anna vous a montré nos plans ?

Arnaud, surpris par le ton désinvolte et direct de l'homme qui lui fait face, s'amuse d'être si gentiment remis à sa place. Il réalise qu'il a pris l'habitude qu'on le traite avec déférence.

— Vos plans sont parfaits.

— C'est bien ce que je pense ! s'exclame Martin Plantier sans sourciller. Bon, je vais devoir vous laisser, j'ai promis d'arriver à l'heure. C'est qu'elle n'est pas commode, la petite Anna, quand elle donne ses directives.

Sur ces mots, il tourne les talons et s'éloigne en sifflotant, laissant Arnaud les bras ballants au milieu du trottoir.

— Hé ! s'exclame soudain l'adjoint au maire.

Martin Plantier, étonné, s'arrête et se retourne.

— Vous m'avez convaincu, lui dit Arnaud, qui a enfin l'impression d'avoir repris ses esprits.

— Pardon ?

— Si vous vous rendez sur ce chantier en sifflotant et que vous le faites pro bono, c'est que ça doit valoir le coup.

- Je ne vous le fais pas dire, répond Martin. Depuis que cette fille a débarqué dans l'impasse, j'ai enfin l'impression d'avoir une raison de me lever le matin. Et pourtant, je bosse comme un fou pour pas une cacahuète. Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais on a envie de s'embarquer avec elle. Par exemple, je vous jure que je n'ai pas cru une seconde à son histoire de bibliothèque dans la cabine téléphonique. Qui peut bien vouloir lire en téléphonant ? C'est ridicule. Qui vient même encore téléphoner dans une cabine publique ? Eh bien, je me suis surpris à aller jeter un coup d'œil de temps en temps, pour voir si les gens laissaient des bouquins. Et vous n'êtes pas obligé de me croire, mais j'en ai même rapporté un chez moi par curiosité.
- Je vous crois, dit Arnaud en lui emboitant le pas.
- Vous allez vraiment nous filer un coup de main, monsieur Lescuyer ?
- Et pourquoi pas ? J'ai l'air si empoté ?
- Disons que vous faites un peu propre avec votre chemise. Vous voulez que je vous prête un bleu de travail ?
- A une seule condition.
- ...
- Appelez-moi Arnaud et ne me ménagez pas. J'ai l'impression de bosser derrière un bureau depuis trop longtemps.
- C'est sûr que déblayer un local, c'est pas comme tenir un stylo. Mais vous en faites pas, on va commencer tout doux, pour pas vous abimer.

Chapitre 37

Jérémy patiente depuis vingt minutes devant la porte cochère d'un immeuble situé près du métro Alésia, dans le quatorzième arrondissement. Il n'a pas l'habitude de venir dans ce quartier et se sent en terrain étranger. C'est sûrement mieux comme ça. Il n'aimerait pas croiser une connaissance.

Il s'est résolu à suivre les conseils de Jeanne parce qu'il ne voyait aucune autre manière de renouer le dialogue avec Emilie. Elle ne prend pas ses appels et se contente de lui adresser quelques SMS laconiques de temps à autre, et seulement quand il insiste pour qu'elle lui réponde.

Dès l'instant où il a compris qu'elle était déterminée à rédiger sa thèse chez Anna, il s'est senti vaciller. Il a soudainement pris conscience de la place incroyable qu'elle avait prise dans son existence.

Depuis six ans qu'ils vivent ensemble, il a l'habitude qu'elle soit présente dans son univers en permanence. Elle est la première sensation de chaleur qu'il perçoit le matin et la douceur immuable avec laquelle il s'endort chaque soir. Il a toujours eu l'impression, depuis qu'il la connaît, que c'est lui qui menait la danse. Il l'encourage, la dorlote et la console chaque fois qu'elle montre des signes de faiblesse ou de fatigue. Il la guide lorsqu'elle ne sait plus où elle en est.

Depuis qu'elle est partie, il est à la dérive. Il réalise que c'est lui qui ne peut pas se passer d'elle. Et comme Emilie ne veut rien entendre et que ces choses-là ne se disent pas par SMS, il a choisi d'employer les grands moyens.

— Pourquoi m'as-tu donné rendez-vous ici ?

Jérémy sursaute. Perdu dans ses pensées et répétant dans sa tête le discours qu'il a préparé avec soin, il n'a pas vue Emilie arriver. Elle s'avance vers lui pour l'embrasser, mais il se dérobe.

— Attends, dit-il. J'ai besoin de te parler.

— Tu veux qu'on aille prendre un café ?

Dès qu'elle l'a vu, Emilie a senti fondre sa détermination. Le deviner si fébrile fait naître en elle un sentiment nouveau. Elle se découvre

suffisamment forte pour inverser la dynamique de leur couple et faire pour lui ce qu'il a toujours fait pour elle : le soutenir, l'épauler, écouter ses doutes et apaiser ses craintes. Mais elle est tiraillée entre son envie d'être là pour lui et son besoin de se centrer sur elle.

Anna lui a répété ce qu'Erwan avait sous-entendu concernant le lycée de Clichouilly. L'éducateur n'a pas voulu lui en dire plus, mais elle s'est sentie concernée et responsable. Depuis plusieurs jours, Jérémy lui demande d'accepter de le voir pour qu'ils se parlent. Elle a beau lui expliquer qu'elle veut simplement se prouver qu'elle peut se passer de lui pour rédiger sa thèse, il insiste sans relâche.

Il a fini par lui donner un ultimatum : mardi matin, dix heures, rue du Moulin Vert. Elle a répondu à l'appel.

— Nous avons rendez-vous, dit Jérémy.

— Eh bien oui, puisque je suis là.

— Nous avons rendez-vous ici, précise-t-il en pointant du doigt l'interphone à côté duquel il patiente depuis vingt-cinq minutes.

Emilie s'approche prudemment et lit l'inscription qu'il désigne : « Yvonne Mangin, psychologue ».

— Tu as pris rendez-vous avec un psy ?

— Je nous ai pris rendez-vous à tous les deux.

— Sans m'en parler ?

— Jeanne m'a dit que tu refuserais.

— Jeanne a raison.

— C'est elle qui m'a conseillé de te mettre devant le fait accompli.

— C'est dégueulasse.

Emilie croise les bras sur sa poitrine. Elle refuse de se faire forcer la main.

— On peut très bien se passer d'un psy pour discuter.

— Tu ne prends plus mes appels depuis dix jours.

— Je t'ai donné mes raisons.

— Et alors ? Tu crois qu'elles me suffisent ? Putain Emilie, on n'a pas passé une seule nuit l'un sans l'autre depuis six ans et tu te barres du jour au lendemain.

Son sommeil est paisible depuis qu'elle a emménagé chez Anna. Elle s'étale sur toute la largeur du lit deux places, n'éteint la lumière que lorsqu'elle l'a décidé et se réveille avec le soleil. Jérémy a besoin d'obscurité pour être à son aise.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Je croyais que tu n'irais jamais voir un psy de ta propre initiative. Ce n'est pas ce que tu m'as dit il y a encore un mois ?
- Eh bien, il m'arrive de dire des conneries.
- Je suis contente que tu sois enfin en mesure de le reconnaître.
- Mais je te ferais remarquer que jusqu'à récemment, je *vivais* avec une psy.

Elle le regarde un instant sans réagir. Puis elle décroise les bras.

- S'il te plaît, dit-il. Fais-le pour moi.
- Pourquoi tu penses qu'on a besoin d'aide pour se parler ?
- Jeanne estime qu'il nous faut un tiers pour être honnête l'un envers l'autre.
- Dis-donc, tu as passé combien de temps à discuter avec Jeanne ?
- C'est la seule qui décroche son téléphone quand je l'appelle.

Emilie se sent piégée. Elle en veut à Jeanne, même si elle sait pertinemment qu'elle s'est mise toute seule dans cette situation. Jérémy lui dit que leur rendez-vous est dans dix minutes. Elle espère que la personne qu'ils vont rencontrer sera fidèle à l'image qu'elle se fait des psychologues parisiens : neutre, silencieux et attentiste. Elle espère également pouvoir rester sur la ligne qu'elle s'est fixée : faire accepter à Jérémy qu'elle a besoin d'espace pour se prouver à elle-même qu'elle peut aller au bout de la rédaction de sa thèse sans son aide.

Ils s'assoient dans un espace d'attente minuscule, sans revues pour faire passer le temps. Les murs sont nus. Les chaises sont austères. Mais la psychologue est à l'heure. Grande, mince, la cinquantaine, habillée sobrement, la femme qui les accueille leur serre chaleureusement la main et les invite à s'installer dans deux fauteuils confortables, en face de celui où elle prend place.

- Je vous écoute, dit-elle. Qu'est-ce qui vous amène ?

Emilie attend que Jérémy prenne la parole. Mais le silence s'éternise.

- C'est vous qui m'avez appelée ? demande la psychologue au jeune homme.
- Oui.
- Avez-vous pris cette décision ensemble ?
- Non. Il a pris rendez-vous sans m'en parler.

Jérémy lui adresse un regard répréhensif, qu'Emilie n'a aucun mal à décoder.

- Pourquoi tu me regardes comme ça ? Je croyais que tu voulais qu'on soit honnête.
- Pourquoi vouliez-vous que cette rencontre ait lieu ? intervient Yvonne Mangin en s'adressant à Jérémy.
- Emilie m'a quitté il y a dix jours sans explication, et elle refuse de me parler depuis.
- Je ne t'ai pas quitté.
- Tu as fait tes bagages et tu es allée t'installer chez Anna.
- Je t'ai dit que j'avais besoin d'un peu d'espace pour rédiger ma thèse. Tu es sourd ou quoi ?

Jérémy s'énerve :

- Encore faudrait-il qu'on ait pu en discuter ! Tu m'as donné cette version par SMS.
- Et ça t'étonne ? Ça faisait des semaines que tu restais dans ton coin et que tu refusais de parler de ce qui n'allait pas entre nous.
- C'est bon, lâche-t-il. J'étais fatigué. Je ne passe pas mes journées à la maison à lire des romans pornos, moi.
- On y arrive ! s'écrit Emilie en ricanant. Tu te sens menacé ou quoi ?
- Menacé ? Et par quoi ? Un roman de gare pathétique pour ménagères mal-baisées ?
- Je te ferai remarquer que c'était peut-être moi, la mal-baisée, ces derniers temps !

Jérémy est rouge de colère. Il n'imaginait pas que la conversation dériverait si rapidement sur un sujet aussi personnel.

- Tu pourrais garder pour toi ces détails ineptes. Peut-être que madame Mangin aimerait qu'on respecte certaines limites en sa présence.
- Vous pensez que certains sujets ne doivent pas être abordés ici ? demande la psychologue.
- Oh, je n'en sais rien.
- Est-ce que je peux vous poser quelques questions ?

Emilie et Jérémy, soulagés l'un comme l'autre qu'elle reprenne les choses en main, opinent silencieusement.

Yvonne Mangin a l'habitude d'accompagner des couples en crise. Mais celui-ci est singulier. C'est souvent parce que les enfants pâtissent des

conflits et de l'animosité qui grandissent entre leurs parents que ceux-ci consultent. Ces deux jeunes gens doivent avoir moins de trente ans. Ils devraient être en train de refaire le monde et d'envisager des projets d'avenir. A vingt ans, on regarde devant soi ou on se sépare sans regarder en arrière. On ne va pas voir un psy pour essayer de recoller les morceaux d'une relation qui commence à battre de l'aile. C'est inhabituel, mais courageux. Yvonne Mangin est intriguée.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

C'est Emilie qui prend la parole pour répondre :

— Il a eu pitié de moi en hypokhâgne.

— Mais arrête, grogne-t-il.

— Ce n'est pas vrai ? demande-t-elle, un air de défi dans le regard.

Yvonne Mangin intervient à nouveau :

— Jérémy, racontez votre version de l'histoire. Emilie, acceptez-vous de ne pas l'interrompre ?

Emilie acquiesce. Elle constate que l'ironie de son ton n'est pas passée inaperçue à l'oreille de la psychologue.

— Nous avons effectivement fait connaissance en classe préparatoire, dit Jérémy.

— Pourquoi aviez-vous choisi cette orientation ?

— Mon père m'a encouragé. J'avais un bon dossier et il m'a dit que ça me laisserait le temps de décider ce que je voulais faire de ma vie.

Pendant que Jérémy raconte son parcours, Emilie se souvient de son arrivée à l'internat.

Elle se sentait en décalage avec ceux qui considéraient l'hypokhâgne comme la suite logique de leur destinée scolaire. Elle n'avait osé déposer sa candidature dans un lycée parisien que parce que sa prof de philo, en terminale, avait demandé à rencontrer ses parents pour les convaincre qu'elle avait du potentiel. Elle s'était toujours imaginée aller à l'université de Strasbourg, pour suivre quelques amies en fac de lettres. Personne, dans l'entourage d'Emilie, ne connaissait le milieu des classes préparatoires littéraires. Elle n'avait mis les pieds à Paris que deux fois dans sa vie, à l'occasion de voyages scolaires organisés à la journée.

- Mon père a toujours pensé qu'un titre de normalien aurait facilité sa carrière de journaliste, dit Jérémy. Il racontait à ses amis que j'étais brillant et que j'allais le rendre fier.
- Diriez-vous que c'était davantage son projet que le vôtre ?
- Je ne sais pas. A l'époque, je ne me voyais pas faire autre chose de toute façon.
- Et maintenant ?

Jérémy marque une pause.

- Je suis prof de philo à Clichouilly.
- Est-ce que votre père est fier de vous ?
- On ne se parle plus.
- Ah bon ? intervient Emilie. Mais depuis quand ?

Le regard de Jérémy se perd dans le vague.

- Je ne sais pas très bien. Quelques mois...
- Que s'est-il passé ?
- Ça s'est fait progressivement. Il n'y a eu aucune dispute. C'est juste que nos liens se sont distendus. Il m'appelle moins. C'est ma mère qui prend de mes nouvelles.
- Pensez-vous qu'il soit déçu ? demande Yvonne Mangin.
- Déçu ? répète Emilie. Mais pourquoi ? Jérémy est normalien. Il s'est classé deuxième à l'agrégation de philo. Que faudrait-il qu'il fasse de plus ?
- Peut-être une thèse, lâche Jérémy.

Il y a beaucoup réfléchi et c'est la conclusion à laquelle il est arrivé. Prof en banlieue, c'est misérable. Pas de quoi pavoiser dans les dîners entre collègues. Jusqu'à Normale Sup, on vous serine que vous faites partie de l'élite. L'agrégation donne un galon supplémentaire. Mais ensuite ? Il faut sortir des sentiers battus. Ecrire un roman à succès. Devenir chef de projet dans un ministère. Mener une carrière universitaire. Il faut réussir aux yeux des autres. Trouver le créneau qui saura susciter l'envie et l'étonnement.

- Je croyais que c'était génial d'enseigner la philo à des élèves de lycée technologique...
- Ah oui ? Tu devrais essayer pour voir.
- Tu m'as menti ?

Le regard de Jérémy se fait méprisant.

Déployer ses ailes (vol. 1)

- Ce n'est pas toi la grande psychologue qui fait une thèse sur la gestion des conflits ? Peut-être que tu aurais pu t'en douter.

Emilie accuse le coup.

- Jérémy ?

Le jeune homme se tourne vers la psychologue.

- Dites-nous comment ça se passe vraiment, pour vous, au lycée de Clichouilly.

Il lui faut faire un immense effort pour répondre à la question.

- C'est impossible d'avoir de l'autorité sur ces élèves, murmure-t-il. Ils n'en ont rien à foutre de l'école, et je peux vous certifier que la philosophie, c'est le cadet de leurs soucis.
- Et vous, demande Yvonne Mangin, est-ce que vous en avez quelque chose à foutre de la philosophie ?

Qu'elle répète son juron rend sa question incisive.

- Oui. J'imagine que oui. C'était mon point fort.
- D'accord. Vous étiez doué. Mais est-ce que ça donnait un sens à votre vie d'étudier la philo ?
- Un sens à ma vie ?

Mais pourquoi dévie-t-elle sur des préoccupations existentielles ? Ce n'est absolument pas le propos.

- Je vous repose ma question de tout à l'heure : votre père vous a conseillé de poursuivre vos études en hypokhâgne. Mais vous, au fil des ans, avez-vous pris le temps de réfléchir à ce que vous vouliez faire de votre vie ?

Jérémy tente de rassembler ses idées.

- Attendez une seconde. Je n'ai pas encore répondu à votre première question.
- Celle de la rencontre ?

Jérémy détourne le sujet de la conversation, mais Yvonne Mangin ne s'en formalise pas. Il est important d'aborder les sujets douloureux au moment où l'on se sent prêt. Que la question ait été soulevée suffit à amorcer la réflexion.

- C'est vrai. Nous vous écoutons.
- On était nombreux dans la classe. Je n'ai pas remarqué Emilie tout de suite. Elle vivait à l'internat et se faisait très discrète pendant les cours. Mais elle n'a pas pu se cacher longtemps, dit-il en souriant.

Les profs rendaient les copies par ordre décroissant de note. Et comme elle était souvent la dernière, j'ai fini par la remarquer.

Emilie se renfrogne. Elle a été repérée parce qu'elle obtenait des résultats médiocres. Elle n'était finalement pas si loin du compte en affirmant qu'il avait eu pitié d'elle. Tiens, elle devrait mettre cette anecdote dans son roman, pour montrer de quelle façon un homme sûr de lui peut facilement prendre de l'ascendant sur une provinciale naïve et vulnérable. Elle note mentalement tous ces détails dans sa tête pour s'empêcher d'intervenir et de dévoiler toute l'étendue de l'agressivité que ces paroles lui inspirent.

— Ce qui m'a surpris, c'est qu'elle ne semblait pas accorder tant d'importance que cela aux classements. Moi, mon père me demandait chaque jour quelles notes j'obtenais, qui étaient les élèves les mieux classés, et comment j'allais m'y prendre pour les coiffer au poteau lors du prochain devoir sur table. Lorsque je croisais Emilie dans la cour ou à la bibliothèque, elle lisait des livres qui n'étaient même pas au programme. Elle flânait dans Paris. Et elle se faisait des amis à l'association sportive du lycée. Je crois que j'étais un peu jaloux qu'elle s'autorise à vivre en marge de tous ceux qui bachotaient pour avoir une chance de passer en deuxième année.

Emilie reste silencieuse. Il ne lui a jamais dit qu'il enviait son insouciance. Mais il fallait bien qu'elle surmonte son désarroi. Elle n'était absolument pas préparée à vivre à Paris, ni à supporter l'opprobre de la médiocrité scolaire alors qu'elle avait toujours caracolé en tête de classe dans ses écoles de province.

— Un jour, je lui ai proposé d'aller au cinéma.

Emilie s'en souvient. Elle n'en revenait pas que ce garçon si brillant s'intéresse à elle. Elle s'imaginait qu'il devait faire preuve de charité, et qu'il l'invitait certainement à rejoindre le groupe d'élèves doués et prometteurs auquel il appartenait, pour une sortie collective.

— Je la trouvais fascinante.

Fascinante ? Il ne lui en a jamais rien dit. Lorsqu'Emilie est arrivée devant le cinéma, il l'attendait, seul, en lisant un bouquin. Elle n'avait pas l'habitude de sortir. Il n'y avait pas de cinéma à Wissembourg.

A Paris, elle découvrait les rues timidement, s'aventurant un peu plus loin à chaque nouvelle promenade, mais seulement quand elle était parvenue à apprivoiser le tracé de la précédente.

Jérémy fait le récit de leur premier rendez-vous, et dresse le portrait d'une jeune fille qu'elle ne reconnaît pas. Il parle d'elle de manière romanesque, décrivant ses cheveux, lumineux, son regard, indécis et fuyant, ses gestes, maladroits et touchants. Il raconte qu'il s'est senti immédiatement apaisé en sa présence. Elle n'attendait rien, et semblait prête à se laisser tenir par la main, guider, accompagner vers ce qu'elle ne connaissait pas. Il ne se souvient même plus du film qu'ils ont vu ce soir-là. Il était tout entier possédé par cette sensation de pouvoir jouer un rôle dans la vie de cette fille. Un rôle important.

- Vous comprenez, dit-il. Avec elle, je me sens quelqu'un d'important. Je compte à ses yeux. Du moins, c'est ce que je croyais...

Il laisse sa phrase en suspens.

La psychologue se tourne vers Emilie et lui pose quelques questions sur son parcours. Emilie lui raconte son soulagement d'avoir rejoint l'université après la classe préparatoire, sa rencontre avec Jeanne et ses études de psychologie.

- Pourquoi avez-vous choisi de poursuivre des études en sciences humaines ?
- Je trouvais passionnant de comprendre le comportement et l'attitude des gens.
- Aviez-vous le projet de devenir psychologue ?
- Eh bien, pour tout dire, je ne me suis jamais vraiment posée la question avant la cinquième année. Dès que je suis entrée à l'université, j'ai recommencé à avoir de bonnes notes. Et ça ne s'est pas démenti en psycho. Du coup, je n'ai pas vraiment réfléchi mon parcours en fonction d'un objectif professionnel défini. J'avais le goût de ce que j'étudiais, et c'était suffisant pour passer d'une année à l'autre.
- Dans quel type de structure avez-vous réalisé vos stages ?
- En licence, j'ai fait un stage d'observation dans un café social, auprès d'un public de personnes âgées. En première année de master, j'ai trouvé un stage rémunéré dans une association qui

avait pour mission d'accompagner des personnes handicapées dans leur recherche d'emploi. On m'a demandé de réaliser une étude longitudinale pour mesurer l'efficacité des actions menées. J'avais pris une option « psychologie sociale » et c'était un projet qui m'intéressait. En deuxième année de master, j'ai trouvé un stage dans une maison d'enfants à caractère social. C'est là que j'ai réalisé qu'étudier la dynamique de groupe au sein de l'équipe me stimulait davantage que l'accompagnement clinique des enfants placés. De toute façon, la psychologue en poste ne voulait pas que j'assiste aux entretiens. Elle estimait que ça allait perturber les séances et compromettre la relation de confiance qu'elle avait déjà eu du mal à établir avec les enfants qu'elle suivait.

- Et ensuite, dit la psychologue, vous avez choisi de poursuivre en thèse. C'est bien ça ?

Emilie confirme en hochant la tête.

- Est-ce que ce choix était toujours motivé par votre goût des études ?

Au cours de son année de master, Emilie a commencé à se poser la question de son insertion professionnelle. Elle s'était découverte un goût pour la recherche, mais n'imaginait pas pouvoir prétendre à une bourse pour s'engager dans un doctorat. Ses résultats étaient bons, sans pour autant faire d'elle, c'est du moins ce qu'elle se disait, une candidate désignée pour la thèse. Elle avait alors repensé à son désir d'enseigner, et avait pris des renseignements sur le concours de professeur des écoles, qui lui était apparu à sa portée. Elle se voyait déjà prendre un an pour le préparer, tout en travaillant en parallèle pour gagner un peu d'argent. Une fois admise, elle toucherait un véritable salaire, serait autonome financièrement et pleinement engagée dans la vie active. Ce projet lui avait semblé tout à fait satisfaisant, jusqu'à ce qu'elle le présente à Jérémy.

- Je voulais devenir professeur des écoles.
- Tu avais le potentiel pour poursuivre en thèse, intervient Jérémy. De toute façon, tu t'es toujours sous-estimée.
- Ça t'arrange bien, hein ?

Mais de quoi parle-t-elle ? Il n'est pas le seul à le penser. Les parents d'Emilie se seraient largement contentés de son statut d'enseignante, mais

elle avait obtenu des félicitations de la part de son jury pour son mémoire de master.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je t'ai écouté tout à l'heure : la petite fille fragile et maladroite qu'il fallait guider pour qu'elle ne trébuche pas. C'est bien comme ça que tu me vois ?
- Je suis désolé, mais reconnais que tu ne serais pas là où tu en es aujourd'hui si je ne t'avais pas poussée.
- Et j'en suis où exactement, d'après toi ?

Jérémy ne supporte pas quand elle essaye de faire croire autour d'elle qu'elle subit ce qui lui arrive. Il s'énerve de plus belle :

- Mais arrête de te plaindre à la fin ! Tu voulais vraiment apprendre le b.a.-ba. à des classes de trente-deux élèves au fin fond de l'académie de Créteil ? Tu es en train de rédiger une thèse qui va te permettre de faire une carrière universitaire. Ça a quand même plus de gueule, non ?
- Mais pour qui ? Pour toi ou pour moi ?
- Je ne te comprends pas, lâche-t-il.
- C'est bien ce que je te reproche.

Yvonne Mangin jette un coup d'œil à l'horloge.

- Que voudriez-vous qu'il comprenne ? demande-t-elle à Emilie.
- Quand il m'a mis le dossier de demande de bourse sous le nez, je ne voulais pas faire de thèse.
- Pourquoi l'avez-vous rempli ?

Emilie hésite à répondre. Et puis elle se dit que c'est le moment ou jamais.

- Vous l'avez entendu, non ? Professeur des écoles, ce n'est pas assez bien pour lui.

Pour lui ou pour son père ? se demande Yvonne Mangin. Ce jeune homme a tout l'air de faire une thèse par procuration grâce à sa compagne.

- Tu veux que je te dise ? s'écrit soudainement Jérémy. Je l'avais rapporté pour moi ce putain de dossier !

Nous y voilà, pense Yvonne.

- Pour toi ?
- Quand je t'ai vue le remplir, je me suis dit que tu avais changé d'avis et je suis retourné à la fac m'en chercher un autre. Je voulais te faire la surprise. On aurait mené nos recherches en parallèle.

Jérémy pousse un profond soupir.

- Tu n’as pas obtenu de bourse ?
- Tu vois que tu peux être perspicace quand tu fais un effort.
- Je suis désolée, murmure-t-elle.
- Pas autant que moi.

Yvonne Mangin attrape son agenda, posé sur le sol à côté du fauteuil.

- Nous arrivons à la fin de notre séance. Souhaitez-vous reprendre un rendez-vous ?
- D’accord, dit Emilie.
- Je ne sais pas trop.
- Ecoute, c’est toi qui avais raison. On a besoin de se parler.

Emilie se tourne vers la psychologue.

- Donnez-nous une date. S’il décide de ne pas venir, je reviendrai toute seule.

Ils sortent chacun leur chéquier et partagent en deux le prix de la séance. De retour sur le trottoir, Emilie se tourne vers Jérémy pour le prendre dans ses bras.

- Arrête, grogne-t-il en la stoppant dans son élan.
- Tu veux que je rentre à la maison ?
- Je ne sais pas. Je crois que j’ai besoin de prendre un peu de recul.
- Est-ce que tu m’en veux ?

Jérémy bouillonne intérieurement. Cette séance chez le psy l’a complètement bouleversé. Il s’imaginait qu’en dévoilant à Emilie pourquoi il était tombé amoureux d’elle, elle réaliserait qu’elle avait fait une erreur en partant. Il voulait qu’elle prenne conscience du besoin impérieux qu’il a d’elle. Finalement, ils n’ont pas cessé de se disputer.

Devant témoin.

Quel déshonneur. Il a réalisé qu’il était incapable de faire le moindre projet pour son propre compte. Mais qu’est-ce qui lui a pris de révéler que son père ne l’appelait plus. Il n’avait pas besoin d’en faire étalage de cette façon. Heureusement, il ne leur a pas dit que la seule chose qui semble encore intéresser ses parents le concernant, c’est la thèse d’Emilie. Il doit rendre compte concernant l’avancée de sa rédaction et faire le bilan de ses perspectives de carrière chaque fois que sa mère daigne encore lui faire l’aumône d’un appel.

Il n'en peut plus de son boulot de prof à Clichouilly. Il n'en peut plus de parler tout seul devant ces petits cons qui ne perdent pas une occasion de le rabaisser. Ses maux de tête vont chaque jour en s'intensifiant. Finalement, palabrer devant Emilie lui donnait l'impression d'exister aux yeux de quelqu'un. Mais il n'était qu'un imposteur. Un agrégé normalien sans projet, sans ambition, perdu dans une ZUP sordide et déchu aux yeux de ses propres parents. Qu'Emilie prenne ses distances est finalement très logique. Elle a eu raison de le quitter. Il ne mérite rien d'autre.

— Il faut que j'y aille, dit-il.

— Tu viendras au prochain rendez-vous ?

— Je ne sais pas. Je verrai. Allez, salut, dit-il en s'éloignant.

Emilie garde les yeux fixés sur Jérémie jusqu'à ce qu'il ait disparu au coin de la rue. Elle hésite à le suivre et à s'excuser. Elle regrette de ne pas le soutenir davantage. Mais quelle est sa responsabilité dans tout cela ? Pourquoi lui fait-il porter le poids de son sentiment d'échec ?

De retour avenue Deschanel, elle s'étend sur le canapé du salon pour réfléchir. Malgré son refus, elle se demande si elle ne devrait pas rentrer. Elle sent bien qu'il va mal, au-delà de ce qui se joue entre eux. Même si c'était de manière oppressante, il a toujours été là pour elle. Elle a toujours pu compter sur lui quoi qu'il advienne. Elle se sent redevable tout en lui en voulant de l'avoir maintenue si longtemps dans une position de minorité. Elle aspire à plus de liberté de mouvement. Elle veut faire ses propres choix et ses propres erreurs.

— Est-ce que tout va bien ? demande Roberta en la rejoignant au salon.

— Je viens de voir Jérémie.

— Est-ce qu'il va bien ?

Emilie s'assoit en face de Roberta. Depuis quelque temps, leur relation est devenue plus intime. Emilie a confié à la grand-mère d'Anna des choses qu'elle n'avait jamais dites à personne.

— Je crois que nous allons aussi mal l'un que l'autre.

— Je vois.

— Est-ce que vous pensez que j'ai fait une erreur en déménageant ?

— Je ne suis pas sûre d'être de très bon conseil. Dans l'ensemble, mes relations avec les hommes ont été assez compliquées.

Emilie soupire.

- Je culpabilise d'être partie alors qu'il ne va pas bien.
- Et pourquoi hésites-tu à rentrer ?
- Parce qu'il me rejette. J'ai l'impression qu'il ne veut pas que ce soit moi qui l'aide à aller mieux. Depuis que je prends en main mes affaires et que je ne veux plus qu'il ait accès à ma thèse, il prend ses distances.
- Il sait que tu écris un roman ?
- Non, je ne le lui ai pas dit.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas.

Bien sûr qu'elle sait pourquoi. Elle ne va tout de même pas se voiler la face avec Roberta. C'est en discutant avec la vieille dame qu'elle a pris conscience de l'ambivalence des sentiments qu'elle éprouve à l'égard de sa mère. Elle ne va pas commencer à se défausser. Il faut qu'elle apprenne à regarder ses contradictions en face.

- J'ai peur qu'il me juge. Il va me dire que je gâche ma chance, que j'ai l'opportunité de mener un projet important et que je fous tout en l'air avec des lubies de midinette en chaleur. Je le connais, il va mépriser mon désir d'écriture.
- Dis-moi Emilie. Est-ce que je peux te poser une question un peu directe ?
- Bien sûr.
- Pourquoi aimes-tu Jérémy ?

Elle l'aime parce qu'il est son prince charmant. Il l'a trouvée à son goût à un moment de sa vie où elle était dégoûtée d'elle-même. Quand il l'a invitée à sortir pour la première fois, elle commençait à envisager de rentrer en Alsace en cours d'année. Oui, elle découvrait Paris et lisait pour le plaisir. Mais elle ne se sentait pas à sa place. Elle ne maîtrisait pas les codes du milieu dans lequel elle avait été parachutée. Il l'a initiée. Il trouvait qu'elle valait les efforts qu'il faisait pour apprivoiser son ignorance. Il l'avait présentée fièrement à ses parents, qui lui avaient pourtant réservé un accueil un peu froid quand elle avait annoncé qu'elle poursuivrait son cursus à l'université à la rentrée suivante.

Depuis huit ans, il prenait soin d'elle, avec respect et gentillesse. Elle voulait prendre son envol, mais elle aurait aimé qu'il s'envole avec elle.

- Je l'aime parce que...

L'aime-t-elle parce qu'elle se sent exister à ses yeux ?

Mais jusqu'où va-t-elle aller pour mériter ce regard ? Faut-il qu'elle renonce à ce qu'elle est, pour qu'il continue de la juger digne d'être avec lui ? Elle a toujours pensé qu'elle avait besoin de Jérémy pour être une version améliorée d'elle-même.

- Je n'arrive plus très bien à rassembler mes idées.
- Sers-toi de ce que tu ressens pour ton roman.
- A ce propos, je voulais vous poser une question.

La vieille dame esquisse un sourire.

- Accepteriez-vous de me raconter comment Héloïse et Alexandre sont tombés amoureux ? Je n'arrête pas de repenser à ce que vous nous avez raconté, et j'aimerais connaître la suite de l'histoire.
- Eh bien, c'est plutôt simple, dit la vieille dame. Alexandre était un excellent élève. Il avait de l'ambition. Il a réussi le concours d'entrée à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris et c'est là qu'ils se sont rencontrés.
- Est-ce qu'ils se souvenaient l'un de l'autre ?
- Non, je ne crois pas...

Roberta sort un mouchoir en tissu de sa poche et, machinalement, respire son odeur. Des effluves de lavande parviennent jusqu'à Emilie.

- Cela faisait des années que je n'avais plus revu aucun membre de la famille Rattier, affirme Roberta.
- Vous étiez toujours employée dans le restaurant dont vous nous avez parlé ?
- J'avais pris du galon, dit-elle fièrement. Cela nous avait même permis de nous installer dans un petit appartement à Aubergency.
- Aubergency ? répète Emilie, étonnée.
- Eh bien oui. Dans les années soixante-dix, la mairie avait fait construire des logements sociaux dans de petits immeubles de quatre ou cinq étages. Ce n'était pas relié par le métro, mais quand même assez bien desservi par le bus. Et il y avait ce grand centre commercial juste à côté. Qu'est-ce qu'on était content d'emménager dans un véritable appartement. Après les chambres de bonne avec douche et toilettes sur le pallier, c'était un sacré changement.

Roberta se sent légère à l'évocation de cette époque. Alexandre avait une dizaine d'années. Pour la première fois de sa vie, il avait eu sa propre chambre. Evidemment, les trajets étendaient le temps pendant lequel le petit garçon restait seul à la maison. Mais il avait appris très tôt à se débrouiller. Il était discret et consciencieux, et prévoyait même les repas quand sa mère rentrait tard.

- Et Héloïse ? Vous étiez toujours en contact ?
- Je ne sais plus très bien. Les choses se mélangent un peu dans mon esprit pendant cette période. Je travaillais beaucoup.

Emilie insiste :

- Mais vous étiez si proches. N'avez-vous pas souhaité la revoir ?

Roberta se souvient. La mère d'Héloïse l'avait très vite remplacée. Elle avait choisi de recruter une étrangère - russe ou polonaise - incapable de prononcer une phrase cohérente en français. Cette fois-ci, Mathilde voulait empêcher qu'une nouvelle relation trop exclusive la tienne à distance de sa fille.

Si Roberta rentrait si tard à Aubergency, c'est qu'elle faisait toujours un détour par le septième arrondissement avant de rentrer chez elle. Elle observait Héloïse de loin quand elle était accompagnée, et la rejoignait pour lui parler quand elle était seule. A travers les barreaux du portail, dans la cour du collège, elles échangeaient des lettres. Elle les a toutes gardées précieusement.

- Je l'ai perdue de vue.
- Vous pensiez à elle ?
- Oh tu sais, j'avais beaucoup à faire de mon côté. Et puis, je voulais rattraper le temps perdu avec Alexandre.

Roberta pousse un soupir de fatigue, mais Emilie s'obstine.

- Mais lorsqu'Héloïse a rencontré Alexandre, elle *devait savoir* qu'il était votre fils.
- Je ne sais plus, affirme la vieille dame. Mais l'important, c'est qu'ils soient tombés amoureux. Tu ne penses pas ? Ecoute, je suis fatiguée maintenant.

Roberta se lève et rajuste les plis de sa jupe.

- Je vais aller m'allonger un peu dans ma chambre. Tu as une envie spéciale pour le dîner ?

Déployer ses ailes (vol. 1)

Ce n'est plus la peine d'insister. Emilie devra combler par elle-même les interstices du récit.

Chapitre 38

Depuis qu'Erwan lui a demandé comment elle occupait son temps quand elle ne mangeait pas, Jeanne n'a plus faim. Se trouver démasquée lui a coupé l'appétit.

Ils ont passé tout le week-end à vider le local et à le nettoyer. Le samedi, à l'heure du goûter, Mohamadou est monté chercher sa tante. Emilie, Jeanne et Erwan lui ont présenté les millefeuilles qu'ils avaient cuisinés pour elle à la demande de son neveu. Mme Diallo n'a pas compris pourquoi tous ces gens se montraient si gentils. Elle était si émue, qu'elle a attendu que tout le monde ait commencé à manger pour goûter la pâtisserie posée sur ses genoux. « C'est comme à la télé » n'arrêtait-elle pas de répéter. Assis à côté d'elle, Mohamadou claironnait à l'envi que plus tard, il deviendrait pâtissier, que c'était le plus beau métier au monde et qu'il rendrait les gens heureux.

Faire des gâteaux pour rendre les gens heureux. L'association « Prenez votre envol » venait de susciter sa première vocation.

Depuis qu'il sait que Jeanne est la psychologue du CPI d'Aubergency, Erwan n'arrête pas de penser à elle. Il voudrait comprendre comment elle s'y prend pour convaincre tous ces adolescents de venir lui parler. Quand il a vu qu'elle ne touchait pas à sa part de gâteau, il s'est douté qu'il y était pour quelque chose. Avant qu'il ne commence à la harceler de questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre, il avait dû détailler chacune des étapes de la réalisation de son millefeuille aux fruits rouges. Jeanne était subjuguée par la précision du montage en damier, ne tarissait pas d'éloges sur l'association des saveurs et répétait en boucle qu'elle n'avait qu'une seule hâte, en croquer un morceau pour découvrir si la pâtisserie était aussi bonne que belle. Erwan ne comprenait pas que l'on puisse accorder tant d'importance à un vulgaire gâteau. Mais quand il l'a vu chipoter avec les framboises, il s'est dit qu'il devait avoir été plus maladroit qu'il ne l'avait crû. Jeanne avait abandonné son assiette en carton sur un banc sans avoir touché à son contenu.

En rentrant deux soirs de suite avenue Deschanel sur les rotules, Erwan n'a plus pensé à retourner dormir dehors. Le lundi matin, en rentrant dans sa chambre après le petit déjeuner, il s'est retrouvé nez à nez avec Lucie, qui déménageait le monticule de coussins étalés sur le lit et les rangeait un à un dans le coffre situé à côté de la fenêtre. Elle avait étalé son sac de couchage sur la couette, comme s'il s'agissait du couvre-lit d'un roi. « Vous serez quand même mieux installé ici » lui avait-elle dit en souriant. Depuis, il dort sur le lit. Pas encore dedans. Mais c'est un progrès.

Le même jour, plus tard dans la matinée, il avait fait la connaissance d'Aurore. La cuisinière essayait tant bien que mal de rattraper une béchamel en pestant contre sa maladresse. Elle avait sursauté en le voyant apparaître dans la cuisine, mais s'était rapidement calmée en constatant avec quelle dextérité il avait su lui prêter main forte sur le terrain culinaire. Les lasagnes de légumes s'étaient retrouvées au four dans les temps, et tout était prêt lorsque Roberta pénétra dans la salle à manger pour procéder à l'inspection des travaux finis.

— Je sais que vous l'avez aidée, murmura-t-elle à l'oreille du jeune homme au cours du déjeuner. Ne jouez pas à ce jeu-là tous les jours où elle n'apprendra jamais.

Emilie n'est pas très loquace pendant les repas. Les jours passent, elle commence à douter de ses choix et espère que Jérémy reviendra chez la psychologue pour leur séance suivante. Depuis qu'ils se sont quittés devant le métro Alésia, c'est lui qui ne répond plus à ses appels.

Elle sent également la pression monter concernant sa thèse. Toucher sa bourse chaque mois lui rappelle qu'elle s'en est donnée trois pour écrire son roman, mais qu'ensuite, elle devra consacrer le temps qui lui reste à terminer ce qu'elle a commencé. Son directeur de recherche l'a relancée plusieurs fois pour lui demander si elle a réfléchi à la composition de son jury. Il veut également lire son travail à mesure qu'elle le rédige. Elle a chaque fois tenté de gagner du temps en lui envoyant quelques ébauches de plan qu'il a toutes validées. Il veut lire un écrit plus consistant.

Pour tout mener de front, elle a décidé de baisser ses exigences concernant son roman. Elle va écrire simplement, à la première personne, le récit d'une jeune femme qui rencontre un garçon et en tombe amoureuse. Elle sent qu'inventer une histoire divertissante et sans prétention est à sa portée. Il faut qu'elle préserve son plaisir d'écrire au lieu

de rehausser sans arrêt ses standards d'écriture. Elle est passée sans s'en rendre compte de Sophie Kinsella à Katherine Pancoll, et d'Alice Fernay à Sylvie Germain. De ce fait, tout ce qu'elle écrit lui paraît médiocre et impubliable. Elle doit se forcer à revenir aux prémisses de son envie d'écrire.

Si elle a une histoire à raconter, qu'elle la raconte.

Il faut qu'elle arrête de jouer les timorées et qu'elle se jette à l'eau. Après tout, si elle écrit un roman de gare, ce sera déjà pas mal. Si elle a même simplement la chance d'être publiée, ce sera inespéré. Pourquoi veut-elle à tout prix obtenir une reconnaissance publique dans le cadre de ce projet ? Au départ, il lui semblait que c'était uniquement pour le plaisir et l'amusement qu'elle avait envisagé de se plonger dans cette aventure. Regarder droit devant et cesser de se disperser. Voici les pensées qui l'accaparent pendant qu'Erwan et Roberta évoquent en riant leurs souvenirs de cuisine.

Chapitre 39

Lorsque la sonnette retentit, Erwan est le seul disponible pour aller ouvrir la porte d'entrée. Roberta est au marché avec Aurore. Emilie est dans son bain. Anna est déjà partie pour Aubergency.

La veille, l'éducateur a travaillé jusqu'à minuit sur le projet de l'association. Il veut encore affiner les ateliers et le suivi qu'il a imaginés. L'ensemble lui semble encore manquer de cohérence.

Lorsqu'il ouvre la porte, il se retrouve face à Jeanne.

- C'est Emilie qui m'a demandé de venir.
- C'est Anna qui m'a proposé de rester.
- Je sais, elle m'a expliqué ta situation samedi dernier.

Gênés, ils restent plantés dans l'entrée.

- Tu veux boire quelque chose en attendant qu'elle ait fini de se préparer ?

Jeanne le suit dans la cuisine et s'installe autour de la table. Il lui vient à l'esprit qu'elle pourrait tout aussi bien rejoindre Emilie dans la salle de bain. Mais elle chasse cette idée bien vite. Elle est sur ses gardes, mais la curiosité l'emporte.

- Tu as envie de boire quoi ?
- De l'eau.
- Plate, gazeuse, aromatisée ? demande Erwan en inventoriant le contenu du frigo.
- Du robinet, merci.

Il la sert et vient s'asseoir en face d'elle. Elle boit son verre d'eau à petites gorgées, s'accordant ainsi un peu de temps pour penser à ce qu'elle va dire.

Jusqu'au samedi précédent, elle pensait avoir apprivoisé le rapport qu'elle entretient avec son corps. Sa mère sait lui rappeler par petites touches qu'elle n'est pas dans la norme, mais dès qu'elle rentre dans son appartement et met ainsi de la distance entre elles, la tension qui l'habite s'estompe. Cette tension réapparaît en présence d'Erwan.

Au fil des ans, Jeanne s'est habituée aux regards dédaigneux. Elle a appris à ignorer les remarques blessantes. Aujourd'hui, en tant que

psychologue, elle se sent enfin à sa place. Elle se sent valorisée par ces adolescents qui lui confient leur souffrance, à leur manière. Depuis quelque temps, elle oublie de plus en plus souvent qu'elle est grosse. Elle ne culpabilise même plus en apercevant sa silhouette au détour d'une vitre ou d'un miroir. Elle mange par plaisir, sans compter les calories, ni les kilos en trop sur sa balance.

Samedi dernier, elle a posé question sur question à Erwan pour camoufler son trouble. Elle a bien senti qu'il était indisposé, mais elle ne pouvait pas s'empêcher d'enchaîner sans réfléchir.

- Je ne suis pas comme ça, d'habitude, dit le jeune homme.
- Tu n'es pas comme quoi ?
- Toutes ces questions que je t'ai posées sur les jeunes que tu vois au CPI, je sais bien qu'elles étaient indiscretes. Tu as eu raison de ne pas répondre.

Jeanne pose son verre d'eau sur la table.

- Ce n'est pas que je ne veux pas parler des jeunes avec toi, c'est juste que le lieu et le moment ne me paraissaient pas appropriés. Il faudrait qu'on se revoie dans un cadre professionnel.
- Je sais. Je suis désolé.

Jeanne soupire.

- J'ai dû vraiment te paraître intrusive avec mes histoires de gâteaux.
- Un peu.

Au moins, il est honnête, songe-t-elle.

- Je ne comprends pas. C'est comme si tu n'accordais aucun crédit à ton talent dans ce domaine.
- Tu n'as même pas goûté mon millefeuille.

Il l'a donc remarqué.

- Tout le monde s'est extasié.

Tout le monde sauf toi, pense-t-il.

- Même Roberta a loué ton savoir-faire. Et elle sait de quoi elle parle.

Jeanne touche du doigt une question importante.

- Tu préfères que j'arrête de t'en parler ?
- C'est compliqué.

Il apprécie qu'elle s'intéresse à lui, mais elle appuie sur un point sensible.

Jeanne n'a pas envie de l'indisposer à nouveau. Elle se dirige vers l'évier pour nettoyer son verre.

- C'est à cause de mon père, murmure-t-il.
- Ton père ?
- On s'est brouillés à cause de ça.
- A cause de quoi ?

Jeanne dépose son verre propre à côté de l'évier et revient s'asseoir en face d'Erwan.

- Mes parents tiennent une boulangerie-pâtisserie à Morlaix. Mon père a toujours pensé que je lui succéderais.

Il attrape un trombone qui traîne sur la table et commence à jouer avec en fixant ses mains.

- L'école ne m'a jamais intéressé, mais ça lui était égal. Je passais tout mon temps avec lui dans l'arrière-boutique. Mes parents ne sont pas des gens qui parlent beaucoup. Je sentais juste qu'il était fier de m'apprendre ce qu'il savait.

Jeanne écoute attentivement. Elle choisit de ne pas l'interrompre.

- J'étais vraiment doué, se rappelle-t-il. Progressivement, mon père a commencé à me fixer des objectifs. Il s'est procuré des manuels de perfectionnement pour que je maîtrise les techniques. J'y passais tout mon temps, mais ça ne me dérangeait pas.

Jeanne n'intervient toujours pas. Elle est concentrée sur les mains d'Erwan qui martyrisent le trombone.

- Le seul problème, c'est qu'il délaissait ma sœur.

Erwan lève les yeux vers Jeanne.

- J'ai une sœur handicapée.

Elle soutient son regard, fascinée par ses confidences.

- Mélanie a une déficience intellectuelle, mais elle est loin d'être bête. Et elle voyait bien qu'il l'ignorait. Il m'a fait bosser de plus en plus dur. Il m'a inscrit à des concours. Et il s'est mis en tête que grâce à moi, notre famille allait enfin accéder aux honneurs qu'elle méritait. Il a pris quelques contacts pour me trouver un apprentissage en région parisienne. Il voulait que je me forme avec les pâtisseries-stars de la capitale, et que je revienne ensuite à Morlaix pour travailler avec lui.

Erwan se lève et commence à faire les cent pas dans la cuisine.

- Tu n'es jamais revenu ?
- J'ai découvert autre chose. J'ai rencontré d'autres gens. Et j'ai surtout pris conscience de la guerre des egos qui pourrit le milieu. J'aime bien cuisiner, mais ce n'est pas ce qui donne du sens à ma vie.

Jeanne esquisse un sourire.

- Et c'est quoi qui donne du sens à ta vie ?
- Accompagner les autres pour les aider à donner du sens à la leur.
- Ton père ne l'a pas compris ?
- Mon père m'a coupé les vivres quand je lui ai dit que je voulais devenir éducateur spécialisé.
- Et tu l'as quand même fait ?
- Il le fallait.

Erwan balance ce qu'il reste du trombone sur la table.

- Pour ta sœur ?

Comment le sait-elle ?

Il a mis un temps fou à se pardonner sa décision de ne pas revenir en Bretagne. Sa mère était en larmes au téléphone chaque fois qu'il l'appelait. Sa sœur ne comprenait pas son absence. Son père ne lui adressait plus la parole.

- Comment as-tu mené à bien tes études sans aucune ressource ?
- Je me suis débrouillé.
- Est-ce que je vous dérange ? demande Emilie depuis le seuil de la cuisine.

Chapitre 40

Lucette est excédée. Tous ces travaux l'empêchent de se concentrer sur son point de croix. Que vont-ils encore leur installer ?

Le kinésithérapeute, elle a déjà mis du temps à s'y faire. Le petit gars était vraiment trop jeune. Elle préférerait faire quinze minutes de marche pour aller chez son praticien habituel. Ce n'était pas le plus pratique - surtout quand on ne se remet pas d'une opération de la hanche - mais au moins, elle savait à qui elle avait affaire. Le docteur Merriot, son médecin généraliste, n'est jamais parvenu à la convaincre de lui donner sa chance. Elle voulait bien lui faire confiance, mais elle n'a pas apprécié son petit sourire quand elle lui a déballé ses appréhensions. Lucette n'aime pas qu'on la prenne pour une idiote. Et elle a bien le droit de choisir à qui elle veut montrer ses jambes.

Ces allées et venues en bas de l'immeuble la mettent hors d'elle. Au-delà du bruit et de l'animation, c'est surtout de ne pas comprendre ce qui se passe qui la met à cran. Depuis trois jours, elle fouine sans rien trouver. Il faut dire qu'elle lève le nez en l'air chaque fois qu'on la salue. Ça ne facilite pas les rapprochements, ni la collecte d'informations.

Et voilà que quelqu'un frappe à sa porte. Elle ne va pas répondre. Elle a décidé que puisqu'ils ne daignent pas prévenir les gens de l'immeuble - un petit mot dans les boîtes aux lettres, ce n'est quand même pas le bout du monde - elle se tiendrait à distance. Les coups deviennent insistants. Mais ce n'est pas la peine d'insister. Cinquante ans de mariage et trois enfants à élever, ça vous rend endurant.

— Madame Berthy ? demande Léonie. Est-ce que vous êtes là ?
Nous aurions besoin de votre aide.

— Léonie ? dit Lucette en ouvrant la porte. Je ne savais pas que c'était toi. Entre ma chérie. Je vais te servir un jus de fruit.

Léonie, ravie, pénètre dans l'entrée, suivie de près par Anna et Arnaud Lescuyer.

— Nous avons besoin de votre aide, madame Berthy, dit Anna.

Lucette, surprise par l'intrusion de tout ce petit monde dans son appartement, ne sait pas très bien comment réagir.

— Mon aide ? Mais... bredouille-t-elle. Comment pourrais-je bien vous aider ? Je n'ai plus vingt ans vous savez.

Cela fait plusieurs jours qu'Anna et Arnaud ont remarqué son manège. La vieille dame leur tourne autour sans se laisser approcher. Dès qu'ils l'ont vu discuter avec Léonie Epstein, ils ont su qu'ils tenaient leur hameçon. Ils ont soigneusement rassemblé les informations en leur possession pour élaborer un plan : associer progressivement chacun des habitants de l'immeuble aux changements en cours. Arnaud a expliqué à Anna qu'il fallait qu'elle ait des alliés dans le quartier pour que son projet soit accueilli sous les meilleurs auspices. C'est à cette condition que les gens investiraient les lieux et s'associeraient à ses initiatives. « Faites un pas vers les autres et ils feront un pas vers vous ».

Arnaud et Anna sont immédiatement saisis par l'atmosphère qui règne au sein de l'appartement. Une atmosphère chaleureuse et emplie de sérénité. Les couleurs sont chaudes et douces. De l'ocre et du jaune pâle, du rose tendre et de l'orangé. Un guéridon en bois patiné accueille une petite lampe industrielle de récupération. Un tapis en jonc naturel tressé trace au sol une ligne qui invite à se rendre au salon. Ils aperçoivent un canapé d'angle en cuir gris foncé, envahi de coussins multicolores, une table en bois exotique recouverte de magazines, des bougies, des appliques murales aux arabesques raffinées.

— C'est magnifique chez vous ! s'exclame Anna.

— Je vous l'avais bien dit, affirme Léonie en bombant le torse.

Lucette est une décoratrice d'intérieur qui s'ignore.

La jeune fille prend Lucette Berthy par la main pour la conduire jusqu'au local. Rassurée par cette présence familière, Lucette se laisse guider. Elle trouve très bizarre de revoir la petite jeune femme qui a repeint le hall de l'immeuble. Mais il est hors de question qu'elle remercie l'adjoint au maire d'avoir accédé à sa demande. Si elle osait, elle pourrait peut-être lui demander un remboursement pour les frais postaux qu'elle a engagés. Si elle fait bien les comptes, il devrait y en avoir pour...

Le local est maintenant complètement vide et nettoyé. Il a été décidé de remplacer le mur de devant par une verrière, et de changer toute la

décoration intérieure. Léonie conduit Lucette devant une petite table située au centre de la pièce principale.

- Asseyez-vous madame Berthy. Ne vous inquiétez pas, ils sont très gentils.
- Oh, mais je n'ai aucun préjugé. Et je sais encore me défendre. Pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

Anna désigne les murs nus.

- Accepteriez-vous de nous aider à choisir les couleurs ? Votre goût m'a semblé très sûr quand je me suis occupée de repeindre le hall de l'immeuble.

Lucette jette un regard suspicieux à Léonie, qui lui répond par un sourire.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que mon avis peut bien vous faire ?
- Pour tout vous dire, répond Anna, nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord. Arnaud, ici présent, penche pour du mauve alors que je préfère le bleu. Et Léonie voudrait du vert. Nous aimerions connaître votre opinion.
- Reconnaissez que le bleu, c'est trop froid, intervient Arnaud.
- Ne l'influence pas, dit Anna.

Lucette se lève prestement.

- Apprenez, chère enfant, que Lucette Berthy ne se laisse jamais influencer. Apportez-moi un nuancier, je vais tous vous mettre d'accord.

Deux heures plus tard, Lucette est ralliée au projet. Les couleurs de tous les murs ont été choisies avec soin, et l'on en est à discuter du choix des meubles et de l'agencement de l'espace. Pour limiter les dépenses, Anna souhaite faire des achats de seconde main. Il faut sillonner « le bon coin » pour dénicher des chaises, des tables, de la vaisselle et différents meubles de rangement. Arnaud pourra emprunter un véhicule de la mairie pour faire le tour du département dès que les affaires auront été conclues.

Les jours passent et le local reprend vie. Il est temps de s'atteler à la suite des opérations.

Hélène WEBER

Retrouvez la suite des aventures d'Anna, Jeanne et Emilie
dans *Déployer ses ailes (Volume 2)*

Déployer ses ailes (vol. 1)



Hélène WEBER

h.weber100@gmail.com

Mon site Internet
www.donnezdusens.fr